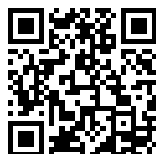

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

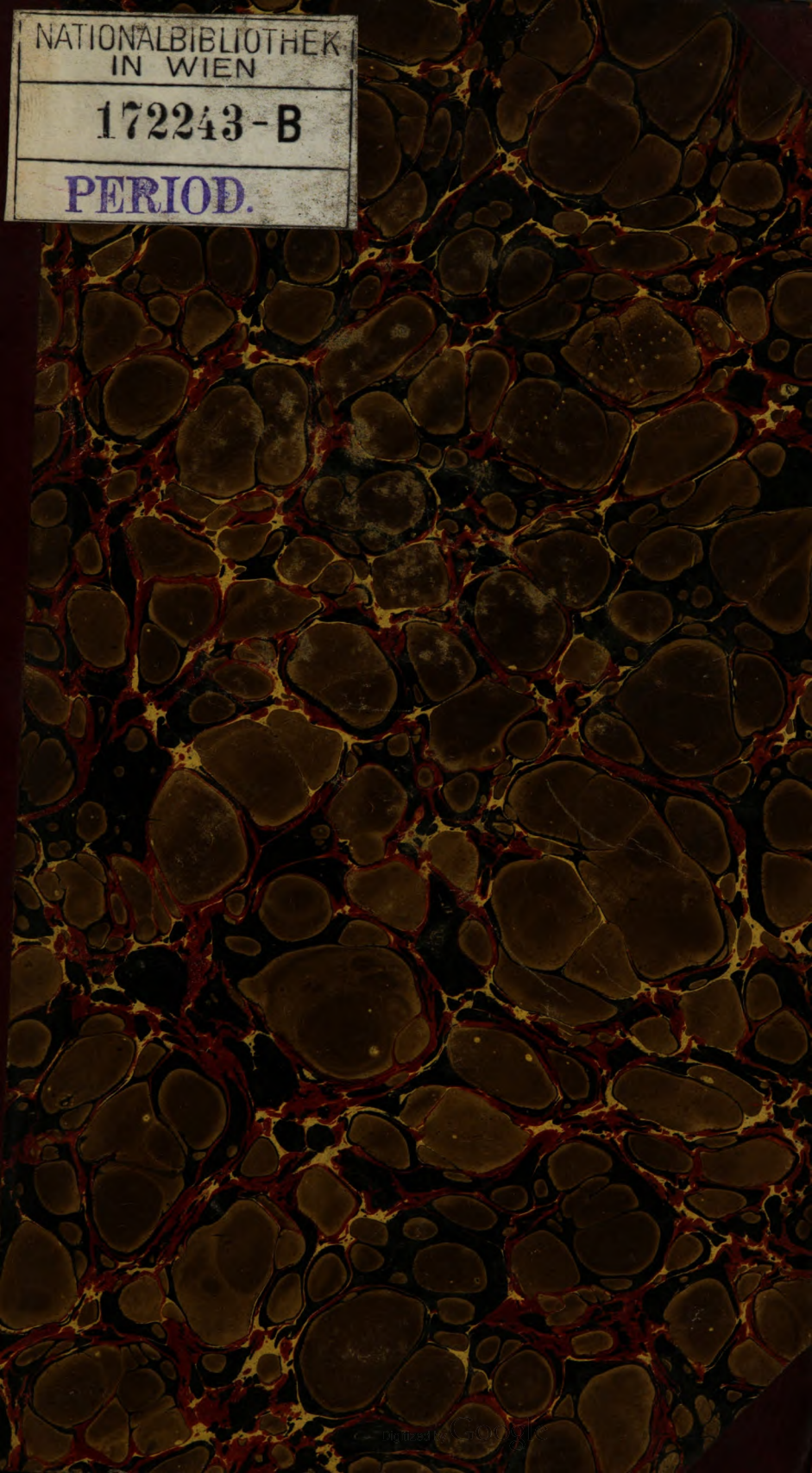
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

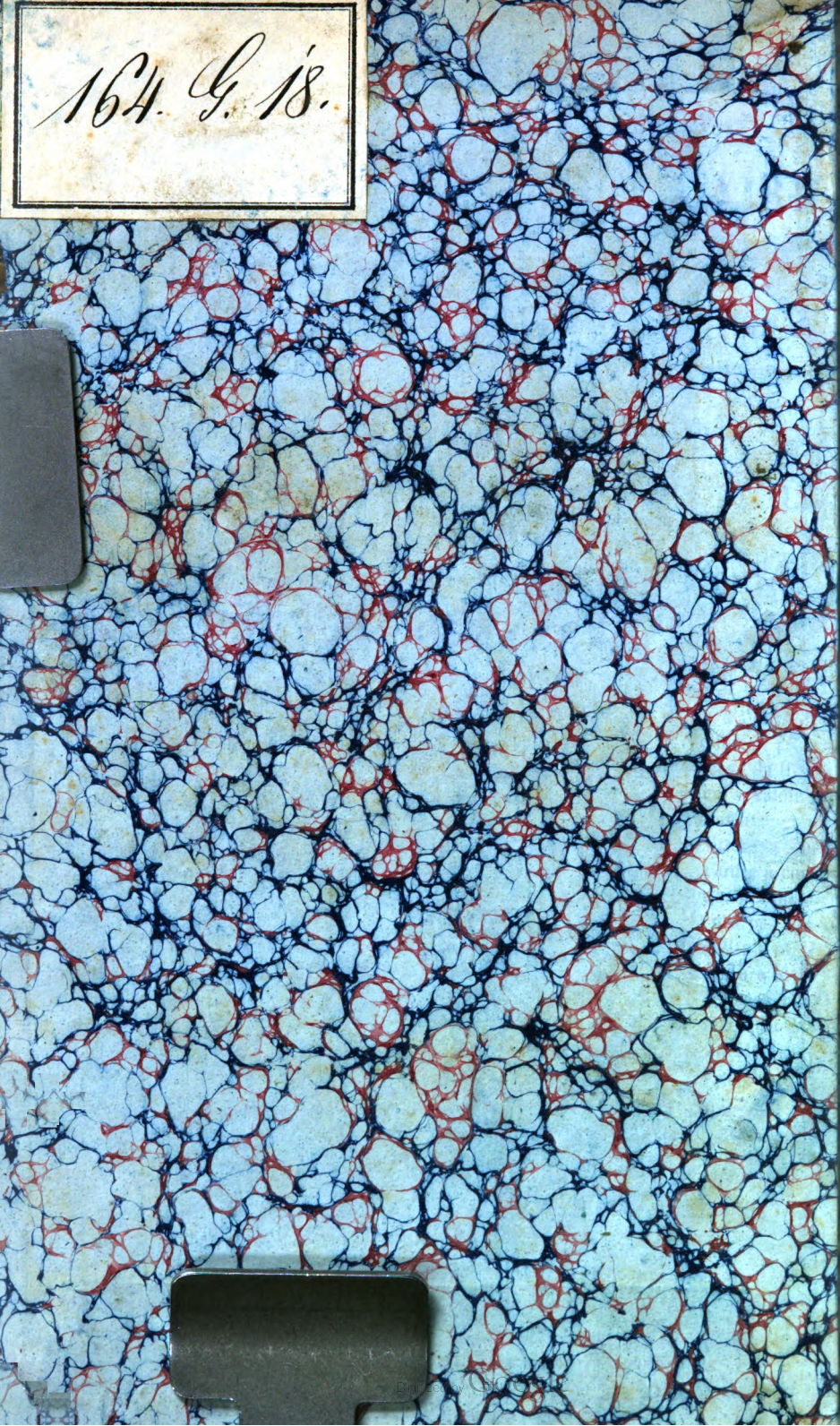
NATIONALBIBLIOTHEK
IN WIEN

172243-B

PERIOD.



164. G. 18.

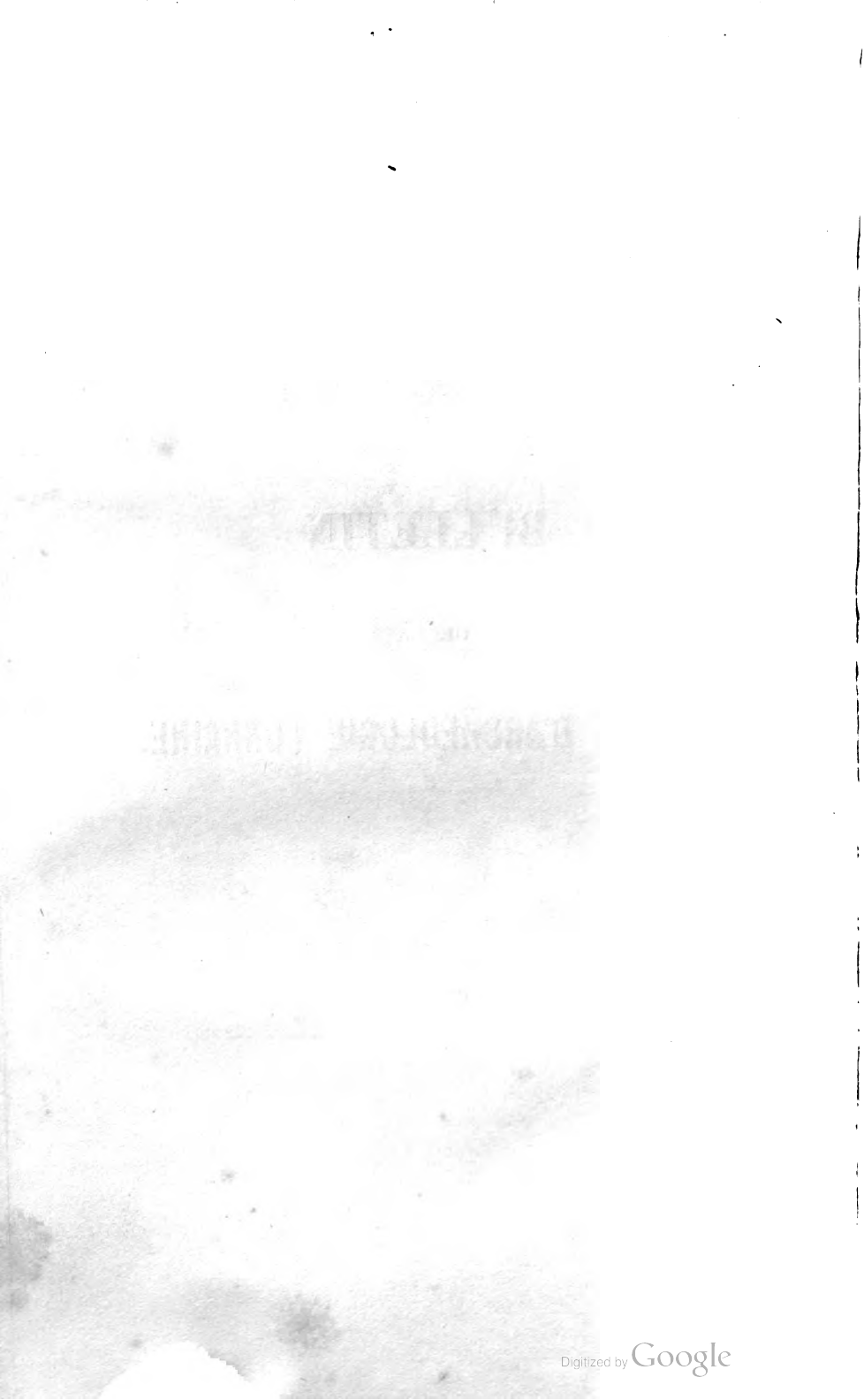


Österreichische Nationalbibliothek



+Z228200307

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE
LORRAINE.

Tome II. — N° I.

NANCY,
A. LEPAGE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR DE LA SOCIÉTÉ,
Grande-Rue (Ville-Vieille), 14.

1851.

NOTICE

SUR

L'ÉVANGÉLIAIRE, LE CALICE ET LA PATÈNE DE SAINT GOZLIN,

Evêque de Toul,

PAR M. AUG. DIGOT.

La nécessité aujourd'hui sentie par tous les hommes de goût d'abandonner, pour ce qui concerne la construction et l'ameublement des églises, le style grec, ou plus exactement le style bâtard que l'on décore de ce nom, cette nécessité, disons-nous, a, depuis un certain nombre d'années, appelé l'attention non-seulement sur les anciens édifices religieux, mais encore sur tous les objets qui y ont figuré et qui ont autrefois servi au culte. On a compris que le meilleur moyen à employer pour rendre au mobilier des églises et aux ornements sacerdotaux la convenance et la dignité qui leur manquent trop souvent aujourd'hui, était de recourir aux types primitifs, ou du moins à ceux qui avaient été adoptés pendant le moyen-âge. Il est évident, en effet, que c'est à cette époque de ferveur religieuse que l'on a le mieux compris et le

mieux réalisé tout ce qui se rattache de près ou de loin au style religieux ; il est évident que les siècles de Charlemagne ou de saint Bernard avaient, à cet égard, des idées plus justes et plus saines que la *renaissance* ou le XVIII^e siècle.

Malheureusement, les objets qui ont fait partie du mobilier des églises à cette époque reculée sont d'une rareté excessive, et c'est à cette circonstance qu'il faut attribuer en partie les difficultés que l'on a éprouvées quand on a voulu améliorer la fabrication des objets dont nous parlons.

Cependant plusieurs ont été décrits dans les recueils consacrés à l'étude de nos antiquités, et notamment dans le *Bulletin monumental* et les *Annales archéologiques*. Nous nous proposons de faire connaître, dans cette notice, le calice, la patène et l'évangélaire de saint Gozlin, qui a occupé le siège épiscopal de Toul de 922 à 962 ; nous avons pensé qu'il était utile de fournir des renseignements exacts sur ces trois objets, aussi recommandables par leur antiquité que par la richesse et la beauté de leur exécution. Nous avons peu de détails sur leur histoire ; nous savons seulement que saint Gozlin ayant fondé l'abbaye de Bouxières-aux-Dames, vers 935 ou 936, les religieuses le prièrent de leur laisser le calice, la patène et le voile dont il s'était servi le jour de la dédicace de l'église, et que le saint évêque consentit à leur demande (1). Nous savons aussi qu'après sa mort, arrivée en 962, son corps fut transféré à Bouxières et placé dans l'église de l'abbaye, qu'on y porta aussi son peigne et un magnifique évangélaire qui avait été à son usage (2).

(1) V. Dom Calmet, *Hist. de Lorraine*, 1^{re} édit., t. I, col. 894.

(2) Dom Calmet, *Hist.*, t. I, col. 894, et *Notice de la Lorraine*, art. Bouxières-aux-Dames.

Les reliques de saint Gozlin furent précieusement conservées à Bouxières jusqu'au moment de la Révolution, et les autres objets que nous venons d'énumérer furent gardés dans l'église. Le chapitre de Bouxières ayant été supprimé, une personne, dont le nom nous est inconnu, parvint à sauver les reliques, le calice, la patène et l'évangélaire ; mais la châsse, qui était fort riche, et le buste d'argent renfermant le chef de saint Gozlin furent perdus. Au rétablissement du culte, c'est-à-dire en 1802, les différents objets dont nous parlons furent donnés à la cathédrale de Nancy et enfermés dans l'ancienne châsse de saint Sigisbert, qui fut placée dans une des chapelles latérales (1).

Ils restèrent là pendant plus de quarante ans, exposés à plus d'une chance de destruction et presque oubliés. Enfin, dans les derniers mois de l'année 1845, la commission des monuments religieux du diocèse de Nancy demanda et obtint que la châsse serait ouverte, et que l'on en tirerait, pour les déposer dans le trésor de la cathédrale, le calice, la patène, le voile et l'évangélaire.

Toutes les recherches faites pour retrouver le voile, quel'on croyait enfermé dans la châsse, ont été infructueuses, et, selon toutes les probabilités, il a été égaré ou détruit pendant la Révolution. C'est une perte regrettable, parce que les tissus du X^e siècle sont fort rares, et que ce voile aurait pu donner lieu à des comparaisons intéressantes. On a laissé, avec les reliques, le peigne de saint Gozlin, qui n'a rien de curieux, et que l'usage auquel il a été employé, pendant le moyen-âge, ne permet guère d'examiner avec soin ; on a pensé qu'il suffirait de déposer dans le trésor le calice, la

(1) Cette châsse en ébène est d'un assez beau travail, mais les ornements en argent qui la couvraient ont été enlevés.

patène et l'évangélaire. Nous les avons examinés avec beaucoup d'attention, et M. Châtelain a bien voulu exécuter les dessins qui accompagnent notre notice.

I. — CALICE.



Le calice est en or, couvert d'ornements que nous décrivons tout-à-l'heure. Nous disons qu'il est en or, parce qu'extérieurement il n'offre aucune trace d'un autre métal ; mais il

est probable que le squelette du calice, si nous pouvons employer cette expression, est en argent ou même en cuivre. Sa forme est celle d'une coupe à peu près hémisphérique, soutenue par un pied d'une forme élégante et orné de plusieurs moulures, dont on peut juger beaucoup mieux par un coup-d'œil jeté sur le dessin que par une description. Le calice est muni de deux anses, décorées dans le même goût que la coupe et le pied. La hauteur totale du calice est de 15 centimètres environ ; cette hauteur se décompose de la manière suivante : coupe, 72 millimètres ; moulures formant l'extrémité supérieure du pied, 18 millimètres ; pied, 60 millimètres. La largeur de la coupe est d'environ 12 centimètres ; celle de la base est de 8, et la hauteur des anses de 47 millimètres.

L'intérieur de la coupe est uni, mais l'extérieur, le pied et les anses sont, comme nous l'avons dit, assez richement ornés. Le bord de la coupe présente un bandeau d'environ 18 millimètres de hauteur, qui se compose de deux cordons, l'un assez gros, l'autre en filigrane, et d'un fond uni, sur lequel sont appliquées deux espèces d'ornements : 1° des pierres précieuses non taillées et des perles enchâssées et entourées d'une sorte de filigrane ; 2° des arabesques d'un bon goût, formées également de filigrane soudé sur le fond d'or.

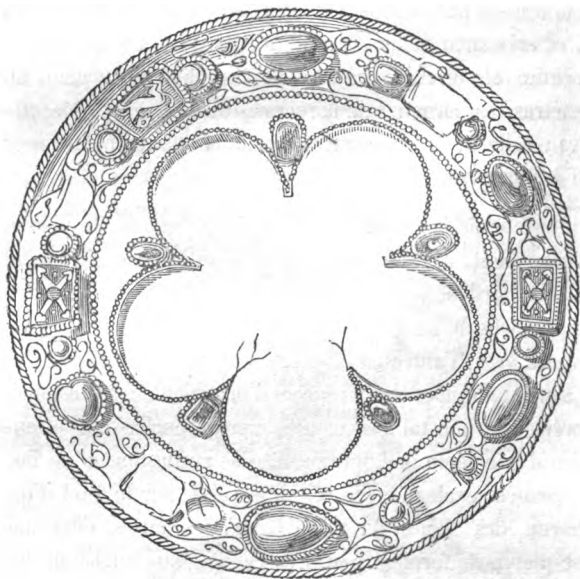
Chacun des flancs du calice, entre les anses, offre une grosse pierre de forme à peu près carrée, aux angles de laquelle sont enchâssées quatre perles ; le tout est enveloppé d'un ornement assez remarquable.

Le pied du calice présente, à sa partie inférieure, une bande semblable à celle qui se trouve au bord de la coupe, et sur ses flancs des bandes verticales à peu près pareilles, et rattachant la bande inférieure aux moulures qui surmon-

tent le pied. On remarque sur ces bandes verticales des émaux verts et bleus d'un beau travail.

Les anses sont couvertes d'une décoration analogue à celle que nous venons de décrire, et on admire la forme de ces anses, qui paraît être une imitation de l'antique.

II. — LA PATÈNE.



La patène de saint Gozlin a été évidemment fabriquée par l'orfèvre qui a fait le calice dont nous venons de dire un mot ; l'ouvrage est du même style, et il est impossible de concevoir le moindre doute à cet égard.

La partie supérieure est en or, mais le dessous n'est qu'en

vermeil ; le point de jonction des deux faces est dissimulé par un cordon, en forme de torsade, qui entoure la patène. Le diamètre de celle-ci est de 15 centimètres. Sa forme a beaucoup d'analogie avec celle des patènes actuelles, mais l'aire en est un peu plus profonde. La partie inférieure et creuse de cette aire a un diamètre de 105 millimètres, et présente une sorte de rosace composée de cinq arcs de cercle aboutés et garnis d'un ornement en filigrane ; dans les angles formés par la rencontre des arcs de cercle se trouvent cinq pierres enchassées. Une de ces pierres est quadrilatère ; les autres sont de figure ovale ; on remarque parmi elles une pierre antique offrant l'image d'un scarabée.

Cette portion de la surface de la patène est séparée de l'autre, ou du cercle extérieur, par un filigrane. Ce cercle, d'environ 22 millimètres de largeur, était richement orné ; mais il a perdu une partie des pierres et des émaux qui le garnissaient. Il ne reste que trois émaux de forme à peu près carrée et cinq pierres ; trois émaux et une pierre ont été violemment enlevés. Deux des émaux que nous venons de mentionner offrent un fleuron cruciforme blanc et vert sur un fond bleu ; le troisième représente un chien bleu à tête brune et portant un collier ; le fond est vert. Près de chacun de ces émaux et de ceux qui ont disparu se trouvaient deux perles assez grosses. Quelques-unes de ces perles ont été enlevées. Les pierres qui alternent avec les émaux sont de différentes grandeurs et de diverses formes. Aucune d'elles n'a été taillée, et nous devons faire observer ici que plusieurs de ces pierres, et de celles qui ornent le calice et l'évangélaire, ne sont que le produit de maladroites contrefaçons. Sur le fond même du cercle on remarque des arabesques en filigrane d'une grande pureté de dessin, et presque semblables à celles qui se trouvent sur le calice.

III. — ÉVANGÉLIAIRE.

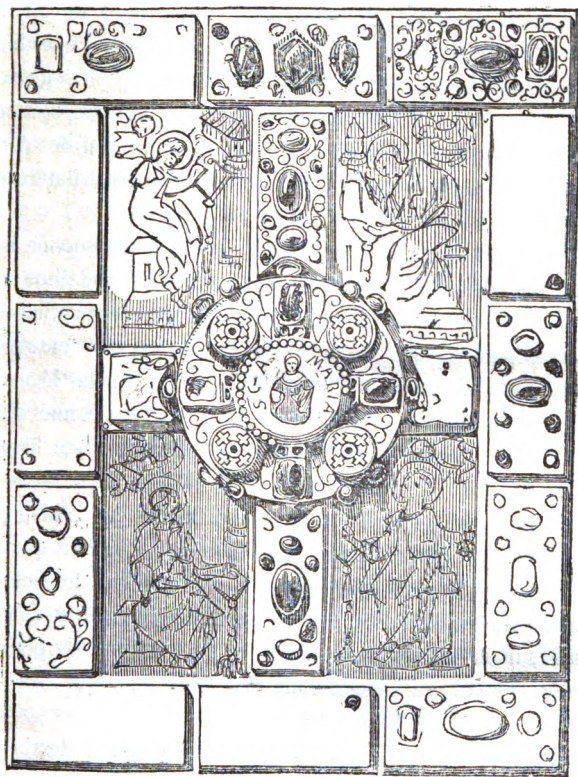
Avant de décrire l'évangélaire de saint Gozlin, il importe de faire remarquer (et nous en fournirons la preuve tout-à-l'heure) que ce livre, dont l'illustre évêque de Toul s'est servi pendant la durée de son long épiscopat, a été écrit pendant le siècle précédent, par les ordres et pour le compte de l'évêque de Toul Arnald, qui siégea de 872 à 894, sous les règnes de Charles-le-Chauve et de ses premiers successeurs. Or, comme la couverture antérieure de l'évangélaire est d'un travail tout-à-fait semblable à celui des deux objets que nous venons de décrire, il faut en conclure ou que ce livre, écrit dans la seconde moitié du IX^e siècle, a reçu une reliure nouvelle sous l'épiscopat de saint Gozlin, et avant l'année 933, ou bien que la couverture de l'évangélaire, la patène et le calice ont été fabriqués par le même orfèvre pour l'évêque Arnald, qui avait fait exécuter le manuscrit. Cette difficulté ne pourrait, au surplus, être tranchée que par l'examen et la comparaison d'objets de même nature, qui remonteraient d'une manière certaine au IX^e siècle.

Pour mettre plus d'ordre dans ce que nous avons à dire au sujet de cet évangélaire, nous parlerons : 1^o de la couverture ; 2^o du livre lui-même ; 3^o de ce qu'il renferme ; 4^o des miniatures, lettres ornées, etc.

1^o *Couverture.* Elle se compose de deux planches de chêne épaisses d'un doigt, sur lesquelles sont attachés les deux morceaux d'orfèvrerie que nous allons décrire.

Couverture antérieure. Elle présente une croix grecque, au milieu d'un encadrement qui suit le bord de la couverture, et se compose de quadrilatères oblongs ou petits caissons au nombre de douze. Ces quadrilatères sont ornés d'un

grand nombre de pierres de toutes espèces, rubis, émeraudes, turquoises, corail, et de plusieurs autres pierres plus communes et de différentes couleurs ; toutes sont à l'état naturel et enchâssées dans des enroulements en filigrane, analogue à celui qui sert à l'ornementation du calice et de la patène.



Tous ces quadrilatères oblongs sont en or, à l'exception

de deux en vermeil substitués aux anciens qui avaient disparu ; mais le travail de ces deux derniers est très-grossier en comparaison du travail primitif. Plusieurs des quadrilatères, et même un des deux que nous venons de mentionner, sont en fort mauvais état et ont perdu la majeure partie des pierres qui y avaient été enchâssées, et le filigrane qui décorait des arabesques.

La croix centrale est composée d'un cercle et de quatre quadrilatères de même travail que ceux formant l'encadrement. Deux de ces quadrilatères sont beaucoup plus grands que les autres ; tous ont souffert des injures du temps et ont perdu une partie des pierres qui les ornaient. Un des deux petits a même été remplacé par un nouveau quadrilatère en vermeil.

Au milieu du disque formant le point d'intersection des deux branches de la croix se trouve un médaillon de forme ronde qui offre, en émail, l'image de la Sainte-Vierge, portant une branche de lys et la tête entourée d'un nimbe de couleur verte. Autour on lit la légende SC—A MARIA en capitales. Cet émail est environné d'un cercle en or couvert d'arabesques en filigrane, et sur lequel se détachent quatre rubis non taillés, d'assez forte dimension, dont quelques-uns ont souffert. Entre ces rubis, qui répondent aux quatre branches de la croix, se voient quatre émaux circulaires, représentant une croix grecque de couleur blanche sur un fond bleu et vert ; près de ces rubis et de ces émaux, mais en dehors du cercle, se trouvent six petites pierres bleues enchâssées dans des ornements qui forment saillie.

Tout ce massif, dont un coup-d'œil jeté sur le dessin de M. Chatelain suffira pour faire comprendre la disposition, tout ce massif, disons-nous, présente un relief considérable

et a été fixé à la planche de chêne au moyen de quatre gros clous d'argent à tête ronde.

Les quatre vides formés, près des angles, par l'encadrement et les branches de la croix, offrent la représentation des évangélistes et de leurs symboles, gravés au trait sur des lames d'argent. Les évangélistes sont assis sur des escabeaux et écrivent sur des pupitres. L'ange, l'aigle, le bœuf et le lion tiennent chacun un livre qu'ils semblent apporter du ciel. Les fonds offrent des édifices de style byzantin et d'autres détails. Plusieurs de ces fonds sont pointillés, et on y remarque encore des traces de dorure (1).

Couverture postérieure. Cette couverture est d'une matière moins précieuse que celle dont on a lu la description. Au lieu d'or, l'artiste a employé l'argent, et l'a seulement orné d'une dorure, que le temps et l'usage ont presque complètement enlevée. Il faut, au reste, se rappeler qu'il en était ordinairement ainsi à cette époque ; que les ornements en or, les pierres précieuses, les émaux, les bas-reliefs en ivoire étaient réservés pour la couverture antérieure, et que l'autre était le plus souvent en argent.

Celle que nous décrivons n'a reçu aucun embellissement étranger, mais le travail de l'orfèvre n'en est pas moins remarquable. Cette couverture représente une croix grecque avec un encadrement. Au point d'intersection des branches de la croix se trouve un médaillon, offrant la figure de l'Agneau tenant une banderolle. Dans les quadrilatères tracés par l'encadrement et les branches de la croix on a figuré les symboles des quatre évangélistes, c'est-à-dire un ange nimbé, vu de face, couvert d'un vêtement et les ailes dé-

(1) Sur le dessin joint à ce mémoire on a *terminé* seulement quelques-uns des quadrilatères ; les autres ne sont qu'ébauchés.

ployées, l'aigle également vu de face et nimbé, le lion et le bœuf ailés. Tous quatre tiennent les livres des évangiles. Les branches de la croix et l'encadrement sont ornés de rinceaux d'un dessin très-correct. Tout ce travail est exécuté *au repoussé*, avec un talent remarquable, et nous pensons que, si on fait abstraction de la richesse de la matière, cette couverture est aussi précieuse que l'autre.

Toutes les personnes qui ont examiné l'évangélaire de saint Gozlin ont été frappées, comme nous, de l'aspect antique de cette couverture ; nous signalerons notamment l'analogie qui existe entre l'aigle nimbé et les aigles qui ornent la fameuse chape conservée dans le trésor de la cathédrale de Metz, et connue sous le nom de *chape de Charlemagne* (1). Nous n'hésitons donc pas à regarder cette partie de la couverture comme contemporaine du manuscrit lui-même, et remontant par conséquent à la seconde moitié du IX^e siècle.

Nous ne pouvons plus savoir comment était disposé le dos du volume. Cette portion de la reliure n'existe plus et a été remplacée par une pièce de soie verte brodée d'or, qui nous a semblé remonter au XVI^e siècle environ.

Les fermoirs primitifs ont disparu ; nous ignorons même si l'évangélaire en avait été muni d'abord ; mais on voit encore les restes de fermoirs qui sont évidemment plus récents que la reliure à laquelle ils ont été adaptés.

La hauteur totale du volume est de 50 centimètres 5 millimètres, sa largeur de 22 centimètres, et son épaisseur de 10 centimètres environ. Un de nos compatriotes, mort récemment, possédait une cassette en bois d'un très-beau tra-

(1) Cette chape est décrite et figurée dans le *Bulletin monumental*, t. XIV, pages 409-411.

vail, qui date du douzième siècle, vient de l'abbaye de Bouxières et a servi, selon toutes les apparences, à renfermer l'évangélaire de saint Gozlin et les principaux titres de l'abbaye.

2° *Manuscrit*. L'évangélaire est tout entier en vélin d'une très-belle qualité, et mieux conservé que l'on n'aurait pu le croire. Le nombre des feuillets est de 227. Les cahiers qui composent le volume ont presque tous quatre feuilles ou huit feuillets ; mais cette disposition n'est pas uniforme, et nous avons rencontré des cahiers qui n'ont que deux ou trois feuilles. Il n'y a aucune réclame, aucun chiffre, aucun signe qui ait pu guider le relieur.

L'écriture du manuscrit est une minuscule extrêmement régulière, mais dans laquelle on rencontre quelques lettres, savoir : des *g* et des *n* qui appartiennent à l'écriture mixte. Au reste, ces *g* et ces *n* de l'écriture mixte ne sont point exclusivement employés, et à leurs côtés on trouve des *n* et des *g* de forme minuscule. Pour bien juger du caractère général de cette écriture, il faut jeter un coup-d'œil sur le livre lui-même ; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer ici que la présence de quelques lettres appartenant à l'écriture mixte ne permet pas d'attribuer ce manuscrit au siècle de saint Gozlin ; il a été exécuté dans la seconde moitié du neuvième siècle, époque à laquelle l'écriture mixte a complètement disparu pour faire place à la minuscule.

Le manuscrit offre un assez grand nombre de diphtongues, autre preuve de son antiquité. Les *i* sont destitués de points. Les titres présentent une certaine variété de caractères. Quelques-uns de ces titres sont en capitale aussi belle et aussi pure que la plus ancienne ; d'autres sont en capitales rustiques ; pour d'autres, enfin, on a préféré l'écriture

onciale. Ces lettres sont de différentes couleurs ; il y en a de rouges, de noires ; d'autres ont été tracées en encre d'or et d'argent sur un fond violet. Nous remarquerons ici, en passant, que cette dernière encre a presque complètement disparu, après avoir corrodé et même percé le vélin sur lequel on l'avait appliquée. Dans le corps du manuscrit, les majuscules placées au commencement des alinéas appartiennent à l'écriture capitale, et sont la plupart en encre rouge ; les autres initiales sont des lettres onciales, également tracées en rouge.

Il n'y a d'autres signes de ponctuation que des points placés tantôt près du sommet des lettres, tantôt vers le milieu, tantôt au bas, comme notre point ordinaire (6). Les mots ne sont séparés que par de très-petits intervalles ; quelquefois même ces intervalles sont tellement exigus que les mots semblent se toucher. Les abréviations sont en petit nombre, conventionnelles et régulières. Les lignes du texte sont longues, c'est-à-dire occupent toute la largeur de la page moins les marges ; elles sont tracées à la pointe sèche, et au nombre de vingt-trois dans chaque page. Les mots **SECVND•MATT•**, en capitale rustique, se trouvent placés au-dessus du texte dans une partie de l'évangile selon saint Matthieu.

3° Contenu du volume. Nous parlerons brièvement des matières renfermées dans ce précieux volume. Le titre seul suffit pour indiquer qu'il contient les quatre évangiles ; mais on y rencontre aussi d'autres pièces qu'il est bon de mentionner.

(1) On remarque, il est vrai, quelques autres traits de ponctuation assez semblables à nos virgules et placés de différentes manières ; mais il est évident que ces traits sont bien postérieurs à l'exécution du manuscrit ; l'encre en est d'ailleurs beaucoup plus pâle.

Après deux feuillets consacrés au titre principal, à une pièce de vers, etc., viennent : 1° le prologue de saint Jérôme adressé au pape Damase ; 2° les *canons* d'Eusèbe (1) et son épître à Carpien ; 3° une table des chapitres (*capitula*) de l'évangile selon saint Matthieu ; 4° une nouvelle pièce de vers ; 5° l'évangile de saint Matthieu, divisé en 555 versets ; 6° un prologue sur l'évangile de saint Marc et une pièce de vers ; 7° une table des mots hébraïques employés dans cet évangile, avec leur interprétation latine ; 8° une table des passages les plus remarquables (*Testimonia quæ sunt in Marco*) ; 9° des vers ; 10° l'argument de l'évangile selon saint Marc ; 11° cet évangile divisé en 255 versets ; 12° une biographie de saint Luc ; 13° une table des mots hébraïques ; 14° une autre table des témoignages ; 15° une pièce de vers ; 16° la table des chapitres ; 17° une préface ; 18° des vers ; 19° l'évangile selon saint Luc, renfermant 545 versets ; 20° des préfaces pour l'évangile selon saint Jean ; 21° des vers ; 22° des tables des mots hébraïques et des témoignages ; 23° l'évangile de saint Jean, partagé en 252 versets ; 24° un petit écrit formant deux pages et intitulé : *De Octo beatitudinibus* ; 25° une dernière pièce de vers ; 26° enfin, une sorte de calendrier ou, pour mieux dire, une table indiquant les passages des évangiles devant être lus chacun des jours de l'année ; cette table porte le titre suivant : *In-cipit capitulorum capitulare Evangeliorum* (INC CAPIT CAPITVLARE EVANGELIOR) (2).

Nous ferons observer, en passant, que cette espèce de ca-

(1) Il faut faire observer qu'il manque un feuillet, qui renfermait le 10^e canon et quelques autres pièces.

(2) A la fin de ce calendrier, qui termine le volume, se trouvent les mots *explicit capitulare evangeliorum de circulo anni feliciter*.

lendrier, au lieu de commencer à l'Avent, comme l'année ecclésiastique, a pris la fête de Noël pour point de départ. L'Epiphanie y porte encore le nom de *Theophania*, et on n'y voit pas figurer la fête de la Trinité, instituée à Liège vers l'année 920. Ce sont deux nouvelles marques d'antiquité à joindre à celles que nous avons déjà mentionnées.

4° Ornaments. Il y a peu de choses à dire au sujet de l'ornementation de l'évangélaire. On n'y rencontre pas, comme dans les manuscrits exécutés aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, une foule de miniatures, d'encadrements, de lettres historiées. C'est à peine s'il offre une demi-douzaine de majuscules de grandes dimensions. Ces six ou sept lettres sont, au surplus, fort remarquables, d'un dessin correct et d'un goût très-pur. Mais les couleurs employées ont peu d'éclat et sont souvent assez mal assorties. Le manuscrit présente aussi quelques encadrements en rinceaux ; on ne peut plus guère juger aujourd'hui de leur beauté primitive, parce que l'encre d'argent, dont l'enlumineur avait fait un grand usage, a rongé le vélin et dénaturé les autres couleurs. Les *canons* d'Eusèbe sont placés dans des encadrements imitant des portiques à plein-cintre. Ces arcades sont peintes de différentes couleurs, et pourraient donner une idée du système de polychromie alors usité pour les édifices religieux. Nous y avons remarqué des imitations grossières de diverses espèces de marbres. Les chapiteaux des colonnes mériteraient aussi un examen spécial. A la clef de voûte de chacune des arcades est suspendue une lampe dorée, de forme conique très-aiguë.

L'évangélaire offre quelques miniatures d'un travail assez grossier. Elles représentent les quatre grands prophètes, les évangélistes et leurs symboles. La description de celle qui

est placée sur le verso d'un des premiers feuillets suffira pour donner une idée des autres. Cette miniature présente une sorte de losange, au milieu duquel se trouve un cercle renfermant l'*Agnus Dei* ; les symboles des quatre évangélistes figurent aux angles du losange ; à droite et à gauche sont deux chérubins couverts de leurs ailes ; plus haut et au-dessous, c'est-à-dire vers les coins de la page, l'artiste a peint les quatre grands prophètes, dans autant de médaillons de forme circulaire.

Enfin, nous ferons remarquer qu'un assez grand nombre de pages sont couvertes, à l'exception des marges, d'une couche de couleur bleu-foncé ou noire, avec encadrement de plusieurs teintes, et que c'est sur ce fond bleu qu'ont été écrites en encre blanche les différentes pièces de vers que nous avons énumérées, quelques titres, etc.

Nous n'ajouterons rien à cette description, que l'on a probablement trouvée trop longue ; il ressort suffisamment de ce que nous venons de dire que le manuscrit réunit tous les caractères d'une grande ancienneté, et qu'il a dû être exécuté dans la seconde moitié du neuvième siècle. On croit en effet, comme nous l'avons dit plus haut, qu'il a été à l'usage de l'évêque de Toul Arnald, mort en 894, et cette supposition s'appuie sur les deux mots latins *Arnaldo jubente*, écrits en caractères grecs, que l'on rencontre à la fin du prologue sur l'évangile de saint Marc. Cet *Arnaldus*, qui faisait exécuter un aussi riche manuscrit dans la seconde moitié du neuvième siècle, ne peut être que l'évêque de Toul ; le caractère, les miniatures, les lettres ornées, le calendrier s'accordent pour faire placer la date de cet évangélaire vers l'épiscopat d'Arnald. L'écriture de notre manuscrit offre, d'ailleurs, une analogie frappante avec celle d'un missel

copié par ordre de Drogon, fils naturel de Charlemagne et archevêque de Metz de 823 à 855 (1).

Enfin, l'examen des lettres grecques exprimant les deux mots *Arnaldo jubente* et de quatre mots grecs, qui se trouvent dans le petit traité intitulé : *De Octo beatitudinibus*, cet examen, disons-nous, et la comparaison de ces lettres avec les *fac-simile* publiés par Montfaucon, dans sa *Palæographia græca*, ne permettent pas de douter qu'elles n'aient été tracées dans le neuvième siècle. Nous appellerons notamment l'attention sur le B, qui paraît placé sur une ligne horizontale sa prolongeant à droite de la panse inférieure. Quoique toutes les lettres qui composent ces six mots appartiennent à l'écriture capitale, elles ont beaucoup d'analogie avec le caractère oncial employé dans un psautier grec, qui avait été copié avant le dixième siècle par Sedulius Scottus, et se trouvait dans l'abbaye de Saint-Mihiel (2).

Toutes ces analogies suffiraient seules, nous le croyons du moins, pour faire attribuer, d'une manière certaine, à la seconde moitié du neuvième siècle l'évangélaire de saint Gozlin, qui doit être placé au nombre des plus précieux monuments paléographiques qui nous restent de cette époque reculée.



(1) Ce manuscrit fait partie de la bibliothèque nationale, supplément latin, n° 643.

(2) V. *Palæographia græca*, sive de ortu et progressu literarum Græcarum, etc. Opera et studio D. Bernardi de Montfaucon, p. 255 et 256.

NOTICE

SUR LE

FONT BAPTISMAL DE MOUSSON,

PAR LE MÊME.



A l'est et près de la ville de Pont-à-Mousson s'élève une montagne isolée, de forme conique et d'une hauteur assez considérable. Du sommet de cette montagne, on domine toute la partie septentrionale du département de la Meurthe ; l'œil plonge dans les riches vallées de la Moselle et de la Seille, et ne s'arrête, au nord, que sur la masse imposante de la cathédrale de Metz, éloignée d'environ 5 lieues, et au midi que sur la chaîne des Vosges, qui se perd à l'horizon. Cette position admirable avait attiré l'attention des Romains ; ils y établirent un camp ; on prétend même que le nom de Mousson que porte cette montagne, et qui s'écrivait au moyen-âge *Monscio*, est un souvenir du culte rendu autrefois à

Jupiter (*Mons Jovis*, *Mons Jo*). Quoiqu'il en soit du plus ou moins de probabilité de cette étymologie, il est certain que les rois d'Austrasie bâtirent, sur l'emplacement du camp romain, une forteresse redoutable, qui passa ensuite entre les mains des comtes de Bar. Un pont fut construit sur la Moselle, et la bourgade qui se forma au pied de la montagne, à l'endroit où ce pont fut établi, prit le nom de *Pons-ad-Monscionem* ou de Pont-à-Mousson.

Le château des comtes de Bar acquit bientôt une grande importance ; plusieurs d'entr'eux y résidèrent, et, vers l'année 1080, la comtesse Sophie, qui porta la souveraineté du Barrois dans la maison de Montbéliard, par son mariage avec Louis, comte de Montbéliard et de Ferette, la comtesse Sophie, disons-nous, fit élever dans son château de Mousson une chapelle qui existe encore aujourd'hui.

Lorsqu'on gravit la montagne, on rencontre à peu de distance du sommet une première enceinte assez délabrée ; le village actuel, qui remplace un ancien bourg, est construit entre cette première enceinte et le haut de la montagne. Si on continue à gravir, on ne tarde pas à arriver sur un plateau fort étroit, où se trouvait le château primitif des comtes de Bar. Le maréchal de Créquy en fit sauter une partie pendant les guerres du règne de Louis XIV. Toutefois, plusieurs pans de murailles subsistent encore, et leur appareil accuse une époque assez reculée.

Dans cette dernière enceinte se trouve l'ancienne chapelle castrale, qui sert maintenant d'église au village de Mousson. Les dimensions en sont très-exiguës. On entre d'abord dans une nef de forme oblongue, qui a été en partie reconstruite et n'a qu'un plafond en bois ; l'abside, voûtée en plein-cintre, offre une seule travée carrée ; mais sur le flanc méridional d'une portion de la nef et sur celui de l'abside règne

une sorte de nef latérale, voûtée et composée de trois travées. La plus rapprochée de l'Orient a été séparée du reste de l'église par des cloisons modernes et remplace la sacristie qui a été détruite. Du reste, tout indique que cette petite église a été construite vers la fin du XI^e siècle. Les ouvertures sont à plein-cintre et de très-petites dimensions ; il y a même encore dans le pavé actuel, composé de petits carreaux en terre cuite, quelques briques vernissées de même forme et de même grandeur, chargées d'ornements et de figures qui n'ont pu être tracées que vers le XI^e ou le XII^e siècle.

Les deux autres travées de la nef latérale s'ouvrent sur la nef principale, et les retombées des voûtes reposent sur des colonnes romanes accouplées, dont les chapiteaux sont couverts de si nombreuses couches de badigeon que nous n'avons pu les dessiner. Dans la travée la plus occidentale, ou plutôt vers la ligne qui la sépare de la suivante, se trouve le font baptismal que nous allons décrire.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur les figures jointes à ce mémoire et dues à l'habile crayon de M. Chatelain, président de la Société d'Archéologie lorraine, pour reconnaître que ce font baptismal est contemporain de l'église dans laquelle il a été placé ; mais l'histoire vient ici en aide à l'archéologie.

En 1085, la comtesse Sophie, qui habitait assez souvent le château de Mousson, demanda à l'évêque de Metz, Heriman, dans le diocèse duquel se trouvait le château, l'autorisation d'établir un font baptismal dans la chapelle. Cette autorisation fut accordée sans difficulté (1), et il est très-probable que le font fut placé soit en 1085, soit dans une des années suivantes.

(1) V. Dom Calmet, Notice de la Lorraine, art. *Monçon*, t. II, col. 232.

Son antiquité est tellement évidente qu'elle n'a jamais été révoquée en doute, même aux époques où on ne connaissait ni la demande de la comtesse Sophie, ni l'autorisation de l'évêque Heriman, et où l'archéologie du moyen-âge était encore à naître. Il y a plus ; on avait, comme cela arrive souvent en pareilles circonstances, considérablement vieilli ce monument, et le P. Abram, de la compagnie de Jésus, qui écrivit, vers le milieu du XVII^e siècle, l'histoire de l'Université de Pont-à-Mousson, dit que le font baptismal en question *paraît être du temps du Grand Constantin* (1).

Ce font est en pierre du pays. Il est composé de deux gros blocs, dont l'un forme la cuve et l'autre la base. Sa hauteur totale depuis le pavé est de 1 mètre 7 centimètres environ. Son contour est assez irrégulier ; il paraît, au premier coup-d'œil, à peu près circulaire, mais, en réalité, il présente quatre arcs de cercle réunis par des colonnes engagées.

La hauteur totale se décompose de la manière suivante à partir du sol ; la base, haute d'environ 55 centimètres, offre immédiatement au-dessus du pavé une sorte de gradin, de 5 centimètres d'épaisseur, sur lequel reposent douze animaux accroupis, dont la partie postérieure fait corps avec le massif du bloc. Au-dessus de ces douze animaux, le massif dont nous parlons est couvert d'ornements en forme d'écailles ou de feuilles ovoïdes superposées.

Le bloc formant la cuve est haut de 72 centimètres ; il présente : 1^o une espèce de filet assez épais, et qui sert de base aux personnages ; 2^o les quadrilatères sur lesquels sont sculptés les bas-reliefs ornant chacune des faces ; 3^o quel-

(1) V. *Historia universitatis mussipontanae*, lib. I, Ms. de la Bibliothèque publique de Nancy, n^o 83.

ques moulures qui surmontent ces bas-reliefs ; 4° enfin, un rebord d'une épaisseur de 9 centimètres.

Les quatre faces de la cuve sont fort saillantes ; des moulures assez larges, mais d'un dessin extrêmement simple, bordent le sommet et les côtés des bas-reliefs. La partie inférieure de ces bas-reliefs n'a pas de moulures, et les personnages reposent immédiatement sur le rebord qui surmonte la base. Les colonnes séparant les quatre faces sont engagées à peu près dans un tiers de leur circonférence ; leur hauteur totale est de 72 centimètres, c'est-à-dire la même que celle de la cuve tout entière. Leur base se compose d'un filet qui se relie avec celui des deux faces, et de plusieurs moulures qu'il serait trop long d'indiquer, mais que le dessin de M. Chatelain reproduit très-exactement. Les bases sont ornées de ces feuilles recourbées que l'on rencontre assez fréquemment sur les colonnes et les piliers romans. Les fûts des colonnes sont cylindriques. La plupart des chapiteaux ne présentent que des feuilles disposées de différentes manières ; l'un d'entr'eux a quelque analogie avec le chapiteau corinthien ; un autre offre l'image d'un oiseau qui paraît être une espèce d'aigle, mais qui a quatre pattes. Les chapiteaux sont surmontés de tailloirs carrés qui se rattachent au rebord supérieur des faces. Chacune des colonnes est engagée dans un enfoncement produit par la rencontre de deux faces curvilignes, et cet enfoncement est entouré d'un filet saillant, qui forme une sorte de quadrilatère très-allongé, dans lequel les colonnes sont comme encadrées ; ce filet règne même entre les chapiteaux et les tailloirs, de manière que l'on pourrait supposer que ces derniers sont une continuation du rebord supérieur dont nous venons de parler.

Les animaux qui soutiennent la cuve sont aujourd'hui

presque au niveau du pavé de l'église ; mais nous devons dire que, d'après une tradition consignée par Dom Calmet dans la *Notice de la Lorraine* (1), ces animaux reposent sur trois degrés, qui sont enfouis par suite de l'exhaussement du sol.

La vasque ou cuve proprement dite, creusée dans la partie supérieure du bloc principal, présente un diamètre qui varie de 45 à 93 centimètres. La forme de cette vasque est assez compliquée, et ses bords décrivent une sorte de carré avec des renflements semi-circulaires aux quatre angles. Le fond est percé d'un orifice de forme ronde et de la grosseur du doigt, qui correspond à un canal traversant les deux blocs, et par lequel on laissait écouler au-dessous du pavé l'eau qui avait servi à administrer le sacrement. Le bord de la cuve offre un petit gradin destiné à recevoir un couvercle qui a disparu.

Le font baptismal de Mousson est admirablement conservé, et quand on se rappelle les nombreux sièges soutenus par la forteresse et les moyens employés pour la détruire, on s'étonne que ce font ait pu nous arriver intact, après sept siècles et demi d'existence. Il a été couvert, à une époque que nous ne connaissons pas, d'une couche de couleur à l'huile ; mais cette couche, qui était fort légère, a déjà en partie disparu et n'altère en rien les détails des bas-reliefs. Il n'y a d'endommagées, dans le font baptismal de Mousson, que les têtes de trois ou quatre des animaux qui le soutiennent. Elles se trouvent aujourd'hui, comme on l'a vu, presque de niveau avec le pavé, et par conséquent exposées à des chocs de toute nature.

Nous avons dit que ces animaux sont au nombre de

(1) Art. *Monçon*, t. II, col. 252.

douze, trois sur chaque face ; l'état de mutilation de plusieurs d'entre eux ne permet pas de reconnaître à quelles espèces ils appartiennent. Parmi ceux qui sont bien conservés, on remarque des lions, des dogues, des béliers et un singe, dont la tête a un développement singulier. Faut-il voir dans ces figures, bizarres au premier coup-d'œil, un simple caprice de l'artiste chargé de sculpter le font baptismal ? L'affirmative pourrait être soutenue, parce que les édifices religieux des XI^e et XII^e siècles offrent un grand nombre de figures d'hommes ou d'animaux, dans lesquelles on n'a pu découvrir aucune intention symbolique. Cependant plusieurs archéologues, qui ont visité ce monument, et dont nous partageons l'opinion, pensent que les douze animaux qui supportent le font, et que celui-ci semble écraser, doivent être considérés comme les symboles des vices et des péchés dont le baptême purifie les chrétiens. Cette explication est sans doute hypothétique, mais elle est vraisemblable, et, quoique nous ne connaissions rien d'analogue, nous croyons qu'elle n'est nullement contraire aux idées et aux principes qui dirigeaient les sculpteurs de ces âges reculés.

On a vu que les quatre faces du font baptismal étaient couvertes de quatre bas-reliefs. Ces bas-reliefs, qui sont fort saillants, offrent tous des représentations relatives au baptême. Sur la première face, qui est tournée maintenant vers le septentrion, on a figuré saint Jean-Baptiste prêchant la pénitence aux publicains et aux soldats, qui venaient en foule le trouver dans le désert, ainsi que le rapporte saint Luc : « *Venerunt autem et publicani ut baptizarentur, et dixerunt ad illum : magister, quid faciemus ?..... Interrogabant autem eum et milites, dicentes : quid faciemus et nos* (1) ?.... » Sur le bas-relief de Mousson, saint

(1) V. Ev. secund. Luc., III, 12 et 14.

Jean est nimbé et un peu plus grand que les autres personnages. Il n'est vêtu que d'un manteau, qu'il tient serré de la main gauche, et qui laisse à découvert le bras droit et une partie de la poitrine. Ses cheveux sont courts et partagés sur le front ; il a également la barbe assez courte. Devant lui, c'est-à-dire vers la droite, se trouvent huit personnages disposés sur trois plans différents. Ceux qui occupent le premier plan sont couverts de tuniques à manches, serrées par des ceintures. Ils ont les mains jointes et sont dans l'attitude



de gens qui prient ; un d'entre eux, dont la tunique est en partie cachée par un manteau, est agenouillé aux pieds du précurseur, qui lui impose la main droite sur la tête. On ne voit que le buste des cinq individus placés au second et au troisième rangs. Derrière ces huit personnages, figurant les publicains, se trouve un soldat revêtu d'une cotte de mailles, qui lui descend jusqu'aux genoux. Il soutient une pique de la main droite et appuie le bras gauche sur un bouclier de forme triangulaire très-allongée, dont la surface n'offre d'autre ornement qu'une étoile assez saillante. Il porte le casque pointu des Normands, et ce casque est garni d'un nasal, dont la partie inférieure a été brisée.

Sur le second bas-relief, le précurseur, vêtu exactement comme sur le premier, baptise deux juifs entièrement nus et qui sont plongés, non pas dans les eaux du Jourdain, mais dans une cuve en bois de forme cylindrique et garnie de plusieurs cercles. Les deux juifs qui reçoivent le baptême sont placés l'un derrière l'autre, et saint Jean pose la main sur la tête du premier. En arrière de la cuve se tiennent debout deux autres personnages, qui se disposent à recevoir le baptême à leur tour. Ils ne sont couverts que d'un linceul, dont ils vont se dépouiller. Entre eux et la cuve, c'est-à-dire vers le milieu du bas-relief, l'artiste a figuré un arbre, dont la tige arrivée à une certaine hauteur se partage en trois rameaux, qui soutiennent chacun un massif de feuillage exactement semblable à un champignon. Il est probable que le sculpteur a voulu représenter un palmier.

La troisième face, qui regarde l'occident, offre le baptême de N. S. Jésus-Christ. Le précurseur, qui baptise Jésus-Christ de la main droite, est encore dans le même costume et dans la même attitude que sur la première face ; seulement il est un peu penché. Le Sauveur, qui a dépouillé tous

ses vêtements, est enfoncé jusqu'à la ceinture dans le Jourdain, dont les eaux s'amoncellent autour de lui. Jésus-Christ porte un nimbe crucifère ; il a les cheveux longs et partagés sur le front. Sa main gauche est dans le fleuve et il bénit de la droite. Au-dessus de sa tête, on a figuré le Saint-Esprit, sous la forme d'une colombe, les ailes étendues et la tête en bas (1) ; plus haut encore, on voit la tête de Dieu le Père, portant un nimbe crucifère comme celui du fils. Entre le Père et le Saint-Esprit se trouve une banderole, chargée de plusieurs cercles. D'un côté elle est jointe aux moulures qui bordent la partie supérieure du bas-relief, et de l'autre elle se perd derrière la tête de saint Jean-Baptiste. A droite, c'est-à-dire vis-à-vis saint Jean, l'artiste a sculpté un ange



(1) Le Saint-Esprit n'est pas nimbé.

debout, vêtu d'une longue robe et les pieds nus ; il tient étendu le vêtement que Jésus-Christ va reprendre en sortant du fleuve ; plus haut, un autre ange qui vole et que l'on voit en raccourci, balance près de la tête du Sauveur un encensoir soutenu par des chaînes.

La quatrième face est tournée vers le midi ; elle représente une scène plus difficile à interpréter que les précédentes. Un évêque, debout, sans nimbe, la tête couverte d'une mitre de forme écrasée, et tenant une crosse dans la main droite, administre, avec la gauche, le sacrement du baptême à deux individus de petite stature et entièrement nus, qui sont plongés à mi-corps dans une cuve semblable à celle du second bas-relief. Au-dessus de ces personnages, on voit un ange, qui semble descendre du ciel, et touche presque de la main gauche la tête des deux baptisés. Derrière l'évêque se trouve un clerc tenant un évangélaire. L'évêque porte une robe longue, une aube, dont l'extrémité inférieure est ornée de broderies, et une chasuble. Le clerc est revêtu d'une aube, à manches larges, et a les cheveux coupés en couronne.

Dom Calmet a bien voulu voir dans ce bas-relief la représentation du miracle de saint Nicolas, ressuscitant de malheureux jeunes gens qu'un hôtelier avait assassinés pour les dépouiller, et qu'il avait ensuite coupés en morceaux et cachés dans une cuve (1). Mais il est évident que Dom Calmet s'est trompé. 1° L'évêque qui figure sur le bas-relief n'a pas de nimbe ; ce n'est donc pas un saint ; 2° les enfants ressuscités étaient au nombre de trois, et sur le font baptismal on n'en voit que deux ; 3° saint Nicolas était seul et déguisé en laïque lorsqu'il opéra ce miracle, tandis que notre évêque

(1) Notice de la Lorraine, II, 252.

est accompagné d'un clerc et porte son costume épiscopal ; 4° un pareil sujet n'eût pas été convenablement placé sur un font baptismal ; 5° enfin saint Nicolas était encore peu connu en Lorraine, lorsque la comtesse Sophie obtint de l'évêque Hériman l'autorisation dont nous avons parlé. Son culte ne prit une grande extension dans cette province qu'un peu plus tard, après qu'une relique du saint évêque de Myre eut été donnée au prieuré de Varangéville (1).

Nous pensons qu'il ne faut voir dans ce bas-relief autre chose qu'une représentation du sacrement de baptême ; un évêque, assisté d'un clerc, administre ce sacrement à deux cathécumènes, et l'ange qui plane au-dessus d'eux figure l'esprit de Dieu descendant sur les nouveaux chrétiens. Au reste, nous ne donnons pas cette explication comme définitive, mais nous n'en voyons pas de plus raisonnable.

L'exécution du font baptismal de Mousson est assez bonne, et le coup-d'œil général en est satisfaisant ; il est vrai cependant que plusieurs des figures qui y sont sculptées prêtent beaucoup à la critique. Les personnages qui se trouvent sur le premier plan dans le tableau représentant la prédication de saint Jean-Baptiste sont beaucoup trop petits, si on les compare à ceux qui les avoisinent. Toutefois, la haute taille du précurseur n'a rien qui doive étonner, parce que, au moyen-âge, la grandeur physique était souvent le symbole de la grandeur morale.

Les anges qui sont soutenus dans l'air sur les troisième et quatrième bas-reliefs sont fort mal faits, et nous convenons que l'exécution de la plupart des figures est barbare ; quelques-unes cependant sont bien posées et d'un dessin assez correct.

(1) V. le même ouv., II, 142 et 143.

Cette description et les gravures qui l'accompagnent ont dû faire voir qu'il existe la plus grande analogie entre le font baptismal de Mousson et celui de Liège, exécuté en 1212, et qui a été publié dans les *Annales archéologiques* de M. Didron. Trois sujets représentés sur le premier sont identiques à trois des bas-reliefs du second. Seulement les deux derniers bas-reliefs de Liège, qui offrent saint Pierre et saint Jean l'évangéliste baptisant le centenier Cornélius et le philosophe Craton, sont remplacés, à Mousson, par un seul tableau, où nous croyons voir un évêque administrant le sacrement de baptême. Cette analogie singulière entre deux monuments exécutés à vingt-cinq ans d'intervalle, et dans des lieux assez distants l'un de l'autre, contribue à démontrer qu'il existait, au moyen-âge, une tradition et des règles dont on ne pouvait guère s'écarter, et que les formes hiératiques étaient déterminées en Occident comme elles le furent à Byzance.



NOTICE

SUR

L'ÉGLISE PRIEURALE DE BLANZEY,

PAR LE MÊME.

Fidèle au plan que nous avons adopté pour faire connaître successivement les rares débris de l'architecture du moyen-âge que la Lorraine a conservés, nous nous proposons de décrire, dans ce travail, l'église prieurale de Blanzey, qui nous présente un spécimen assez complet du style du XII^e siècle. Des notices précédentes ont été consacrées aux églises de Champ-le-Duc et de Laitre-sous-Amance (1), qui appartiennent au style roman secondaire, et ont été élevées, l'une vers l'an 1050, l'autre dans le dernier quart du XI^e siècle.

Mais avant d'aborder la description de l'église de Blanzey, il est bon de dire un mot de son histoire. Nous diviserons

(1) Ces notices ont été insérées dans le *Bulletin monumental*.

donc cette notice, comme les autres, en deux sections : la première contiendra les renseignements historiques par nous recueillis, et la seconde sera réservée pour la description du monument.

I.

Le hameau actuel de Blanzey est dans une des plus riantes positions des environs de Nancy, si riches cependant en points de vue magnifiques. Situé sur le flanc d'une colline assez élevée, et qui borne du côté de l'ouest la vallée de l'Amesule, il domine les fertiles campagnes arrosées par ce ruisseau et les territoires des communes de Dommartin, de Laitre-sous-Amance, d'Agincourt, etc. La vue n'est arrêtée du côté du nord que par la montagne sur laquelle existait autrefois le vaste château d'Amance, et que couronne aujourd'hui le pittoresque village de ce nom, qui conserve encore quelques vestiges de son ancienne importance.

Aussi l'emplacement actuel de Blanzey fut-il, dès la période gallo-romaine, le séjour d'une population qui paraît avoir été assez nombreuse. Les terrains qui avoisinent le prieuré, en s'élevant vers le sommet de la colline, sont littéralement jonchés de tuiles à rebords, dont l'origine n'est pas douteuse, et de pierres taillées qui ont été employées autrefois dans des constructions. On a même récemment découvert, au milieu de ces débris, deux fragments de colonnes et un autel quadrilatéral, d'une bonne conservation, qui ne présente malheureusement ni inscription ni bas-relief.

On ignore absolument ce que devint cette petite bourgade depuis l'invasion des Barbares jusqu'au XI^e siècle. Tout ce que nous savons, c'est qu'à cette époque le territoire de Blanzey était cultivé et habité, et que ce hameau dépendait,

pour le spirituel, de l'église de Dommartin (1). Un titre donné à Nancy par le duc de Lorraine Mathieu I^{er}, en 1162, contient une nouvelle mention concernant Blanzey. Mathieu rappelle, dans ce diplôme, qu'un chevalier lorrain, nommé Albert Flohenges, avait abandonné, quelque temps auparavant, aux religieux Prémontrés de l'abbaye de Sainte-Marie-au-Bois, près Pont-à-Mousson, un fief (*quoddam feodum*) situé sur les territoires de Blanzey et de Bouxières-aux-Chênes ?), et que cette donation avait été faite avec le consentement des fils d'Albert, l'approbation du suzerain, et en présence du duc lui-même. Quelle est la date de cette première donation ? Nous l'ignorons complètement ; mais comme le duc Mathieu I^{er} n'a commencé à régner qu'en 1139, elle ne peut être antérieure à cette époque (2). Quelques années plus tard, en 1168, Mathieu I^{er} ratifia ces donations faites à l'abbaye de Sainte-Marie-au-Bois. Nous voyons, dans le titre contenant cette confirmation, que Thierry de Sassures (Saulxures) avait renoncé à ses prétentions sur l'avocatie de Blanzey, et que deux frères habitant Puneroi (Pulnoy), et nommés Simon et Hermann Banfillad, avaient donné aux mêmes religieux tout ce qu'ils possédaient à Blanzey par droit d'héritage, et tous les droits qu'ils tenaient de l'avoué de ce lieu (3). Un autre titre, un peu postérieur, et que Dom Calmet attribue à l'année 1177, contient des renseignements plus importants sur Blanzey. Dans ce titre, donné en présence de Thierry de Roncourt, Walter de Baruncourt,

(1) V. un titre (de l'année 1086) relatif à l'église de Laitre-sous-Amance dans l'Histoire de Lorraine, par Dom Calmet, 1^{re} édit., t. I, preuves, col. 475 et 476.

(2) V. le titre de Mathieu I^{er}, dans l'Histoire de Lorraine de Dom Calmet, t. II, preuves, col. ccclix et cclx.

(3) V. Ibid., col. ccclxiiij.

Hoduyn d'Amance, Hugues de Saint-Dizier, Pierre de Dombasle, Drogon de Nancy, Hermann de Vitrimont, du chapelain Hugues, et des camériers Otton et Colomban, la duchesse Berte, veuve de Mathieu I^{er} et régente pendant la minorité ou l'absence de son fils Simon II, confirme une donation faite à l'abbaye de Sainte-Marie par elle et par le duc Mathieu, avec le consentement de leurs fils Mathieu, Thierry, Simon et Ferry. Cette donation comprenait l'alleu de Blanzey, avec tous les serfs qui étaient attachés à la culture, tels que l'avaient possédé auparavant Simon I^{er} et Thierry, père et aïeul de Mathieu. Ce dernier et Berte avaient abandonné cet alleu, sans aucune réserve, et libre de toute charge et servitude, notamment de l'obligation de recevoir et nourrir les chasseurs du prince, qui avaient, dit la charte, l'habitude de loger quelquefois dans ce lieu avec leurs chiens (1).

Cette dernière énonciation explique une assertion du Père Benoît Picart. Dans son Pouillié du diocèse de Toul (2), ce savant religieux dit que « Blanzée était autrefois le Chinier » des chiens de chasse des ducs de Lorraine ». L'examen attentif des chartes analysées ci-dessus prouve que le Père Benoît s'est trompé, et que Blanzey était un hameau, dans lequel se trouvait une *villa* faisant partie du domaine ducal. Une bulle du pape Lucius III (de l'année 1181) démontre que cette *villa* ou cet alleu était loin d'appartenir en entier aux ducs de Lorraine, puisqu'il y est dit qu'une partie du domaine en question avait été donnée aux Prémontrés de Sainte-Marie par Hugues, abbé de Saint-Epvre de Toul, et par les religieux de cette abbaye, moyennant un cens de six

(1) V. *ibid.*, col. ccclxxviii.

(2) T. I, p. 158.

sous toulois, payable tous les ans le jour de la fête des Saints-Innocents. Enfin, la même bulle constate que l'église de Blanzey existait dès la seconde moitié du XII^e siècle, et que l'abbesse et le chapitre de Bouxières, à qui elle appartenait, l'avaient abandonnée aux Prémontrés de Sainte-Marie, avec toutes ses dépendances et ses revenus en vignes, terres, prés, dîmes, oblations et aumônes, à charge pour les religieux de payer tous les ans, à la Saint-Martin, un cens de trois resaux de blé et de trois resaux de seigle; et que Henri, évêque de Toul, et Hugues le Roux (*Rufus*), archidiaque de cette église, à qui ce cens avait été cédé, en avaient fait la remise aux Prémontrés (1). Cette dernière circonstance prouve que l'abandon de l'église de Blanzey fut une des premières donations faites à l'abbaye de Sainte-Marie-au-Bois, puisque l'évêque de Toul Henri de Lorraine est mort en 1167.

Enfin plus tard encore, en 1180, Henri I^{er}, comte de Bar, se préparant à partir pour la Palestine, où il devait trouver une mort glorieuse au siège de Saint-Jean d'Acre, Henri I^{er}, disons-nous, donne une garantie aux religieux de Sainte-Marie contre toutes les exactions que ses officiers, habitant la partie d'Amance qui était sa propriété, avaient coutume de commettre à Blanzey, et autorise les religieux à leur refuser le blé, le vin ou les corvées de labourage que ces officiers exigeaient autrefois. Il accorde, de plus, aux religieux sa protection pour leur domaine de Blanzey, et leur concède le droit de faire paître leurs troupeaux, tant dans les plaines que sur les montagnes, tant dans les champs que dans les forêts, et de prendre le bois mort, et cette concession s'étend à tout son alleu. Henri ajoute que, dans le cas où les trou-

(1) V. cette bulle dans les *Annales ordinis Præmonstratensis*, par Hugo, t. II, pr., col. cxxxvij.

peaux auraient commis quelques dégâts, soit dans les terres cultivées, soit dans les prairies, les religieux se borneront à réparer le dommage, mais ne seront condamnés à aucune amende (1)

Il résulte de tous ces titres que, vers l'année 1180, le prieuré de Blanzey n'existait pas encore, et que ce domaine était une simple dépendance rurale de l'abbaye de Sainte-Marie ; mais, selon toutes les probabilités, la fondation de ce prieuré est de peu de temps postérieure à la bulle du pape Lucius III ; nous rapportons par conséquent cette fondation aux quinze dernières années du XII^e siècle.

Des donations nouvelles vinrent, pendant le XIII^e siècle, augmenter le domaine de Blanzey. En 1280, Ferry III, duc de Lorraine, voulant réparer les dommages qu'il avait causés à l'abbaye de Sainte-Marie-au-Bois, céda aux religieux plusieurs terrains qui dépendaient de Blanzey ; il leur en donna plus tard encore quelques autres, au moment où, selon le Père Hugo, il se préparait à partir pour faire la guerre aux Infidèles ; mais Hugo n'explique pas si ces biens étaient situés à Blanzey ou ailleurs. Quelques années après, en 1285, le prieuré reçut des vignes situées au-dessous du monastère, et, en 1286, Ferry III confirma cette donation et toutes les autres, à la demande de Thierry, abbé de Sainte-Marie-au-Bois (2).

Ce sont toutes ces concessions, faites sous le règne de Ferry III, qui ont engagé le Père Hugo à soutenir que ce prince avait le premier abandonné le domaine de Blanzey aux Prémontrés de Sainte-Marie ; les chartes que nous avons citées

(1) V. ce titre dans Dom Calmet, ouv. et tom. cités, preuves, col. ccclxxxviiij et ccclxxxix.

(2) V. Ann. ord. Præm., t. II, col. 204.

plus haut ne peuvent laisser aucun doute sur ce point ; la première donation vraiment importante a été faite par le duc Mathieu, et le prieuré existait long-temps avant le commencement du règne de Ferry III.

L'histoire de ce petit monastère n'offre malheureusement aucune particularité intéressante, et que les annales lorraines aient pris la peine de conserver. A une époque qui nous est inconnue, il fut réuni à la mense abbatiale de Sainte-Marie-au-Bois, et on cessa par conséquent d'y entretenir une communauté de religieux. Au commencement du XVIII^e siècle, le revenu était évalué à 3000 francs. Blanzey, qui faisait alors partie de la communauté de Bouxières-aux-Chênes, jouissait des droits de haute-justice, et se trouvait dans le ressort du bailliage de Nancy et de la Cour souveraine de Lorraine (1).

Le prieuré fut vendu, comme bien national, au moment de la Révolution. Il fut divisé entre plusieurs particuliers ; mais, malgré les dégradations de toute nature qu'il a subies, il présente encore l'aspect d'une maison religieuse. L'église passa aussi en différentes mains ; il y a quelques années, elle était partagée entre deux ou trois propriétaires, et l'un d'entr'eux avait laissé transformer la nef en cabaret. Cet état de choses a cessé heureusement. Aujourd'hui l'église entière est rendue au culte, à l'exception toutefois de la crypte, qui sert provisoirement de bougerie. Espérons qu'elle cessera bientôt d'être abandonnée à cet usage profane, et que l'église de Blanzey, qui est maintenant érigée en chapelle dépendant de Bouxières-aux-Chênes, sera définitivement et complètement restaurée.

(1) V. le Père Benoît, Pouillié du diocèse de Toul, t. I, p. 158, et Dom Calmet, Notice de la Lorraine, t. I, supplém., col. 71 et 72.

II.

Le prieuré de Blanzey, qui existe encore presque entier, ainsi que nous l'avons dit plus haut, forme un quadrilatère très-allongé dans le sens du nord au sud ; on y pénètre, du côté du midi, par un porche assez ancien, et l'on entre dans une vaste cour entourée de bâtiments qui servent de logements à une douzaine de ménages ; l'église se trouve engagée au sud dans un de ces massifs de bâtiments ; mais le chœur, l'abside et tout le flanc septentrional de la nef sont à découvert au milieu d'un jardin, soutenu par une terrasse, d'où on jouit de la vue la plus magnifique.

L'église est orientée suivant les prescriptions si généralement observées au moyen-âge, et, comme le terrain est fortement en pente dans la direction de l'ouest à l'est, on a été obligé, pour construire sur un plan horizontal, de faire un remblai considérable et d'établir la terrasse dont nous venons de parler.

L'église que nous décrivons se compose d'une nef, d'un chœur et d'une abside. Il n'y a point de transept, ni de nefs latérales. La longueur de la nef est de 14 mètres 69 centimètres ; sa largeur de 7 mètres 62 centimètres. Le chœur et l'abside réunis ont une longueur de 10 mètres 20 centimètres, sur une largeur de 5 mètres 10 centimètres (1). La hauteur, qui est à peu près la même dans la nef, le chœur et l'abside, est d'environ 6 mètres. On voit par là que les dimensions de l'église de Blanzey sont peu considérables ; mais il ne faut pas oublier que la plupart des églises prieurales ne sont guère plus vastes.

(1) Toutes ces mesures sont prises dans œuvre.

La nef n'eut jamais de fenêtres que du côté du nord ; on voit seulement dans la muraille méridionale la trace d'une porte, qui a été bouchée et remplacée par une porte toute moderne, qui n'a rien de remarquable. Mais la muraille qui regarde le nord était primitivement percée par une ligne de petites fenêtres romanes fortement ébrasées en dehors, et sans doute en-dedans, et assez élevées au-dessus du sol. Il ne reste plus qu'une seule de ces fenêtres. Elle est aujourd'hui murée et cependant bien conservée ; elle porte, mais seulement dans une petite partie de sa hauteur, quelques ornements en forme de têtes de clous. Les autres baies romanes ont fait place à de grandes fenêtres dans le style flamboyant, qui ont été ouvertes vers la fin du XV^e siècle ou les premières années du XVI^e. Quoique assez belles, elles ne méritent aucune description particulière et produisent, d'ailleurs, un effet peu gracieux dans une église toute romane. La nef n'est couverte que par un plafond non revêtu de plâtre ; elle n'a, du reste, jamais été voûtée. L'absence de contre-forts suffirait pour le prouver ; mais on voit encore, à droite et à gauche, à la partie supérieure des murs, des modillons en pierre et tout unis, qui soutenaient les deux grandes poutres sur lesquelles reposaient les poutrelles du plafond primitif.

On pénètre de la nef dans le chœur par une arcade en ogive obtuse, dont la forme et les ornements annoncent le XII^e siècle. Le chœur est composé d'une travée seulement ; il est éclairé à droite et à gauche par une petite fenêtre romane ébrasée. L'arc sous lequel on passe pour entrer dans le chœur est soutenu par deux grosses colonnes engagées assez fortement. Les chapiteaux de ces colonnes présentent des dimensions considérables. Leur tailloir, qui est très-épais, se compose d'une bande, d'un tore, d'un cavet et

d'une seconde bande. La corbeille est séparée du fût de la colonne par un autre tore ; enfin la base est formée d'un tore et d'un quart de rond, entre lesquels se trouve une scotie, et repose sur un socle carré, qui se rattache à la base elle-même par des pattes en feuillage d'un assez beau travail. Les corbeilles de ces deux chapiteaux ne sont pas uniformes. Celle qui surmonte la colonne placée du côté du midi est ornée de pampres, au milieu desquels on voit quelques figures grimaçantes. La corbeille de l'autre colonne offre une imitation grossière du chapiteau corinthien.

Le chœur est couvert d'une voûte d'arête, soutenue par des arcs-doubleaux, qui consistent en une forte nervure garnie, à son sommet, d'un gros tore. Au centre se trouve une clef historiée. Les arcs-doubleaux viennent retomber sur quatre consoles, placées dans les angles du chœur et garnies de feuillages d'un travail remarquable.

L'abside s'ouvre sur le chœur par une arcade à peu près semblable à celle qui sépare le chœur de la nef. Comme cette première arcade, celle de l'abside s'appuie sur deux grosses colonnes engagées, et dont les chapiteaux et les bases présentent la plus grande analogie avec les chapiteaux et les bases des colonnes que nous avons déjà décrites. La corbeille de la colonne septentrionale offre également une imitation déguisée du chapiteau corinthien. La corbeille de la colonne méridionale est, au contraire, couverte d'un feuillage assez semblable à celui du roseau.

L'abside est de forme pentagone, disposition qui indique plutôt la seconde que la première moitié du XII^e siècle, et que l'on ne rencontre que rarement dans les constructions de la période romane. Dans chacun des angles formés par la déviation de la muraille se trouve une colonne, tellement engagée dans la maçonnerie, que l'on ne peut guère la qualifier

que de pilastre. Les chapiteaux et les bases de ces pilastres ressemblent beaucoup aux chapiteaux et aux bases des quatre grosses colonnes déjà décrites. Les quatre corbeilles sont toutes différentes l'une de l'autre ; elles offrent des feuillages de diverses espèces, des bandeaux enlacés, une tête grimaçante, etc. Toutes ces sculptures paraissent fort belles ; mais elles sont malheureusement couvertes de couches de badigeon si épaisses et si nombreuses, qu'il est bien difficile d'en apprécier toute la valeur. Au-dessus des chapiteaux des quatre pilastres, on voit des pierres informes, qui ont été mutilées à une époque inconnue, et il nous est impossible de découvrir quelle a été leur destination primitive. Entre chacun de ces pilastres se trouvait une petite fenêtre romane ébrasée en dedans et en dehors, et dépourvue de tout ornement. Deux de ces fenêtres sont aujourd'hui bouchées, et les trois baies les plus orientales ont disparu pour faire place à de larges fenêtres ogivales, qui n'ont pas conservé leurs meneaux et produisent le plus mauvais effet. La voûte de l'abside est garnie d'arcs-doubleaux semblables à ceux du chœur, et qui, d'un côté, retombent sur les chapiteaux des pilastres, tandis que, de l'autre côté, ils viennent butter contre le sommet de l'arcade par laquelle on entre dans l'abside.

Cette description, à laquelle nous n'avons pu joindre aucune figure, suffira cependant, nous l'espérons, pour faire connaître la disposition intérieure de l'église de Blanzey. Les connaisseurs admirent l'heureuse combinaison des lignes, l'élégance et la simplicité du chœur et de l'abside ; quant à la nef, elle n'offre aucune particularité digne d'un examen spécial.

Après ce que nous avons dit des vicissitudes que cet édifice a subies depuis soixante ans, il est facile de présumer que l'intérieur doit être aussi nu et aussi dépouillé que pos-

sible. Tout le mobilier se compose en effet d'un mauvais autel en bois et de quelques misérables bancs. Nous n'avons retrouvé que deux débris de l'ancien mobilier de l'église ; le premier est la tête d'une statue ; les dimensions en sont exigües, mais le caractère en est admirable ; nous n'avons, du reste, pu déterminer à quelle statue cette tête appartient autrefois. Le second est une inscription tumulaire du commencement du XVII^e siècle, gravée au milieu d'un cartouche et dont l'exécution est assez satisfaisante. Voici cette inscription :

CY DEVANT REPOSE LE SIEVR D'AMIC
DE VAYBECOVRT ESCVYER LEQ¹ AYANT
VESCQ AVEC CANDEVR ET PROBITÉ DÉ
CÉDA LE 4^e DE MARS 1616 AAGÉ DE 36
ANS. PRIEZ DIEV QU'IL LUY DONNE HEV
REVSE RÉSVRRECTION. AMEN.
DAMOISELLE CLAUDE HVMBERT SA VEFVRE
A SON CHER ESPOVX A FAICT POSER
CESTE INSCRIPTION POVR MÉMOIRE.

Un coup-d'œil jeté sur un dessin donnerait mieux que toute description une idée de l'extérieur de l'église. L'abside est couronnée par une corniche peu saillante, ornée de plusieurs moulures assez simples et soutenue par des modillons. Ces modillons sont presque tous dénués d'ornements ; deux ou trois seulement présentent quelques sculptures sans intérêt. La décoration de chacune des cinq faces de l'abside se compose d'une arcature toute simple, dont les extrémités retombent sur des pilastres prismatiques et peu épais, qui servent de contreforts. Les chapiteaux de ces pilastres sont revêtus de feuillages variés ; les bases se rattachent et se confondent, pour ainsi dire, avec le revers d'eau qui règne

tout autour de l'abside. Le contrefort se prolonge jusqu'au sol, mais n'a rien de remarquable. C'est au milieu de ces arcatures que l'on avait ouvert les petites fenêtres romanes dont nous avons parlé, en décrivant l'intérieur de l'abside. Cette partie de l'église est maintenant couverte d'une toiture peu inclinée ; l'ancienne toiture, au contraire, était fort aiguë, et l'on voit encore sur la face orientale de la tour une espèce de rainure dans laquelle la charpente était fixée. La travée formant le chœur n'offre extérieurement rien qui soit à noter ; elle est, comme nous l'avons dit, percée de chaque côté par une baie romane allongée, mais assez étroite ; elle est de plus garnie de deux revers d'eau, dont l'un correspond à celui de l'abside.

Cette travée est surmontée d'une grosse tour carrée, à un seul étage et complètement nue. Cette tour, qui est couverte d'une toiture à deux pans, est éclairée intérieurement par quatre petites baies en plein-cintre, sans aucune sculpture.

La nef ne présente à l'extérieur rien qui puisse nous arrêter ; du côté du midi, elle est, comme on l'a vu, engagée dans les bâtiments de l'ancien prieuré, qui la masquent presque entièrement. Au nord, elle est à découvert ; mais elle n'offre qu'une simple muraille, dans laquelle s'ouvrent les deux fenêtres ogivales dont il a été question ; la petite fenêtre à plein-cintre que nous avons signalée, et qui est bouchée aujourd'hui, se trouve dans la partie la plus rapprochée du portail. Ce portail est moderne et a été construit, selon toutes les apparences, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Nous nous dispenserons par conséquent de le décrire.

Il nous reste, pour terminer ce que nous avons à dire de l'église de Blanzey, à parler de la crypte, qui règne sous le chœur et l'abside, et à laquelle on parvenait par un escalier prenant naissance dans l'angle sud-est de la nef. Cette crypte

se compose, comme la partie de l'église à laquelle elle correspond, de deux travées. La plus orientale est semi-circulaire, quoique l'abside, qui lui est superposée, soit de forme pentagone. Une arcade à plein-cintre, fort large et fort massive, sépare cette travée de celle qui se trouve placée sous le chœur. Cette dernière est à peu près carrée, et sa voûte d'arête est garnie de gros boudins. La crypte est éclairée par une baie en ogive obtuse, percée un peu au-dessous du pavé de l'abside, et qui ne nous semble pas remonter au XII^e siècle, et par deux petites baies à plein-cintre pratiquées à droite et à gauche dans la même travée. Les murailles, qui sont fort épaisses, présentent aussi quelques enfoncements très-allongés, destinés, sans doute, à recevoir des cercueils. La crypte est entièrement dépourvue d'ornements. L'arcade séparant les deux travées retombe sur des piliers massifs et saillants (1), qui sont surmontés de chapiteaux très-écrasés. Ces chapiteaux se composent d'un tailloir uni et d'une espèce de corbeille coupée en biseau, et couverte de sculptures variées, empruntées pour la plupart au règne végétal.

Telles sont les observations qui nous ont été fournies par un examen attentif de l'église de Blanzey ; on voit que, dans cet édifice, tout rappelle le style en usage pendant la seconde moitié du XII^e siècle ; c'est, autant que nous pouvons le savoir, vers l'année 1160 que l'église fut cédée par l'abbaye de Bouxières aux Prémontrés de Sainte-Marie-au-Bois ; nous sommes porté à croire que l'église actuelle est postérieure à cette cession, et que les religieux de Sainte-Marie, au moment où ils établirent un prieuré dans leurs nouvelles

(1) On ne voit plus les bases de ces pilastres, ce qui tient sans doute à l'exhaussement du sol de la crypte.

possessions, firent reconstruire l'église, qui, probablement, tombait en ruines. Ce petit édifice nous fournit donc un spécimen assez complet de l'architecture religieuse en Lorraine pendant la période de transition.



MANSUY GAUVAIN

(BIOGRAPHIE ARTISTIQUE),

PAR M. HENRI LEPAGE,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ.

De tous les artistes lorrains de la première moitié du XVI^e siècle, un seul a eu l'heureux privilège d'échapper à l'oubli et d'attacher son nom à l'histoire de cette époque ; un seul a eu le bonheur de passer à la postérité, entouré d'une auréole de gloire d'autant plus radieuse qu'elle brille au milieu de plus épaisses ténèbres.

Cet homme, chacun l'a deviné, c'est Ligier Richier, l'immortel auteur du Sépulcre de St-Mihiel.

Cet artiste a, si l'on peut s'exprimer ainsi, absorbé tous ses contemporains, pareil à un fleuve qui grossit ses flots d'une foule de rivières et de ruisseaux inconnus, et promène majestueusement son cours à travers des contrées auxquelles

il donne son nom. Tel fut Richier, non-seulement pour le temps où il vécut, mais encore pour celui qui suivit sa mort : les élèves qu'il forma, les sculpteurs qui essayèrent de s'inspirer de ses œuvres et de son génie, ont créé une école nombreuse qui a transmis de siècle en siècle la mémoire du maître.

Quelque légitime, quelque méritée que soit la réputation du grand artiste, l'histoire a été jusqu'à présent trop injuste ou trop dédaigneuse, je ne dirai pas pour ses rivaux (peut-être n'en eut-il point !), mais pour ses émules, et le silence qu'elle a gardé sur ces derniers pourrait faire supposer que notre pays ne produisit alors que de grossiers tailleurs d'images dont les travaux ne valent pas un regard de la postérité.

C'est là une erreur qu'il importe de détruire : la Lorraine ne s'était pas épuisée en donnant le jour à son Michel-Ange ; mère féconde, elle eut, en même temps que lui, et après lui encore, des enfants dignes d'elle, dignes de soutenir le renom qu'elle avait acquis dans les arts, et qui déjà lui donnait une place au premier rang parmi les provinces les plus avancées dans la civilisation.

On a déjà soulevé un coin du voile qui avait trop longtemps couvert les artistes qui vécurent sous les règnes de René II et d'Antoine; des travaux récents ont mis en lumière bien des noms qui n'avaient pas encore été prononcés ; ils ont restitué leurs titres de gloire à bien des peintres, des verriers, des sculpteurs, des architectes qui bâtirent ou décorèrent le palais de nos ducs, la collégiale princière de St-Georges, le monastère et l'église des Cordeliers (1).

(1) Voir ma notice sur la Collégiale Saint-Georges, insérée au tome 1^{er} des *Bulletins* de la Société d'Archéologie lorraine, et le travail ci-après de M. l'abbé Guillaume.

En attendant que quelqu'un vienne retracer la vie de ces artistes et nous faire dignement apprécier leurs œuvres, je crois devoir réparer le plus injuste et le moins pardonnable des oublis, en consacrant quelques lignes à un homme dont nous admirons chaque jour les ouvrages sans savoir à qui les attribuer : je veux parler de l'habile tailleur d'images qui déchiqueta les ornements de la Porterie ducale et sculpta cette statue du duc Antoine, que le ciseau de Giorné Viard va bientôt nous rendre.

Cet artiste, le plus souvent désigné sous le simple prénom de Mansuy, s'appelait Mansuy Gauvain.

La Lorraine peut-elle s'enorgueillir de lui avoir donné naissance? C'est ce que j'ignore ; en tout cas, elle en fit son enfant d'adoption, et, à ce titre, elle peut légitimement revendiquer sa gloire. C'est, d'ailleurs, ainsi qu'on va le voir, dans la capitale de cette province qu'il passa la majeure partie de sa vie, travaillant à embellir les édifices dont les prédécesseurs d'Antoine avaient jeté les fondements.

La première œuvre par laquelle Mansuy révéla son talent, fut une statue de la Vierge, destinée à la chapelle de Bon-Secours; chapelle qui venait d'être fondée (1498) « par le commandement et ordonnance du roi de Sicile. »

René, voulant contribuer à la décoration intérieure de ce monument commémoratif, et témoigner en même temps sa reconnaissance à la Mère de Dieu, fit faire, en 1503, par Mansuy Gauvain (1), la statue qui est encore aujourd'hui l'un des plus beaux et des plus précieux ornements de l'église de Bon-Secours.

Cette image vénérée est placée derrière l'autel, dans une

(1) Payé par le receveur à Mansuy, *menuisier*, pour avoir taillié ung ymaige de Nostre Dame affublée d'un manteau ouvert et taillié gens de tous estas... viij fr. v gros. (Comptes du Receveur général de Lorraine pour 1503-1506.)

grande niche du haut de laquelle de petits anges laissent pendre des guirlandes de fleurs. La Vierge, les pieds posés sur le globe du ciel parsemé d'étoiles (1), étend son manteau sur vingt personnages agenouillés et élevant vers elle des mains suppliantes. On distingue, à sa gauche, des rois, des reines et des princes; à sa droite, des moines, des évêques et un pape. Ce groupe, taillé dans une seule pierre, est d'une exécution remarquable. La peinture dont le tout est revêtu, est l'ouvrage d'un artiste inconnu, à qui Philippe de Gueldres commanda elle-même ce travail (2), voulant, sans doute, s'associer ainsi à l'hommage offert par son époux à la Vierge qui l'avait rendu victorieux.

Il paraît qu'avant de faire cette statue, Mansuy ne s'était encore exercé que sur des ouvrages en bois; c'est, du moins, ce que peut faire supposer la qualification de *menuisier* (3) qui lui est donnée dans les comptes du Receveur général, où sont mentionnées les particularités que je viens de rappeler. Simple ouvrier d'abord, il était probablement parvenu, le travail venant en aide à son génie, à se faire un nom dans les arts.

Au reste, de pareils exemples sont nombreux dans notre histoire : la plupart des illustrations dont notre pays s'honore, n'ont dû qu'à elles-mêmes leur renommée, et presque toutes sont sorties d'une chaumière ou d'un atelier : témoins,

(1) Les anges de la niche, de même que le globe sur lequel reposent les pieds de la Vierge, sont modernes; ils datent de l'époque où Stanislas fit remplacer la statue dans la nouvelle église de Bon-Secours.

(2) A Martin Deniset, chappellain de Nostre Dame de Bon Secours, que la Royne lui a ordonné bailler ceste fois pour faire peindre une ymage de Nostre Dame à plusieurs personnaiges adiacens à icelle et pour mettre en ladicte chappelle, vj florins d'or..... ix livres xij sols. (Comptes du Receveur général de Lorraine pour l'année 1505-1506.)

(3) Voir la note de la page précédente.

entre beaucoup d'autres qu'il serait facile de citer, les frères Spierre, enfants d'un pauvre cordonnier; Claude le Lorrain, fils d'un simple laboureur !

L'image de la Vierge de Bon-Secours fut probablement suivie de travaux importants, parmi lesquels je crois que, malgré l'absence de documents précis à cet égard, on peut placer les sculptures de la Porterie ducale; ces travaux signalèrent leur auteur à l'attention publique, et lorsqu'en 1514, Antoine veut faire tailler sa *représentation* pour en décorer l'entrée de sa « triomphante maison ducale » (1), c'est Mansuy Gauvain qu'il choisit, c'est à lui qu'il confie cette œuvre capitale (2).

Je ne reviendrai pas ici sur ce que j'ai dit de la statue du duc Antoine dans mon travail sur la Galerie des Cerfs, je me bornerai à relever une double erreur qui s'est produite dans ces derniers temps encore, et qu'il importe de détruire.

On a prétendu, peut-être d'après les assertions d'un écrivain trop souvent peu digne de foi (3), que la statue qui se voyait au-dessus du portail du Palais, était celle du vainqueur de Charles-le-Téméraire. Il n'en est rien, et, quelque singulier que cela puisse paraître, c'est bien Antoine qui, de son vivant, fit tailler son portrait et le fit placer au centre de la Porterie qu'il venait de faire si magnifiquement décorer (4).

On a prétendu encore, et cette seconde erreur n'est pas

(1) Expression employée par Edmond du Boulay dans la Vie et Trépas des deux princes de paix.

(2) Voir ma notice sur la Galerie des Cerfs, insérée au tome I^{er} des Bulletins de la Société d'Archéologie, pages 103 et 104.

(3) Chévrier, Histoire de Lorraine et de Bar.

(4) On lit dans le registre des dépenses du duc : « Payé par le Receveur à Mansuy, ymageur..... pour avoir..... taillé le pourtrait de » *Monseigneur* qui est à cheval sur le portal de la maison..... » Or, lorsqu'il est parlé de René II dans les comptes, soit des trésoriers,

sans gravité, qu'Antoine s'était fait représenter l'épée haute, dans une attitude menaçante, pour rappeler ses combats contre les paysans d'Allemagne et les sanglantes victoires qu'il avait remportées sur eux. Cette assertion est pleinement démentie par les faits : c'est en 1525 qu'eut lieu la guerre des Rustauds, et l'érection de la statue d'Antoine remonte à l'année 1511. N'est-il pas tout naturel de supposer que ce prince ait simplement voulu perpétuer le souvenir de ses exploits sous les murs de Gênes et dans les champs d'Agadel et de Marignan, où, suivant l'expression des chroniqueurs, il s'était battu « en brave et franc chevalier ? »

En 1506, un sculpteur de Bar, nommé Jean Crock, avait été chargé de faire le mausolée ou, suivant l'expression usitée alors, la sépulture du duc de Bourgogne pour l'église St-Georges de Nancy (1). Ce monument s'étant dégradé, on confia à Mansuy, en 1512, le soin de le restaurer : il y refit plusieurs petites pièces et remit deux jambes neuves à la statue du prince (2).

En 1527, le duc Antoine, voulant récompenser Mansuy des nombreux et remarquables travaux que cet artiste n'avait cessé d'exécuter au Palais, lui assigne, sur la recette générale

soit des receveurs généraux de Lorraine, ce prince est toujours qualifié de *Roi* (de Sicile).

Une autre preuve de l'erreur commise par Chévrier, est la médaille d'argent gravée dans D. Calmet, et qui fut probablement frappée en commémoration de l'érection de la statue : le prince y est bien représenté comme dans les anciennes vases du Palais Ducal, et autour de son effigie se lit la légende : ANTONIVS DVX LOTHOR. ET BARI.

(1) Voir ma notice sur la Collégiale Saint-Georges, précédemment citée.

(2) Payé à Mansuy, ymaigeur, par appointement à lui fait d'avoir taillé et mys deux jambes neuves en la representation du feu duc de Bourgongne estant en l'eglise S. George, et radoubé aucunes petites pieces de ladite sepulture... iiiiij fr. (Trente-quatrième année de George des Moynes, receveur du passage de Nancy... 1511-1512.)

de Lorraine, une pension, afin de l'aider à subvenir aux besoins de sa famille et le mettre à même de se fixer irrévocablement à Nancy (1). Cette faveur, si honorable pour celui à qui elle était accordée, prouve quelle estime le prince portait à son tailleur d'images, et quel prix il attachait à ses œuvres.

A dater de cette époque, il ne se fait pas une construction au Palais Ducal, que Mansuy ne soit appelé à l'embellir : en 1527, il sculpte les colonnes et les chapiteaux de la nouvelle fontaine qu'Antoine fait ériger dans le jardin de la Cour (2), et c'est lui qui, plus tard, dirige l'érection de ce monument (3).

En 1529, il exécute différents travaux dans les apparte-

(1) Monseigneur a de nouvel assigné à Mansuy, tailleur d'ymaiges, la somme de vingt frans, xij gros pour franc, pour aidier à l'entretenement de luy, sa femme et ses enfans, en consideration de ce qu'il a tousjours par cy devant besoingnié à l'ediffice de la maison de mondit seigneur à Nancey, et meismement que mondit seigneur le fait retirer audit Nancey pour y faire demeurance affin de se servir de luy, payant lesdits xx fr. jusques à bon plaisir de mondit seigneur aux termes de Saint Jehan et Noel par moitié. (Comptes du Receveur général de Lorraine pour l'année 1527-1528.)

(2) Dans un chapitre des comptes du Receveur général, pour 1527-1528, intitulé : *Despence pour la nouvelle fontainne du jardin de Monseigneur*, et à la suite de plusieurs mentions relatives à la dépense faite par Mansuy pour aller visiter les carrières de Moncel et de Vic, on lit :

« A Mansuy, ymaigier, pour l'appoinctement fait avec luy en la chambre des comptes d'avoir poly et nettoyé les six colombes que l'on a amené de Lombardie et qui sont assises à l'entour de ladicte fontainne, ensemble les sourbasses et chappitelz, à raison de deux escus l'une, qui font... xxviiij livres xvj sols.

« A luy pour avoir taillié les deux colombes, sorbasses et chappitelz de la pierre que l'on a amené de la poiriere de Vy, les nettoyé et poly... xxij livres viij sols. »

(3) Dans un chapitre des comptes du Cellerier de Nancy, pour 1534-1535, intitulé : « *Despence pour asseoir la fontaine de jaspe du jardin (du palais)*, » on trouve la mention suivante : « Payé cinq francs et demi à Mansuy, ymaigier, pour onze journées qu'il a vacqué à asseoir et polir ladicte fontaine. »

ments de la duchesse de Lorraine, et fait une cheminée de marbre pour le cabinet de cette princesse (1).

En 1534, il prépare plusieurs « pierres de jaspe » destinées à supporter un grand « chandelier » de cuivre dans l'église Saint-Georges (2).

En 1542, il restaure différentes statues représentant des sujets sacrés ou profanes, placées sur les cheminées des chambres du Palais, et fait d'autres menus ouvrages de peu d'importance (3). La même année, nous le voyons travailler avec Jean Mansuy, son fils, comme lui tailleur d'images, dans l'église des Claristes de Pont-à-Mousson (4). C'était là, on le

(1) Délivré à Mansuy Gauvain, ymaigier, quatre resaux de blé que notre souveraine dame lui a donné cette fois pour aucuns ouvraiges qu'il a faiz pour elle. (Comptes du Cellierier de Nancy pour 1529-1530.)

Payé par le receveur à Mansuy l'ymaigier, demeurant à Nancy, 45 francs pour une cheminée de marbre qu'il a fait on cabinet de Madame, marchandé par Hugues, peintre. (Comptes du Receveur général pour 1529-1530.)

(2) Dans un chapitre des comptes du Cellierier de Nancy, pour 1534-1535, consacré à la dépense faite « pour parfaire le grand chandellier de cuyvre de l'église M^r S. George, au bout de la sépulture des ducs Jehan et Nicolas, » on lit : « Payé à Mansuy, ymaigier, douze francs pour avoir fourny, acoustré et polly une grande pierre de jaspe quarée et deux autres pierres aussy de jaspe qu'il a myses et assyses entre les pilliers dudit chandellier. »

(3) A Mansuy Gauvain, ymaigier, demeurant à Nancy, 18 gros pour avoir recolé, poly et racoustré les petis ymaiges qui sont sur la cheminée de la chambre dorée estant du Rond, assavoir ung saint Sébastien auquel il a reffaict une jambe toute neufve. Item trois déesses qu'il a recolé et repoly. Item ung Dieu de Pitié auquel il a reffaict une jambe neufve et fait des couvertes en deux copples (probablement coupes), et repoly deux salieres d'albastre. (Comptes du Cellierier de Nancy pour 1542-1543).

(4) A Mansuy, ymaigier demeurant à Nancy, pour la façon de deux colonnes de nouvelles pierres, faites et mises en l'église des sœurs de Sainte Claire du Pont à Mousson, et les avoir dressées, par marchié à luy fait par le beau père confesseur... xl fr.

A Jehan Mansuy, ymaigier demeurant à Nancy, de l'ordonnance de

sait, que Philippe de Gueldres, fatiguée des grandeurs humaine, avait cherché un asile où elle pût se consacrer toute entière à Dieu.

Ici s'arrête la carrière de Mansuy : à en juger par le temps écoulé entre ses premiers et ses derniers travaux, cet artiste devait être arrivé alors à un âge assez avancé. C'est en 1505 qu'il avait sculpté la Vierge de Bon-Secours, et c'est en 1542 qu'il manie pour la dernière fois le ciseau qui avait produit tant d'ouvrages remarquables. Quant à son fils, on ne connaît de lui que le « tableau de crucifiement de pierre de marbre », une grande crosse, deux écussons et un ange qu'il fit pour les religieuses de Sainte-Claire (1).

Tels sont les seuls documents qu'il m'a été possible de recueillir sur l'auteur des décorations de la Porterie ducale et de la statue d'Antoine. Lorsque l'on considère l'importance des œuvres de ce sculpteur, lorsqu'on le voit passer presque toute sa vie à embellir le Palais de nos souverains, le monument le plus grandiose que possédât la capitale de la Lorraine, on a le droit de s'étonner que pas un des contemporains de cet artiste n'ait cherché à perpétuer sa mémoire. Comment se fait-il, par exemple, que Volcy, qui a si minutieusement décrit les merveilles du Parc d'honneur, n'ait rien dit des édifices qu'il avait vus s'élever sous ses yeux, non plus que des peintres, des tailleurs d'images, des architectes qui avaient bâti ou décoré ces édifices ?

notre souverain seigneur, pour ung tableau de crucifiement de pierre de marbre que notredit seigneur a donné à la Royne.... xx fr.

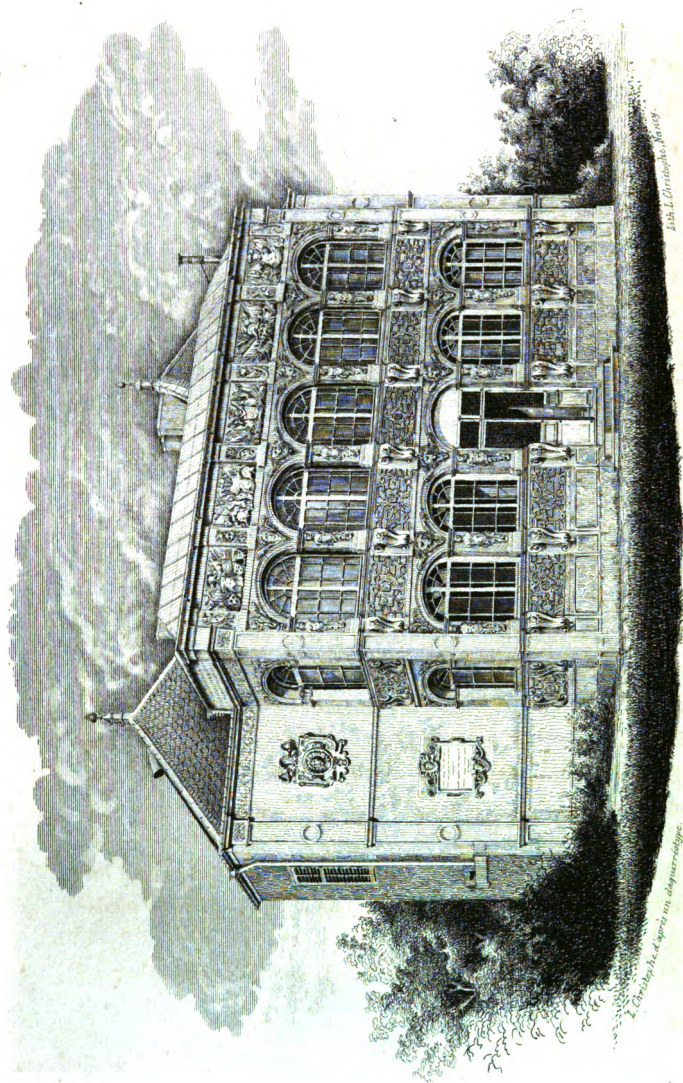
A Jehan Mansuy, ymaigier, pour avoir fait une grande crosse et deux écussons avec un ange, le tout de noir, à mettre sur le grant autel en l'église des sœurs du couvent du Pont à Mousson, que la Royne a fait faire, lequel Monseigneur a ordonné le payer... xvij fr. (Comptes du Receveur général pour 1542-1545.)

(1) Voir la note précédente.

Si, parmi ces hommes, il en était un qui méritât d'échapper à l'oubli, c'était, à coup sûr, celui dont je viens d'esquisser bien imparfaitement la vie. Tout semblait se réunir pour lui assurer les honneurs de l'immortalité, et cependant il est mort, emportant dans la tombe et son nom et le souvenir de ses travaux.

Mansuy Gauvain n'est malheureusement pas le seul qui puisse reprocher à l'histoire un dédain ou une injustice coupables. Ce qu'elle n'a pas fait, c'est à nous de le faire : ne nous bornons pas, lorsque nous aurons rouvert les portes, trop longtemps fermées, de la Galerie des Cerfs, d'y rassembler les chefs-d'œuvre des siècles passés, faisons encore graver en lettres d'or, sur les murailles, les noms des artistes qui, aux différentes époques, ont contribué à l'illustration et à la gloire de notre patrie !





FACADE RESTAURÉE DE L'ANCIEN HOTEL LUNATI-VISCONTI,
À RENÉMONT.

NOTICE

SUR LA

GALERIE LUNATI-VISCONTI,

QUI EXISTE AUJOURD'HUI

A RENÉMONT, COMMUNE DE JARVILLE,

PAR M. JULES GOUY.

On admirait autrefois, rue Saint-Pierre, à Nancy, une façade, en style renaissance, dont la construction doit remonter à peu près à l'an 1600 (1). Elle faisait partie de l'hôtel Lunati-Visconti, et renfermait un escalier à trois étages. Du reste, il était facile de reconnaître, à première vue, que les sculptures qui décoraient cette façade, n'avaient pas été faites pour l'emplacement qu'elles occupaient, et qu'elles avaient été antérieurement destinées à un autre monument. On les avait même rajustées assez maladroitement, sans prendre grand souci des règles de l'art.

L'entablement qui devait couronner l'édifice se trouvait entre les fenêtres du premier et du deuxième étages. Les pieds-

(1) Voir la planche 1^{re}.

droits latéraux de gauche avec leurs consoles et cariatides engagées à chaque étage avaient été sciés du haut en bas, afin d'en retrancher la moitié, parce que la façade eût été trop large pour l'espace où on voulait la placer. Cette particularité n'a pas été reproduite par les artistes qui ont dessiné cette façade avant sa translation et sa restauration à Jarville. Ils ont complété ce qui manquait au monument pour rétablir la symétrie.

M. de Lunati-Visconti, membre d'une puissante et antique famille du Milanais, s'était attaché à la fortune de Charles V de Lorraine, et lorsque Léopold, fils de ce prince, revint dans ses Etats, il l'y suivit et mourut en 1723, capitaine des Cent-Suisses de sa garde. M. de Lunati-Visconti ne fit donc rien autre chose que d'utiliser, pour l'ornement de son hôtel, des sculptures qui dataient déjà d'un siècle avant son arrivée en Lorraine. Composées, en grande partie, d'attributs militaires, elles semblent avoir été exécutées primitivement pour l'arsenal de Nancy ; mais les malheurs survenus pendant le règne du duc Charles IV n'auront pas permis de leur donner cette destination. C'est probablement l'œuvre de Florent Drouin, à la fois sculpteur et architecte, au talent duquel Nancy est redevable d'ouvrages si remarquables, exécutés de 1590 à 1612. On croit reconnaître son ciseau dans les grands et les petits bas-reliefs ou panoplies de l'entablement et dans les riches culots qui décorent les tympans des arcades. Les figures engagées sont dues à des artistes secondaires.

En 1842, comme on se disposait à démonter cette façade pour l'envoyer à Paris, un habitant de Nancy se hâta d'en faire l'acquisition et la fit transporter à Jarville, dans une campagne, où, sous la direction de M. Vivenot, architecte, elle fut reconstruite avec cinq fenêtres de face au lieu de quatre, de manière à avoir une porte centrale au lieu d'une entrée

sur le côté. Elle est isolée du reste des bâtiments, sur lesquels elle fait saillie, par deux ailes en retraite qui n'existaient pas dans l'hôtel Visconti. Les pilastres des angles ont été également ajoutés pour consolider l'édifice. Il a fallu sculpter un cinquième panneau pour compléter l'entablement ; il est placé au-dessus de la fenêtre du milieu, entre les grandes panoplies anciennes, et représente les armes de Lorraine. On a, du reste, imité et respecté religieusement le caractère primitif du monument, dans toutes les parties qu'on a été obligé de renouveler.

Il ne sera peut-être pas sans intérêt de faire observer que le parc dans lequel s'élève aujourd'hui ce monument, a reçu le nom de *Renémont*, en souvenir du fait historique dont il a été le théâtre le 5 janvier 1477. Ce souvenir est consacré par les deux inscriptions suivantes, placées sur l'entablement des faces en retour :

Sub fausto Renati nomine

Ob in hisce locis victoriam inchoatam

Auspicatum

Nonis Januarii MCDLXXVII

Dux Lotharingiæ urbem liberaturus

- Hic, in sylvis, agmina abdidit.

C'est là, en effet, qu'était situé l'ancien bois de Jarville, à l'abri duquel le duc René fit avancer la plus forte partie de son armée, et d'où il s'élança ensuite sur les Bourguignons, qu'il prit en flanc et mit en fuite.

Ces lieux sont exactement décrits par Pierre de Blaru, dans le sixième livre de son *Liber Nanceïdos* :

Lucis at autorem jam viderat hora diei
Tercia: quando acies penetravit prima Renati
Proxima Jarville campestris.....
Est vetus et ramis semper latebrosus, opacam
Angustâ qui fronte viam dat limes ituris
Jarville ad costas: austrorum humore madentes.....
Irruere hac primas Hertherus parte cohortes:
Imperat in Burgos.....

Le nom glorieux de René, si cher aux Lorrains, ne se trouvait inscrit sur aucun monument, dans notre pays. Il a paru convenable de donner ce nom à une localité qui rappelle un événement décisif de la vie du prince qui l'a porté.

CORDELIERS

ET

CHAPELLE DUCALE DE NANCY,

PAR M. L'ABBÉ GUILLAUME,

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ.

La Lorraine est toute là.

I.

ÉTABLISSEMENT DES CORDELIERS A NANCY.

« Au moment où notre patrie semble s'effacer du tableau
» de l'histoire pour se confondre dans les immenses décom-
» bres d'un des plus grands empires de l'Europe ; au moment
» où vont s'anéantir les derniers monuments des bienfaits dont
» ses anciens souverains la comblèrent pendant une dynastie
» de huit cents ans, il est de la reconnaissance d'un Lorrain
» de conserver à ses compatriotes, autant qu'il le peut encore,
» les vestiges des dépôts funèbres où, jusqu'à ce jour, on a
» conservé les restes précieux des princes qui ne vécurent
» que pour notre bonheur. »

Ainsi Mory d'Elvange, au mois de mars 1794, en présence des Membres réunis de l'Académie de Stanislas, commençait la lecture de sa *Notice historique des monuments funèbres des ducs héréditaires de Lorraine, et particulièrement de ceux dont les cendres éparses dans différentes églises de la Lorraine n'ont pas été réunies au caveau ducal de leur auguste maison, chez les Pères Cordeliers de Nancy.*

Si tels étaient les accents de cet honorable et dévoué citoyen, alors que l'orage, commençant à gronder sur la France, la menaçait dans ses enfants, dans ses institutions, dans ses richesses de tous les genres et spécialement dans ses trésors artistiques et monumentaux, quels ne seraient-ils pas aujourd'hui que son langage, quasi-prophétique, a reçu un trop littéral accomplissement, que l'ouragan a renversé sur le sol tremblant de la patrie, a dispersé au loin les merveilles du génie français, si longtemps rival jaloux, puis enfin commensal et fraternel émule du génie lorrain? Si Mory d'Elvange a décrit avec tant d'amour, avec tant de vénération les tombes des bienfaiteurs de sa terre natale; s'il a transcrit avec un soin si minutieux les inscriptions commémoratives de leurs titres à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité, alors que quelque lueur d'espoir restait encore de leur conservation; avec quel empressement, avec quelle pieuse mais respectable et sainte minutie n'en recueillerait-il pas, aujourd'hui, les lambeaux précieux, les restes que de graves préoccupations ont fait négliger, que l'indifférence a laissés se détériorer, si la mort ne l'avait envoyé dans la région qu'habitent ses maîtres et dont, hélas, on ne revient plus.

Ce qu'aurait fait cet enfant de la vieille Lorraine, ce savant estimable et modeste, nous regardons comme un devoir de l'accomplir selon l'exiguité de nos forces.

Il s'écriait, en terminant son travail sur les monuments de la Chapelle Ducale : « Puissent ces tombeaux, ces cendres muettes rappeler à chaque instant, à mes concitoyens, des maîtres qui, pendant près de sept cents ans, régnèrent sur nous par leurs bienfaits !.... Enivrés du bonheur de les posséder, nos pères eurent la douce satisfaction de les voir ; ils firent du moins leurs efforts pour mériter leurs bontés. Nous, qu'un zèle impuissant anime, qui n'avons pas été assez heureux pour naître sous leurs lois, conservons dans nos cœurs, perpétuons dans ceux de nos descendants les sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour dont toutes les âmes honnêtes sont pénétrées au seul nom de l'Auguste Maison de Lorraine !... » Ce sera donc remplir le vœu d'un compatriote ; ce sera mettre à fidèle exécution un des principaux articles de son testament ; et c'est un devoir pour les successeurs de respecter les intentions de leurs devanciers, lorsqu'elles ont été louables et nobles ; car, que sommes-nous autre chose que les descendants et les héritiers des travailleurs qui nous ont précédés ? Et si ce n'est plus au point de vue de l'affection et du sentiment, puisque le temps et les événements ont modifié, jusque dans sa constitution, un état de choses qui ne peut se renouveler, que ce soit au point de vue de l'histoire et de cette morale saine et pure qui est de toutes les époques et de tous les gouvernements.

Que si quelques esprits étroits ; quelques rétrogrades penseurs s'offusquaient de ce que, dans la position sociale que les révolutions nous ont faite, nous revenons sur un passé qui ne les offense que parce que sa grandeur écrase leur petitesse ; sans nous évertuer à leur représenter qu'il n'est pas en la puissance de l'homme d'anéantir des faits accomplis et que le génie de l'histoire, de son style de bronze, a gravés sur des tables de marbre, nous nous contenterions de leur répéter ce que le

même Mory d'Elvange adressait aux censeurs de son époque et ce qu'il semble avoir préparé pour ceux de notre temps :

« Nos vœux pour ces princes chéris ne peuvent être un
» crime envers nos nouveaux maîtres ; quelque interprétation
» qu'y veuille donner la malignité acharnée à nous poursui-
» vre, nos ennemis ne pourront se dissimuler que la fidélité
» à ces princes fut de tout temps le caractère distinctif de mes
» compatriotes. Sans manquer au serment qui nous lie, au-
» quel la force des circonstances pouvait seule nous réduire
» en expatriant nos souverains ; pourrait-on nous blâmer de
» regretter des princes que toute l'Europe nous enviait, aux-
» quels tous les peuples demandent des maîtres, dont les re-
» jetons précieux, distribués à l'Empire, à la Flandre, à l'Ita-
» lie, à la France, y portent la félicité ; dont tous les princes,
» nés pour le bonheur de l'humanité, savent être hommes sur
» le trône, osent s'en faire gloire et en donner l'exemple (1).

« *Signé* DE MORY D'ELVANGE, S. de Saint-Boing. »

D'ailleurs, les monuments qui restent debout de l'ancienne capitale des Lorrains rappellent un ordre d'idées trop utiles au peuple, pour ne pas être réveillées, surtout à cette époque où le sort des populations préoccupe si vivement les économistes. Ce fut en effet l'intérêt matériel et moral des populations qui inspira les princes lorrains dans la construction des monastères, des églises, des palais dont ils ont orné le sol de la patrie.

Ce ne fut qu'après avoir constaté les bienfaits spirituels que ses fidèles sujets de Nancy pouvaient retirer de la vie exemplaire et de la prédication évangélique des enfants de François d'Assise, que le vainqueur de Charles de Bourgogne résolut d'en placer quatre « en ung oratoire soubz la provision des » frères dits de l'Observance et l'obéissance des vicaires géné-

» raulx et provinciaulx de la dicte observance présens et ad-
» venir, comme sont les frères des couvents de Vic, Ravon
» et Mircourt (2) ».

Qui ne sait que ce fut pour soulager son peuple, en lui procurant du travail, pendant la famine qui s'était déjà fait sentir l'année précédente, qu'en l'an 1502, il fit commencer « cette belle et grande maison, très-solidement bâtie et si » commode que Louis XIV et la reine Anne d'Autriche, s'y » trouvant avec leur cour, avouèrent qu'ils n'étaient pas plus » commodément au Louvre (3). »

Toutefois, la mort de son aïeul le roi René de Sicile, les tracasseries de Louis XI au sujet de « la comté de Provence » le voyage que René II fut obligé de faire en cette province et à Venise ne permirent pas au duc de Lorraine de faire immédiatement exécuter ses projets, bien que les frères fussent arrivés déjà, depuis certain temps, à Nancy. Ce ne fut qu'après être revnu de la Cour de France et de la guerre contre Messine qu'il mit la main à l'œuvre et réalisa les entreprises remarquables qu'il avait conçues.

« De retour que fut le duc René en ses pays, dit l'auteur des choses advenues en Lorraine, son principal déduict fut, après avoir réformé en la justice et en la police, le désordre et abus que s'étoient écoulés pendant son absence, d'aggrandir, et embellir ses villes de quelques signales bastiments et édifices. Et commença par celle de Nancy, laquelle il fit premièrement paver tout à neuf, puis l'accrut de ce beau palais où ses successeurs ducs se sont toujours logez depuis luy. Edifice à la vérité qui ne le cède en rien à aucung de ce temps là voir mesme de celuy-cy, en solidité de structure, commodité du logement, salubrité d'air et embellissement de tout ce que la main de l'homme y a peu apporter. Et pour ung comble de sa perfection leur avoisina d'ung costé ceste belle église et

couvent des religieux de l'ordre de saint François, en laquelle il esleut sa sépulture telle qu'on la void encor pour le jourd'hui, suivie de celle de ses successeurs ducs et des princes de sa maison. Estant jà le dict palais contigu de l'austre costé à l'église de Saint-Georges, chapelle ancienne de ses prédécesseurs ducs, fondée et douée par Raoul, l'ung d'iceux (4). »

L'écrivain que nous venons de citer a interverti l'ordre des dates. Sans doute le palais ducal, fondé par Raoul, existait, avant la fondation des Cordeliers, à son côté méridional ; sans doute, et d'après l'auteur de la *Chronique de Lorraine* René II, après la défaite de son ennemi, « ne pust logier dans la court de Nancy, parce qu'elle estoit toute desroquie ; en plusieurs lieux on avoit prins le bois pour chaulfer ceulx qui en la garnison estoient », de telle sorte que pour « bâtir superbement » sa demeure, il fut obligé de « ruiner ce qui estoit faict auparavant ». Mais ce ne fut qu'en l'année 1502 (5) que ces importants travaux commencèrent, quinze ans après la dédicace de l'église des Frères-Mineurs, ainsi que nous le montrerons bientôt.

Le duc de Lorraine avait confié ses projets à sa mère, la princesse Yolande, et plus tard il lui abandonna le soin d'en commencer l'exécution. En conséquence, et par un acte authentique du 12 avril 1482, rédigé en l'église de Monseigneur saint Georges, près l'oratoire dit, la Chapelle-des-Chantres, cette princesse assigna et donna au frère Jehan Dervin, docteur en théologie, pour y faire construire un oratoire, non pas un terrain, comme l'a dit Mory d'Elvange, mais une maison qu'habitait, rue de la Monnaie, le sieur Jehan Symier, jadis argentier, lequel, présent à la rédaction de l'acte, remit la clé de sa maison dans la main de la reine qui la livra immédiatement audit frère Jehan Dervin, par manière de possession nouvellement acceptée (6).

Mais cette habitation, berceau des Frères-Mineurs (7) à Nancy, ne devait être que provisoire. Dans l'acte de donation qu'elle en venait de faire, la reine Yolande avait protesté que « si la place qu'elle venait d'octroyer n'était propre, congrue et convenable à sa destination, elle en assignerait une autre ».

Il y avait, en effet, pour l'installation définitive des nouveaux religieux à Nancy, des formalités à remplir, des difficultés à surmonter. Il fallait, avant toutes choses, une autorisation pontificale. Elle fut sollicitée et promptement obtenue. La Bulle qui permet l'érection d'un Couvent avec église, petit cimetière, cloches, cloîtres, réfectoire, dortoir, jardin et autres dépendances nécessaires pour y recevoir la colonie des fils de saint François, appelée par le duc de Lorraine, est datée de Rome le 3 août 1482 et adressée au Grand Chantre de l'église Saint-Georges de Nancy et à l'Official de Toul (8).

Cependant le prieur de Notre-Dame, le prévôt de l'insigne collégiale de Saint-Georges et le prieur des Dominicains de Toul pour les dames Prêcheresses de Nancy, formèrent opposition à l'établissement, dans leur voisinage, d'un monastère nouveau et d'un ordre différent, par ce motif principal, qu'il ne manquerait pas de préjudicier fort aux anciens. Ces difficultés retardèrent la fulmination de la Bulle de Sixte IV, jusqu'au 9 avril 1484. Elles ne paraissent pourtant avoir ni inquiété beaucoup René, ni retardé l'érection du couvent qu'il avait projeté. Assuré des favorables dispositions du Pape, il n'avait pas hésité à donner des ordres, et dès l'an 1481, nous trouvons dans les comptes du receveur-général de Lorraine la mention d'une somme de 250 fr. « pour l'ouvrage commencé à faire en l'église des Frères-Mineurs de Nancy (9). »

Aussi, Nicolas Lesave, official de Toul, délégué du Saint-Siège, lorsqu'il voulut procéder à la publication de la bulle

apostolique, nonobstant les réclamations des opposants, et recevoir le serment du frère Jehan Cohin, provincial des Frères-Mineurs, pour la province de France, s'appuya-t-il principalement sur ce que les bâtiments, destinés aux nouveaux religieux, étant déjà élevés à une hauteur considérable, on ne pourrait, sans scandale, en abandonner l'achèvement. Du reste, le prieur des Dominicains de Toul, seul, avait persévéré dans son opposition; celui de Notre-Dame et le prévôt de Saint-Georges s'étaient désistés et avaient accepté pour voisins les nouveaux venus (10).

D'après la Chronique de Lorraine, le duc René fit élever les premières constructions du monastère de saint François, sur l'emplacement des écuries du Palais (11). Il acheta ensuite en 1486-87, aux sieurs Jehan-Georges, Gerardin Lourguenet, Jean Perrin, Richard-quatre-Bras, Jean-Georges Parmentier et à « plusieurs bonnes gens » les maisons qu'ils occupaient dans le voisinage, afin de donner au nouvel édifice de nobles proportions (12). Les comptes du receveur-général de Lorraine portent pour l'achat de ces propriétés particulières 866 fr. d'une part et 1,010 fr. d'autre part (13). Ils ne disent rien de l'hôtel de *la Licorne*, dont parle l'abbé Lyonnois et qu'il place aux Bourgets; cet hôtel serait probablement celui que tenait Jehan Perrin et dont il est fait mention dans la Chronique de Lorraine (14).

En cette même année 1486, six vingts florins d'or furent dépensés pour trois verrières peintes qui furent placées dans l'église, la rosace du portail, la fenêtre de l'abside et celle du vestiaire (15).

Enfin les travaux de construction furent conduits avec assez d'activité pour que, dans le courant de l'année 1487, l'église conventuelle put être bénite et dédiée. La cérémonie de cette dédicace fut faite par le frère Jacques Divoix, suffra-

gant, qui reçut pour ses honoraires 20 liv. 16 s. 16). Dès cette époque, sans doute, les Cordeliers furent définitivement installés dans leur monastère et s'y livrèrent aux exercices de la vie intérieure et aux travaux de l'apostolat.

Les successeurs de René au trône ducal de Lorraine ne se montrèrent ni moins bienveillants ni moins généreux que ce prince envers les religieux cordeliers. Ils semblèrent s'imposer la tâche de marcher sur les traces de leur illustre aïeul qui, « à ses propres dépens, avait élevé le monastère et l'église de la base au sommet, magnifiquement décoré la maison de Dieu, fourni la sacristie d'ornements précieux et de vases sacrés d'or et d'argent; qui avait ordonné que les appartements à l'usage des frères et leurs cellules fussent décentement disposés, la bibliothèque enrichie de livres de toutes sortes; ils voulurent imiter le bon prince qui avait une telle affection pour les frères, un si grand zèle pour leur ordre, et qui les traitait avec tant de familiarité, qu'il pourvoyait avec une bienveillance spéciale à leurs besoins de chaque jour; se plaisait au milieu d'eux et à prendre part à leurs conversations; s'était ménagé, au sein de la communauté, un petit appartement où il aimait à se retirer, où il assistait à Matines aux veilles de grandes fêtes, et qui a conservé le nom de Chambre du Roi; qu'il choisit pour confesseur un frère de l'Ordre, fit à la communauté d'abondantes largesses, et enfin confia la garde de sa noble dépouille aux pieux habitants du monastère, objet de sa prédilection (17). » Les comptes de nos ducs témoignent des sommes dont ils gratifièrent leurs protégés à diverses époques, soit à titre d'aumônes ou de dédommagements pour des avances faites, soit pour réparations, reconstructions, améliorations ou embellissements à l'église et au monastère. Il est curieux et utile d'en signaler quelques-unes; elles serviront, par l'indication de leur emploi, à remettre en lumière

de belles actions oubliées, des coutumes perdues et en même temps, à tracer l'histoire monumentale du couvent.

En 1514, le duc Antoine fit faire la galerie qui conduisait du Palais ducal en l'église des frères.

En 1520, il ordonna des réparations et des constructions nouvelles pour une somme de 5,510 fr. (18).

En 1526-27, le même prince fit compter au père gardien des Cordeliers 400 fr., monnaie de Lorraine, à titre « d'aumosne pour ayder à acquieter là où ilz doyent à cause de la despence qu'ilz ont soutenue par la mortalité (19). L'année suivante il donnait aux religieux 100 liv., « pour employer à » la refection de leur cloistre (20). »

En 1580, la communauté reçut un don de 100 fr. « pour subvenir à ses nécessités, pendant la contagion estant à Nancy (21). »

En 1588, il fut payé « aux père gardien et Cordeliers de Nancy 200 fr. que pour ceste fois S. A. leur a donné et octroyé de grace speciale pour les ayder à paier et achepter une grande chaudiere pour avoir moien de faire plus grande quantité de bierre qu'ils n'avoient accoustumé faire pour le deffruiqt de l'hostel de S. A. »

Le 26 novembre 1594, le duc Charles fit don aux Cordeliers de trois petites boutiques qui *sont joignantes* le grand portail de leur église, afin qu'elles ne soient point louées à des artisans de métiers bruyants; à charge cependant d'entretenir les grandes portes de devant ladite église et les pavés de devant lesdites boutiques.

En 1598, le duc fit refaire tout à neuf, et en 1600 achever la galerie construite quatre-vingts ans auparavant « qui conduisait de la court en l'oratoire des Cordeliers; huit doubles fenêtres rondes de pierres de taille, cent trente-neuf » pieds de cordons faits à la muraille de ladite galerie; une

- » grande *biaise* de dix pieds de largeur sur douze de hauteur
- » et deux d'épaisseur pour entrer de la ruelle des Cordeliers
- » dans la court. »

D'après Lyonnois, Charles III fit augmenter le couvent, l'éleva d'un étage pour recevoir les religieux qui passaient à Nancy et y tenir les chapitres généraux et provinciaux (22).

En 1611, maître Pierre Lancelot, maçon en la Ville-Neuve, reçut 154 fr. pour vingt-huit fenêtres qu'il avait faites en la librairie (bibliothèque) des Cordeliers, par mandement de Son Altesse.

Un arrêt de la Cour, du 19 avril 1628, assure aux RR. PP. Cordeliers la propriété d'une boutique bâtie en bois à l'entrée de leur église, à main gauche.

Par acte du 25 juillet 1758, le duc François III, après avoir fondé à perpétuité un service solennel pour le repos de l'âme du duc Léopold, son père, et un autre pour l'âme de Charles V son aïeul, moyennant une somme de 6,000 liv., consentit à l'emploi de cette somme pour la réédification de la maison des Cordeliers. Cette spéciale disposition fut acceptée et ratifiée par le définitoire de l'ordre, le 9 septembre de la même année.

Un entretien de maison aussi attentivement suivi semblerait avoir dû prévenir toute espèce de détérioration notable : il n'en fut cependant pas ainsi. Soit que les ouvrages manquaient de solidité, soit qu'ils ne fussent pas exécutés avec assez d'ensemble, le 5 mai 1751, à neuf heures du matin, une aile de la maison s'écroula de vétusté, ensevelissant sous ses débris huit religieux, dont plusieurs restèrent sur la place, et le monument élevé dans le cloître du monastère à la mémoire de Callot (23).

Instruit de ce malheur par le P. Husson, définiteur général de l'ordre des Cordeliers, l'empereur François I^{er} fit im-

médiatement reconstruire le cloître à l'angle duquel, et comme gage de la reconnaissance des Frères-Mineurs, fut placée, sur un marbre noir, en lettres d'or, l'inscription qui suit :

FRANCISCO I ROMANORUM IMPERATORE

Instaurata anno 1751 P. II. P. P.

La disparition momentanée du monument de Callot, par suite de la catastrophe que nous venons de rapporter, fournit contre les Cordeliers le motif d'une accusation calomnieuse qui leur fut, en quelque sorte, plus sensible que la ruine d'une partie de leur couvent et la mort de plusieurs de leurs confrères. On répandit qu'ils avaient barbarement ôté de leur cloître, tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de l'artiste célèbre qui avait été leur bienfaiteur et leur ami ; qui portait à l'ordre de saint François une affection singulière et qui a fait en son honneur d'immortels ouvrages (24).

« Que ne puis-je, s'écrie le P. Husson, panégyriste de Callot 25), dans la cinquante et unième note qui accompagne son discours, en travaillant à la gloire de ce grand homme dont la mémoire ne peut être assez chérie des honnêtes gens, que ne puis-je lui marquer notre juste reconnaissance ! Je démontrerais l'injustice des plaintes contenues dans une prétendue lettre de la célèbre M^{me} de Graffigny, arrière-petite-nièce de Callot, adressée à M. le chevalier de Solignac, secrétaire intime du feu roi et secrétaire perpétuel de l'Académie royale de Nancy, datée des Champs-Élysées et dont je tiens la copie de M^{me} Dingler, laquelle fait ainsi parler Callot : *Ma chère épouse avait voulu m'immortaliser dans le cloître des Frères-Mineurs de mon pays. S'ils avaient de la reconnaissance, ils auraient secondé le noble vœu de la digne moitié de moi-même : mais ils ont barbarement ôté tout ce qui pou-*

vait faire penser à moi. On a vu, continue le bon religieux, par quel accident plus funeste encore pour nous que pour Callot, son tombeau a été détruit, et quel a été notre zèle à le rétablir. *L'injustice de ces religieux est criante*, ajoutait l'accusatrice, *représentez-la au roi*, etc. « C'est l'injustice de ce reproche, réplique le P. Husson, qui est bien criante et bien maladroite ! » Puis, comme pour prouver combien il est pénétré des bienfaits de l'artiste défunt, il fait l'énumération des sujets que son généreux ami a gravés pour l'ordre. Nous croyons utile de la rapporter ici :

1° Le portrait de saint François, avec cette inscription : *Sancti Francisci vera effigies.*

2° Les vingt-trois martyrs de notre ordre dans le Japon.

3° L'arbre de saint François. Plusieurs religieux sont au bas de cet arbre.

4° Un saint François dans une tulipe.

5° Saint François, avec les armes de Florence.

6° Un saint François tenant d'une main un livre et de l'autre une croix de patriarche. Petite pièce en hauteur, gravée à l'eau forte.

7° Une grande thèse en hauteur, intitulée : *Jubilatio Triumphi Virginis Dei-puræ sub Urbano VIII. Pontifice maximo*, dédiée par nos PP. au duc Charles IV et à la duchesse Nicole, régnants ensemble, mise au jour par l'ordre de notre général et du provincial de cette province de France parisienne; présidée par le P. André de l'Ange, gardien de Nancy, répondue par le P. Estienne Didelot, lecteur de théologie en la même maison, dans le couvent de l'*Ara Cæli* à Rome, pendant le Chapitre général tenu au mois de mai 1625. Cette estampe est toute en personnages emblématiques, lesquels portent, sur des banderolles, chacun une proposition de

la thèse. Les armes de Lorraine et la harangue latine sont en bas (26).

Les princes de Lorraine non-seulement contribuaient à l'entretien du couvent fondé par le vainqueur de Charles de Bourgogne, ils venaient en aide aussi aux religieux, individuellement, pour leur fournir les moyens soit de rétablir leur santé, lorsqu'ils étaient malades, soit de se procurer les objets dont ils avaient besoin pour les travaux auxquels ils se livraient, soit enfin pour les récompenser de services rendus, les encourager dans leurs entreprises, ou même leur procurer quelque récréation.

Ainsi: on lit dans les comptes du Trésorier de Lorraine: En 1510, donné un bœuf aux Frères-Mineurs, pour la fête de saint François.

Le 9 septembre 1761, une aumône de soixante-dix resaux de blé.

En 1565-66, le frère Jehan d'Ancy, reçut 80 fr. pour « l'aider à aller aux bains à Plumières pour le recouvrement de sa santé (27). »

En 1552-53, Charles III « donna au frère Jehan Daucy 45 fr. 6 gros pour employer à l'achat de ce qui lui est nécessaire pour le parachèvement d'ung livre qu'il faict de la généalogie des ducs de Lorraine (28). »

En l'année 1555-56, le même religieux reçut de Monseigneur de Vaudémont 200 fr. « pour la façon de livres qu'il « a faits, contenant les histoires de Lorraine et pour les des-
« pense qu'il a soutenues en portant iceux à la royne de
« France par l'ordonnance de Monseigneur. »

En 1625 le P. Etienne Didelot, lecteur des Cordeliers, reçut 200 fr. pour « quelque recognoissance de certains escritz

et thèses en théologie, qu'il a dédiées et présentées à Son Altesse. »

Enfin, d'après un cartulaire des Cordeliers, Mory d'Elvange indique une aumône annuelle de 480 fr. « pour aider à supporter les dépenses des frères étudiants au couvent desdits religieux. »

De ces indications diverses et d'autres que nous aurons occasion de présenter, il résulte que les Frères-Mineurs de l'étroite observance de Nancy, n'avaient en rien dégénéré de l'esprit de leur pieux fondateur, et qu'ils travaillaient à demeurer les dignes enfants de François, l'homme par excellence du dévouement; d'Antoine, que Grégoire IX surnomma l'Arche des deux Testaments; de Roger Bacon, le docteur admirable; de Scotus, l'émule de saint Thomas d'Aquin; de Bonaventure enfin, ce prodige de science, dont la modestie contraste si fort avec le pédantisme du petit esprit et de l'étrait savoir.

Aussi, leur conduite exemplaire, leur désintéressement(29), leurs travaux comme religieux et comme savants, bien plus que la protection du souverain, fixaient sur eux l'attention publique et leur amenaient de pieux disciples de différentes parties du pays.

Nous avons sous les yeux les registres des actes de professions faites au couvent de Nancy, depuis le 7 novembre 1723 jusqu'au 30 mai 1789. Les autres ont malheureusement disparu. Dans cet espace de soixante-six ans, cent soixante-quinze individus ont embrassé solennellement la règle de saint François d'Assise et ont prononcé leurs vœux dans l'église conventuelle et ducale en présence de la communauté réunie (30).

Le roi Stanislas continua aux Cordeliers la bienveillance

que leur avaient témoignée les ducs auxquels il succédait. Le 27 juillet 1758, étant alors à Commercy, ce prince leur fit la concession d'un terrain situé entre leur église et le couvent, depuis le pavillon royal, la cour qui en dépend et le fond du jardin de la nouvelle intendance jusqu'au nouveau corps de caserne construit sur l'ancienne salle d'opéra, aboutissant d'un bout sur la Grand'Rue, Ville-Vieille, et de l'autre au passage près du nouveau corps de caserne; sur une longueur de 251 toises 3 pieds. La chambre des Comptes ordonna l'enregistrement des lettres de cette concession le 9 décembre de la même année 1758 (31).

En 1787, les religieux demandèrent à être autorisés à exhausser de quelques pieds une maison située entre leur église et le pavillon, probablement celle qui subsiste encore aujourd'hui. L'objet de cette demande leur fut octroyé le 24 mars, et ils exécutèrent immédiatement leur projet (32).

Un des ornements les plus remarquables du couvent des Cordeliers et heureusement échappé à la destruction, c'est la *Cène*, peinte à fresque, dans l'ancien réfectoire, et, de temps immémorial, attribuée au célèbre Léonard de Vinci. Cette attribution est inexacte, dit M. Henri Lepage dans sa Notice sur la Galerie des Cerfs (33); l'auteur, ou plutôt l'un des auteurs de ce tableau, est le même artiste qui peignit la galerie des Cerfs. On trouve, en effet, dans le compte de Humbert Pierrot, de Hincourt, receveur-général de Lorraine, pour l'année 1541-42, la mention suivante, qui n'a pas besoin de commentaire :

« A Medart Chuppin, painctre de Monseigneur, en vertu d'ung mandement donné à Bar le 6^e jour de novembre l'an 1542, la somme de 225 fr., monnoye de Lorraine, à quoi ont esté réduictes les parties declarées en dix articles, precedant le dit mandement, lesquelles se montoient à 267 fr.,

*sans LA CENE, parachevée aux Cordeliers de Nancy, que feu
maistre Hugues avoit commencée.... (34) »*



II.

ÉGLISE DES CORDELIERS.

Cet édifice, commencé, non point en 1477, comme l'avancent Bégin d'après Lyonnois, M. de Villeneuve-Bargemont et d'autres, mais après 1482, par le duc René II et Yolande d'Anjou, sa mère, fut achevé dans l'espace d'environ cinq ou six ans. Ainsi que nous l'avons dit, il a été dédié dans le courant de l'année 1487, et dès-lors, sans doute, les exercices religieux y furent faits par les Frères-Mineurs que le prince avait appelés dans la capitale de ses états.

Il n'offre qu'une seule nef voûtée, d'environ 200 pieds de longueur sur 28 pieds de large; il était éclairé des deux côtés par de belles verrières représentant des sujets tirés de l'Écriture sainte; bien que, maintenant, les fenêtres de la partie gauche soient murées à l'exception du seul vitrail qui, de ce côté, éclaire l'abside.

La nef antique s'arrêtait en-deçà du tombeau de René II, à une longueur d'à peu près quarante-quatre mètres. Le reste du monument était divisé en deux chœurs; celui du fond pour les religieux, le précédent pour les confrères du tiers-ordre, tous les deux garnis d'un grand nombre de stalles, séparées par l'autel, en marbre, de forme romaine, et par deux grilles avec leurs portes en fer de fort bon goût. Une table de communion, également en fer, séparait le premier chœur de la nef.

A chaque extrémité de cette table s'élevait un autel; celui du côté de l'Évangile, dédié à saint François d'Assise, l'autre à saint Antoine de Padoue. Les effigies de ces bienheureux, peints par *Claude Charles*, étaient placés dans le

contre-retable de leur autel respectif, et rehaussés d'encadrements dorés.

Sur le mur, du côté de l'Evangile, à peu près vis-à-vis le monument de René II et au-dessus d'une porte qui conduisait du chœur extérieur au cloître, se voyait un cadran, près et de chaque côté duquel, sur une console, étaient placées, debout, les statues de saint François et de saint Antoine de Padoue tenant en main une croix. A toutes les heures, ces statues haussaient et baissaient leur croix, comme s'en servant pour faire sonner la choche (55). Elles gisaient encore sur les dalles de l'église en 1821. Le sieur Brulfer, conducteur des ponts-et-chaussées, les acheta, de la mairie, au commencement de 1812 pour la somme de 6 fr. (56).

Sous les arcades latérales, ménagées dans l'église, au bas, de chaque côté de la nef et où se voient aujourd'hui des tombeaux dont nous parlerons plus tard, se trouvaient les chapelles de la sainte Vierge, de saint Bonaventure, de sainte Anne, à gauche en entrant, et à droite celles de Notre-Dame-de-Pitié, des Rois, du Sépulcre.

Cette dernière occupait l'emplacement où l'on voit aujourd'hui le tombeau que l'on dit être celui d'Antoine de Neufchâtel. La disposition du local, l'enfoncement inférieur, l'étage qui le coupe à demi-profondeur, l'indiquent d'une manière indubitable et annoncent une composition artistique et religieuse analogue à celle dont on remarque encore aujourd'hui les débris dans l'église de Pont-Saint-Vincent.

A l'entrée de l'église s'élevait une tribune qui supportait le jeu d'orgue. Sans doute, au-dessous, et dans le mur latéral, était l'ouverture de la galerie conduisant de la cour en l'église et dont nous avons fait mention. Dans la même muraille, qui longe le Palais Ducal, on peut encore aujourd'hui remarquer, mais seulement à l'extérieur, une porte murée par laquelle

on pénétrait dans l'intérieur de l'église du couvent. A cette ouverture, et sortant du Palais, aboutissait un couloir qui subsista jusqu'à la conversion du bâtiment de la première intendance en un pavillon pour les officiers. L'ouverture de cette porte et l'établissement de la galerie correspondante ont une cause trop singulière et trop intéressante pour n'être pas ici rapportée.

M. de Bissy, évêque de Toul, ayant interdit toute fonction pastorale au chapitre de Saint-Georges, dont l'église était la chapelle du prince, avait assigné celle de Saint-Epvre pour paroisse de la cour, en laissant néanmoins à S. A. R. la liberté de choisir toute autre église pour les devoirs pastoraux. Léopold, pour donner à ses sujets un exemple d'édification, se rendait à Saint-Epvre, assistant aux offices les dimanches et les fêtes avec la famille royale. Un jour de Vendredi-Saint, ce prince alla le premier, après le clergé, adorer la Croix. Comme dans les cours, toutes les cérémonies sont réglées par l'étiquette dont on ne s'écarte pas, il y avait entre le prince et son épouse, qui prétendait avoir le droit de faire l'adoration après son mari, une distance assez considérable. Tout-à-coup, et dans cet espace, vint se présenter un M. de Tillon, bon gentilhomme, mais peu fortuné, tenant en main une patente qu'il criait lui donner le droit de faire, immédiatement après le souverain, son adoration, et qu'il voulait en jouir. Les menaces des gardes, la douceur du prince qui lui représenta que ce n'était ni le moment ni le lieu de justifier son droit, ne purent vaincre son opiniâtreté, et il fit son acte de religion comme il le voulait. Madame Royale, choquée qu'un de ses sujets eût le pas sur elle, se retira à sa place, ce qui occasionna un grand tumulte et un grand scandale. Dans le jour, le prince ayant fait venir ce seigneur et examiné son titre qui fut trouvé bon et donné par un prédécesseur de S. A. R. à

un ancêtre de ce de Tillon, il lui fut proposé de renoncer à son droit moyennant une indemnité très-considérable, qu'il refusa. Dès ce moment, le duc Léopold cessa de suivre les offices divins à Saint-Epvre ; il fit faire aux Cordeliers la tribune dont nous venons de parler et dans laquelle LL. AA. RR. et toute la cour satisfaisaient aux devoirs de religion, lorsqu'Elles étaient en leur capitale.

Je ne sais, continue l'abbé Lyonnois, sur quel fondement ce seigneur fondait sa prétention, n'ayant pu voir le titre qui établissait son droit qui parut valable et légitime à Léopold.

Ce que l'abbé Lyonnois ne savait pas ou feignait de ne pas savoir, M. Beaupré, conseiller à la cour d'appel, l'apprend, dans son intéressant opuscule de la *Prison de Ferry III, dans la tour de Maxéville*, d'après les manuscrits de Mory d'Elvange, que n'ont pu mutiler les ciseaux d'un censeur royal.

« Ce qu'aucun écrivain que je sache n'a dit avant Haraucourt, et que le règne de Léopold a vu pratiquer, c'est l'usage dans lequel la maison de Tillon était d'aller à l'adoration de la Croix, immédiatement après le souverain et avant les princes du sang, le jour du Vendredi-Saint ; ce fut, au rapport d'Haraucourt, l'unique récompense que le sire de Tillon demanda, pour avoir couru le premier à la délivrance du duc (Ferry III) lorsqu'on apprit qu'il était dans la tour de Maxéville. Ainsi s'explique la retraite du dernier de la maison de Tillon, qui, à la rentrée du duc Léopold, préféra le sacrifice de sa fortune à celui de ce droit singulier qu'il revendiquait. »

La porte de la galerie, qui a subsisté longtemps encore après la cession de la Lorraine et que Léopold avait fait construire aux Cordeliers pour épargner à son épouse, la nièce de Louis XIV, une sorte d'affront périodique, cette porte reste aujourd'hui la seule preuve monumentale d'un des

événements les plus dramatiques des annales de notre province. C'est elle qui, pour nous servir des belles expressions de M. Beaupré, retient attaché à l'histoire de Lorraine un de ses plus attrayans fleurons, dédaigné et foulé aux pieds depuis plus d'un siècle. Car la prison de Ferry III doit prendre place ailleurs que dans la biographie de ce prince ; elle se lie comme épisode à l'affranchissement des communes en Lorraine. C'est à Ferry que le peuple, courbé jusque là sous la tyrannie seigneuriale, dut ses premières libertés, par l'introduction de la *loi de Beaumont* dans plusieurs localités importantes de ce duché. *C'est pour avoir voulu*, comme dit Louis d'Haraucourt, *mettre à touz meshuy empeschement ez privilèges que certains de la noblesse des siens Estats avoyent en prétention et dont n'usoyent en bons et loyaulx hommes*, que Ferry souleva la haine des principaux seigneurs et gentilshommes du pays, trop habitués d'agir envers le pauvre peuple *comme leur duisait* (57). Il était bien que, par une circonstance heureuse, le souvenir historique de la naissance du peuple lorrain à la liberté, se trouvât placé sous l'égide de la Religion. Pourquoi les restaurateurs de l'église ne l'ont-ils point compris ? Pourquoi ont-ils fait disparaître sous un grossier manteau de mortier, de la face intérieure du mur où elle avait été ouverte, la baie d'une porte qui devrait être encore le premier objet à signaler à la curiosité des visiteurs !

Les murailles du temple étaient ornées d'un grand nombre de tableaux : on y voyait une Nunciade, peinte par maître Pierre, ymageur de Toul en 1490-91, et commandée par René. Tous les papes de l'ordre de saint François s'y trouvaient représentés, assis sur le trône pontifical et la tiare en tête. On en remarquait plusieurs de peintres excellents. L'une de ces toiles attirait surtout l'attention et l'admiration des connaisseurs et des artistes. C'était une copie, par le célèbre *Claude*

Charles, premier peintre du duc Léopold, de l'immense tableau de *Paul Caliari*, dit de *Véronèse* l'un des plus grands peintres italiens de la fin du 16^e siècle. Cette copie d'un original représentant les Noces de Cana, et placé dans l'église des moines de Saint-Georges-le-Majeur, à Venise, au quart réduite, avait néanmoins dix pieds de long sur huit de hauteur.

Ce bel ouvrage, le plus grand des quatre Cènes que Paul Véronèse a peintes, ne lui a été payé que 90 ducats, faisant 675 livres de France.

Claude Charles devait, suivant convention, pour son travail et pour ses frais de voyage, recevoir de Léopold 5,000 liv. de Lorraine, qui n'en faisaient que 3,900 de France. Mais, lorsqu'à son retour, le peintre lorrain présenta son tableau, le duc en fut si satisfait qu'il lui fit compter le double du prix convenu, ainsi qu'on le voit inscrit dans la dépense de ce prince généreux (38).

Le tableau original de Véronèse est actuellement au Louvre, et la copie, faite par Claude Charles, au Musée de la ville de Nancy.

L'église des Cordeliers, par l'auteur de sa fondation, son voisinage du palais ducal, le but ultérieur de son érection même, ne pouvait rester étrangère aux solennités nationales qui se célébraient à Nancy. Elle devenait, en plusieurs circonstances, le but principal de stations à la fois pieuses et patriotiques, le sanctuaire privilégié d'où s'élevaient, vers le Ciel, de ferventes actions de grâces.

Ainsi, à la procession générale, fondée par le duc René II, en reconnaissance de l'éclatante victoire par lui remportée sur Charles de Bourgogne, le 5 janvier 1476, procession qui se fit exactement à l'extérieur de l'Eglise, dans la ville, par les chanoines de Saint-Georges, dans tous les temps où la France n'a pas été

en possession de Nancy et jusqu'à la cession de la Lorraine au roi de Pologne; c'était dans l'église des Cordeliers et sur le tombeau du prince victorieux qu'était entonné le *Te Deum* d'éternelle reconnaissance. On lit en effet dans le procès-verbal de cette intéressante cérémonie, dressé en l'an 1715, par le Chapitre de Saint-Georges, et cité, par M. Henri Lepage, dans sa curieuse notice sur l'insigne collégiale fondée par Raoul :

« Au sortir de la paroisse de Notre-Dame, la procession vint dans l'église des Cordeliers par la rue du Haut-Bourget; tous les corps séculiers et réguliers entrèrent dans l'église et s'y placèrent dans le même ordre et rang qu'ils avoient gardés dans notre église; la relique (le cuissal de saint Georges) fut posée sur le tombeau du duc René qui étoit préparé et orné de tapis et cierges. Nos chanoines se placèrent à costé et M. le prevost au-devant avec les diacres, sous-diacres et chantres. L'ancien des choristes ayant annoncé le *Te Deum* à M. le prevost, M. le prevost l'entonna à haute voix; il fut chanté alternativement avec l'orgue, lequel étant fini nos choristes dirent le verset *Benedicamus Patrem*, etc., et M. le prevost dit la collecte *Deus cujus misericordiæ*, après quoi les choristes commencèrent le *De profundis* du 5^e ton, et M. le prevost dit la collecte *Inclina, pro anima Renati Regis et Ducis*, ensuite il jeta de l'eau bénite sur le tombeau, puis Messieurs les princes, et ensuite la procession revint dans notre église. »

Cette procession commémorative de l'un des plus importants faits de l'histoire de Lorraine, avait été discontinuée, à l'extérieur, depuis 1705 jusqu'en 1715, à cause de la sortie de S. A. R. de la ville capitale de ses Etats. Mais les chanoines de Saint-Georges ne manquaient pas de la faire, dans l'intérieur et autour du cloître de leur église. Ce fut pour en conserver le cérémonial qu'ils firent dresser, en cette année

de sa reprise solennelle, 1715, le procès-verbal dont nous avons extrait ce qui concerne l'église des Cordeliers et qu'ils en ordonnèrent l'insertion dans le registre de leurs actes capitulaires (39).

Le duc Antoine ayant fait son entrée solennelle à Nancy le 12 février 1509; le lendemain, dit la Chronique de Lorraine, fut faict ez pieds deschaux, ung notable service pour le bon feu roy, dont Dieu aie l'âme (40).

Ce fut en quelque sorte de cette église que sortit le même prince pour marcher contre les rustauds :

« Ores est-il que le noble et victorieux prince d'amour et paix feit à son parlement l'office d'ung bon père de famille en suyvant la notable et saine doctrine de nos parents-grands, qui vouloient donner la benediction à leurs enfants..... Le dict prince recommanda ses enfants à la duchesse leur mère et à ceulx du Conseil, puis il print son chemin par devant l'église Saint-Françoys où il apperceut les frères de l'Observance et la plus part des gens d'église du dit lieu, ausquelz il requist benignement les jours de supplications, prières et oraisons estre diligemment observez, pour recouvrir la foy catholique et perfection chrestienne que s'en alloient perdre et ruyner si on n'y pourvoyoit en temps et lieu..... (41) »

Au mois de juin 1719, une sécheresse extraordinaire faisant éprouver ses désastreux effets aux campagnes et MM. les magistrats de la ville ayant obtenu de Monseigneur l'évêque un mandement par lequel étaient ordonnés un jeûne et une procession générale; ce fut en l'église des Frères-Mineurs que le cortège, composé du clergé séculier et régulier de toute la ville, de M. le gouverneur de tous les officiers de la garnison et des principaux gentilshommes de la ville, se rendit pour assister à la Messe qui y fut chantée à l'autel majeur par le semainier.

L'église paroissiale de Saint-Epvre menaçant ruine, et le service divin y ayant été interdit jusqu'à ce qu'elle fût reconstruite à neuf ou réparée, la Chambre assemblée le 12 juillet 1738, en conséquence des ordres de Monseigneur le chancelier, fit inviter le P. gardien des Cordeliers à se rendre en son sein pour convenir avec lui des clauses et conditions sous lesquelles l'office paroissial pourrait être célébré dans leur église.

Un règlement en dix-neuf articles fut rédigé et signé par les PP. Cordeliers et par les membres de la Chambre, et l'église conventuelle devint en même temps paroissiale bien longtemps avant le décret du 1^{er} mai 1806 (42).

Des sommes considérables furent successivement affectées par les ducs de Lorraine à l'embellissement, à l'entretien de l'église claustrale et aux réparations dont elle pouvait avoir besoin.

Les verrières furent faites à neuf ou restaurées par Georges Millereau, verrier; Jehan de Nancy, Honnoré, painctre; messire Jehan, religieux du couvent de Lunéville et curé de Mont; Martin, verrier; Guillaume de Langres, Pantaléon d'Ochier (Ochey), verriers et painctres, domiciliés à Toul (43).

Les plus remarquables étaient, sous le rapport de l'histoire locale, la rosace du portail au milieu de laquelle on voyait, en verres peints, les armes de Lorraine telles que les portait le duc René II et autour, les différents quartiers dont elles étaient composées. Le grand vitrail, au-dessus du mausolée de René II, divisé, par des menaux, en quatre parties, était aussi orné de sujets peints sur verre. On y remarquait une apparition de saint Jean-Baptiste au duc et à son épouse; René revêtu de la soubreveste verte, avec le manteau ducal jaune et le camail d'hermine, à genoux devant une table garnie d'un tapis vert. La chambre où il paraissait prier était ornée, sur le mur,

d'une tapisserie bleue semée de fleurs de lys d'or; enfin, un saint Georges, ou un chevalier armé de toutes pièces, portant sur sa poitrine et au haut de sa lance le pannonceau de Lorraine (44).

En 1492, Bartholomeus Vest, peintre allemand, vint exercer son art sur les retables des autels qu'avait travaillés le menuisier Symonet (45).

En 1499, le même peintre, venu de Neufchâtel, reçut 200 florins d'or pour achever l'ornementation des mêmes retables et faire deux ouvrages qui ne sont pas indiqués (46).

En 1514, il fut payé 50 fr. à Gabriel, peintre à Lunéville, pour avoir peint la couverte de la table du grand autel que Monseigneur a fait faire aux Frères de Nancy (47). Deux ans plus tard, le menuisier *Michiel* posa « une closture de menuiserie de chesne à l'entour de l'autel de la chapelle de Monseigneur, aux Frères (48). »

En 1522, maître Daniel, menuisier, fit à peu près le même ouvrage en la chapelle de Madame (49)

En 1524, Philippe du Hault, menuisier, reçut 25 fr. pour le paiement d'un tableau d'autel qu'il avait taillé pour la chapelle de M. le Duc, mise ès Frères-Mineurs de Nancy (50).

En 1560, Balthazar Moutot, menuisier à Lunéville, reçut 900 fr. pour avoir fait et dressé un oratoire de menuiserie de bois de chêne et l'avoir assis en l'église des Cordeliers de Nancy (51). Cet oratoire, dont il ne reste pas plus de traces que de l'ancienne disposition de l'église, est probablement celui qui, dans les comptes de 1574 est désigné sous le titre de Chapelle de feu Monseigneur le duc Antoine, et dans laquelle on fit un passage pour transporter, dans le jardin, les terres enlevées de l'endroit où l'on creusait le caveau de la duchesse Claude de France et y rapporter les matériaux nécessaires à sa construction. Il devait alors se trouver assez près du grand

autel, entre celui-ci et l'un des autels collatéraux. On y fit, en 1570 une cheminée qui fut démontée, quatre ans plus tard, pour avoir le passage dont nous venons de parler et remise ensuite en son premier état (52).

En 1569 et années suivantes, diverses sommes furent payées à Nicolas Lantique, menuisier; Didier, maçon; Bernard Petit Jean, serrurier, et Pierre Robin, épinglier, pour ouvrages de leurs métiers respectifs, exécutés au profit de l'église des Cordeliers (53).

En 1569, Charles III fait don de 500 francs pour aider à l'achat d'un orgue et, l'année suivante, de 25 francs pour faire fondre une petite cloche.

En 1586, il fit recouvrir à ses frais la toiture de l'église, des chapelles et du couvent « et ce pour obvier à plus grande ruine de ceste eglise (54).

En 1591, il aida « par 150 fr. d'aumône à payer les frais faits à la fermeté et cloison de bois de charpenterie d'entre l'oratoire et les deux autels contre la nef de l'église (55). »

En 1601, il abandonna au père gardien 65 francs « restant d'une plus grande somme ordonnée pour le r'habillage de l'église (56). »

En 1606, il donna 500 fr. pour aider à supporter la dépense faite par les religieux au jubé de leur église (57).

Enfin en 1608, année de sa mort (58), il fit payer à Guillaume Tabagnet, maître des carrières de marbre à Dinan 450 fr. « pour coulonnes et blocques de marbre noir qu'il a rendus à ses frais, desquels S. A. a fait don à l'église des Cordeliers pour l'ornement du grand autel. »

En 1625, on recouvrit le clocher ruiné par les pluies et les vents; on posa une grande pièce de plomb au bas de la croix qui surmontait le clocher; on descendit la grosse cloche pour y mettre des têtes à bras, etc.

En 1629, Jean Martin reçut pour plusieurs travaux et, entre autres, « pour avoir raccommodé les formes et verriers au chœur de l'église des PP. Cordeliers, là où sont représentés les princes et princesses, et raccommodé le rond qui est au-dessus de la grande porte, 575 fr. »

En 1634, il fut fait encore et posé de nouvelles verrières aux vitraux de l'église.

Plus tard, Léopold fit reconstruire le sanctuaire et l'abside de l'église ducale et mettre l'un et l'autre dans l'état où ils sont aujourd'hui. A cette occasion, Saint-Urbain, dit Lyonnois, a gravé une fort belle médaille. Était-ce pour obéir à un ordre du prince, pour perpétuer la reconnaissance des religieux, ou simplement par une adulation de courtisan ? Il serait difficile d'indiquer le motif qui a déterminé l'artiste célèbre à produire sa gravure ; ce que, toutefois, on peut avancer sans erreur, c'est qu'il n'a pu vouloir honorer l'architecte qui a présidé aux travaux de la voûture qu'il avait mission de restaurer.

On ne devine pas, en effet, quelle profanation de toutes les règles de l'art et du bon goût a fait substituer au style ogival, qui est celui de toute l'église, qui était celui de l'ancien chœur, le style du ceintre surbaissé, sans égard pour les nervures dont les tiges, brisées à leur naissance, semblent regretter et attendre encore les rameaux dont on les a séparées ; sans égard pour les anciennes fenêtres qui ont été conservées, même celle de l'abside, qui subsiste totalement encore avec ses meneaux et ses lobes derrière les plâtres dont on l'a couverte, et dont les contours ogivés repoussent les arcs aplatis qui les écrasent. Car, toutes choses considérées, les réparations ordonnées par Léopold, ne s'appliquèrent qu'à la voûte et nullement aux murailles.

Les Cordeliers, dont les stalles, au chœur, occupaient la

partie la plus reculée, entraient dans leur église par une porte latérale qui s'ouvrait à l'endroit où est aujourd'hui placé le tombeau de Gérard d'Alsace. Ils pénétraient dans leur sacristie par une ouverture pratiquée au fond de l'abside. Cette sacristie, la plus vaste de toutes celles des églises de Nancy, était remplie d'ornements très-riches donnés au couvent par les souverains du pays et notamment par la reine de Sardaigne, fille aînée du duc Léopold (59). Elle a de longueur 9 mètres 70 c. sur 7 mètres de largeur. A l'extrémité de cette pièce et au pied d'un escalier conduisant à un vaste grenier qui la domine sur toute son étendue, est une petite chambre avec un foyer. Elle servait de cellule et de dortoir au frère sacristain du couvent.

Le clocher, soutenu par une tour circulaire, se trouvait assez rapproché de la sacristie, à peu près derrière le tombeau du cardinal de Vaudémont, et, quoique assez élevé, semblait faire parallèle à la coupole de la chapelle ducale construite de l'autre côté.

Il renfermait deux cloches dont l'une a été transportée, dit-on, au petit clocher de la chapelle des sœurs de Saint-Charles, d'où on l'entend, encore aujourd'hui, sonner.

Telles sont les principales circonstances de l'érection, des développements et des vicissitudes de l'église conventuelle de Saint-François pendant un espace de plus de deux cents ans.

Des fondations d'obits, d'anniversaires et d'autres services religieux, faites par les princes de Lorraine, par leurs épouses, puis par des particuliers qui avaient obtenu de reposer auprès de leurs souverains et dont nous parlerons en leur lieu, occupaient le zèle, entretenaient la ferveur, la reconnaissance des frères qui la desservaient, et leur procuraient des ressources pour le matériel de la vie.

Ce que nous avons dit, d'après les documents les plus au-

thentiques, de la fondation et des développements du monastère et de l'église de Saint-François relève plusieurs inexactitudes du *Mémoire de Rennel*, rapporté et complété par Dom Calmet dans sa *Notice de la Lorraine*, à l'article Nancy.

Le chanoine anonyme qui a rédigé ce mémoire avance que le « couvent fut fait fort petit à cause de la place qui manquoit pour les mieux accommoder; principalement quand la ville s'est augmentée, à proportion les religieux se sont augmentés en nombre, et partant, quand la place a été remplie, tellement que feue S. A. leur donna quelques vieux remparts (après avoir ruiné les murs des anciennes fortifications afin qu'ils se puissent élargir). » Il ajoute : « Leur église est aussi fort petite, comme sont toutes celles de Nancy qui ont été bâties à proportions que le peuple a cru. » L'abbé de Senones, dans le supplément à ce *Mémoire*, dit : « Le couvent et l'église des Pères Cordeliers de Nancy furent commencés en 1477; c'étoit alors une hôtellerie qui avoit pour enseigne la *Licorne*; René y bâtit un couvent de Cordeliers et une église, l'un et l'autre proportionnés à l'étendue du terrain et à l'état des choses..... » Le « cloître a été démoli l'année 1752, pour agrandir les logements des religieux (60). »

Sans doute, le couvent des Cordeliers a été bien moins développé dans son origine que postérieurement. Mais il ne s'est jamais limité au seul emplacement de l'hôtel de la *Licorne*. Quand, en 1486, René II fit acheter cette auberge, il y joignit plusieurs maisons voisines, ainsi que nous l'avons vu; il avait précédemment abandonné l'emplacement des écuries du Palais, selon la *Chronique de Lorraine*. Il faut donc entendre ce que dit le *Mémoire de Rennel* de l'exiguïté primitive, tant du monastère que de l'église des Cordeliers, non pas des bâtiments actuels, mais de ceux qui furent disposés, en la rue

de la Monnaie, sur l'emplacement de la maison achetée à Jehan Simier, par la reine Yolande d'Anjou.

Nous avons raconté, en son lieu, l'éboulement d'une partie du cloître, les malheurs qui en furent la conséquence et la reconstruction de cette partie du monastère en 1751; Dom Calmet s'est donc trompé en écrivant que cette portion du monastère avait été démolie en 1752, pour agrandir les logements. Ces erreurs peuvent bien n'être que de mince conséquence, surtout aujourd'hui; il importe cependant de les signaler, afin d'engager les hommes studieux à ne lire qu'avec une certaine réserve les histoires les plus consciencieuses, et les écrivains modernes à recourir toujours, autant que possible, pour leurs compositions, aux manuscrits originaux.



III.

TOMBEAUX.

L'église des Frères-Mineurs choisie, par celui-là même qui l'avait élevée, pour recevoir et conserver ses restes mortels, devait servir d'asile suprême à bon nombre d'individus et de familles honorables; les anciens Lorrains aimant à prouver leur attachement à leurs ducs, jusqu'au-delà du trépas, en sollicitant l'honneur de rapprocher, autant que possible, leurs cendres de la leur. Elle devait, en conséquence, voir s'élever, dans son enceinte, des monuments funèbres qui, en rappelant la mémoire de ceux à qui l'affection, la reconnaissance ou une louable piété les avait consacrés, lui devenaient une parure austère, majestueuse et d'un caractère deux fois intéressant.

Il convient de placer en première ligne le tombeau de René II, non seulement comme celui du fondateur et du premier personnage enterré dans l'église, où il avait élu sa sépulture, mais aussi parce qu'il est un monument des plus curieux de la renaissance des arts au 16^e siècle, qu'il mérite d'être étudié dans ses détails et que, par un bonheur tout particulier, la meilleure partie en a échappé aux mutilations du vandalisme. Il existe plusieurs descriptions de ce mausolée, dont le prince avait lui-même indiqué la forme principale en son testament (61); mais les inexactitudes qu'elle renferment et que nous avons constatées, en collationnant les écrits sur le texte original, nous font une obligation d'en donner une qui rectifiera celles qui ont précédé.

Disons d'abord que la pierre de taille forme la matière du tombeau de René II et non pas *le bois* ainsi que l'a bien voulu dire, dans sa *Narration de la Visite aux Monuments de*

Nancy, M. Huot, membre du congrès et l'un des secrétaires de la section d'archéologie; une telle substitution de végétal au minéral ne saurait passer sans être relevée.

Dans le milieu et sous une voûte est l'effigie du prince, à genoux devant une Vierge tenant l'enfant Jésus qui semble tendre les bras au suppliant. Le duc est revêtu de la soubreveste verte, du manteau ducal jaune et d'un camail d'hermine, c'est-à-dire, de l'ancien costume des ducs de Lorraine. Il a devant lui un prie-Dieu sur lequel sont placés, symétriquement, une couronne fleuronnée, une épée plate, le sceptre ducal, un livre fermé, puis un autre livre ouvert en avant de la couronne et appuyé contre elle. Les armes pleines de Lorraine, surmontées d'un cimier de bronze avec ses lambrequins, de la couronne ducale, puis d'un aigle aux ailes éployées et couronné, forment la clé de l'arcade sous laquelle se trouve la statue dont il vient d'être parlé.

Au dessus de la plate-bande de l'arcade, il y a six niches séparées au milieu par un pilastre. Les deux niches qui de chaque côté, accostent ce pilastre, sont remplies par une Annonciation; dans celle de droite est l'archange Gabriel, tourné vers Marie et soutenant une bande flottante sur laquelle on lit : *Ave, gratia plena*, etc., dans celle de gauche est la sainte Vierge recevant le salut du céleste visiteur. Une bande étroite, ondulée, voltigeant sur le pilastre du milieu, au-dessous du chapiteau, contient la première partie de la réponse dont la seconde partie se lit sur une bandelette étendue sous les pieds de la modeste Vierge : *Ecce ancilla Domini fiat — mihi secundum verbum tuum*. Entre ces deux personnages et sur la face du pilastre est un vase duquel sort le symbole de l'innocence et de la chasteté : un bouquet de lys, soutenu par un nœud de ruban sur lequel est écrit : *Sit nomen Domini*. Dans les deux autres niches, à droite, sont repré-

sentés saint Georges et saint Nicolas ; dans celles de gauche saint François d'Assise et saint Jérôme avec un chapeau et d'autres ornements de cardinal.

Sur le fronton qui surmonte ces niches, décoré artistement, se détachent soutenus par des anges, quatre écussons sculptés et peints avec leurs émaux et couleurs ; ce sont les écussons de Hongrie, de Naples, de Jérusalem et d'Aragon ; ceux de Lorraine, de Bar et d'Anjou, ce dernier, gauchement remplacé par celui de France, occupent, à la naissance de l'intrados, l'intérieur de la niche où se trouve la statue du Prince. Enfin, assis dans une niche au couronnement de laquelle on voit cette inscription : *Le juste s'élèvera jusqu'à moi*, le Père Eternel termine le monument.

Immédiatement au-dessous de chacun des chapiteaux qui surmontent les pilastres angulaires, s'étend une bande étroite et ondulée ; sur celle de gauche on lit en majuscules romaines : *Je suis René, roi de Hiérusalem* ; sur celle de droite, et non pas sous la figure de Dieu, comme l'a écrit M. de Ville-neuve, se trouve en caractères gothiques la devise : *Fecit potentiam in brachio suo*. Puis, au couronnement du tailloir qui termine le pilastre de droite, sur une banderolle soutenue par deux petits anges : *Jyhesus, Maria* (*).

Sur le sarcophage, élevé de terre à la hauteur d'environ deux pieds et saillant de quatre ou cinq hors de l'arcade, était un grand tapis de bronze occupant toute la longueur du mausolée. Sur ce tapis était gravée la figure du prince ayant la couronne en tête et le sceptre à la main. Sur la partie antérieure et retombante du même tapis on voyait, à droite et à gauche, les armes pleines de Lorraine, soutenues par deux anges, le tout selon le goût du temps, mais de bonne exécution.

(*) Voyez planche 4^{re}.

Enfin, autour du tapis et sur une seule ligne on lisait cette inscription :

Cy-gist tres-hault, tres-puissant et tres-chevalereux Prince René de Lorraine, Roy de Iherlm, de Sicile et d'Arragon, lequel eugie' de lxiij ans, trespassa le vij decembre l'an 1508.

Sur un marbre noir incrusté dans le mur, entre la Vierge et le prince, on lisait une épitaphe rapportée partout, dit M. Jean Cayon, dans son curieux ouvrage sur l'église des Cordeliers, mais partout fautive et tronquée, même sur le nouveau marbre. Nous donnerons cette épitaphe d'après le texte de M. Cayon, lequel l'a copié sur le manuscrit du chanoine de Saint-Georges, Thibault :

**O vous humain considere cōment,
Cy gist René de Jérusalem Roy,
Qui de Cecille estoit pareillement
Vray heritier par eoustume et par loy.
Lorraine et Bar tenoit à noble arroy
Luy estant duc des deulx pays exquis
Et conduisoit selon qu'il est requis
Les deulx Comtez de Guize et Wauldemont
Et sy estoit du Pont Marchis Marquis,
Aussi comte d'Aulmalle et de Blamont.**

**Charles iadis puissant Duc de Bourgongne
Print guerre à luy à petite achoison
En usurpant son pays sans eslongne ;
Tant qu'à Nancy mis forte garnison,**

Le preux René qui usa de raison
Se conquesta en bataille puissante,
La eust Lorrains ! nation très-vaillante
Qui tindre pied à la desconfiture
Et puis René par charité fervente
Fist à Charles pompeuse sépulture.

Aulx Roys Francoys comme doulx et humain
Ait tousiours faict tout honneur et service,
Sur les pays qu'il tenoit en sa main,
Faisant régner équité et justice.
Aulx desoule; il se monstroît propice :
Amant les clerks et les gens de noblesse.
Et comme un cueur qui par devote humblesse,
De Dieu servir seullement se soucie,
Divoit en paix, quant la mort qui trop blesse
Se vint toucher du dart d'apoplexie.

Or avoit-il lors faict confession,
Et puis receu le digne sacrement
Conséquemment après sainte unction,
Rendist à Dieu l'ame devostement.
Inhumé fust en grant gémissement
En ce couvent dont il est fondateur.
Ainsy print fin le vaillant combattreur
En décembre l'an mil huit; et cinq cens :
Celluy qui est souverain plasmateur
Luy doint repos avec ses innocens.
Amen.

Ce remarquable tombeau, en conséquence des inductions
de M. H. Lepage dans ses recherches sur la Galerie des Cerfs,

et des rapprochements artistiques de M. Bonnaire, doit être attribué au ciseau de Mansui Gauvain, artiste ignoré jusqu'à ce jour, cependant très-positivement sculpteur de la statue équestre du duc Antoine et, selon toutes probabilités, des belles sculptures de la *Porterie*, si non en totalité, du moins pour une part.

Les pilastres, les entablements et le reste du tombeau, ont été peints d'azur et de vermillon, sur lesquels se détachent, en or, divers ornements d'architecture et d'innombrables arabesques du fini le plus précieux.

La peinture du tombeau de René a été exécutée en grande partie par Pierrequin; un nommé François, *enlumineur*, y a promené aussi son pinceau. On trouve, en effet, dans les comptes d'Antoine Warin, receveur-général de Lorraine, les indications suivantes : 1509-10, à M. Pierrequin, peintre, 4,000 fr. pour poindre la sépulture du feu roi de Sicile.

1510-11, A Pierquin-Fauterel, pour partie de son art.

A Pierre Jenin, taincturier; Robinet le menuisier, Robert Guerriat, marchand; François l'enlumineur et autres pour plusieurs qu'ils ont faictes à l'achèvement de la sépulture du bon feu roy.

On trouve encore dans les comptes de 1509-10 la dépense de 18 gros, payés à Robinet le menuisier « pour avoir besongné à une table de plomb qu'est en la sépulture du bon feu roy, pour escrire l'épitaphe du dict feu Seigneur et mises à point les moulures. » Sans doute que par cette dernière épitaphe, on entend parler du tableau de plomb *pendu* en la dite sépulture au moyen de dix-huit clous, lesquels, avec le placement des écussons ont coûté 8 fr.

La révolution de 93 respecta le tombeau de René II; toutefois elle en fit disparaître la statue du prince, celle de la

Vierge et le beau tapis de bronze qui recouvrait le sarcophage dans toute son étendue.

Georges Aulbery, dans la *Vie de saint Sigisbert* qu'il finit d'imprimer en 1616, parle ainsi du duc René II, de son tombeau et de l'église qui le renferme :

« Il y a deux belles églises ducales jointes et unies au bastiment du Palais, esquelles les princes et princesses vont à couvert. L'une est collégiale, desservie par des chanoines séculiers à l'honneur et sous le nom de saint Georges le martyr..... L'autre église a esté érigée en l'honneur de saint François d'Assise et est desservie par des Frères-Mineurs de la réformation..... L'église des Corde-liez a pour fondateur le roy René II, où il esleut et érigea de son vivant sa sépulture, qui s'y voit fort magnifique à la droite du chœur où vous avez un liect royal et sur iceluy la statue du dict prince agenouillé, sa couronne devant luy sur un poutre, le tout de marbre blanc. Le dict roy René fut doué d'une piété exemplaire et non pareille, et de faict il y a encore une chambre au couvent des dicts Corde-liez qui porte son nom, en laquelle il se retirait après matines pour vacquer et n'estre point distraict de ses dévotions particulières, après avoir assisté et psalmodié ausdictes matines comme un des plus devot d'entre les dicts religieux. Madame Philippe de Gueldres, son espouse, retint de luy ceste sainte coustume en laquelle elle voulut finir ses jours et se rendit religieuse au couvent de Sainte-Claire, au Pont-à-Mousson, où elle persevéra jusques à la mort en l'observance d'une règle très austère. En la même église gisent aussi les bons ducs Antoine et François, son fils, ayeul et bisayeul de S. A. regnante. Jean, cardinal de Lorraine, frère du dict duc Anthoine et plusieurs autres princes et princesses qui seraient trop longs à nombrer. Ceste église fera gloire à tousiours de tels joiaux qu'elle conserve,

et principalement à cause des reliques de Charles troisième et Madame Claude de France, son épouse, fille de Henry II, gisants en une somptueuse chapelle naissante du chœur de l'église, érigée de nouveau en forme de dôme, enrichie de grand nombre de colonnes de marbre noir, et bastie avec un signalé artifice pour la sépulture de leurs dictes Altesses et des ducs à venir. En ces deux églises du Palais, vous voyez pendues plusieurs et diverses enseignes, drapeaux et cornettes de guerre, pour marques des victoires des ducs de Lorraine sur leurs ennemis, rapportées à la gloire de Dieu et louanges de ses saints. (62).

Un autre mausolée, voisin de celui que nous venons de décrire, et comme lui placé dans le chœur extérieur des Cordeliers, était celui que le duc de Mercœur, Philippe-Emmanuel de Lorraine fit élever à la mémoire de son frère Charles, cardinal de Vaudémont, évêque de Toul et de Verdun, né au château de Nomeny, le 2 avril 1559 et mort à Toul le 30 octobre 1587.

Le prélat s'y voyait représenté en marbre blanc, de grandeur naturelle, les mains jointes et à genoux sur un carreau, devant un prie-Dieu sur lequel était un livre ouvert; le tout disposé dans un enfoncement orné de quatre pilastres en marbre et d'ordre ionique. Au-dessus de l'entablement étaient les armes de Lorraine, surmontées d'un chapeau de cardinal. Plus bas, sur des piédestaux de marbre gris veiné, étaient assis quatre docteurs de l'Eglise : saint Augustin, saint Grégoire, saint Léon, saint Jérôme, aussi de grandeur naturelle, en marbre blanc et d'un travail parfait. Sur le panneau antérieur du piédestal de saint Augustin, est un globe surmonté d'une croix rayonnante, de laquelle partent des foudres sur des livres embrasés, avec cette légende au haut : *Profligatæ hæreses*. Sur celui de saint Grégoire, un autre globe chargé

de villes avec ces mots : *Illustrata Religio*. Sur celui de saint Léon, une sphère armillaire et ces mots : *Locupletata Ecclesia*; enfin sur celui qui supporte saint Jérôme, encore un globe avec cette devise : *Diffusa veritas* (*).

Ces chefs-d'œuvres sont du célèbre artiste Nicolas Drouin, de Nancy.

A une époque de triste mémoire, ils furent transportés et déposés dans la chapelle du lycée impérial avec d'autres morceaux de sculpture, tant des Cordeliers, de la chapelle ducale que d'autres églises de la cité (63).

En 1807, la fabrique de la cathédrale ayant demandé ces richesses artistiques et religieuses, l'autorité ne crut pas devoir les lui refuser. On transporta donc, dans l'église épiscopale, la statue du cardinal de Vaudémont qui fut placée dans la chapelle Saint-Fiacre, et les quatre docteurs dans les chapelles collatérales de la sainte Vierge et du Sacré-Cœur, d'où elles ne sont plus sorties.

Lorsqu'il fut décidé que les cendres des anciens souverains du pays seraient rendues à leur primitive sépulture, il fut aussi question de replacer en son lieu et dans sa première forme le tombeau du pieux cardinal. Les statues magnifiques qui le composaient furent alors réclamées à la fabrique de l'ancienne primatiale. Elle consentit à rendre celle du cardinal, qui obstruait la chapelle des jardiniers au lieu de l'embellir; mais elle refusa obstinément les docteurs, qui rehaussent la beauté des autels qu'ils semblent garder.

Une polémique très-suivie s'engagea entre la Préfecture, la Mairie et la fabrique; la Mairie fit instance; la fabrique implora l'intervention du ministre; celui-ci fit attendre sa réponse, puis ne décida rien; cependant l'achèvement de la

(*) Voyez planche 2^e.

restauration de l'église des Cordeliers demandait que l'on prit un parti : la statue du cardinal de Vaudémont retourna dans son ancienne demeure ; mais elle y retourna seule ; ses compagnes ne franchirent pas le seuil de la Cathédrale pour lui faire cortège et compagnie. Toutefois la fabrique ne les conserva qu'à la condition expresse de les représenter à toute réquisition de la Mairie ou du Musée.

Le mausolée du cardinal, évêque de Toul et de Verdun se retrouve aujourd'hui à peu près à la même place qu'autrefois. Mais il a dû subir dans sa forme de sérieuses modifications : les quatre pilastres en marbre et d'ordre ionique sont remplacés par deux colonnes de même ordre, en pierre, recouvertes d'un vernis noir, brillant, simulant le marbre. Ces colonnes supportent un entablement de même ordre couronné d'un fronton triangulaire, dans le tympan duquel se trouvent sculptées, non pas les armoiries pleines de Lorraine, mais l'écusson aux armes spéciales du pontife, surmonté du chapeau de cardinal et environné de palmes et de trophées épiscopaux.

L'ancienne inscription latine a été remplacée en lettres d'or sur une table de marbre noir, incrustée dans la face antérieure du stylobate qui supporte la statue et le prie-Dieu. En voici la traduction :

D. O. M.

Passant, vois-tu ces fleurs précieuses moissonnées et gisant ici ? Entre toutes, il en est une, ravie par le trépas, que tu pleures et regrettes : c'est Charles de Lorraine, cardinal de Vaudémont, évêque-comte de Toul et de Verdun, prince du saint Empire. Décoré de la pourpre romaine, d'une suavité de mœurs délicieuse, d'une orthodoxie de doctrine exemplaire, de l'illustrissime sang de Lorraine, il avait surpassé d'inconcevables espérances. Distingué par sa probité, grand par ses vertus, incomparable par sa foi, enflammé contre l'hérésie d'une haine héréditaire, vraie fleur des temps ; car, né à peine, vite fané, vite flétri,

vite enlevé, il n'avait pas commencé sa vingt-neuvième année que le cruel destin, soufflant contre lui les ardeurs d'une brûlante fièvre, le frappe, le brise et le renverse privé de vie : O barbarie ! Est-ce si cruellement que succombe un si digne prince ? L'implacable mort n'acquiert pas autrement sa gloire. Au reste, passant, ne cherche pas à savoir pourquoi, si tôt, il a succombé. Il est mort parce qu'il ne dut pas vivre pour un siècle indigne de le posséder.

Toi qu'un sentiment chrétien inspire, prie pour ce prince pieux et retourne à ton affaire. Je souhaite cela de toi.

Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, frère excellent, a consacré ce monument, en l'arrosant de ses larmes, à la mémoire de son incomparable frère, comme un gage de sa tendresse pour lui.

Il mourut l'an de la nativité de Jésus-Christ 1587, le 30 octobre (64).

C'est la ville de Nancy qui a fait les frais du rétablissement de ce tombeau toujours admirable, du transport de la statue et de son placement sur le socle qui le supporte. Pour ces derniers travaux seulement, elle a payé au sieur Saugnet, entrepreneur, 460 fr. 40 c.

Les chapiteaux des colonnes et le fronton sont l'ouvrage du sculpteur Glorieux.

Plus près du grand autel et toujours du côté droit, étaient encore d'autres mausolées, mais sans inscriptions.

Le premier, placé d'abord au milieu du chœur, puis transporté sous une arcade pratiquée dans le mur et faisant saillie hors de l'église était de *Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont et de Mercœur*, second fils du duc Antoine et de Renée de Bourbon, et père du cardinal dont il vient d'être parlé. Il se composait d'une vaste table de marbre noir, dont les bas-côtés, en marbre du pays, étaient ornés de vingt-quatre écussons sculptés, représentant les lignes de ce prince. Sur la face antérieure on voyait : savoir, Alençon, Hochbert, Orléans, Bourgogne et Savoie.

Sur le flanc supérieur et au milieu : les armes pleines de

Lorraine; à droite, Gueldres et Anjou; à gauche, Harcourt et Bourbon.

Sur la face postérieure, très-près du mur, Egmont, Wirtemberg et Antoing. Sur le flanc inférieur, Berry et Savoie. Les autres lignes étaient cachées par les pièces des tombeaux voisins.

Nicolas était représenté couché, les mains jointes, la tête nue, appuyée sur un carreau, les cheveux si courts que les oreilles étaient totalement découvertes, la barbe peu longue, une fraissette au cou, le collier de saint Michel ornant ses épaules et sa poitrine. Il était revêtu d'un habit long, couvert d'un manteau d'hermine dont le devant était rempli de croix de Jérusalem et d'alérions; un lion reposait à ses pieds.

A ses côtés étaient ses deux premières épouses, ayant les mains jointes, une couronne ouverte sur la tête, un large collet, et aux pieds de chacune, deux chiens entrelacés. Au bas, à la hauteur du tombeau et sur un piédestal ajouté, était, à genoux sur un carreau, les mains jointes, une coiffure sur la tête, une large fraise au cou et un long manteau de cour sur les épaules, la troisième épouse de ce prince. Ces quatre figures, de grandeur naturelle, étaient de pierre polie et d'un beau travail. Il n'y avait pas d'inscription.

Le second mausolée, placée sous la même arcade que le précédent, était celui de *Philippe-Emmanuel de Mercœur*, fils du prince Nicolas et d'Anne de Savoie de Nemours et frère du cardinal près duquel il était inhumé.

Ce prince était représenté à genoux sur un carreau, couvert d'un manteau doublé d'hermine, qui ne laissait apercevoir de l'armure que l'épée et une faible partie des brassards et des cuissards. Il avait le collier des Ordres du roi. Ses mains étaient nues, mais on voyait ses gantelets sous le mausolée.

A chaque extrémité de la tablette d'appui était assis, les jambes pendantes, un esclave enchaîné. De derrière la cadre qui environnait une inscription que l'abbé Lyonnois n'a point vue, sortaient des trophées d'armes dont les étendards étaient surmontés du croissant. Enfin, entre les consoles qui soutenaient ce monument, brillait l'écu aux armes pleines de Lorraine.

Le nécrologe des Cordeliers fait mention de ces deux princes en ces termes :

Le 23 janvier 1477 mourut l'illustre prince D. Nicolas de Lorraine, duc de Mercœur, comte de Vaudémont, ami zélé et principal protecteur de notre Ordre. Son corps repose au milieu du chœur de notre église dans ce tombeau dont il avait ordonné la construction plusieurs années avant sa mort.

19 février 1602. Philippe-Emmanuel de Mercœur, vaillant adversaire des hérétiques et de la perfidie musulmane....; son corps repose au milieu de notre chœur dans le magnifique tombeau de son père sérénissime (63).

Une pierre tumulaire indiquait la sépulture de deux enfants du duc Antoine; mais il n'est plus possible d'indiquer le lieu qu'elle occupait.

Nous n'avons en effet, pour mémoire de ce monument, que l'article de dépense qui le rappelle en ces termes, dans les comptes du Trésorier de Lorraine pour l'an 1531-32 :

« A Mansuy, l'imagier, 25 fr. pour la pièce de jaspe où sont dessus taillés les deux enfants de Monseigneur le duc estant aux Cordeliers de Nancy. » Ce sont probablement deux des trois enfants Jean, Elisabeth et Antoine, que ce prince perdit dans les premières années de leur existence.

A l'exemple du duc René et avant la fondation de la chapelle ducale, proprement dite, plusieurs princes avaient choisi leur sépulture dans l'église des Cordeliers, entre autres les

comtes de Vaudémont, dont nous avons signalé les épitaphes et qui paraissent avoir été inhumés dans des caveaux particuliers où leurs cendres sont demeurées sans exhumation.

Dans les comptes de 1564, figure une somme de 3 fr., payée à « Didier le maçon, de Nancy, pour avoir ôté et remis le pilier de marbre de l'église des Cordeliers (sans doute le pupitre sur lequel on plaçait le Missel pour le chant de l'Épître), et avoir remastiqué quelques bras et jambes des enfants de marbre estant au sépulcre de Madame de Vaudémont. Il est difficile de décider s'il y a erreur dans l'indication du tombeau réparé, ou s'il y a eu un monument pour une princesse de Vaudémont dans l'église des Cordeliers.

Les ducs Antoine et François, leurs épouses respectives, Renée de Bourbon et Christine de Danemarck, la princesse Dorothée, furent descendus dans un caveau qui se trouvait au milieu de l'église, suivant Mory d'Elvange, et dont l'entrée était près de la table de communion, avant d'aller prendre place avec Claude de France sous le parvis de la chapelle fondée par Charles III. Ce prince, lui-même ne put recevoir immédiatement l'inhumation dans le caveau qu'il destinait à la sépulture de ses successeurs et à la sienne. Décédé, eu effet, le 14 mai 1608, à une heure du matin, il n'avait que jeté les fondements de la rotonde dont il avait projeté l'érection, puisqu'en 1609, le caveau fut seulement creusé, ainsi que nous le montrerons en traitant de la chapelle ducale. Son corps dut être provisoirement déposé, sous les dalles du sanctuaire à côté de son père et de son aïeul.

Un nombre imposant de personnes honorables, tant de la noblesse que de la bourgeoisie, reçurent la sépulture dans les chapelles, la nef de l'église et le cloître du couvent des nouveaux religieux.

Il est juste, observe Lyonnois, d'en rappeler la mémoire à

leurs descendants ou à leurs alliés, pour les engager à suivre les grands exemples de vertus qui les ont fait honorer pendant leur vie et rendre leur mémoire immortelle.

Le premier monument placé dans la nef, vis-à-vis le tombeau de René II, était l'épithaphe de la baronne de Traudish, épouse du comte de *Carlinford*, chef des conseils et premier grand-maitre de l'hôtel de Léopold I^{er}, décédée à Nancy, le 28 septembre 1700. Cette épithaphe était composée d'un grand cartouche orné d'un fronton rempli des armoiries accolées de son époux et d'elle-même, portées par deux génies éplorés, et renfermant, sur une table de marbre noir, une inscription latine, en lettres d'or, dont voici la traduction :

A Elisabeth-Maximilienne
de l'antique famille des barons de Traudish,
comtesse de Carlinford,
épouse bien-aimée,

décédée à Nancy, l'an du seigneur 1700, le 18 septembre après vingt-trois ans de la plus douce union : François, comte de Carlinford, chevalier de la Toison-d'Or, conseiller intime de l'empereur Léopold I^{er}, maréchal-général de ses armées ; grand-maitre de l'hôtel de Léopold I^{er}, duc royal de Lorraine et chef de ses conseils (64).

En sortant du sanctuaire, du même côté, dans un cadre orné des armes de *Custine*, écartelé au premier et quatrième d'argent à la bande de sable, cotices de même qui est de *Custine*; au deuxième et troisième de sable, semé de fleurs de lys d'argent qui est de *Lombu*, ayant pour cimier un vol de l'écu et pour support deux sauvages, on lisait l'inscription suivante :

Cy-gist très-haut et très-puissant seigneur Charles-Ferdinand comte de *Custine* et de *Vuiltz*, ancien Enseigne de gendarmerie, baron d'*Aulance* et de *Meisenbourg*, seigneur de *Malandry*, *Alomont*, *Viteri-le-Rond* et autres lieux, lequel est décédé le 21 novembre 1748, âgé de 58 ans.

Un peu plus loin, au côté de l'épître de l'autel de saint François, on lisait cette épitaphe :

Ci-devant repose le corps de M. Louis Leboeuf de Millet, écuyer, seigneur d'Arry et de Vittonville, conseiller du roy, commissaire ordinaire des guerres, etc. Après s'être acquis la réputation d'homme de probité, de bon chrétien, s'être acquitté de ses emplois avec honneur, il est décédé à Pixérécourt, le 6 février 1730, âgé de 92 ans. Que le séjour de la paix soit celui de son âme.

M. Leboeuf de Millet, son fils, seigneur de Pixérécourt et de Malzéville, par respect, par reconnaissance, par tendresse pour la mémoire de son illustre père, lui a fait ériger ce monument.

Sur la corniche de cette épitaphe étaient les armes du défunt ; d'azur à un chevron d'or, accompagné en chef de deux molettes d'argent, et, en pointe, d'un aigle impérial de même. Aux deux côtés des armes il y avait un casque.

Plus loin, au côté de l'Evangile du même autel de saint François, était peint, sur un marbre noir, l'effigie du sieur Cachet, premier médecin des ducs Charles III, Henri II, François II, et Charles IV. Il était représenté en habit de médecin, les cheveux forts courts, ayant au cou une large fraise et joignant les mains. Au-dessus étaient sculptées et peintes les armes de *Cachet*, d'argent à trois menottes de sable, pendantes dans un anneau de même, mises en cœur et surmontées d'une étoile de sable. On lisait au-dessous une épitaphe latine dont voici la traduction :

Passant, arrête. Ici repose noble Christophe Cachet, célèbre par sa science, remarquable par sa piété. O destin cruel à la patrie et ennemi de l'art de guérir ? La Lorraine lui a donné la naissance (67), Padoue, la médecine, Fribourg, la jurisprudence. Ces connaissances lui firent entreprendre de grandes choses ; né d'ailleurs pour le bonheur public, il donna un grand lustre aux lettres, un nom à plusieurs livres, la considération aux siens, la gloire à la patrie, la renommée à lui-même et souvent la santé aux sérénissimes ducs Charles III, Henri II, François II, Charles IV dont il fut premier médecin et conseiller. Il n'eût déposé son

fardeau que vieillard, si ses mérites ne l'eussent fait mûrir pour le Ciel. Il mourut l'an du salut 1624, le 30 septembre, la 82^e de son âge (68).

Dans un cartouche placé au-dessous de cette inscription, on lisait encore en latin :

Ici repose aussi la noble épouse d'un si grand homme, Claudia Dombasle, plus noble encore par l'intégrité de ses mœurs et sa piété. Mariée en 1597, elle mourut veuve le 2 septembre 1637, âgée de 54 ans, Passant prie pour elle. (*Idem.*)

Dom Calmet, dans son *Histoire de Lorraine*, rapporte une anecdote trop honorable à la famille des *Cachet*, pour ne pas la rappeler. Cet auteur raconte qu'après la levée du siège de Nancy et la défaite du duc de Bourgogne, les Suisses étant sortis de la ville fort mécontents de ce qu'on ne leur avait pas donné les sommes promises, Cachet, dont le nom primitif était *Bagadour*, homme fort riche et qui, pendant la guerre avait caché son argent, alla l'offrir au duc René et lui promit de satisfaire les Suisses qui étaient déjà à Saint-Nicolas, à deux lieues de Nancy. Le duc accepta la proposition de son sujet ; pour récompense, il confirma la noblesse de Bagadour et lui donna le surnom de Cachet, par allusion à l'argent caché qui lui avait été si utile. (69).

A côté du monument funèbre de Cachet, on remarquait, dans des cadres de pierre ornés de colonnes, avec piédestaux et entablement, deux lames de bronze supportant chacune une épitaphe. La première était ainsi conçue :

Cy-bas, sous un marbre dur, repose le corps, l'âme au ciel, d'Anthoine de Chahanay, jadis seigneur de Saint-Mars, Fléville et Ruethé, maître-d'hostel ordinaire de très-haut et très-puissant prince Charles, par la grâce de Dieu duc de Lorraine, marchis et capitaine de Noroy, qui, ayant rendu à son createur honneur et gloire, à son prince souverain obéissance et vérité, à son prochain et à ses sujets justice et équité, a payé le tribut de nature le 15^e jour d'octobre 1560. Priez pour lui.

La seconde contient ce qui suit :

Devant cet autel repose le corps de Mademoiselle Nicole de Chahanay, fille d'Anthoine de Chahanay, escuyer, seigneur de Saint-Mars, Fléville et Ruethe et de Mademoiselle Aliénor de Dompmartin, laquelle délivrée d'une fille avec elle reposant, nommé Jeanne, fille de Richard de Raigecourt, escuyer, seigneur d'Ancerville, Corny, Hauconcourt en partie, etc., son espoux, trespassa le quatrième jour de son enfante-ment et de novembre le 22^e, en l'an du salut 1553. Priez Dieu pour elle.

Au milieu était un écu parti de Raigecourt, de sable à la tour d'or maçonnée de sable, et de Chahanay, d'argent à deux lions léopardés de sable l'un sur l'autre.

Au bas et dans le milieu était un écu écartelé au premier et quatrième de Raigecourt; au deuxième et troisième de Chahanay, pour la fille de ladite dame défunte.

Au-dessus de ces deux épitaphes en régnait une autre fort vaste, ornée de quatre pilastres, à chacun desquels pendaient quatre écussons pour les seize lignes de *Jean René de Florainville*, chef de sa maison originaire du pays de Luxembourg, où est la ville de Florainville qui lui appartenait.

Au haut et sous le fronton était l'écu de Florainville, surmonté d'un casque avec ses lambrequins et deux lions pour supports; d'argent à trois bandes d'azur, l'écu bordé et engrelé de gueules, à l'ombre d'un lion brochant sur le tout. Les quatre écus du premier pilastre pour les lignes paternelles-paternelles étaient : Florainville, Roussy, Beauveau et Salazard. Sur le deuxième pilastre, pour les lignes paternelles-maternelles : Florainville, Harchy, Nouroy et Apremont. Sur le troisième pilastre, pour les lignes maternelles-paternelles : Raigecourt, Wisse, d'Eche et des Armoises. Enfin, sur le quatrième pilastre pour les lignes maternelles-maternelles, Gournay, du Chatellet, Louve, Beauveau. Voici l'inscription :

Ici est inhumé haut et puissant seigneur Messire Jean-René de Flo-

rainville, chef de cette maison, seigneur de Cousance, Charpentrey, Charmois, lequel estant de retour des guerres du Vivaretz et Languedoc, au service du roy contre les hérétiques, mourust en ceste ville le 21^e jour du mois de mars 1620. Priez Dieu pour son âme.

Entre la porte qui, du milieu de l'église, conduit au cloître, et la première chapelle qui fait saillie dans ledit cloître, s'offrait aux regards une épitaphe encadrée, avec ornements de deux colonnes, pilastres et entablement. Deux squelettes habillés couvraient les pilastres. A la partie supérieure du monument étaient les armes de *Rennel*, d'azur à la croix encreée d'or, chargée d'un tourteau de gueules mis en cœur, avec un casque et ses lambrequins. A la partie inférieure, un écu en losange de *Rennel*, partie de *Boileau*, de gueules à cinq besans d'argent, en chef un lambel et en pointe une étoile de même. Voici l'inscription traduite du latin :

Aux pieux mânes de leurs parents, des enfants désolés.

Bonnaventure Rennel, patrice de Bologne, conseiller dans les conseils du sérénissime et prestantissime duc de Lorraine Charles III, conseiller et trésorier de l'illustrissime Nicolas de Lorraine, prince de Vaudémont, ayant vécu 75 ans, passa de la vie à la mort et de la mort à l'immortalité le 16^e jour de mars de l'année 1584. Auquel François Boileau, son épouse fidèle, s'étant associée par les bonnes œuvres qu'elle accomplit pendant 25 ans d'une viduité consacrée à Dieu, mérita enfin d'être réunie, après la mort, l'an 1609 (70).

Dans la chapelle de Notre-Dame de Consolation, probablement où se trouve aujourd'hui le tombeau de Philippe de Gueldres, était adossé à la muraille, un bronze consacré à la mémoire de Thierry Alix de Veroncourt, célèbre par ses ouvrages sur la Maison de Lorraine, l'ordre qu'il établit au Trésor des Chartres et ses commissions en France et en Allemagne. L'inscription suivante racontait en langue latine, ses emplois et ses travaux.

P. M. S.

A Thierry Alix, seigneur de N....., Veroncourt et Forcelles-

Saint-Gorgon, conseiller du sérénissime prince Charles III, duc de Lorraine, chef du conseil et des archives de Lorraine, homme pieux, probe, érudit, exclusivement affectionné à son prince ; à qui, de la multitude d'affaires auxquelles il donna ses soins pendant quarante-ans, il restera bien peu, parce que, la plupart du temps, seul, il établit, affermit, étendit même, par sa prudence, la puissance de son maître, souvent trompée tant au-dedans qu'au-dehors, il accomplit avec le plus grand succès, et souvent sans ressources, plusieurs ambassades acceptées par ordre du souverain ; envoyé par lui en France et en Germanie, pour traiter des affaires de l'Etat ; il dominait les esprits par la hauteur de ses vues et la rectitude de son jugement, de telle sorte qu'il les laissait dans une juste admiration.

Il mit en ordre toutes les chartes abandonnées dans les archives avec une incroyable négligence, et afin que, par l'usage quotidien, elles ne se confondissent pas de nouveau, il prit soin de les inscrire par ordre sur différents registres ; il laissa, vers la fin de sa vie, consignée dans des lettres, la connaissance des principales choses qu'il avait acquises par un travail quotidien et assidu, comme un dernier vestige *des charges* qu'il avait exercées, afin que l'on ne puisse penser que toutes les connaissances qu'il avait ainsi précédemment acquises, soient perdues par son trépas.

Son épouse et ses enfants éplorés ont élevé ce monument à sa mémoire.

Il mourut d'une hydropisie à l'âge de 63 ans, l'année de la réparation du salut 1597. Pieux lecteur, demande le pardon de ses fautes et pour son âme le repos éternel (71).

A cette épitaphe est accostée celle de François-Alix, son fils, et de son épouse. L'écu d'*Alix*, d'azur à trois massacres de cerfs d'or se fait remarquer en haut ; en bas est celui de *Bouvet*, d'azur au bœuf passant d'or, surmonté en chef de trois étoiles de même. Voici le texte de l'inscription :

Cy-devant reposent honoré seigneur François-Alix de Véroncourt, seigneur du dit lieu, etc. qui décéda le 21 juillet 1616. Et honorée dame Alix Bouvet, dame de Véroncourt, Romémont, etc., son épouse, laquelle décéda le 16 de février 1638. Elle a fondé à perpétuité, en l'autel privilégié de cette église, une Messe par chacun vendredi de chaque semaine, en l'honneur de la Passion de Jésus-Christ nostre rédempteur, pour les âmes des fidèles trépassés, et en ceste chapelle dé-

diée à saint Claude, leur appartenante et à leurs successeurs, une Messe aussi à perpétuité, par chacun sixième jour de chaque mois, en l'honneur de saint Claude, et donné 6 fr. par chacun an pour estre employés à menus refections de vitres ou d'autres choses qu'il conviendra faire en ceste chapelle, pour lesquelles fondations elle a donné à perpétuité septante francs de rente annuelle sur la recette du domaine de Nancy, comme il appert par les lettres de fondation passées par devant Henri Huillaume, notaire, le 17 avril et 31 octobre 1657. Priez pour leurs ames.

Dans la chapelle venant ensuite et dédiée à saint Bonnaventure était le mausolée de la dame de Bressey, épouse du marquis de Novillars. Deux consoles de marbre veiné portant une table de marbre noir où est l'inscription, soutenaient un tombeau de marbre brun, devant lequel était un cadre de marbre blanc, enfermant en bas-relief fort saillant, les figures, aussi en marbre blanc, de cette dame, de son époux, de son fils et de ses deux filles, à genoux, devant un crucifix placé dans ce tableau, sur un autel.

Au-dessus du tombeau s'élevait une espèce de baldaquin dont la draperie, de marbre veiné, couvrait un squelette debout et en marbre blanc. Plus tard on substitua au squelette les écussons de Jouffroy : d'or à deux faces de sable, la supérieure chargée de deux croix pattées d'argent, et de Bressey : d'azur, à deux faces d'or, au chef parti d'or, à une clef de gueules mise en pal, et d'azur à une étoile d'argent sous une couronne de marquis, avec deux griffons pour supports. L'inscription latine renfermait ce qui suit :

Ici repose D. D. Gabrielle, comtesse de Bressey, dame de Roville, veuve de D. D. Thomas, marquis de Jouffroy, chevalier de Saint-Georges, seigneur de Novillars et d'Amagney. Elle fit ériger ce monument, pour s'y réunir après la mort, à son époux bien-aimé et à ses enfants chéris, en témoignage de l'amour qui les unissait tous pendant leur vie, bien qu'inhumés d'abord en divers endroits; elle fonda dans cette chapelle patronée par elle et par ses héritiers, pour le repos de son ame, de celle de son mari et de ses enfants, une Messe quotidienne qui de-

vra se dire à onze heures, à l'autel majeur de cette église ; et, à perpétuité, un anniversaire solennel, le jour de son décès ou le premier jour libre le plus rapproché. Elle mourut le 28 avril 1764. Qu'ils reposent en paix (72).

Dans la dernière chapelle, celle de sainte Anne, de ce côté, une lame de bronze enchassée dans un encadrement de même métal, portait, en latin, cette inscription :

A Curiace Fournier de Suly-sur-Loire, noble homme de Pailly, seigneur de Fontenoille et pour partie de Clevant, conseiller intime et grand-trésorier des sérénissimes princes Antoine, François et Charles, ducs de Lorraine, de Bar et de Gueldres, lequel, après avoir passé trente ans environ dans l'exercice de ces charges, avec une fidélité rare, tant dans ces pays que dans d'autres régions, et rempli ses devoirs envers le seigneur très-grand et très puissant, enlevé par une mort prématurée, repose en ce lieu avec sa noble et chaste épouse Françoise Xaubourel. Leurs héritiers désolés leur ont fait graver ce monument pour perpétuer leur mémoire.

Ils ont quitté la vie, lui, l'an du Seigneur 1563, le 2^e jour de septembre ; elle en 1558, le 28^e novembre. Qu'ils jouissent de la paix éternelle (73).

Au bas de cette inscription étaient les écus de Fournier et de Xaubourel. Le premier d'azur à un pal d'or chargé de trois tourteaux de gueules, flanché d'or, à une tête de lion d'azur de part et d'autre, armée, lampassée et couronnée d'argent ; l'autre d'argent, au chef d'azur chargé de trois besans d'or. Le premier de ces écussons est le seul qui ait secoué le badiageon dont il avait été recouvert en même temps que tous ceux qui ornaient les murailles de l'église et qui se présente encore avec la teinte de ses émaux.

A côté de la précédente et plus près de l'autel était une autre épitaphe encadrée de gist, ornée aux quatre angles d'une feuille dorée. En haut et au milieu se voyait l'écu de Fournier de Nancy, décrit ci-dessus ; à droite celui de Fournier d'Orléans, d'azur à un aigle volant et tenant dans ses serres un

nid ; à gauche celui de Fournier de Raon, d'or au chevron de sable, accompagné en pointe d'un lion passant de gueules ; en bas, celui de Fournier de Neydez, d'azur, à un pal d'or, chargé en cœur d'un écu de gueules, à un cors de poste d'or, lié de même, et en chef et en pointe d'un tourteau de gueules, flanché d'or, à une tête de lion d'azur, armée, lampassée et couronnée d'or. Sur la surface on lit :

En cette chapelle gisent le sieur Nicolas Fournier, seigneur de Cowes et Grand-Mesnil en partie, conseiller d'Etat. Il décéda le 15 avril 1627.

Et Magdelaine Fournier de Laon, sa femme, qui décéda le 3 mars 1636.

Honoré seigneur Pierre Fournier, conseiller d'Etat, surintendant du Val-de-Liepvre et des Mines, qui décéda le 17 mai 1639 ; et demoiselle Marguerite de Boury, son épouse, qui mourut le 7 septembre 1616.

Dame Diane de La Ruelle, femme de M. Nicolas Fournier, baron de Neydez, conseiller secrétaire d'Etat et plénipotentiaire de S. A. à Ratisbonne, lequel décéda le 9 août 1638.

Honoré sieur Claude Fournier, conseiller et secrétaire d'Etat de S. A., etc., qui décéda le 17 novembre 1668 ; et dame Charlotte de La Ruelle, son épouse, qui mourut le 12 août de la même année.

Dame Renée-Marie Voillot de Valleroy, épouse de messire Claude Fournier, seigneur de Maxéville, lieutenant d'une compagnie de chevaulx-légers de S. A., laquelle décéda le 24 novembre 1674.

Messire Nicolas Fournier, seigneur de Zugmantel, colonel de cavalerie et général-major de bataille dans les troupes Lorraines, surintendant du Val-de-Liepvre et des Mines, et gouverneur de Saint-Hippolyte, qui décéda le 28 avril 1679 ; et dame Marguerite d'Offelise, son épouse, qui décéda le...

Messire François-Charles Fournier, baron de Neydez, capitaine de Condé, etc., qui décéda le 19 septembre 1678.

Dame Christine de Girmont, sa femme.

M. François Fournier, conseiller d'Etat, décédé le 23 juillet 1656, âgé de 74 ans, et dame Marie Corcol, sa femme.

Dans la même chapelle de sainte Anne, vis-à-vis de l'autel et derrière le confessionnal, se voyait l'épithaphe aux armes des

Perrin de Dompmartin, d'argent à la croix ancrée de gueules. En voici le contenu :

Cy-gist damoiselle Françoise Jacob, espouse de noble Jean Perrin, fille de noble Ferry Jacob et de damoiselle Philippe de Ranfain, laquelle décéda le 19 février 1619, âgée de 41 ans.

Cy-gisent aussi Antoine et Jean, fils du seigneur de Dompmartin et de dame Anne de Baillivy ; Charles, leur frère, est inhumé au dit Dompmartin et sont tous morts en bas-âge.

Cy-gist aussi dame Anne Baillivy, espouse d'Honoré seigneur François Perrin de Dompmartin, seigneur dudit lieu et de Montheu, conseiller d'Estat de S. A. et maistre des requestes ordinaire en son hostel ; laquelle mourut le 17 mars 1636, âgée de 21 ans. Ceux de sa famille sont inhumés à Toul.

Cy-gist aussi noble Jean Perrin, seigneur de Dompmartin, conseiller d'Estat et maistres des requestes ordinaires, qui mourut le 11 septembre 1608, âgé de 80 ans.

Noble Nicolas Perrin et damoiselle Claude Seullaire, fille de noble Claude Seullaire de Sandaucourt, ses père et mère ; et noble Nicolas Perrin de Dompjullien, avec damoiselle Catherine Aubert, ses grand-père et grand-mère, sont inhumés au dit Dompjullien ; et a, y celui, avec le dit seigneur de Dompmartin, son fils, fondé la présente chapelle le 22 décembre 1637, pardevant J. Dulot.

Ici repose le corps de noble Dominique Perrin, seigneur de Landaville, Dampmartin, Montheu et d'Andilly en partie, conseiller et médecin de Madame Henriette de Lorraine, princesse de Phalzbourg, de Lixin, etc., qui trépassa âgé de 90 ans, le 25 aoust 1669.

A droite et sur une ligne perpendiculaire étaient les lignes paternelles de la famille : Perrin, Jacob, Seullaire et Ranfain ; à gauche les lignes maternelles, dont on ne voyait que Baillivy, le confessionnal masquant les trois autres.

De l'autre côté de l'église, à droite en entrant, dans la chapelle des trois Rois, près de la porte d'entrée, était placée vis-à-vis de l'autel, une vaste épitaphe ornée de deux grandes figures représentant la Religion et la Justice, en haut et au milieu s'éployaient les armes de Janin, losangé d'or et de gueules, à la face d'azur, à une croix fleuronée d'argent,

brochant sur le tout, et de *Chatenoy* d'or au favier de sable. A droite, étaient les lignes paternelles : Janin, Gennetaire, Desfours et Vosgien ; à gauche les lignes maternelles : Chastenay, Nogent, Puiseur et l'Espée. Voici la traduction de l'inscription latine de ce monument :

D. O. M.

A la mémoire de nobilissime Claude Janin, qui embellit de nombreux talents, autant par ses vertus que par une naissance de race dès longtemps noble, connue, éprouvée ; qui consacra à l'utilité publique ses avantages personnels et ceux dont il avait hérité de ses aïeux. Conseiller des conseils intimes des sérénissimes ducs de Lorraine, comte, l'un des premiers directeurs des archives et préfet des archivistes, il ne cessa de prodiguer à ceux-ci les soins les plus dévoués ; à la patrie, par les plus énergiques moyens, tout ce qui pouvait lui être utile ; à ses proches, la bienveillance et l'affection la plus gracieuse ; âgé de 61 ans, hélas, prématurément, mais en vrai chrétien, il ne quitta pas tant la vie qu'il n'accomplît sa destinée d'honneurs, de mérites, d'éloges de tous les gens de bien ; il abandonna ses restes inanimés en cette chapelle pour aller heureusement habiter les cieux.

Noble dame Marguerite de Chastenay, son épouse chérie, voulant conserver la mémoire de son bien-aimé mari, en l'honorant, son amour en le pleurant, lui a élevé ce monument en attendant qu'elle y soit elle-même déposée.

Il mourut le 6 février 1642 et sa compagne le 23 septembre 1669 (74).

A côté de la chapelle de Notre-Dame de Pitié, sur une table de marbre noir entourée d'un cadre de même, se lisait en latin l'épithaphe de Claude Janin, père du précédent. Elle portait :

Claude Janin, homme remarquable par les rares avantages de la noblesse et d'une antique vertu, s'abstint, autant qu'il le put, des charges publiques par amour de la piété et d'une vie sans taches. Il vécut dans une éminente probité, cher à tous, bon, au témoignage de tous les gens de bien, la divine Providence ne cessant de protéger les siens. Il mourut le 8 octobre de l'année 1706, la 81^e de son âge.

Ses enfants, reportant leurs heureux succès aux vertus paternelles,

ont élevé ce monument à l'auteur de leurs jours reposant tout près d'ici (75).

Un peu plus haut, en approchant du sanctuaire, sur une pierre qui paraissait avoir été dorée, au haut de laquelle on voyait les armes de *Fontaine*, d'azur à trois bandes d'or, au chef d'azur, chargé de trois besans d'or, avec les lignes paternelles Fontaine, saint-Esteffe, Charey et Dampierre, et les lignes maternelles, Saintcignon, Paircel, Failly et du Hautoy on lisait :

Epitaphe de feu messire François de Fontaine, en son vivant, ch^l, Sieur de Sierge et Maistre d'hostel de son Altesse.

Icy ayant payé la dette humaine
Gist enterré feu François de Fontaine,
Basque touchant le costé paternel
Et ayant prins son estoc maternel ;
Des Saintcignons et de ceux de Failly,
Sa mère grand d'illec estant sailly,
Il pratiqua jeune, peuples et mœurs,
Langues apprist, accosta maints seigneurs ;
Fust pour son prince ambassadeur en Espagne,
Comme souvent en la Haute-Allemagne,
Pays de Frise, en Hongrie, en Itale,
Puis en Boësmes et puis en Portugal ;
Guida au roy contre un peuple mutin
Sous colonel quelques cents chevaux du Rhin ;
En Flandres aussi a souvent voyagé,
En Dannemarck et Suède navigé,
En Angleterre, en Norwège, en Ecosse,
En Barbarie, en Sicile et en Corse ;
Les Transylvains et les Polons a vus,
Contre le Turc, à Malthe, a combattu.
Pour Monseigneur, sur Meuse a gouverné,
Près de Sedan, Pa....
Et cependant que ces voyages avait,
Son escuyer d'escuyerie estoit.
Mais désirant de ces faits se soustraire,
Maistre d'hostel lui servit d'ordinaire ;

Enfin espoux il prit en loyauté
Suzanne d'Urre, honneur de chasteté,
Dix-neuf mois ceste alliance heureuse
Par son trespas fust triste et douloureuse ;
Laissant un fils héritier une fois
De Monblain, Vielle, Sierge et la Grange-aux-Bois.
Pierre Bernard, laissant à sa province
Regret extrême à sa femme, à son prince,
Donnant exemple à tellement courir,
Au but prefix que nous puissions bien mourir.
A peine encore avait franchi carrière,
L'onzième mois que dessous même bierre
L'espouse las ! vaincue de douleur
A son espoux fit present de son cœur,
Ne pouvant plus la parfaite amitié
Ici languir vefve de sa moitié.

Enfin, assez près de l'autel de saint Antoine de Padoue, on s'arrêtait devant une superbe épitaphe, enchassée dans un cadre en pierre, ornée des lignes paternelles et maternelles de maisons étrangères à la province, pour y lire les vers suivants :

Epitaphe de feu M. d'Artigotty, grand-chambellan de Son Altesse le duc Charles III.

Hercule, encore sanglant des victoires gagnées,
Pour soutenir le ciel, vient aux monts Pyrénées,
Où prédisant les maux que les ambitions
Sémeraient après lui entre les nations,
Destinant sa valeur à quelqu'un de notre âge,
Véritable devin, proféra ce langage :
Un jour Artiguolle de ma gloire héritier,
En suivant du dieu Mars l'honorable mestier,
Prendra dessous ce mont sa première naissance
Pour nuire à l'Italie et servir à la France ;
Dès l'Avril de ses ans comme digne des arts,
Du règne de Thémis et du règne de Mars,
Sera, tant au conseil que parmi les alarmes
Aymé pour sa vertu, redouté pour ses armes,

Donnant aux siens l'audace et aux autres l'effroi.
A la fin honoré de l'Ordre de son roy,
Pour avoir par conduite et valeur martiale
Délivré les François des armes de l'Itale ;
Puis son roi l'éleva le plus digne des siens
Pour servir nécessaire au chef des Austrasiens,
Où après maint honneur il aura du Ciel même,
Sous ombre de la mort un vivant diadème.

Dans le cloître des Cordeliers, non loin de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, avait été élevé un monument à la mémoire de notre célèbre Callot, dont les ouvrages seront immortels. Né à Nancy en 1593, de noble Jean Callot, héraut d'armes de Lorraine et Barrois et de Renée Brunault, il y mourut le 28 mars 1635 et fut enterré dans la sépulture de sa famille chez les Frères-Mineurs.

Nous avons vu par quel accident malheureux son mausolée, ainsi que plusieurs épitaphes de ses aïeux furent brisés et détruits en 1751. Nous avons entendu le P. Husson raconter avec quelle religieuse sollicitude il en amassa les débris. Lyonnais n'a retrouvé et conservé que celle de l'illustre graveur, que nous transcrivons en traitant du monument rétabli par la ville de Nancy, dans ces derniers temps.

Nous en avons découvert deux autres dans l'acte de dépôt, écrit sur parchemin et conservé aux archives de l'Hôtel-de-Ville, des titres et actes de la famille Callot, dans les notes de M. Nicolas, le jeune, notaire à Nancy, le 22 septembre 1780. On lit dans ce manuscrit :

« Epitaphes de la famille des Callot, qui se trouvent placées dans le cloître des PP. Cordeliers de Nancy, au côté droit de la chapelle de Notre-Dame de Lorette.

» La première, sur un marbre noir entouré d'un cadre de pierre, porte en lettres d'or :

Devant ce marbre gisent noble Claude Callot, vivant archer des gardes de l'Altesse du feu duc Charles qui mourut le 25^e juin 1594 ;

Et noble Jean Callot, fils dudit Callot, son fils, vivant hérault d'armes du dit duc, qui mourut le 12 août 1650.

Noble Jean Callot, fils du dit feu Jean Callot, aussi hérault d'armes, par un pieux devoir, a fait faire cette épitaphe à l'honneur et mémoire des dits défunts.

Au-dessous sont cinq étoiles d'or pour armes, pérées et passées en sautoir et plus bas : Priés Dieu pour leurs âmes.

» La seconde épitaphe, qui est la plus voisine de la chapelle, a été érigée à la mémoire de noble Jacques Callot. On y voit son effigie peinte à demi-corps sur une table de marbre noir, de forme ronde, environné d'un cadre surmonté d'un génie couché sur le côté droit, soutenant sa tête de la main droite et tenant une palme de la main gauche. Il est représenté la tête nue, les cheveux épars et fort courts à la manière des ecclésiastiques ; une barbette au menton, des moustaches, les yeux vifs, le teint assez coloré, avec un large collet qui lui découvre les épaules et en habit noir dont les manches sont couvertes à demi par des manchettes retroussées qui lui serrent le poignet. » Cette peinture, à l'huile, ajoute l'abbé Lyonnois, était de *Michebasne*, qui avait fait presque tous les portraits que l'on admirait dans les églises de Nancy, pour leur excellence et leur bonne conservation.

L'inscription qui se lit au-dessous du portrait est pareillement sur un marbre noir, enfermé dans un cadre de pierre.

Plus bas, sur un petit marbre ajouté et arrondi par le dessus :

Stabit in æternum nomen et artis opus.

Le nom de l'artiste et ses œuvres vivront éternellement.

Et les vers suivants en français :

En vain tu ferais des volumes
Sur les louanges de Callot ;
Pour moi, je n'en dirai qu'un mot :
Son burin vaut mieux que nos plumes.

Une dernière épitaphe signalée par Lyonnois, est celle qui se trouvait encore dans le cloître des Cordeliers, sur une grande table de marbre noir, bordée d'un cadre doré et surmonté de deux écussons accolés des armes de Guilbert et de Guyot. Les premières : d'azur à une couronne de laurier d'or, au chef d'argent, chargé de trois étoiles d'azur. Les secondes : d'azur à une ruche d'or, l'écu semé de mouches à miel de même, au chef cousu de gueules, chargé d'une couronne d'or. On y lisait, gravées en lettres d'or, les inscriptions que voici :

Ici reposent les corps de M. Georges Guilbert, lorsqu'il vivait conseiller-auditeur maître des comptes de Lorraine, seigneur de Saint-Remy-aux-Bois, mort le 23 octobre de l'année 1743, âgé de 53 ans.

Et de dame Marie Guiot, son épouse, morte le 6 novembre de l'année 1761, âgée de 86 ans.

Reposent aussi les corps de leurs enfants, M. Charles-Léopold Guilbert, capitaine pour le service de S. M. I., seigneur d'Arnaville, mort le 6 avril 1762, âgé de 53 ans.

De M. Nicolas-Gaspard Guilbert, conseiller, maître des comptes de Lorraine, seigneur de Saint-Remy-aux-Bois, et haut-voué de Châtel, mort le 6 novembre de l'année 1770, âgé de 68 ans.

Et de M. Charles-François Guilbert, conseiller de S. A. R., seigneur de Pixérécourt, mort le 22 novembre 1773, âgé de 72 ans.

L'abbé Lyonnois ajoute une note qu'il n'est pas inutile de reproduire :

Sur la parole de M. Durival qui, page 80 de son Mémoire sur la Lorraine et le Barrois, dit que le tombeau de Claude Israël est dans l'église des Cordeliers, près de la chapelle appelée Rotonde; nous l'avons cherché, mais nous ne l'avons trouvé ni dans l'église ni dans le cloître; probablement qu'en élevant le superbe frontispice de la chapelle ducale, il aura été enlevé de sa place. On sait que Claude Israël, Champenois, se distinguait dans la peinture sur verre, et que le duc Charles III le fit venir en Lorraine où déjà il était connu.

Afin de ne pas demeurer si long-temps au milieu des tombeaux et de leurs hôtes silencieux, nous donnerons en note le Nécrologe de M. Noël dans toute son étendue, parce qu'il rappelle des noms encore vivants dans le pays et qu'il peut intéresser d'honorables familles. Nous aurons soin de rectifier les erreurs de noms et de dates que nous signalera la comparaison de ce nécrologe avec les épitaphes de Lyonnais. Ces rectifications apprendront que depuis longtemps déjà, la scrupuleuse exactitude dans les travaux archéologiques, n'a pas été la vertu privilégiée des inspecteurs travaillant pour l'Etat et aux frais du trésor national (76).

Nous n'avons rien dit de la sépulture des habitants du monastère. Le principe d'abnégation personnelle qui présidait à leur règle de vie cénobitique, présidait aussi à leurs funérailles et en éloignait tout ce qui pouvait rappeler la distinction et le privilège. Les Cordeliers étaient inhumés dans le petit cloître qui enveloppe la cour intérieure du couvent, sous les dalles ordinaires qu'on remplaçait sur leurs cercueils sans marque tumulaire et sans inscription.

La considérable quantité d'ossements humains retirés de la cour intérieure du monastère, lorsque, dans les années dernières, des travaux d'amélioration furent exécutés pour l'école normale, ferait supposer qu'il y aurait eu, à une époque difficile à déterminer, un cimetière à l'endroit où s'éleva plus tard le couvent des Cordeliers, et que les restes des défunts auraient été déjà, au moins une fois, remués. Ces ossements, en effet, n'étaient ni dans des cercueils, ni dans des sépultures séparées, ni disposés dans leur ordre naturel; ils se trouvaient entassés, comme ayant été recueillis de fosses partielles et déposés dans une excavation préparée à dessein. Des tombeaux avaient précédé les tombeaux des Frères-Mi-

neurs dans l'endroit que leur avait accordé René II. Hélas ! les vivants ne cessent de fouler aux pieds les restes de ceux qui ne sont plus ! la terre est couverte des cendres des générations qui l'ont habitée !



IV.

CHAPELLE DUCALE.

Le génie qui sut rendre la Lorraine respectable à ses voisins, redoutable à ses ennemis; qui la dota d'un corps de droit, d'une Université devenue célèbre et lui acquit un degré de puissance où jusque là elle n'était point montée, ne pouvait être étroit dans ses idées, mesquin dans ses conceptions. Charles III ne pouvait faire moins que Raoul, René et Antoine, son aïeul. Brave, comme ces illustres ducs, au milieu des combats, prudent dans les conseils, père et bienfaiteur de son peuple, il envisagea la religion et la mort avec cette hauteur de vues et cette profondeur de pensées qu'il avait ailleurs manifestées.. S'il avait hérité d'un palais confié en quelque sorte à la garde exclusive de la religion; si les tombeaux de ses pères, disposés à ses côtés, semblaient l'inviter à s'occuper aussi, pendant sa vie, à se préparer une demeure après le trépas; une pensée à la fois religieuse, nationale, philosophique et pieusement filiale lui traversa l'esprit et l'éclaira d'une heureuse illumination. Il voulut non-seulement préparer pour ses restes mortels un dernier asile, mais il prétendit élever un monument funéraire où il réunirait les cendres dispersées de ses ancêtres; où viendraient se réunir aux siennes, les cendres de ses successeurs, afin de reposer en famille, sous la vigilante égide de la foi, sous la garde de citoyens, plutôt enfants que sujets.

Charles III conçut donc le projet de construction d'un Saint-Denis ou d'un Westminster lorrain; il voulut le faire immédiatement exécuter. Dès le printemps de l'année 1608, ou peut-être déjà dans le courant de 1607, il en jeta les premiers

fondements au nord-est de l'église des PP. Cordeliers, dans l'intérieur de leur monastère et contre le mur du chœur, avec lequel une communication intérieure devait être ménagée. Mais la mort l'ayant frappé le 14 mai de cette année, il dût attendre, dans un caveau de l'église des Frères-Mineurs que, ses successeurs eussent réalisé sa pensée et achevé le tombeau dont il avait marqué le lieu.

Toutefois le projet de Charles III ne fut pas interrompu dans son exécution, et bien que le marché passé pour la construction de la chapelle ducale, aux Cordeliers, entre « noble Jean-Georges, contrerolleur-général de Lorraine et Barrois, assisté de M. Nicolas Mareschal, ingénieur des fortifications de S. A., et Philippe Fournier, receveur et celerier de Nancy d'une part, et maîtres Pierre Michel, Jean Richier et Tous-saint Mareschal, maîtres Massons, demeurant au dit Nancy d'autre part », ne soit daté que du 10 mai 1610, les comptes des années précédentes font foi de l'activité que Henri le bon fit déployer à l'achèvement de l'œuvre monumentale qui, encore aujourd'hui, est l'un des plus beaux ornements de la cité.

Ainsi :

En 1609, Philippe Fournier, receveur du domaine de Nancy, paye « à Jean Richier et Pierre Michel, maîtres sculteurs et massons 2,954 fr. pour avoir vuïdé, à leurs frais, la terrasse du creusement tant des fondements que du creux des caveaux de la chapelle que S. A. a fait commencer à bas-tir dedans le clos du couvent des PP. Cordeliers, et bastiments d'yceluy et charroyé la dite vidange sur le bastion du Marquis »

80 fr. pour démolitions, que nous indiquerons dans les notes, et « menée du repou et terrasse qui n'était vuïdée et le

caveau ou estoient les corps de feu S. A. et Madame Claude de France son espouse. »

Enfin, 13,252 francs 11 gros pour autres ouvrages faits par eux en la dite chapelle.

En tout, pour 1609 et années précédentes : 16,603 francs 4 gros (77).

En 1610, le même comptable paya et délivra « à Pierre Michel, Jean Richier et Toussaint Marchal 1,693 francs 11 gros 6 deniers pour tous les ouvrages de taille que depuis la livraison précédente rapportée au compte de 1609, ils ont fait en la dicte chapelle, tant en carreaux suivant le contour des pilastres joinques, retour d'iceux qu'autres petits pilastres, etc. » ; puis diverses sommes à différents particuliers pour fournitures et voyages, lesquelles réunies à la somme principale forment, pour l'année 1610, une dépense de 17, 935 francs 4 gros 9 deniers (78).

En 1611, il fut payé aux mêmes Pierre Michel, Jean Richier et Toussaint Marchal, pour « parfaire des ouvrages de maçonnerie, d'architecture et aultres qu'ils ont fait en l'année de ce compte (1611) en la chapelle de S. A., joindant l'église des Cordeliers 18,703 francs 4 gros » (79).

En 1612, seulement 1099 francs 1 gros, toujours aux mêmes entrepreneurs. Dans cette somme il en figure une de 900 francs « pour paiement de contretable d'autel qu'ils ont fait en la dicte chapelle et des colonnes de marbre noir qu'ils polissent pour l'enrichissement d'icelle y en ayant jà huit prestes à poser (80). »

En 1613, on ne dépensa que 45 francs. Jean Martin, verrier en l'hostel de S. A. les reçut pour plusieurs raccommodages de verrières de couleur, tant de l'église, de la sacristie que de la chapelle de feu S. A (81).

En 1614, Jean Martin reçut encore 80 francs pour avoir

réparé « vitres de dessus la sépulture du feu roy de Cisille ; les entrepreneurs ordinaires touchèrent 3,100 francs pour les ouvrages, tant marchandés que non marchandés, qu'ils ont fait en icelle chapelle (82). »

En 1615, les mêmes ouvriers reçurent 297 francs qui leur restaient dûs « sur les ouvrages d'architecture faicts au-dedans de la dicte chapelle, ensuite de leur marché montant à 4,297 francs » ; plus 531 francs pour avoir « retailé, posé onze toises trente-quatre pieds deux tiers de pavé au-dedans de la dicte chapelle, à 16 francs l'une, faict et fourni la table d'autel avec les deux angles de marbre et la massonnerie, tant du dict autel que du quadre de la contretable, faict, fourny et posé un piedestal avec ung grand quadre de moulure, une petite corniche, deux chérubins, une... ; deux chapiteaux, le tout en pierre de Sorcy et les marbres qui y sont posés (83).

Ainsi, dans l'espace de six ans, il fut dépensé près de 60,000 francs, monnaie d'alors, pour l'érection de la chapelle ducale, à l'embellissement de laquelle on ne cessa point encore de travailler pendant un bon nombre d'années.

On lit en effet dans les comptes du domaine de Salm, année 1632 : « fait dépense de 4,000 francs que le comptable a délivrés au sieur Symeon Drouin, sculpteur de S. A., de l'ordonnance de Monseigneur, et par avance sur le prix du marché fait avec le dit Drouin, pour parachever la chapelle ducale bâtie en l'église des Cordeliers de Nancy, par son mandement du 1^{er} avril 1632, qui porte qu'outre les dits 4,000 fr., il sera payé au dit comptable la rente d'iceux et frais de son voyage ».

Le caveau ducal était achevé en 1614 ; des ordres furent immédiatement donnés pour y descendre les cercueils des princes et princesses déposés dans des caveaux particuliers ménagés sous les dalles de l'église des Cordeliers, à l'except-

tion, toutefois, de celui de René II, qu'un motif de haute convenance exigeait qu'on ne déplaçât point. On lit en effet dans les comptes de cette année, au chapitre des dépenses :

« A Gérard, Nicolas, menuisier en l'hostel de S. A., la somme de 40 francs pour quatre cercueils qu'il a faits pour les ducs Anthoine et François, la duchesse Renée de Bourbon et la douairière de Danemarck, ayant chacun sept pieds de longueur et deux de large, à dix francs l'ung, qui sont esté mis et posés au dit neuf caveau. »

« A Jean Hardi, potier, pour des cercueils en plomb qu'il a resouldé et accomodé, et enfermé dans des neufs cercueils de bois de chesne, xi francs. »

« A Maigrot, pour avoir transporté les corps des dits princes et princesses du caveau de l'église des Cordeliers en celui de la dite chapelle, xxxv francs. »

Ainsi se trouve inexact, encore en cet endroit, l'abbé de Senones qui dit, col. 87 : « Au milieu du chœur des Cordeliers, il y a un caveau qui ayant été ouvert en 1706, au mois de janvier, par ordre du duc Léopold, on y trouva sept cercueils, savoir : six grands et un petit : le premier était celui du duc Antoine, le second celui de Renée de Bourbon, son épouse; le troisième celui du duc François I^{er}, le quatrième de Christine de Dannemarck, son épouse. On ne trouva point d'inscription aux trois autres. » Evidemment Léopold ne put ordonner, en 1706, une translation de cercueils, exécutée quatre-vingt-quinze ans auparavant.. Quant aux trois cercueils sans inscriptions; ils devaient renfermer : l'un, la princesse Dorothée, indiquée par Mory d'Elvange, et les deux autres : Claude de France et Charles III.

Il n'est pas douteux qu'au même moment, et sans doute avant les autres, les restes du fondateur de la chapelle sépulcrale et ceux de la duchesse son épouse, décédée au mois de

février de l'an 1574, n'aient été introduits dans le caveau dont ils devaient faire les honneurs. Si leurs cercueils ne sont pas mentionnés, c'est que, bien sûrement pour celui de Charles III et très-probablement pour celui de Claude de France, il n'y avait rien à y toucher et qu'ils ont été transportés sans préalables réparations.

Dès-lors, presque tous les princes et princesses de la maison de Lorraine furent inhumés dans la sépulture que leur avait préparée l'illustre Charles III, à l'exception de quelques-uns qui, pour des motifs de piété ou d'affection particulière, choisirent encore Saint-Georges pour leur dernière demeure, et de quelques autres que des circonstances spéciales firent enterrer en divers endroits.

Au reste, et afin d'indiquer avec plus de précision la sépulture respective des anciens princes qui travaillèrent au bonheur de nos pères et à la gloire de notre pays, nous extrairons du procès-verbal de la cérémonie du 9 novembre 1826, de laquelle nous nous occuperons plus tard, la nomenclature des « vingt-sept générations de souverains, issus de la » même race, qui se sont transmis héréditairement le sceptre » ducal de la Lorraine et qui tous, en le déposant, soit que » leur règne eût été prospère ou malheureux, paisible ou » agité, tous, sans exception, ont trouvé dans la postérité » un juge équitable et bon appréciateur de leurs qualités. » Nous dirons ensuite comment les cendres de plusieurs princes et princesses, conservés dans des églises particulières, sont venues prendre place au caveau de famille, contribuer à faire de la chapelle ducal un sanctuaire vénéré où les enfants des vieux Lorrains, livrent les titres de leurs ancêtres à l'esprit de vraie nationalité.

- 1 { Gérard d'Alsace, duc de Lorraine, mort en 1070, inhumé dans l'église abbatiale de Remiremont.
- 1 { Hadvide de Namur, son épouse, morte en 1072, inhumée dans le prieuré de Châtenoi (84).
- 2 { Thierry 1^{er}, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1113, inhumé dans le prieuré de Châtenoi.
- 2 { Gertrude, son épouse, fille de Robert de Frison, comte de Flandre, morte en 1117, inhumée dans le prieuré de Châtenoi.
- 3 { Simon I^{er}, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1139, inhumé dans l'abbaye de Sultzbronn.
- 3 { Adélaïde de Saxe-Querfort, son épouse, morte en 1143, inhumée dans l'abbaye du Tart, près Dijon.
- 4 { Mathieu I^{er}, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1176, inhumé dans l'abbaye de Clairlieu.
- 4 { Berthe de Souabe, son épouse, morte en 1192, inhumée dans l'abbaye de Clairlieu.
- 5 { Simon II, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1207, inhumé dans l'abbaye de Sultzbronn (85).
- 5 { Ide son épouse, fille de Gérard, comte de Maçon et de Vienne, morte en 1219, inhumée dans l'abbaye de N.-D. de Goële. (Histoire de Bourgogne.)
- 6 { Ferri de Bitche, fils de Mathieu I^{er}, mort en 1207, inhumé dans l'abbaye de Sultzbronn (86).
- 6 { Ludomille de Pologne, son épouse, morte en 1223, inhumée dans l'abbaye de Sultzbronn. (Mory d'Elvange dit qu'on ne connaît pas sa sépulture.)
- 6 { Ferri II, duc de Lorraine, fils de Ferri de Bitche, mort en 1213, inhumé dans l'abbaye de Sultzbronn.
- bis { Agnès, son épouse, fille du comte de Bar, morte en 1226, inhumée dans l'église abbatiale de Beaupré (87).

- Thiébaud I^{er}, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1220, inhumé dans l'abbaye de Sulzbronn.
- 7 Gertrude, son épouse, fille d'Albert, comte de Dapsbourg et Metz, morte en 1225, inhumée dans l'abbaye de Sultzbronn.
- Mathieu II, duc de Lorraine, fils de Ferry, mort en 1251, inhumé dans l'abbaye de Sultzbronn.
- 8 Catherine, son épouse, fille de Valeran, comte de Limbourg et de Luxembourg, morte en 1255, inhumée dans l'abbaye de Beaupré.
- Ferry III, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1303, inhumé dans l'église abbatiale de Beaupré.
- 9 Marguerite de Navarre, son épouse, fille de Thiébaud I^{er}, roi de Navarre, morte en 1310, inhumée dans l'église des dames Prêcheresses de Nancy.
- 10 Thiébaud II, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1312, inhumé dans l'abbaye de Bonnefontaine. Suivant Mory d'Elvange, il est enterré à Beaupré, dans un tombeau commun avec Ferry IV, son fils : dom Calmet a fait graver le dessin de ce mausolée, que l'on trouve à la planche 11^e du tome III^e, première édition.
- Isabelle ou Elisabeth, son épouse, fille du seigneur de Rumigny, morte en 1325, inhumée dans l'abbaye de Beaupré, d'après M. le comte Faucault, mais d'après M. Mory d'Elvange, à Paris (88).
- Ferry IV, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1329, inhumé dans l'abbaye de Beaupré.
- 11 Isabelle d'Autriche, son épouse, fille de l'empereur Albert I^{er}, morte en 1340, inhumée dans l'abbaye de Beaupré (d'après Mory d'Elvange, à Kœnigsfeld).

- Raoul duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1346, inhumé dans l'église abbatiale de Beaupré.
- 12 { Eléonore de Bar, son épouse en premières noces, morte en 1332.
- Marie, comtesse de Blois et de Guise, son épouse en secondes noces, morte en 1363, inhumée dans l'abbaye de Sultzbronn. (A Beaupré, d'après l'obituaire de ce lieu.)
- 13 { Jean I^{er}, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1390, inhumé dans la collégiale de Saint-Georges.
- Sophie de Wirtemberg, son épouse en premières noces, morte en 1369, inhumée dans la collégiale de Saint-Georges.
- Marguerite de Los et de Chiny, son épouse en secondes noces, morte en 1372, inhumée dans l'abbaye d'Orval.
- Charles II, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1431, inhumé dans la collégiale de Saint-Georges.
- 14 { Marguerite de Bavière, son épouse, fille du duc de Bavière, morte en 1434, inhumée dans la collégiale de Saint-Georges.
- 15 { René I^{er} d'Anjou, duc de Lorraine, gendre du précédent, mort en 1480, inhumé à Angers.
- Isabelle de Lorraine, son épouse, fille du duc Charles II, morte en 1433, inhumée à Angers.
- Jean II d'Anjou, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1460, inhumé à Barcelonne.
- 16 { Marie de Bourbon, son épouse, fille de Charles, duc de Bourbon, morte en 1448, inhumée dans la collégiale de Saint-Georges.
- 17 { Nicolas d'Anjou, duc de Lorraine, fils du précédent, mort en 1473, inhumé dans la collégiale de Saint-Georges. (Ce prince n'a point été marié.)

- Ferry de Lorraine, comte de Vaudémont, fils de Jean I^{er},
duc de Lorraine, mort en 1415, à Joinville.
- Marguerite de Vaudémont, son épouse, fille de Henri V,
comte de Vaudémont, morte en 1416, inhumée dans
l'église collégiale de Joinville.
- Antoine, comte de Vaudémont, mort en 1447, inhumé
dans l'église collégiale de Vaudémont.
- Marie d'Harcourt, son épouse, morte en 1475, inhumée
dans l'église collégiale de Vaudémont.
- Ferry II, comte de Vaudémont, mort en 1470, inhumé
dans l'église collégiale de Joinville.
- Yolande d'Anjou, son épouse, fille de René I^{er}, duc de
Lorraine, morte en 1482, inhumée dans la collégiale de
Joinville.
- René II, duc de Lorraine et de Bar, fils du précédent,
mort en 1508, inhumé aux Cordeliers, dans un caveau
particulier.
- 18 Jeanne d'Arcourt, son épouse en premières nœces, morte
en 1488, inhumée dans la collégiale de Montreuil-Bellay,
près Saumur.
- Philippe de Gueldres, son épouse en secondes nœces, morte
en 1547, inhumée dans le couvent de Sainte-Claire, à
Pont-à-Mousson.
- Antoine, duc de Lorraine et de Bar, fils du précédent,
mort en 1544, inhumé aux Cordeliers.
- 49 Renée de Bourbon, son épouse, fille de Gilbert de Bour-
bon, comte de Montpensier, morte en 1539, inhumée
aux Cordeliers.
- François I^{er}, duc de Lorraine et de Bar, fils du précédent,
mort en 1545, inhumé aux Cordeliers.
- 20 Christine de Dannemarck, son épouse, morte en 1590, in-
humée aux Cordeliers.

- 21 { Charles III, duc de Lorraine et de Bar, fils du précédent, mort en 1608, inhumé aux Cordeliers.
Claude de France, son épouse, fille du roi Henri II, morte en 1575, inhumée aux Cordeliers.

- { Henry II, duc de Lorraine et de Bar, fils du précédent, mort en 1625, inhumé dans la collégiale de Saint-Georges (89).
22 { Catherine de Bourbon, sa première épouse, sœur de Henry IV, morte à Nancy en 1604, inhumée à Nancy, son cœur à Vendôme.
Marie de Gonzagues, sa deuxième épouse, fille de Vincent I^{er}, duc de Mantoue, morte en 1632, inhumée dans la collégiale de Saint-Georges.

- 23 { François II, duc de Lorraine et de Bar, fils de Charles III, mort en 1632, inhumé aux Cordeliers.
Christine de Salm, son épouse, morte en 1627, inhumée aux Cordeliers.

- { Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, fils du précédent, mort en 1675, inhumé dans la chartreuse de Bosserville.
Nicole de Lorraine, sa première épouse, morte en 1657, inhumée dans l'église Saint-Paul de Paris.
24 { Beatrix de Cusances, princesse de Cantecroix, sa deuxième épouse, morte le 5 juin 1663, inhumée dans le monastère des Claristes de Besançon.
Marie d'Apremont, sa troisième épouse, morte en 1692, à Madrid, où elle est inhumée.

- { Nicolas-François de Lorraine, fils de François II, mort en 1670, inhumé aux Cordeliers.
Eléonore d'Autriche, son épouse, morte en 1697, inhumée à Vienne, dans le caveau impérial.

- 25 { Charles V, duc de Lorraine et de Bar, fils du précédent,
mort en 1690, inhumé aux Cordeliers.
Eléonore d'Autriche, son épouse, morte en 1697, in-
humée à Vienne, dans le caveau impérial.
- 26 { Léopold I^{er} duc de Lorraine et de Bar, fils du précédent,
mort en 1729, inhumé aux Cordeliers.
Elisabeth-Charlotte de France, son épouse, morte en 1744,
inhumée aux Cordeliers.
- 27 { François III, duc de Lorraine et de Bar, fils du précédent,
mort en 1765, inhumé à Vienne dans le caveau impé-
rial.
Marie-Thérèse d'Autriche, son épouse, morte à Vienne le
29 novembre 1780, inhumée dans le caveau impérial.

Cette nomenclature, extraite du procès-verbal du 9 novembre 1826, mais que nous avons rectifiée en plusieurs endroits sur les manuscrits de Mory d'Elvange, est la même, à bien peu de choses près, que celle de M. le comte Foucault, dans son *Mémoire à S. M. l'empereur d'Autriche* (90).

Si nous paraissions ne pas nommer M. Dufeugray, qui, dans un manuscrit actuellement à la bibliothèque de Nancy, a consigné ses « *Recherches historiques sur la Sépulture des ducs de Lorraine* » c'est que le travail de ce fonctionnaire distingué, quoique d'une profonde érudition et fruit de considérables recherches, n'a pour objet que des personnages prétendus de la famille de Lorraine, antérieurs à Gérard d'Alsace, désigné cependant comme tige de cette auguste maison et n'arrive même pas jusqu'à lui.

V.

POMPES FUNÈBRES DES DUCS DE LORRAINE.

Notre travail serait incomplet si nous passions sous silence le récit des solennités funèbres qui ont eu lieu dans l'enceinte de l'église des Frères-Mineurs de Nancy, à l'occasion de l'enterrement de plusieurs souverains du pays. Bien que les funérailles de différents ducs et notamment de celles d'Antoine, de François, de Charles III et de Léopold aient été décrites en différents ouvrages, reproduites intégralement ou en simples extraits dans d'autres, il convient d'en faire ici mention explicite, d'abord parce que c'est réellement le lieu : ces pompes lugubres, auxquelles on n'assistait qu'en Lorraine, que l'Europe admirait comme une merveille, déployant leur triste magnificence avec plus d'éclat, et se terminant aux Cordeliers, par l'adieu suprême du tombeau : ensuite parce que les ouvrages qui en traitent sont devenus rares et ne sont plus possédés que par quelques bibliophiles privilégiés.

La plus ancienne dont la description nous soit conservée en tous ses détails est celle du duc Antoine, écrite par Emond du Boulay, son héros d'armes, dans le livre de « La » Vie et Trespas des deux princes de paix, le bon duc Antoine et saige duc François, premiers de leurs noms » (par la grâce de Dieu), ducz de Lorraine, marchis, ducz de » Calabre, de Bar et Gueldres, marquys du Pont, côtes de » Prouvence, de Vauldement et Zutphen, etc., qui trespas- » serent en moyns d'ung an : ensemble les royales et tres-ex- » celentes cerimonies obseruées et accomplies à leurs fune- » railles et enterremens : avec le discours des alliances et

» traictez de mariage en la maison de Lorraine, et une lamentable déploration sus leur trespas, le tout recueilly et véritablement escript comme il fut faict, et accomply, par maistre Emond du Boullay iadis soubz le tiltre de Clermont, hérault poursuyuant d'armes du bon duc Anthoine : et depuis premier herault du saige duc François, et à present soubz le tiltre de Lorraine, roi d'armes de tres-hault tres-puissant et très-illustre prince Charles, tiers de ce nom, par la grâce de dieu, duc de Lorraine, etc. — Imprimé dans la cité imperialle de Metz, au moys de juillet, l'an de nostre salut mille cinq cent quarante-sept, par Jehan Pallier, imprimeur de la dicte cité, avec privilege pour six ans. » Petit in-4° de 158 feuillets, sans chiffres de pagination (91).

Le vainqueur des Rustauds étant mort à Bar, le samedi 14 juin 1544, il fut résolu que son corps serait déposé dans l'église de Saint-Max, jusqu'à ce qu'il fut possible de le transporter à Nancy, pour y être enterré selon qu'il l'avait ordonné. La guerre, qui désolait alors le pays, ne permettait ni aux princes du sang ni à la noblesse de se réunir pour le convoi ; elle ne laissait aucune sécurité pour le voyage. Les préliminaires de la paix ayant été arrêtés entre l'empereur et le roi de France, le duc François, déjà malade, quitta Bar le 15 septembre et vint à Nancy où il arriva le vendredi 18, avec le corps de son père, qu'il fit immédiatement inhumer auprès de la duchesse Renée de Bourbon, son épouse ; la cérémonie royale des obsèques étant renvoyée au jour de l'anniversaire révolu, afin de laisser aux affaires le temps de s'arranger, et, aux princes de la famille, la facilité de venir en Lorraine sans s'exposer à de graves dangers.

Mais la mort vint troubler ces dispositions, où plutôt elle voulut que les apprêts funèbres que l'on méditait pour honorer la mémoire du père, servissent immédiatement aux ob-

sèques de son fils. Le duc François expira, en effet, le vendredi 12 juin 1545, à Remiremont, où il prenait les eaux de Plumières qu'on lui amenait dans des tonneaux. Son corps fut transporté en l'église collégiale de Denœvre, en attendant qu'il pût être amené à Nancy où l'on en devait faire l'enterrement. Les conditions de la paix qui se traitaient, tenaient éloignés et occupés les princes lorrains; la peste, ensuite, qui désolait la Lorraine et le Barrois, et provoquait de justes craintes, firent ajourner la cérémonie solennelle des funérailles jusqu'au mois d'août 1546.

La situation politique du pays permettant qu'enfin les honneurs funèbres fussent rendus aux deux princes que la tombe avait dévorés à si peu de distance l'un de l'autre, la duchesse de Lorraine et son beau-frère l'évêque de Metz ordonnèrent à Emond du Boulay, premier hérault et roi d'armes « de » dresser une minute des royales cérémonies appartenantes » (selon l'antiquité) à ung souverain, duc de Lorraine, mar- » chis, tant pour servir à l'an révolu de feu Monsieur le bon » duc Anthoine (duquel le corps estoit inhumé) comme pour » l'enterrement de feu Monsieur le duc François », et de communiquer ce qu'il recueillerait « des anciens et gentz du pays à ce congnoissans », et après leur présenter ce qu'il en aurait trouvé pour en délibérer en conseil.

Le zélé serviteur s'acquitta soigneusement de la tâche dont il se trouvait chargé. Il recueillit « de toutes les antiquitez, la manière d'enterrer les ducz de Lorraine, marchis souverains entre les rivages de la Meuze et du Rhin » ; communiqua le résultat de ses recherches à « ung ancien serviteur de la maison, nommé Jehan de Bruges, seigneur de Remecourt et contrerolleur-général et à ung religieux de saint François nommé frère Jehan Daussy, suffisamment expert ès antiquitez des pays. » Ces deux personnages fournirent à leur tour plusieurs

anciens mémoires assez conformes au recueil du commissaire délégué par la veuve et le frère du dernier duc décédé; du Boulay présenta son travail à LL. EE. et, par leur commandement, en fit, devant elles, la lecture.

Il fut arrêté en conséquence qu'il se ferait deux cérémonies : l'une pour le duc Autoine, « d'une façon différente, à cause que le corps, ja enterré, n'y estoit pas; l'autre pour le duc François, aucunement plus excellente à raison que le corps y estoit. »

Les descriptions consignées dans le livre du hérault d'armes de Lorraine, indiqueront donc, non seulement la pompe funèbre des ducs Anthoine et François, mais aussi celle des ducs qui les ont précédés et en particulier celle du roi René II, qui ouvrit à ses successeurs le chemin du sépulcre dans l'église qu'il avait bâtie.



VI.

POMPE FUNÈBRE DU DUC ANTOINE ,

DÉJÀ INHUMÉ.

Madame et Monseigneur de Metz voulant que toutes choses se fissent selon les anciennes coutumes, désignèrent deux maîtres de cérémonies, qu'ils choisirent parmi les plus honorables gentils hommes de l'ancienne chevalerie lorraine. L'un, pour le spirituel, fut Pierre du Chastellet, abbé commandataire de Saint-Martin-devant-Metz; l'autre, pour le temporel, Nicolas de Luxembourg, chevalier, seigneur de Fléville et capitaine de Nancy. Ces deux maîtres des cérémonies s'adjoignirent plusieurs personnes pour les aider en leurs charges. L'abbé de Saint-Martin appela le frère Jehan Daussey et le sieur de Fléville, maîtres Jehan Chrestien secrétaire ordinaire, Pierre-le-Brodeur, Pierre Petit, sieur de Masse et Jacques-le-Briseur. Ils députèrent Jehan de Bruges, contre-rolleur-général, pour faire tendre en deuil les églises de Saint-Georges, des Cordeliers et des Sœurs-Grises, y disposer les candélabres (catafalques) et le luminaire. A cet effet, ils lui firent délivrer, par Quiriace Fournier, trésorier-général de Lorraine et Barrois, et par Bertrand Sabourel, contrerolleur ordinaire de la dépense, tous les draps de velours, de satin et de noir nécessaires, tous les flambeaux et les écussons armoriés.

Le chœur de Saint-Georges fut tendu de taffetas noir, les autels parés de fin satin noir à grandes croix de satin blanc environnées d'écussons aux armes du prince, avec courtines de damas noir. La nef de l'église le fut de fin drap noir

semé d'écussons armoriés et espacés à la distance d'un pied : dans tout le pourtour il y avait de larges guindes chargées de cierges ardents posés à quatre doigts l'un de l'autre. Au milieu du chœur s'élevait un candélabre fait de huit clochers élevés, sur la pointe desquels étaient posées de grandes croix de Jérusalem interposées de doubles croix de Lorraine, le tout chargé de cierges ardents, placés à trois doigts l'un de l'autre jusqu'au nombre de six cent cinquante. Autour des piliers du candélabre, régnait une ceinture de drap de velours noir, en sa largeur, semée de grands écussons aux armes pleines du prince. L'église des Sœurs-Grises, au faubourg, fut tendue de même ; mais on ne se servit ni de celle-ci ni de celle de Saint-Georges pour les obsèques du duc Antoine ; elles furent réservées, comme lieux de station, pour y reposer le corps du duc François, quand aurait lieu son enterrement. L'église des Cordeliers, où le corps du prince était inhumé fut plus richement décorée. Tout le chœur fut tendu de fin velours noir ; les autels parés de velours noir à grandes croix de satin blanc, avec les écussons aux armes de l'illustre défunt. La nef, à son tour, fut tendue en fin drap noir, avec une ceinture de velours de même teinte et dans toute sa largeur, à laquelle étaient attachés, à un pied de distance l'un de l'autre, de grands écussons aux pleines armes de Lorraine. Le candélabre était en tout semblable à celui de Saint-Georges.

Le lundi, 14^e jour de juin 1516, à une heure après midi, le maître des cérémonies temporelles fit rassembler toute la noblesse et tous les officiers de la maison du feu prince, dans la grande salle de la triomphante maison ducale de Nancy ; en même temps, le maître des cérémonies spirituelles *congrégait* au couvent de Saint-François tous les suffragants, prélats, abbés mitrés-crossés et crossés non mitrés, le clergé des

églises paroissiales de la ville, les Ordres mendiants, les écoliers, les pauvres en deuil et les crieurs avec leurs clochettes sonnans piteusement. Tout ce cortège, amené dans la grande cour, monta par l'escalier du conclerge et se dirigea, par les hautes galeries, vers la chambre près le grand escalier où se trouvait alors M. de Metz, premier prince du grand deuil et tous les dignitaires invités ; là, s'étant arrêté, « Moy, continue du Boulay, roy d'armes, vestu de ma cote d'armes et accompagné des héraults poursuivant, et cloches d'armes, j'entrai en la grande salle susdicte, où estoient ceulx du temporel, puis au milieu de la grand viz, me mis entre les deux maistres des cerymonies qui estoient à la poincte de leurs estatz, spirituel et temporel, à sçavoir le spirituel en ornemens d'église, et le temporel en robes de deuil, le chaperon en forme lesquelz je commençay à appeler et yceulx maistres tenant chacun son baston cerimonial, commencèrent à les faire marcher en l'ordre que sensuit :

» Pour les commis pour conduyre les deux centz pources vestuz en dueil et portans chacun une torche armoyée, faictes les marcher et ordonner des deux costés de la rue depuis ce lieu jusques aux Cordeliers ;

» Vous recteurs, qui conduissez les deux cents escolliers portans en surpliz, chacun ung cierge ardent, marchez.

» Les six crieurs, vestuz en dueil, avec un écusson devant et derrière, le chaperon en forme marchez, sonnez et criez, et alors sonnèrent leurs douze clochettes, criant très piteusement tous ensemble : Monsieur nostre bon prince est mort, le duc est mort, nostre souverain seigneur est trespasé, priez Dieu pour son ame : chose qui esmouuoit tout le monde en grandes larmes et pleurs.

» Les Cordeliers, avec vostre croix, marchez.

» Les prevost et lieutenant du bailly de Nancy, marchez.

- » Le lieutenant du prevost, eschevins et gentz de la justice;
- » Les messagiers de la ville, à cheval et à pied;
- » Les chevaulcheurs ordinaires de l'escuyrie;
- » Les canonniers et gentz de l'artillerie;
- » Le Prevost des mareschaux suivy de ses archers;
- » Le mareschal-des-logis suivy des fourriers de la maison, marchez.
- » Le maistre de la fourriere et ses aydes;
- » Messieurs de l'église Saint-Epvre avec vostre croix, marchez.
- » Monsieur l'aumosnier, suyvy des clers de la chapelle;
- » Monsieur Lasson, maistre de la chapelle ducalle, suivy des chantres d'icelle;
- » Les deux vergiers à couronne avec leurs masses;
- » Messieurs les docteurs en médecine, marchez.
- » Les chirurgiens et apoticaire;
- » Les varletz de chambres;
- » Les huissiers de salle;
- » Les chefs des offices, suiviz de leurs aydes;
- » Les vivandiers et boulengiers, suyviz de tous aultres menuz officiers;
- » Messieurs les Prieur et gentz de l'église Nostre-Dame, avec leur croix;
- » Monsieur de la Neuflotte, maistre aux requestes, seul;
- » Messieurs les secrétaires des commandemens et ordinaires;
- » Messieurs les procureurs-généraux de Lorraine et Barrois;
- » Messieurs les presidentz de Lorraine et Barrois;
- » Messieurs les auditeurs et gentz des comptes des deux duchés de Lorraine et Barrois;

» Monsieur le trésorier-général de Lorraine et Barrois, suivy des argentiers ;

» Les recepveurs-généraulx de Lorraine et Barrois ;

» Monsieur le contrerolleur-général de Lorraine et Barrois ;

» Messieurs les contrerolleurs ordinaires de la despense ;

» Messieurs les cinq gouverneurs des cinq salines ;

» Monsieur le gouverneur des mines ;

» Messieurs les vénérables chanoines de Saint-Georges, avec leur croix ;

» Le capitaine de la garde suivy de tous les archers ;

» Les quatre trompettes, portant leurs cloches d'armes renversées ;

» Clermont, poursuyvant d'armes, vestu de sa cotte et tenant sa verge caducée.

» Icy fault noter que les ensaignes et dignitez des cerimonies estoient (comme doibvent estre) auprès du premier prince du grand dueil, qui estoit :

» Monsieur de Metz, auquel le maistre temporel des cerimonies les présentoit revéremment avec credence, puis le dict prince me les mettoit en main, comme à roy d'armes, et alors faisant deux foyz très grandes révérences aux seigneurs et chevalliers qui debvoient officier et les porter, desquelz l'ordre s'ensuit selon le roulle signé.

» Messire Hanau de Guermenge, chevallier seigneur du dict lieu et capitaine de Preny-le-Duc, portant le guidon de la maison à destre ;

» Messire Jacob de Halmestat, chevallier, portant à senestre le guidon des cent hommes d'armes que le bon duc avoit du roy de France ;

» Messieurs les capitaines des villes et chasteaulx estans chevalliers et gentilz hommes, marchoient deux à deux portans chacung ung baston noir de troys piedz de long, vestuz

en dueil et chapperon en forme, lesquelz estoient suiviz des jeunes gentilz hommes de la maison ;

» Les revérendz Peres en Dieu, abbez crossez non mistrez de Lisle en Barrois, de Sainte-Marie-aux-Boys, de Saint-Pierremont et aultres, avec le prevost des chanoines de Saint-Georges de Nancy, portant son baston pastoral.

» Messire Jehan de Guermange, chevallier, seigneur de Bioncourt, maistre d'hostel officiant, accompagné de Messieurs les aultres maistres Vigneulle, Tillon et Stape ;

» Messieurs les gentilz hommes de la bouche : comme pane-tiers, escuyers trenchans et eschansons, gentilz hommes ser-vans ;

» Messieurs les anciens gentilz hommes de la maison, sui-viz des jeunes gentilz hommes du pays ;

» Messieurs les escuyers d'escuyrie ;

» Monsieur l'escuyer Graveron, conduisant le cheval de secours, couvert d'une housse de velours noir jusques en terre, et encaparasonné de même avec une grande croix de satin blanc.

» Après le dict escuyer Graveron marchaient les six paiges d'honneur vestuz de velours noir, suivans l'ung après l'autre sur chascun ung cheval de la grande escurie, houssez, enca-paraçonnez et croisez comme le cheval du dict escuyer ;

» Monsieur de Vautronville, capitaine de Longvy, conduc-teur du cheval bardé pour bataille, pendant à larson de la selle une espée d'armes au fourreau.

» Après marchaient deux grands seigneurs chevalliers, à scavoir : Messire Jehan de Ligneville, seigneur de Bazemont, et Messire Jehan de Harenges, seigneur de Morenvaux et capitaine de l'Artillerie, représentant Messieurs les comtes de Vaudemont et de Blasmont, anciens vassaulx du duc de Lor-

raine, Marchis à cause que les dictes comtéz sont jointes au domaine du duché.

» Les huissiers de chambre et du conseil tenans leurs verges en main ;

» Messire Guerrard de Paphenhoffen, chevalier, seigneur de Thelot et Bailly de Vauldemont, officiant pour le premier chambrelan, conduisait Messieurs les chambrelans, anciens conseillers et pensionnaires.

» Et après cest ordre estoit le révérend Pere en Dieu Monsieur de Saint-Martin, maistre des cerimonies du spirituel, auquel lieu il se retirait après avoir allé et venu pour pollicer les ordres ecclésiastiques.

» Après marchoient révérendz Peres en Dieu les abbez mitrez et crossez de Bousonville et de Chamousey, avec le grand prevost de Saint-Diez, mittre.

» En après estoit le renc de Monsieur le suffragant de Metz et de Verdun ;

» Claude des Pillers, bailly d'Espinal, conducteur des ambassadeurs, parents et voisins et des citez imperialles.

» En après marchoient Nancy et Vauldemont, heraulx d'armes, vestus de leurs cottes d'armes sur leurs robes de dueil et chaperon en forme, portant leurs bastons en caducée.

» Après marchoit Monsieur l'escuyer Tavaigny, qui conduisoit le cheval d'honneur par une resne, lequel avoit sus sa selle une housse de velours noir jusques en terre, encaparassonné de mesme a grande croix de satin blanc, et quatre laquays du feu bon duc, vestuz de velours noir, qui portoient les quatre coings de la housse du dict cheval d'honneur ;

» Monsieur de Fresnay, chevalier et capitaine, portoit la lance au costé destre du cheval d'honneur ;

» Messire Claude de Haussonville, chevalier, seigneur de

Tonnoy, portoit à senestre l'escu armoyé aux pleines armes royales et ducalles du feu bon prince, donné par Monsieur de Metz, et par moy ainsi délivré que les aultres dignitez dont j'ai parlé dessus.

» Après marchoient Messire Alophre de Beauvau, chevalier, seigneur de Manonville et seneschal de Lorraine à destre et Messire René de Beauvau, chevallier, seigneur de Roretel et seneschal de Barrois à senestre.

» Après marchoit Messire Claude de Beauvau, chevallier, seigneur de Sandaucourt, seul officiant pour grand maistre et portant son baston contremont, vestu en longue robe de dueil, le chaperon en forme, à cause que Monsieur le baron de Vienne, qui estoit le grand maistre, n'y peut estre.

» Après lui marchoit Jehan du Chastellet, seigneur de Thon, qui portoit à dextre le grand estandart des pays.

» Au costé senestre marchoit Philebert du Chastellet, seigneur de Sorcy, qui portoit l'enseigne de la compaignie des cent hommes d'armes de France, dont Halmestat portoit le guydon cy-dessus declairé.

» Après marchoit Messire Jehan du Chastellet, seigneur de Saint-Amand, portant la cornette du prince au costé destre.

» Après marchoit Messire Jehan de Ludre, chevallier, seigneur de Richardmesnil, portant le panon armoyé aux pleines armes royales et ducalles du prince comme le plain escu.

» Messire Hubert de Doncourt, chevallier, bailly du Bassigny et grand escuyer, portoit l'espée nue.

» Au costé dextre marchoient Messire Pierre du Chastellet, chevallier, seigneur de Duilly et bailly de Nancy, qui portoit l'armet timbré au naturel, à scavoir sus ung armet grillé, ung bourrelet mesparty egallement des metaulx et couleurs de l'escu, supportant une couronne d'or à haulx fleurons treuflez et doublement refenduz, laquelle estoit enrichie de

très-riches pierreries, à la valeur de trente-cinq mille escus, et au meillieu d'icelle estoit assize sus la summité de l'armet une aiglette estendue d'argent ayant au col une chainette d'or, ou pendoit une croix de Jérusalem, et à l'entour du dict armet estoit estendue ung mantelet royal semé des pleines armes du prince, et fourre d'ermines qui sataschoit au derrière du bourrelet du dict armet.

» Au costé senestre du dict grand escuyer marchoit Messire François de Bassompierre, chevallier, seigneur du dict lieu et bailly de Vosges, qui portait sus un carreau de drap d'or : la cotte d'armes à la devise du feu prince, qui estoit ung bras armé tenant une espée nue dedans une nuée à l'entour de laquelle estoit un rouleau où estoient escriptz ces mots : *J'espère avoir.*

En apres je marchay come roy d'armes sus ma robe de dueil et chapperon en forme ayant ma coste vestue, et tenant en main destre mon baston caducée, faict à haultx fleurons come à l'office appartient.

» En après marchoit hault et puissant seigneur Jehan, comte de Salm, mareschal de Lorraine et Barrois, vestu de robe de dueil et par dessus un manteau de frize avec chaperon au grand cornet, lequel portait le manipule ducal qui est un baston d'or en forme de sceptre pour la justice et souveraineté de la Marchisante Duché de Lorraine.

» Et à destre du grand mareschal marchoit Phelippe, comte de Linange, seigneur d'Apremont qui, sus un carreau de drap d'or frize portoit la couronne de souverain duc royal, laquelle estoit d'or, à haultx fleurons treuflez doublement, refenduz et enrichie de riches pierreries à la valleur de quarante mille escuz, laquelle debvoit estre sur la teste de la faincte (effigie) si le corps y eust esté; mais pour ce qu'il estoit ja enterré il la convint ainsy porter.

» A la senestre marchoit Messire Georges, seigneur baron de Crehange, mareschal de Luxembourg qui, sus ung carreau de drap d'or frisé, portoit l'ordre du très-chrestien roy de France, dont le deffunt bon duc Anthoine estoit chevallier.

» En après marchoit Monseigneur de Metz, premier prince du grand dueil, vestu d'ung grand manteau de frize au grand cornet et la queue de quatre aulnes et demye de longueur à la Royale.

» Et ung peu arrière, non derrière, mais au costé de mondict seigneur de Metz, marchoit révérend Pere en Dieu Monsieur de Luxeu, administrateur de Bezançon, comme ambassadeur de l'empereur.

» Et bien loing derrière marchoit monsieur du Puis-du-Fou, bailly de Metz, suyvy d'ung grand nombre des gentilz hommes de Madame, de Monsieur de Metz et de plusieurs autres grandz seigneurs, assistans aux dictes cerimonies, mesmement de plusieurs officiers et commis des villes et des pays. »

Lorsque le cortége eut pénétré dans l'église des Cordeliers, les dignités du prince furent disposées auprès de sa sépulture sur une table préparée pour les recevoir; l'armet élevé sur une colonne de trois pieds de haut et l'écu aux pleines armes dressé contre cette colonne; les maitres des cérémonies firent asseoir le prince, les divers officians et l'assistance, chacun au lieu d'avance préparé. Alors commencèrent les Vigiles solennelles dont les neuf leçons furent chantées chacune par un abbé. L'office étant terminé le prince du grand deuil fut reconduit en cérémonie au palais ducal.

Le lendemain, on se réunit dans la cour du palais pour retourner à l'église des Cordeliers avec le même cérémonial que la veille. Cinq messes furent successivement chantées par autant d'abbés mitrés. Il n'y eut aucune cérémonie aux quatre premières; à la messe solennelle il y eut offrande, à laquelle

chacun se présenta selon son rang, faisant la révérence au grand autel puis à la sépulture du prince défunt. Voici, du reste, en quel ordre eut lieu cette cérémonie : c'est toujours Edmond du Boulay qui raconte :

« Premièrement marcha l'escuyer Graveron menant par la resne le cheval de secours en dueil, devant lequel le maistre temporel des cerimonies et moy, roy d'armes marchasmes depuis la porte de l'église jusques au chœur où trouvasmes le maistre spirituel des cerimonies qui le conduit offrir devant le grand autel.

» Et après le dict escuyer suivoient à pied ung peu arrière du dict cheval, les six paiges d'honneur la teste nue et les bras croisez, chose qui esmouvait tout le monde en larmes et pleurs et faisaient la grande révérence en passant devant le prince du grand dueil et à l'endroit de la sepulture.

» Après marcha Monsieur de Vautronville, menant le cheval bardé conduit par le maistre temporel et par moy, comme l'autre escuyer jusques au chœur, où le maistre spirituel le mena pareillement offrir au grand autel.

» Après marcha Monsieur l'escuyer Tavaigny menant le cheval d'honneur, la housse duquel estoit portée aux quatre coings par quatre laquays et fut conduit par nous susditz jusques au chœur, où le maistre spirituel le mena offrir comme les aultres, néanmoins sans baiser la plataine, car après avoir fait révérence au prélat officiant, ilz tournoient à l'entour de l'autel, puis par l'autre costé du chœur se retiroient en leurs lieux.

» Après marchèrent l'ung après l'autre tous ceux qui portoient les dignitez faisant tousjours reverence sans baiser la plataine, comme s'ensuit :

» Celluy qui portoit le guidon de la maison et celluy de la compagnie de France.

- » Celluy qui portoit la Lance,
 - l'Escu,
 - l'Estendart des pais,
 - l'Enseigne de la compaignie,
 - le Pànon,
 - la Cornette,
 - la Cotte d'armes,
 - l'Armet.

» Le grand escuyer portant l'Espée nue,

» Celluy qui portoit l'Ordre de France.

» En après j'allay querir Monsieur le mareschal en son siège, tenant en ma main ung cierge de cire vierge ou estoit fichée une pièce d'or et saluant le prince du grand dueil, Il partit de son siège pour aller à l'offrande, marchant le mareschal devant luy auquel quand nous vinsmes devant le grand autel je presentay le dict cierge, puis il le présenta au dict seigneur de Metz, prince du grand dueil qui l'offrit et baisa seul la plataine, puis fut ramené en son siège par le dict mareschal et moy, et le dict sieur mareschal reconduit aussy en son siège par moy, roy d'armes, qui l'avois esté quérir.

» Et l'offrande, ainsi accomplie, fut commencée une oraison funebre en forme de sermon, par maistre Pierre Caroly, docteur en théologie et stipendiayre de Monseigneur de Metz.

» Et après la messe et l'accomplissement des *libera*, thurifications et obsecques, l'Ordre de France fut portée en grande revérence sus le grand autel, puis tous ceulx qui avoient officié vindrent, l'un après l'autre, poser leur dignitez sur la sépulture du deffunt bon duc Anthoine, lesquelles ilz y laisserent sans les rapporter, excepté seulement Saint-Amand qui rapporta la cornette ployée, et le grand escuyer l'espée renversée la poincte au bas, le tout sans user de cris accous-

tumez qui est : *Le Duc est mort, et Vive le Duc !* comme on eut faict si le corps n'eust esté desjà enterré.

Et alors fut reconduit le dict prince du grand dueil depuis l'église jusques à la court, en pareil ordre qu'il estoit allé, excepté les dignitez devant dictes : entre lesquelles la grand'-Ensaigne et le guidon furent erigéz en hault sus la sépulture et l'ensaigne et le guidon de ses cent hommes d'armes, furent erigéz sur les chapelles du jubé comme elles sont encore.

» Et adonc furent accomplies les funérailles et royales cerimonies de feu de bonne mémoire, le duc Anthoine que Dieu absolve, Amen.



VII.

FUNÉRAILLES DU DUC FRANÇOIS.

Le dernier adieu du tombeau était à peine adressé au duc Antoine que l'on dut s'occuper de l'enterrement de son fils, le duc François, décédé à Remiremont, à l'âge de 28 ans, le 12 juin 1545.

La duchesse son épouse, alors enceinte et fort avancée dans sa grossesse, l'absence des princes Lorrains et, comme nous l'avons indiqué d'après l'auteur que vous ne faisons qu'analyser, le fléau de la peste, obligèrent à transporter le corps du prince défunt, de Remiremont à la collégiale de Denœuvre, pour y attendre le moment de sa translation à Nancy.

Le moment de cette cérémonie religieuse et nationale étant venu, le cercueil du duc fut amené de Denœuvre à Lunéville où il arriva le soir du lundi, 2^e jour d'août 1546. Il en partit le jeudi suivant pour s'arrêter à Saint-Nicolas-du-Port, et y passer la nuit, puis arriver à Nancy le vendredi, être déposé en l'église des Sœurs-Grises du faubourg, y rester jusques au lundi 16 du même mois pour être porté à Saint-Georges, d'où le cortège devait l'amener aux Cordeliers dans l'église desquels avait lieu l'inhumation.

Pendant tout le trajet de Denœuvre à Nancy, le corps de l'illustre défunt fut environné d'un cortège semblable à celui dont nous avons donné les détails en parlant du service funèbre du duc Antoine. Les populations des localités voisines de la route accouraient au passage du convoi, qu'elles embellissaient en l'augmentant,

Nous croyons ne pas trop nous écarter de notre sujet en

transcrivant ici les particularités de cette pompe funèbre que nous a conservée le témoin oculaire qui, le premier, les a consignées dans son récit. Elles ont le double privilège de provoquer un intérêt historique tout particulier et de faire connaître de quelle manière nos aïeux payaient à leurs souverains le tribut de leur affectueux attachement, même après le trépas. C'est de l'archéologie à la fois nationale, artistique et sentimentale.

Toutes les compagnies étant arrivées le mardi, 3^e jour d'août, à Denceuvre, où se trouvait réuni un grand nombre de prélats, on se rendit, à deux heures de l'après-midi, en l'église dépositaire du corps du défunt, chacun marchant selon son rang, sans chaperon en forme, mais attaché à la robe de deuil. Alors on chanta les Vigiles dont les leçons furent dites par les abbés mitrés et crossés; puis après avoir donné l'eau bénite sur le corps, monseigneur de Metz fut reconduit au château avec le cérémonial de la venue. Le soir, le couvert fut dressé, pour le souper, dans la salle du prince mort, et le repas servi à la royale. Le grand maître portant son bâton contremont, suivi de quatre maîtres d'hôtel ordinaires portant leur bâton contre terre, de l'écuyer tranchant, des pages d'honneur vêtus de grandes robes de deuil sans chaperon en forme, c'est-à-dire ne l'ayant pas sur la tête, se rendit à la cuisine pour y chercher les viandes, les apporter et les servir selon la coutume royale. Ce cortège culinaire se dirigea vers la salle à manger dans l'ordre suivant :

« Premièrement, dit du Boulay, marchèrent tous les trompettes en dueil, deux à deux portant leurs cloches renversées; après eux marcha seul Clermont, les deux héraulx ensemble, et moy, Lorraine, roy d'armes, après eux marchay seul devant Monsieur le grand maistre qui marcha aussy seul devant les quatre maistres d'hostelz, qui le suyvoient deux à deux,

et après eulx l'escuyer trenchant suyvy des paiges d'honneur, lesquelz portoient la viande et en tel ordre entrasmes en la salle et feismes tous la révérence, puis la viande fut présentée avec les essayz ny plus ny moins que si le feu prince eust esté là vivant et assis, qui ne fust sans larmes de Monseigneur de Metz, son tres-aymé frère et de toute la noblesse, ny sans grandes pleurs et regretz de ses bons et loyaulx serviteurs. Puis, tirant au bout bas de la table où l'on servoit à la royalle pour le corps, on servit aultres viandes pour mon dict seigneur de Metz, qui mengea seul, et fus ceste cerimonie de service à la royalle, continuée à chacun changement de metz et tout du long du chemin jusques à Nancy. Mais personne n'avoit aucune viande ou dessert du dict service, car en levant les platz et reportant la coupe on donnait tout à l'ausmonier et clerks de chapelle pour distribuer aux pources. »

« Et le lendemain mercredi quart jour d'aoust Monsieur de Metz fut conduit à l'église ou furent chantées troys haul-tes Messes par révérendz Peres en Dieu les abbéz de Saint-Sauveur, de Haulte-Seille et prevost des chanoines de Saint-Dié, lequel (à cause qu'il est mytré) dict la dernière Messe et officia aux thurifications et obsèques ou tousiours mon dict seigneur de Metz assista..... Et durant *cette* dernière Messe du service predict l'ausmonier du deffunct prince, prépara sa chapelle en dueil et son siege comme s'il eust esté vivant, puis célébra sa Messe basse où le seigneur de Saint-Martin, comme maistre spirituel des cerimonies le servit à la royalle, portant le livre devant le corps apres l'Evangille, avec révérence accoustumée en tel cas, pareillement luy porta la paix et l'ausmonier lui présenta les corporaulx et l'eau beniste à la fin de la Messe. »

A une heure après-midi, le corps partit de Deneuvre pour Lunéville, « tous les ordres de cerimonies marcherent à pied

depuis l'église de Deneuvre jusqu'au milieu de la prairie... ou estoient les serviteurs et les chevaux, et lors chacun monta à cheval. Puis, sans rompre aucun renc de l'ordre, marchasmes droict à Luneville et rencontrasmes par les chemins les gents d'église et commun peuple des villages qui, en grandes pleurs et prieres, avec leurs croix, torches et bannieres, conduisoient le corps du feu prince le long de leurs territoires ». Arrivés à Lunéville, le corps fut déposé dans l'église abbatiale de saint-Remy sous un candélabre ardent de cinq cents cierges et placé dans le chœur tendu, ainsi que toute la nef, de fin drap noir sur lequel se détachaient, à distance égale, des écussons aux armes du prince. Les ordres et les états de cette ville étaient allés au-devant du convoi jusqu'à un quart de lieue de distance, et rangés en cortège comme il suit :

L'abbé de Saint-Remy, accompagné des abbés de Haute-Seille et de Saint-Sauveur, ceux de Beaupré et de Beauchamps, n'ayant pu s'y trouver pour cause de maladie; les religieux de Saint-Remy, le clergé de Saint Jacques avec sa croix; cents écoliers portant chacun un cierge, puis derrière les prélats, les lieutenants du baillif, prévôt, maître échevin, gens de justice, officiers et bourgeois de Lunéville. Cinquante de ces derniers portant chacun une torche armoriée aux armes de la ville.

« A l'entrée du faulxbourg de la dicte ville fut présenté ung riche ciel de velours noir, armoyé aux armes du prince et de la ville; lequel fut receu, et porté sus le corps par quatre bailliz ».

Lorsqu'après les Vigiles des morts solennellement chantées, Monseigneur de Metz fut reconduit au château de Lunéville, le cortège s'ouvrait par deux cents pauvres en deuil,

portant des torches, puis les écoliers et le reste à peu près dans l'ordre précédemment indiqué.

Le lendemain jeudi, après trois Messes hautes chantées par les abbés d'Aultrey, d'Étival et de Salivaux, assisté de l'abbé de Lunéville et de son coadjuteur ; après aussi le diner servi *au corps*, à la royale, on se remit en route pour Saint-Nicolas.

Tous les états de cette cité vinrent jusqu'à la prairie de Varangeville, au-devant du convoi comme avaient fait ceux de Lunéville, mais en nombre plus grand et tel « qu'ils demourèrent plus d'une heure et demie à passer devant le corps », Saint-Nicolas ayant alors une population plus considérable que celle de Lunéville. Et, en effet, on compta mille cierges environ portés par les écoliers, les petits enfants et plusieurs bourgeois vêtus en deuil, plus, cinq cents torches armoriées aux blasons des différents métiers, et portées par les membres respectifs de chacune des corporations.

A la tête du grand pont se trouvèrent les abbés de Bousonville, de Lisle en Barrois et de Chamousey, prieur de Saint-Nicolas, suivis du gouverneur et des plus anciens bourgeois de la ville. Ces derniers présentèrent un dais de velours noir, dont les pans étaient rehaussés des armes pleines du prince, en riche broderie, et les gouttières semées d'écussons aux armes de Saint-Nicolas. Lorsque le corps fut arrivé devant le portail, on l'introduisit dans l'église toute tendue de fin drap noir, aux dépens de la ville ; on le plaça ensuite devant le grand autel de la nef, sous un candélabre ardent, chargé de cinq cents cierges et accosté un peu en arrière, de chaque côté et au-dessus, de deux magnifiques candélabres ronds portant chacun cinq cents cierges ardents, qui furent donnés et entretenus par Messieurs de la ville.

Après une triple Messe solennelle, célébrée le lendemain vendredi, 6 août, par les abbés de Lisle en Barrois, de Bou-

sonville et de Chamousey, puis le diner à la royale, le convoi se dirigea vers Nancy. Arrivé à la chapelle des Bourguignons (Bonsecours) il y trouva tous les états de Nancy, gens d'église, de justice, nobles, bourgeois et toutes les corporations des métiers « lesquels avoient merveilleusement grand nombre de luminaires en cierges et grosses torches armoyées aux armes de la ville et blasons des mestiers, dont j'eusse spécifié l'ordre, dit du Boulay, n'eust esté que je craignois estre trop prolix ». Toute l'assistance nanceïeune ayant passé devant le corps, on la fit marcher en avant, comme avait fait celles de Saint-Nicolas et de Lunéville, puis le corps s'avança, sans rompre l'ordre, jusqu'au faubourg de Nancy, où il fut descendu et posé en l'église des Sœurs-Grises (92), tendue comme il a été dit en parlant de l'anniversaire du duc Antoine.

Les princes Lorrains, attendus à Nancy pour assister à l'inhumation du souverain décédé, n'étant pas arrivés ; le corps demeura, du vendredi 6 au lundi 16 août, dans l'église de l'hôpital Notre-Dame ; dix jours, pendant chacun desquels les Vigiles des morts et des Messes furent solennellement chantées, le corps, constamment gardé et servi à la royale dans la maison du Briseur, maître de la Monnaie, contigüe à l'église où il attendait la sépulture.

Pendant tout ce temps Monseigneur de Metz, accompagné de toute la noblesse, allait chaque jour, à pied, depuis la maison de Nancy, assister aux offices religieux puis diner au bout bas de la table où l'on servait, pour le corps, à la royale. « Chose, hélas ! si pitoyable et triste à veoir, ajoute notre historien, qu'impossible estoit la regarder sans larmes, signamment quand on consideroit la bonté et loyauté naturelle de ces princes lorrains, suivant laquelle Monsieur le duc d'Aumalle, Monsieur de Troie, Monsieur le marquis de Maysne,

arrivez à Nancy le jour de la my-aoust, ne voulurent faillir d'aller souper avec mon dict seigneur de Metz auprès du corps, servy ce jour à la royalle pour la dernière fois, car le lendemain lundy, 16^e jour d'aoust le corps fut transporté à Nancy », où se trouvèrent pour la cérémonie de l'inhumation « dix princes du sang, nom et armes de la souveraine maison de Lorraine, avec deux duchesses, deux princesses, une marquise et une comtesse ».

« Le lundy seiziesme jour d'aoust 1546, à neuf heures du matin, moy Lorraine, roy d'armes, suyvy des héraulx poursuivant et cloches d'armes et accompagné de Monsieur le capitaine de la garde suivy des archers, publiay à haulte voix le dernier edict du transport du corps du feu prince (après le son des cloches d'armes) devant la maison ducale et en la grande place de Nancy, ainsy que s'ensuit :

« Honorable assistance? On faict à tous scavoir et entendre que le corps de feu de bonne mémoire et d'immortelle recordation, le Treshault, Trespuissant et Tresillustre prince François, par la grâce de Dieu duc de Lorraine marchis, duc de Calabre, de Bar et de Gueldres, marquis du Pont, comte de Provence, de Vauldemont et Zutphen, etc., nostre souverain seigneur et maistre, lequel trespassa à Remiremont l'an mille cinq cents quarante-cinq, le vendredy douziesme jour du mois de juing, et a present est reposant en l'église des Sœurs-Grises, au faubourg de Nancy, ville capitale de ses pays sera aujourd'huy à une heure après midy transporte en l'église Saint-Georges du dict Nancy, où il fera station cette nuict. Et demain, jusques à pareille heure qu'il sera transporté (Dieu aydant) en l'église de Saint-François où il reposera la nuict suyvante, puis sera inhumé mercreddy au matin en royalles cerimonies de souverain duc de Lorraine marchis, auprès du bon duc Anthoine son père, de la magnanime Re-

née de Bourbon sa mère, et du victorieux roy de Sicile René de Lorraine, son grand-père, comme en dernière volonté il l'a ordonné.

» Pourtant vous, Messieurs des troys estats, l'eglise, noblesse et commun peuple, vous prirez tous de bon cœur à Dieu le créateur, qu'il pardonne à son ame. Pareillement ferez tous vostre devoir de l'assister et conduyre es heures et lieux susdictz, tenant le meilleur ordre qu'il vous sera possible, comme bons subjectz doibvent faire à leur bon prince. »

Ce même jour, à midi, les princes se trouvèrent au couvent des Sœurs-Grises, où les maîtres des cérémonies avaient amené tous les ordres, les états et les porteurs des insignes et dignités, « lesquels, dit le roy d'armes, je commençai à appeler et eulx à faire marcher en la forme et ordre que s'ensuit ».

Le maître spirituel assembla tous les prélats dans l'église pour y réciter le *De Profundis* et jeter de l'eau bénite. Il appela ensuite les vingt gentilshommes pour lever le corps et l'apporter au milieu de la cour. Là, on plaça sur le cercueil un lit d'honneur sur lequel était « la Sainte portraicte au vif et habillée en son grand habit de duc royal ». Alors le maître temporel fit défiler trois cents bourgeois portant les torches de la ville, marchant des deux côtés de la Grande-Rue, à dix pieds l'un de l'autre, depuis la porte jusqu'à Saint-Georges ; ensuite, et à pareille distance l'un de l'autre, trois cents pauvres vêtus de deuil et portant chacun une torche aux armes du prince, de chaque côté de la rue du faubourg, depuis l'église des Sœurs jusqu'à la porte Saint-Nicolas, sous la charge de David, le fourrier ; puis suivaient les écoliers, vêtus de surplis, portant chacun un cierge et conduits par leur recteur.

Venaient après :

« Les six crieurs sonnans clochettes et crians : Monsieur le

duc est mort, nostre souverain seigneur est trespasé, priez Dieu pour son asme;

- » Les cordeliers avec leur croix;
- » Le lieutenant de bailly de Nancy, N. de l'Escu;
- » Le prevost de Nancy, Lionnet, suivy de son lieutenant
- » Les nobles et anciens bourgeois de Nancy;
- » Le maistre eschevin Trebraise et les eschevins;
- » Le clerc juré, suyvy des sergens de justice;
- » Les messagiers de la ville, à cheval et à pied;
- » Les chevalcheurs d'Escuyrie Claudin, Petit-Jehan, Nicolas et François Dausecourt;
- » Les officiers de l'artillerie et les canonniers Parisot et maistre François;
- » Le prevost des mareschaux Jehan de Desme et ses archers;
- » Le mareschal des logis Jehan de Chairon, suivy des fourriers Guillaume Volant, Pierre et Henry;
- » Le maistre de la Fourriere Pierre Raullin, dict de Couvonges;
- » Ceulx de la fauconnerie, de la vennerie et les archers des toilles;
- » Messieurs de Saint-Epvre avec leur croix;
- » Monsieur l'ausmonier suyvy des clers de chapelle;
- » Monsieur Lasson, maistre de la chapelle ducalle, suyvy des chantres d'icelle : maistres Michel dict Daugeville, Morille; maistre Pierre et maistre Adrien, suyvyz des enfanz;
- » Les massiers anciennement dictz vergers à couronne, en faulte desquels peuvent servir les quatre sergens des baillages de Nancy et de Vosges;
- » Messieurs les docteurs en médecine : maistre Sebastian Boucquet, maistre Jehan Geofroy, Monsieur de Morlet, mais-

tre Anthoine Champier, et maistre Anthoine Le Poys, suyvyz des chirurgiens et apoticairez ;

» Les varletz de chambre Jehan Beaufort, sieur de Pulligny, Jacques et François Beaufort, Didier de Chevillon et Nicolas des Fours ;

» Pierre, l'huissier de salle, suyvy de son ayde et des huissiers de la porte ;

» Les chefs d'office domesticques : pour la paneterie, Nicolas Fabry, ses aydes Bleno et le Grec ; pour l'eschansonnerie : Pierre de la Caze et Colin de Faulx ; pour leurs aydes : Jehan Maillet, Jehan Grignon et Villote ; pour le garde-manger : l'escuyer Gelée et le petit Gérard, pour maistre Queux ; le maistre chappelier, le petit Claudin et aultres ; pour la fruicterie : Estienne, Adrien et Nicolas ; pour la saulcerie : Florentin, l'ancien saulcier, et aultres gardes de la vaisselle ;

» Les marchands vivandiers : le Genetaire et Claudin son frère : suyvyz de l'herbier et des aultres menuz officiers et serviteurs d'offices ;

» Messieurs de l'église Nostre-Dame, vestuz de chappes avec leur croix ;

» Jehannot, l'huissier de chambre et du conseil ;

» Monsieur de la Neuflotte, maistre aux requestes ;

» Maistre Dominique Champenois, docteur en chacun droict, marchant tout seul ;

» Messieurs les secretaires des commandemens, maistres Christoffe Didelot, Claude Mengin, Nicolas de l'Escu ;

» Messieurs les conseillers La Roche et Matal, et les procureurs-généraux de Lorraine et Barroys, maistres Jehan de Nancy et Nicolas Gervais ;

» Monsieur le président de Lorraine maistre Nicolas Mengin, et Monsieur le président de Barroys maistre René Boudet ;

» Messieurs les auditeurs des comptes, suyviz de leurs gref-

fiers à scavoir : maistres Gerard Champenoys, Viderenge, Jacques, Vion et plusieurs aultres pour la Lorraine; maistres Jehan Prud'homme, Jehan de la Mothe, Blaise Prud'homme, Loys de la Mothe, Jehan de Rosieres, René Sabouret, Loys, et Didier du Puys, pour le Barrois;

» Monsieur le thresorier-général de Lorraine et Barrois, Quiriace Fournier, suivy de l'argentier Nicolas;

» Monsieur le contrerolleur-général Jehan de Bruges;

» Messieurs les contrerolleurs ordinaires Bertrand Sabouret et Porson de Bourgogne, suyvyz du clerc d'office Chrestoffe;

» Les cinq gouverneurs des salines, ascavoir : Matthieu Baudin, gouverneur de Chasteau-Sallin, Phelippe de Theuilly, gouverneur de Dieuze; Henry l'Eschamoussier, gouverneur de Salonne; Jehan Aubertin, gouverneur de Moyenvy; Didier Chenal, gouverneur de Marsal;

» Monsieur le gouverneur des mines;

» Monsieur le maistre de la Monnoie le Briseur;

» Messieurs les vénérables chanoines de Saint-George avec leur croix;

» Fierabras de Saint-Loup, officiant pour capitaine de la garde, suyvy des archers d'icelle, à cause que le capitaine de Perulles estoit nouvellement mort;

» Les trompettes portans leurs cloches renversées, à scavoir, Claude de la Vallée, Jehan, Didier et Anthoine;

» Clermont, poursuyvant d'armes, représenté par le Barbier du feu prince;

» Messire Hanus de Guermenge, chevallier, seigneur du dict lieu et cappitaine de Preny-le-Duc, portant le guidon de la maison;

» Messieurs les capitaines des villes et chasteaulx : Messire Henry Dehousse, chevallier, seigneur de Boulenge, capitaine

de Stenay; le seigneur de Rouillac, capitaine de la Mothe; le seigneur de Compiègne, capitaine de Bar-le-Duc; le seigneur Jussy de Harbache, capitaine de Vauldemont; le sieur de Theissière, capitaine de Fou; le seigneur de Maillane, capitaines de Bruyeres; Monsieur le grand faulconnier, capitaine de Mandres; les capitaines de Sallebourg et de Chastillon, sans plusieurs aultres qui officioient aux cerimonies, comme les seigneurs de Gonbervaulx, de Leymont et de Barbas, capitaines du Neufchateau, de Clermont et de Chastel sur Mezelle, ainsi que verrez cy-apres, lesquels portoient chascu un baston noir de troys piedz contremont;

» Messieurs les abbez crossez non mittrez et le prevost de Saint-George, Monsieur nostre maistre Billequet, docteur en theologie, portant son baston pastoral en forme de crosse;

» Messire Jehan de Guermange, chevalier seigneur de Bioncourt, maistre d'hostel ordinaire servant, tenant son baston renversé, pareillement les troys aultres maistres d'hostel, les seigneur de Feuillet, de Thillon et de Stape;

» Messieurs les gentilz hommes panetiers, eschansons et escuyers trenchans;

» Monsieur le chevalier de Lavau, seigneur de Gerancourt, conduysant les gentilz hommes de la maison et des pays en grand nombre;

» Messieurs les escuyers d'escuyrie, suyviz des paiges;

» Monsieur l'escuyer Jacques de Graveron, menant le cheval de secours et arrière garde, couvert de housse et caparasson de velours noir à grande croix de satin blanc;

» Les six paiges d'honneur vestuz de velours noir, et la teste nue, montez sus chascun ung roussin houssé et encaparrassonné et croisez comme celluy du dict escuyer, Jacques de Graveron;

Le chariot qui avoit admené le corps, par les champs, tout

couvert de velours noir, lequel estoit conduit par quatre chevaux couverts de velours à grandes croix de satin blanc, lesquelz estoient conduitz par un charretier vestu de velours noir ;

» Les deux escuyers d'honneur des deux costez du chariot, ascavoir Monsieur du Chahanaye à destre et Monsieur du Pelou à senestre ;

» Monsieur l'escuyer Galliot, le puisné, menant le cheval bardé de bardes de guerre au naturel et portant l'espée à l'arson de la selle comme dessus pour la bataille ;

Messire Guillaume de Savigny, chevalier, representant le comte de Vauldemont, à destre du cheval bardé ;

» Messire Jehan de Harenges, chevallier, capitaine de l'artillerie et bailly de Verdun, representant le comte de Blasmont ; lesquels comtes souloient jadis présenter l'armet et l'anse ou l'escu à ung duc de Lorraine marchis, quand il entroit en bataille, comme les premiers et les plus anciens vasseaux de Lorraine ;

» Guillaume, l'huissier de chambre et de conseil, marchant devant les huict bannières des lignes paternelles du feu prince, desquelles la banniere de Lorraine estant le vray tronc, estoit portée devant toute seule, comme s'ensuyt :

» Banniere de Lorraine pour la souche des lignes paternelle et maternelle du duc de Lorraine marchis, portée par Phelyppe de Haraucourt, seigneur de Hadonviller, marchant seul :

A destre.

GUELDRÉ, première ligne paternelle, portée par Phelyppe-Jacob de Halместat, chevalier, seigneur du dict lieu.

HARCOURT, tierce ligne, portée par Claude le Blanc, seigneur d'Ollan. capitaine de la garde.

WIRTEMBERG, cinquième ligne, portée par Jehan de Barbas, seigneur de Herbeviller et capitaine de Chasteau sus Moselle.

AUTRICHE, septième ligne, portée par Phelype des Salles, chevalier, seigneur de Gombervaulx, capitaine de Neufchasteau.

▲ senestre.

ANJOU, deuxième ligne paternelle, portée par Antoine du Fay, seigneur de Bazoilles.

VAULDEMONT, quarte ligne, portée par Loys des Armoises, chevalier, seigneur d'Aultrey.

BLAYS, sixième ligne, portée par Jehan du Chastelet, seigneur de Ton.

FLANDRES, huitième ligne, portée par Didier de Landres, chevalier, seigneur d'Auviller et capitaine de Briey.

Après marchoit François, l'huyssier de Madame, devant les huit bannieres des lignes maternelles du duc de Lorraine marchis.

▲ destre.

BOURBON, première ligne, portée par George Bayer de Beauport, seigneur de Chasteau-Brehain.

BOULONGNE, tierce ligne, portée par Anthoine de Raigecourt, seigneur d'Ancerville sus Nyé.

AUVERGNE, cinquième ligne, portée par Jehan de Seraucourt, chevalier, seigneur de Belmont.

HAINAULT, septième ligne, portée par Jehan de Florainville, chevalier, seigneur de Fayns et capitaine de Hadon-Chasteau.

A senestre.

MANTOUE, deuxième ligne, portée par Adam de Palan, seigneur de Voirise.

BERRY, quarte ligne, portée par Warrin de Landres, chevalier, seigneur de Thichemont.

VALLOYS, sixième ligne, portée par Perrin de Haraucourt, seigneur de Chambley.

BOURBON L'ANCIEN, aux armes de saint Loys, huitième ligne, portée par Ferry de Ligneville, seigneur de Tantonville.

Il faut noter, ajoute le narrateur, qu'on eut bien fait porter plus de deux centz quartiers armoriés des lignes du feu Prince, en remontant jusques aux Troyens. Mais pour ce que ce n'est la coustume ancienne de porter plus de seize quartiers après le tronc, oultre les quartiers du plain escu où sont les armes royales et ducaltes, comme aux cottes d'armes ; on voulut bien observer et non contrevenir à la-dicte coustume ancienne.

• Toutes ces bannieres des lignes, portées sur lances ligieres, estoient de tafetas mesparty egallement des metaulx et couleurs de leur escu armoyé au naturel et posé au milieu d'icelles des deux costez.

» Apres marchoit Messire Gerard de Papphenhoffen, chevalier, seigneur de Thelot, bailliy de Vauldemont, premier chambrelan, conduysant les aultres chambrelans comme : Messires Charles des Coultes, chevalier, seigneur de Pavan ; Pierre de Boves, seigneur de Rance ; le seigneur de Domp-martin, grand gruyer, et plusieurs aultres ;

• » Révérend Pere en Dieu le Suffragant des deux eveschez de Metz et de Verdun, accompaigné de six abbez mittrez et crosse, à scavoir : Saint-Vincent, Saint-Symphorien, le grand prevost de Saint-Diez et autres, avec leurs ministres ;

» Le bailly d'Espinal, conducteur des ambassadeurs des citez imperialles, entre lesquelles estoient pour la cité de Metz : Messire Michel de Gournaix, chevalier, seigneur de Beu ; Robert de Huz, escuyer, seigneur de Malleroy, suiviz de l'orateur de Metz, maistre Hugues de Louves ;

» Les deux heraulx Nancy et Vauldemont ;

» L'escuyer Chrestoffe le Brun, conduisant le cheval d'honneur, lequel estoit couvert de velours noir à grande croix de satin blanc jusques à terre, et à destre et senestre du cheval quatre laquaitz accoustrez de velours noir ;

» Messire Loys de Dompmartin, chevalier, baron de Fontenay, qui portait la lance à destre du cheval d'honneur ;

» Messire Claude de Houssonville, chevalier, seigneur de Tonnoy, qui portoit l'escu à senestre ;

» Messire Alloffre de Beauvau, chevalier, seigneur de Manonville, Bailly de Bar et seneschal de Lorraine, à destre ;

» Messire René de Beauvau, chevalier, seigneur de Rortel et seneschal de Barrois, à senestre ;

» Messire Humbert de Doncourt, chevalier, bailly du Bassigny et grand escuyer de nostre souverain seigneur le duc de Lorraine marchis, portoit l'espée nue ;

» George, seigneur baron de Crehange et mareschal de Luxembourg, portait l'armet timbré au naturel, à destre du grand escuyer ; Warin de Savigny, seigneur de Leymont, bailly et capitaine de Clermont, portoit la cotte d'armes au costé senestre du grand escuyer ;

» Et moy Emond du Boullay diect Lorraine, roy d'armes, vestu de la grande cotte marchay après le grand escuyer Jehan, comte de Salm, grand mareschal de Lorraine, et Barrois, portant son baston contremont ;

» Jacques, comte de Deux-Ponts, seigneur de Biche, portoit l'Ordre du tres-chrestien roy de France sur un carreau

de drap d'or frizé, diapré, au costé senestre du grand marshal, duquel Ordre le prince estoit chevallier.

» Apres marchoit le corps du duc de Lorraine marchis, porté par vingt gentilz hommes choisis entre panetiers, eschansons, escuyers trenchans, escuyers d'escuyrie et capitaines de chasteaulx et de villes; à scavoir : le seigneur de Cousance, le jeune Dompmartin, le jeune Halmestat, le seigneur Tavaigny, le seigneur Pompée de Galles, l'aisné de Gallyot, le seigneur Douche, le seigneur de Marcoussan, le seigneur de Ligny, le seigneur de Montaignerot, le seigneur de Bronbac, le seigneur des Buchetz, le seigneur d'Aulnoy, le seigneur Joachim de Betange, le seigneur de Haultoy, le seigneur de Martigny, le seigneur de Faltan, le seigneur de Rubampré, le seigneur de Louvigny et le jeune Jussy de Herbache.

» Le lict d'honneur qui estoit sus le corps estoit orné d'un drap de fin lin holandoys de vingt-quatre aulnes, et par dessus ung aultre grand drap de velours noir contenant trente aulnes à une croix de satin blanc, et par dessus estoit un grand drap d'or frizé contenant trente-cinq aulnes et fourré d'ermine, lequel, par les quatre coings, portoient les quatre comtes.

» Jehan, comte Reyngrave, seigneur de Morhange, au costé destre du devant du lict d'honneur;

» Jacob, comte de Solces, au costé senestre du devant;

» Phelippe, comte de Linange, seigneur d'Aspremont, au costé destre, pres la teste;

» Jehan Phelippe, comte Saulvaige du Rhin et de Salm, au costé senestre, pres de la teste.

» Et sus ce drap d'or estoit la Faincte richement aornée d'une riche chemise et de troys habitz, dont le premier estoit ung saie de satin cramoisy pour commensal de duc royal, le second estoit une robe de drap d'or jusques à my jambes; le

tiers estoit le grand manteau du duc royal, d'ung fin drap d'or frizé, dyapré, à grand'queuc de quatre aulnes de long à fourrure et parure d'ermine, et sur la teste estoit ung petit bonnet commensal de satin cramoisy, comme la saie et par dessus une couronne d'or de duc royal à haulz fleurons treufflez, refenduz et enrichiz de riches pierreries à la valeur de quarante-cinq mille escuz, sans celle qui couronnait le timbre de l'armet qui estait evalluée de trente-cinq mille escuz. Et estoit son grand manteau royal attaché sus l'espaule destre, d'une agrafe couverte de neuf diamans en poincte fort riches. Pareillement les mains jointes couvertes de riches gantz, et au second doigt de la main destre estoit ung riche aneau, enrichy d'une très-belle table de dyamant et entre les dictes mains estoit posé le manipule ducal qui estoit ung baston de fin or, pour l'auctorité et la souveraineté qu'il a (à cause des cas d'honneur et civilz) entre les rivages de la Meuse et du Rhin par le tiltre de marquis, par lequel *il ne reprent que de Dieu et de l'espée*. Et ses jambes estoient couvertes de chausses de satin cramoisy broché et ses piedz estoient chaussés de souliers de velours blanc liegez.

» Par dessus la Faincte et le corps estoit, au moyen de quatre bastons, eslevé ung ciel de drap d'or frizé et armoyé aux plaines armes royales et ducalles du dict seigneur et porte par quatre baillyz des pays, assavoir :

» Messire Phelippe de Don, chevallier, seigneur de la Haulte-Pierre, bailly d'Allemaigne, au costé destre du devant;

» Messire Claude de Rivière, seigneur d'Essey et bailly de Saint-Mihiel, au costé senestre du devant;

Messire Pierre du Chastellet, chevalier, seigneur de Duilly et bailly de Nancy, au costé destre, pres la teste;

» Messire François de Bassompierre, chevalier, seigneur du dict lieu et bailly de Vosges, à senestre prés la teste.

» Sus les aelles du corps marchoient six cordeliers, portant chascun ung cierge de cire vierge.

» Messire Jehan du Chastellet, chevalier, seigneur de Saint-Amand, portoit la cornette au costé destre du corps;

» Messire Jehan de Ludres, chevalier, seigneur de Richardmesnil, portoit le panon armoyé aux plaines armes royalles et ducalles au costé senestre du corps;

» Philebert du Chastellet, seigneur de Sorcy, portoit, derrière le corps, la grande enseigne des pays, ou est l'Annonciade;

» Messire Gerard le bouteillier, chevalier, seigneur de Vigneul, officiant pour le grand maistre en l'hostel du souverain prince, marchoit tenant son baston contremont au costé destre de la grande enseigne des pays; et à l'autre costé estoit réservé le renc du seigneur de Luxeu, ambassadeur de l'empereur, qui ne peut arriver jusques au lendemain de l'enterrement, et sus les aelles marchoit le capitaine des Suys-ses, suivy des hallebardiens suysses pour la garde du corps.

» A dix pieds arriere marchoient quatre princes du sang en grand dueil, avec manteaux de frize à grandes queues de quatre aulnes et demye de Paris, et l'ung apres l'autre sans que nulz portassent leurs queues, avec le chapperon au grand cornet en forme et estoient adestrez et soutenuz par les bras de quatre aultres princes de leur sang, vestuz en dueil excepté le cardinal, ascavoir :

» Monseigneur Nicolas de Lorraine, evesque de Metz et de Verdun, premier prince du grand dueil adestré par Monseigneur le reverendissime cardinal de Lorraine, son oncle; Monseigneur Loys de Lorraine, evesque de Troye, second prince du grand dueil, adestre de Monseigneur Claude de

Lorraine, duc de Guise, pair de France, son père; Claude de Lorraine, marquis de Maysnne, tiers prince du grand dueil, adestré par Monseigneur le duc de Longueville, son nepveu; René Monsieur de Lorraine, quart prince du grand dueil, adestré de Monseigneur François de Lorraine, duc d'Aumalle son frère. Et Charles de Lorraine, archevesque de Reims, primat des Gaules; qui devait faire l'office de l'enterrement, mais il ne peut arriver jusques au lendemain. »

« Suivait à dix pieds arrière du dernier prince, Messire Jehan du Puis-du-Fou, chevallier, bailly de Metz, conduisant les maistres d'hostelz, gentilz hommes et officiers de tous les dessus nommés, pareillement de ceulx de Madame la duchesse de Lorraine, veuve; de Madame la duchesse du Guyse; la princesse d'Orange et la marquise de Maynnes, lesquelles ne marchèrent point aux cerimonies, mais se trouvèrent aux oratoires ou on va du chasteau aux deux églises, excepté Madame la duchesse, laquelle ne bougea de sa chambre le jour de l'enterrement, assistée de Madame la princesse de Macédoine, dame d'honneur de Son Excellence. »

Le corps du feu prince étant arrivé à Saint-Georges, les dignitaires et autres assistans, placés chacun en son lieu, on chanta les Vigiles, dont les leçons furent dites par les abbés mitrés et le suffragant de Metz. Ensuite on reconduisit les princes, en cérémonie, et l'on se sépara jusqu'au lendemain.

Le mardi 17^e d'aout, le matin, furent chantées, à Saint-Georges, cinq Messes solennelles, avec l'assistance, l'ordre et la pompe accoutumées; puis à une heure après midi, tout le monde se retrouvant en la cour du palais, il fut procédé à la translation du corps, de l'église Saint-Georges en celle des Cordeiers, en observant l'ordre suivi pour les stations précédentes. « Les rues aboutissant au couvent des Frères-Mineurs étoient interceptées au moyen de grandes barrières aux-

quelles estoient adaptées de grosses torches armoyées aux armes du prince et à celles de la ville, jusqu'au nombre de deux à trois cents, outre celles des trois cents autres dont il a été parlé.»

Tout le portail de l'église des Cordeliers étoit tendu de velours noir; au-dessus de la porte principale on remarquait un vaste dais de velours noir sous lequel et contre le mur étoit dressé un riche tableau ayant quinze pieds de hauteur sur douze de large. « Au milieu estoit ung beau crucifiement de nostre Sauveur Jesus-Christ, et d'ung costé d'ycelluy estoit à genoux et mains jointes l'effigie du feu prince portraicte au naturel, et de l'autre costé estoit portraict ung lion rugissant en sa fureur, et entre deux estoient plusieurs escripteaux extraitz de la sainte escripture en la faveur du prince: entre lesquelz estoit cestuy-cy : *Leo de tribu Juda miserere mei et salva me ab ore leonis qui rugiens circuit, quærens quem devoret.* Lion de la tribu de Juda, ayez pitié de moi et me sauvez de la dent du lion qui, rugissant, rode sans cesse, cherchant quelqu'un qu'il puisse dévorer. »

Le cortége étant entré dans l'église des Cordeliers et le corps du défunt posé au milieu du chœur sous la chapelle ardente, le dais en drap d'or frisé fut placé contre la porte du chœur au dedans de l'église; les pièces d'honneur : sur une table, couverte de velours noir, disposée à cet effet entre la porte du chœur et le chef du corps, et sur laquelle étoit placée une colonne de trois pieds de hauteur, laquelle étoit destinée à supporter l'armet et à soutenir l'écu; puis les maîtres de cérémonies firent asseoir, chacun, selon son rang, sur les sièges qui avoient été préparés. Alors on chanta les Vigiles, après lesquelles l'assistance se retira en ordre de cérémonie pour se retrouver, le lendemain, dès sept heures du matin, dans la cour du palais, retourner en l'église conventuelle,

toujours en cérémonie, et assister à l'inhumation du prince décédé.

Le mercredi, 18 d'août, les états et corporations étant donc revenus, chacun à sa place marquée, on chanta d'abord quatre Messes, auxquelles officièrent les abbés mitrés; puis le suffragant de Metz, assisté de tous les abbés crossés et mitrés, célébra la dernière Messe qui fut « respondue en musique de modulation funebre autant excellemment et contemplativement qu'il est possible en ce monde, car de chascune partie y avoit cinq ou six voix à cause que tous les chantres des quatre chapelles des princes y estoient ».

Pendant cette Messe, vers le temps de l'Epître, l'aumônier chanta la Messe ordinaire du prince, où le maître spirituel, sieur de Saint-Martin, observa les cérémonies à la royale au chef du corps, tant du livre, de la paix, que des corporaux et de l'eau bénite que l'aumonier donna; c'est-à-dire qu'il présenta ces divers objets devant le cercueil, comme il les eût présentés au prince vivant, pour les baiser en signe de piété.

Après l'Evangile et l'Offertoire, on procéda à la cérémonie de l'offrande. Nous en omettrons la description ainsi que l'ordre des places assignées à chacun, dans l'église, pour la cérémonie des funérailles; ces détails ne pouvant offrir qu'un intérêt secondaire, et d'ailleurs, le cérémonial de l'offrande ayant été rapporté tout au long quand il a été parlé de l'anniversaire du duc Antoine. Peut-être seulement faut-il noter cette particularité, que les quatre princes du grand deuil qui se présentèrent à l'offrande, portant chacun un cierge de cire vierge, auquel était fiché un écu d'or, baisèrent la patène, à l'exclusion de tous les autres assistants, même des princes qui les adestraient.

L'offrande finie, maître Pierre Caroly, docteur en théo-

logie, prononça l'oraison funèbre, dans laquelle « il expliqua la puissance de la mort corporelle dominer aux grands comme aux petits, et commemora les grandes vertuz, bonnes mœurs et genereuse cousanguinité du feu prince. »

Quand on commença l'*Agnus Dei*, le maître spirituel fit dresser au milieu du chœur, et à droite du grand autel, un siège couvert de velours noir sur lequel vint aussitôt déposer le grand ordre de France placé sur un carreau de drap d'or frisé, le comte de Bische qui demeura, jusqu'à la fin de la Messe, à genoux devant cet insigne royal.

La Messe, les obsèques, les ensesemens étant achevés et le premier *Libera* chanté, les vingt gentils-hommes désignés portèrent le corps sur le bord de la fosse, puis se reculèrent de beaucoup en arrière « alors moy Lorraine, roy d'armes, allai quérir Monsieur le mareschal en son siège, lequel vint oster la petite Ordre du col de la Faincte qui estoit toujours sus le corps et la porta au comte de Bische, lequel en révérence la mist dedans la grand'Ordre; cela faict, print le carreau eslevé sur ses bras, puis fut conduit par le dict mareschal et moy jusques au grand autel sus lequel il le mist honorablement reposer ».

« Cela faict le Mareschal retourna au corps et de la main de la Faincte reprint le manipule et sceptre ducal qu'il dressa en hault, puis en tel ordre fut reconduit en son siège par moy Lorraine, qui l'avois esté quérir. Et incontinent retour-nai dire aux vingt gentilz hommes du corps : Messieurs, faictes vostre debvoir! lesquelz le prindrent, et descendirent en la fosse demourant la Faincte sus le corps et cependant qu'ilz le descendoient, on chanta le dernier *Libera* où lors commencèrent à se renouveler les lamentations, regretz et pleurs de tous les assistans et loyaulz serviteurs en telle

abondance que sans grandes larmes ne le pourrois rememor. »

« Le dernier *Libera* fini, la dernière oraison dictée et la terre jectée sus le corps par la main du suffragant de Metz, moy, Lorraine, roy d'armes, allay rassembler tous les héraux poursuyvans et trompettes soubz la chapelle ardente, en la place où estoit le corps : et incontinent Monsieur de Saint-Martin, maistre spirituel, vint au milieu du chœur où, la teste nue et levant son baston cerimonial contremont, me signifia (à haulte voix) une ordonnance laquelle j'ay icy escripte de mot à mot, pour s'en servir en pareil cas.

» Emond du Boullay? dict Lorraine, roy d'armes de très-hault, tres-puissant et tres-illustre prince François, premier de ce nom (par la grace de Dieu), duc de Lorraine marchis, duc de Calabre, de Bar et de Gueldres, marquis de Pont, comte de Provence, de Vauldement et Zutphen, etc., nostre souverain seigneur et maistre : venez tost faire vostre office. »

« Adonc moy, Lorraine, roy d'armes, party soubdainement de dessoubz ceste chappelle ardente et suyvy des héraux poursuyvans et trompettes ayant tous les bras croisez, allay faire la grande révérence sus la fosse et tous les aultres la firent ainsy apres moy, lesquelz se rengerent au pied de la fosse, et alors je marchay seul au meillieu du chœur ou j'ostai mon chapperon de dueil, puis tournant la face devers les princes, je feis troys cris interposez, l'un à moyenne voix, l'autre à plus haulte, et le dernier à très-haulte voix à scavoir :

Silence! Silence! Silence!

» Après ces troys exclamations fecialles, les deux heraulx Nancy et Vauldement, crièrent à haulte voix piteuse, l'un après l'autre, ayans osté leurs chapperons : Nostre souverain seigneur est mort, le duc est mort, le duc est mort!

» Après les heraulx moy, Lorraine, roy d'armes, criay à plus haulte voix : le tres-hault, tres-puissant et tres-illustre prince, François par la grâce de Dieu, duc de Lorraine marchis, duc de Calabre, de Bar et de Gueldres, marquis du Pont, comte de Provence, de Vauldemont et Zutphen, etc., nostre souverain seigneur et maistre est mort : le duc est mort, le duc est mort; priez Dieu pour son ame, et lors on oyoit les pitoyables clameurs des crians : hélas, le bon prince; hélas, le bon duc; hélas, nostre bon maistre! ».

« Après que par ce cry j'eü déclaré tous les tiltres du feu prince, j'appelai à haulte voix, par nom et surnom, tous les seigneurs officians aux cerimonies, leur ordonnant venir tous faire leur debvoir, comme s'ensuit :

» Messire Gerard le boutillier, chevallier, seigneur de Vigneul, grand maistre de l'hostel de nostre souverain seigneur le duc de Lorraine marchis : venez faire votre debvoir. Puis en grande révérence, il vint mettre son baston dedans la fosse, en laquelle il descendit par degrez ».

Tous les maîtres d'hôtel ordinaires vinrent l'un après l'autre mettre leur bâton dans la fosse, et successivement tous les dignitaires portant les pièces d'honneur, la grande enseigne, le panon, la cornette, y descendirent l'objet qu'ils tenaient.

Messire Humbert de Doncourt, grand écuyer, portant l'épée ducale, appelé *pour faire son devoir*, mit d'abord l'épée dans le fourreau, puis descendit dans le caveau pour la placer sur le cercueil. Les bannières des lignes paternelles et maternelles ne furent point descendues dans la fosse, mais seulement ployées et posées, debout, à l'entour et contre le mur à mesure que le roi d'armes appelait les gentilshommes qui en étaient porteurs.

» Après que toutes les lignes furent appelées, blasonnées

et ployées sur la fosse, j'appelay à haulte voix tous les officiers d'armes auxquels je diz ces mots : Vous, Nancy, premier hérault; Vauldemont, second hérault; Clermont, poursuivant, et vous trompettes noz cloches : venez tous faire vostre devoir avecque moy, Lorraine, roy d'armes du tres-hault, très-puissant et tres-illustre prince François, par la grace de Dieu duc de Lorraine marchis.

» Alors je descendy seul en la fosse, où je devesty ma cotte d'armes, laquelle je mys en grande revérence sus le corps du feu prince. Tous les aultres officiers d'armes feirent le semblable après moy l'un apres l'autre. Cela fait, monsieur le grand escuyer descendit en la fosse et reprint l'espée, laquelle il tira hors du fourreau puis la tenant en hault, cria trois foyz à haulte voix : Vive le duc! vive le duc! vive le duc! Après luy, Monsieur de Sorcy reprint la grande enseigne et en la branlant dedans le chœur cria troys foyz : Vive le duc Charles. Et cependant nous revestimes tous nos cottes d'armes et les trompettes reprindrent leurs cloches. Puis les heraulx et le poursuivant crierent tous ensemble : Vive le duc Charles.

» Après eulx, moy, Lorraine, roy d'armes, crai tout seul à plus haulte voix, publiant tous les tiltres de V. E. en la manière qui suit : Vive le duc, vive le duc, vive le duc Charles, tiers de ce nom, par la grecc de Dieu duc de Lorraine marchis, duc de Calabre, de Bar, et de Gueldres, marquis de Pont, comte de Provence, de Vauldemont et de Zutphen, nostre souverain seigneur et maistre : Vive le duc! Et alors les trompettes debvoient sonner mélodieusement, si vous eussiez esté (comme prince, heritier) en propre personne; mais à cause que, pour vostre tendre jeunesse n'y peustes estre personnellement, ils ne sonnèrent point; mais seullement reprindrent leurs cloches renversées, desquelles desployèrent les bannières armoyées, puis les esleverent en

l'air comme s'ilz eussent voulu sonner, denotant que si eussiez esté en aage et present ilz eussent sonné melodieusement ».

Après que les trompettes eurent fait leur devoir, la grande enseigne, le guidon et le panon ayant été élevés et fixés sur la sépulture, Monsieur de Saint-Amand reprit la cornette, tout le reste ne devant pas être rapporté. Alors, à haute voix, cria le roi d'armes : « Vous, Messieurs, qui avez officié et assisté aux cerimonies, retournez chascun en son renc, ainsi qu'estez venuz pour reconduire les princes du grand dueil et princes adestrans, ce qui fut fait. »

Alors on revint au palais, les princes étant précédés seulement du grand mareschal, portant le manipule ducal, du grand écuyer, portant l'épée nue, et de Saint-Amand portant la cornette. Les princes ayant déposé leurs habits de deuil dînerent dans la petite salle ducale ; les dignitaires des états et les officians dinèrent dans la grande salle où, après les Grâces dites par les prélats, entra Messire Gérard le bouteiller, chevalier, seigneur de Vigneu, grand maître d'hôtel, suivi des quatre maîtres d'hôtel ordinaires, et précédé de tous les officiers d'armes. Etant monté sur un siège élevé et tenant son bâton contremont il « proposa, devant tous les estatz, une lamentable oraison de la maison rompue dont la teneur s'ensuit le mot en mot :

« Messieurs! le tres-hault, tres-puissant et tres-illustre prince François, par la grace de Dieu duc de Lorraine marquis, nostre souverain seigneur et maistre, auquel Dieu par sa divine clémence et bonté face pardon, est mort. Vous savez tous qu'ilz vous a tres-bien entretenu et cherement aymez : aussi vous l'avez tres-bien et loyalement servy. Il a plu a Dieu le nous oster. Et pourtant, si je vous puis faire quelque

bon plaisir tant en général, comme en particulier, je my employeray de tres bon cueur. Et quant à moy aultre conseil ne vous puis donner si non que vous retirez vers Monsieur le duc Charles nostre souverain seigneur et prince naturel ou vers les Excellences de Madame et de Monsieur de Metz, ses tuteurs et administrateurs. Car, affin que vous congnoissez tous qu'il n'y a plus d'estat ny court ouverts, je romps le baston de sa maison ».

« Et alors print son baston par les deux bouts et le posant sus sa teste le rompit en deux, puis en gecta les deux boutz rompus au milieu de la salle.

» In continent moy, Lorraine, roy d'armes, environné de tous les officiers d'armes, montay sur un aultre hault siege au meillieu de la salle, puis publiay à haulte voix le dernier edict du congé de court, comme s'ensuit : Silence ! silence ! silence !

» Le Treshault, Trespuissant et Tresillustre Prince François, par la grace de Dieu, duc de Lorraine marchis, nostre souverain seigneur et maistre est mort. Sa maison est rompue : chacun se pourvoye ».

Après ce congé, le grand maitre, précédé et suivi comme il était entré, s'avança dans la salle où les princes étaient réunis ; le suffragant de Metz s'y rendit de même ayant, devant lui, tous les chantres des chapelles ducales et derrière, tous les abbés crossés et mitrés ; alors on chanta fort harmonieusement les grâces en musique, ensuite le suffragant, auquel les prélats répondirent, récita le *De profundis* avec l'oraison d'usage. Ce dernier devoir achevé, les princes allèrent chez Madame, où se trouvaient réunies toutes les princesses ci-dessus nommées ; les autres états se retirèrent chacun en son

logis et alors « fut accomplie la fin de toutes les ceremonies de feu, de très-heureuse mémoire le sage duc François, duquel je prie Dieu, le Créateur, de vouloir recevoir l'ame en la gloire eternelle de son divin Paradis. Amen. »



VIII.

POMPE FUNÈBRE DE CHARLES III.

Les deux princesses Claude de France, épouse de Charles III, et Christine de Danemark, sa mère, décédées, la première en 1574, la seconde en 1590, étaient allées prendre place sous les dalles de l'église Saint-François, lorsqu'en 1608 la Lorraine fut appelée à rendre les derniers devoirs au souverain qui l'avait gouvernée pendant un règne de soixante-trois ans. Fondateur de la chapelle ducale, il ne put être descendu, dans le caveau, immédiatement après sa mort, les travaux de construction étant à peine sortis de terre. Il alla, pendant trois ans, dormir à côté de son épouse dans le sépulcre préparé pour cette princesse sous sa chapelle, dans l'église des Cordeliers et apparemment du côté de l'épître.

Le même Edmond du Boulay qui avait présidé aux funérailles des ducs Antoine et François, fut aussi chargé de diriger le convoi funèbre de la duchesse Claude, épouse de Charles III (93).

Il fit faire « deux candélabres tout neufs, l'un pour Saint-Georges, l'autre pour les Cordeliers, et plusieurs cents d'escuellettes de bois pour servir à ces candélabres. »

Les entrailles de la défunte princesse, si chérie des Lorrains, furent extraites de son corps et placées dans un lieu séparé, mais toujours dans l'église des Cordeliers.

Les sommes dépensées pour cette triste cérémonie se montèrent, suivant les comptes du Trésorier de Lorraine de 1574, à 886 fr. 5 gros 4 deniers (94).

Claude de la Ruelle, secrétaire des commandements du prince, puis ensuite de Henry II, fils et successeur de Char-

les III au trône de Lorraine, a laissé, de la pompe funèbre de ce duc, une description fort détaillée, imprimée à Clairliu-lès-Nancy, par Jean Savine, en 1609 (93). Nous extrairons de ce livre curieux et devenu rare les particularités qui ont distingué les obsèques de Charles III de celles du duc François, laissant de côté les cérémonies identiques.

Ce prince étant décédé le 14 mai, (96) à une heure du matin, son corps fut embaumé, puis disposé dans la salle du trépas, selon l'usage. On avait appliqué à la tête du cercueil de plomb, dans lequel avait été enfermé la dépouille mortelle du défunt, une lame de cuivre sur laquelle était gravée une inscription latine dont voici la teneur :

« Charles III, par la grâce de Dieu duc de Lorraine et marchis, duc de Calabre, Bar, Gueldres, etc., fleur de prudence, défenseur de la religion, amour du peuple, délices de l'Univers chrétien, digne d'une immortelle vie, mais participant, hélas ! de la mortalité ; décédé : il est enfermé dans ce tombeau jusqu'à ce que le jour de la bienheureuse immortalité se lève pour lui. Il vécut 63 ans 2 mois 29 jours et régna 63 ans. Il mourut le 14 mai, à une heure après minuit, l'an du Seigneur 1608 ».

Le 17 juillet eut lieu le premier convoi, c'est-à-dire, le transport du corps de Son Altesse, du palais ducal en l'église Saint-Georges. Dès le matin de ce jour, on tendit sur chacun des portails de Saint-Georges, du palais ducal et des Cordeliers un drap noir, formant un carré, de trois aunes de Paris, soutenant, au milieu, un tableau sur lequel étaient peintes en fins métaux et vives couleurs les armes au naturel de feu Son Altesse, avec le mantelet, supporté de chaque côté par un aigle ; puis au-dessous un lai de drap noir garni d'écussons couronnés, aux armes pleines de Son Altesse, environnées de l'Ordre de Saint-Michel. Ces tentures restèrent en place jusqu'au 19 in-

clus, qu'eut lieu l'enterrement de Charles III en l'église de Saint-François.

L'effigie du prince placée sur le lit d'honneur sous lequel se trouvait le cercueil était vêtue d'une chemise à grand rabat, avec revers aux bras, de chausses et d'un pourpoint, de satin cramoisi, relevé de riches broderies d'or, ayant aux boutonnières des boutons d'or chargés de diamants; d'une tunique de drap d'or frisé doublé de satin cramoisi avec franges d'or, fendue des deux côtés, descendant au-dessous des genoux et les manches retroussées près des coudes; par-dessus, un grand manteau à la royale, de drap d'or frisé d'or, enrichi d'un bord de perles de trois quarts de pied de largeur, fourré d'hermines mouchetées; fendu des deux côtés, le devant descendant sur les bottines qui étaient de satin cramoisi avec semelles de velours; le derrière ayant une queue de sept aunes de Paris, arrondie en bas, laquelle, avec sa fourrure que l'on voyait, était agencée, plissée et tombait, pendante, sur le pied du lit d'honneur. Les deux parties du manteau se joignaient sur les épaules et, des deux côtés, au moyen de quatre agraffes d'or de la dimension d'une forte main, toutes chargées de diamants grands, moyens, petits, en tables, en cœur et en pointes; le collet du manteau était rond, renversé, ayant de longueur environ cinq quarts de pied, fourré d'hermines mouchetées sur lesquelles reposait l'Ordre de Saint-Michel du roi très-chrétien.

Cette effigie portait, sur la tête, un petit bonnet rond de velours cramoisi, et par dessus une couronne à huit hauts fleurons en trèfles refendus et huit boutons à fleurons naissants entre les premiers. Elle était enrichie de vingt-quatre grands diamants en table et en cœur, de huit boutons à fleurons du poids de dix-huit, quatorze, dix, huit et six carats; de huit grosses perles en poire, semblables, placées sur les hauts

fleurons et chacune du poids de dix-huit carats ; de huit grosses perles rondes du poids de huit carats l'une, enfin d'une grande quantité de moyens, de petits diamants et de grosses perles rondes.

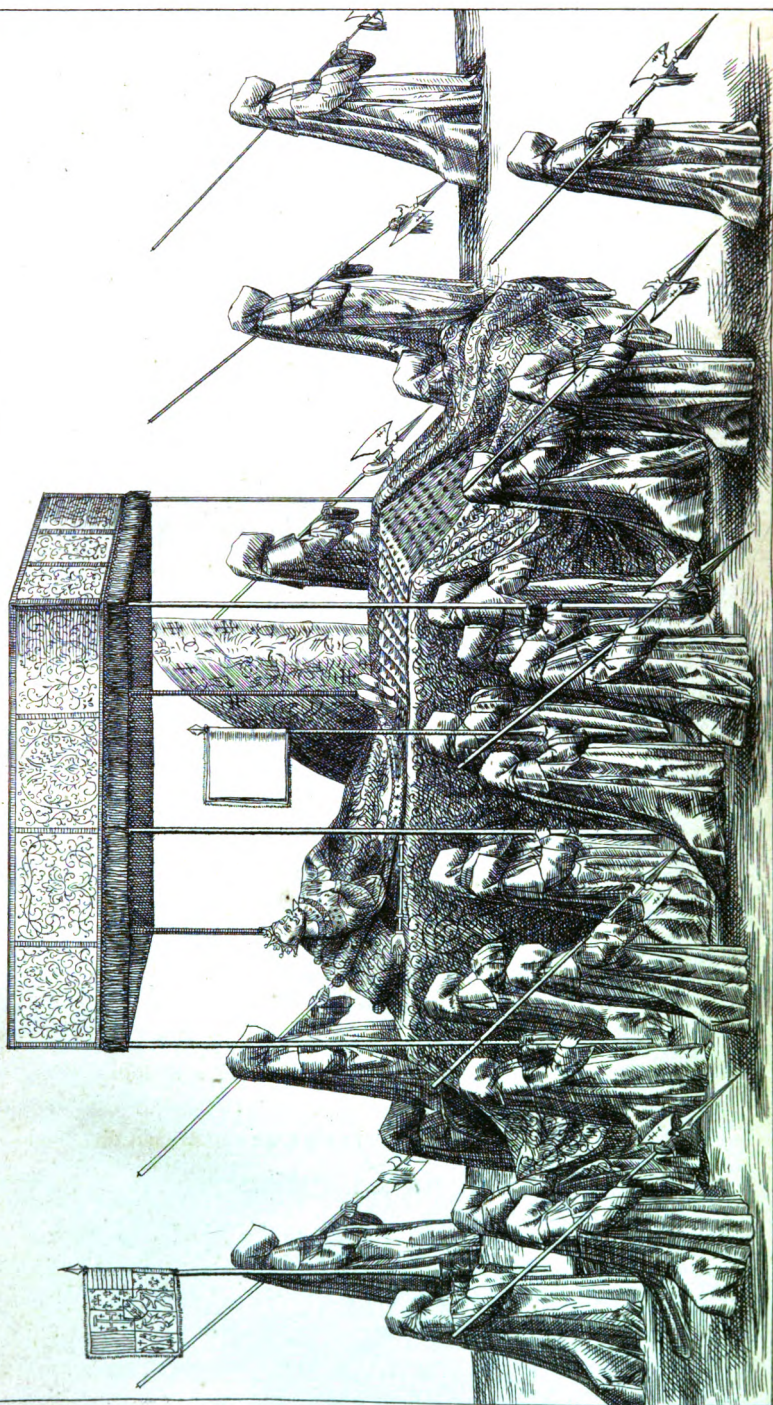
Deux oreillers de drap d'or frisé d'or, posés l'un contre l'autre, sur le chevet, soutenaient le dos de l'effigie ; sur un autre oreiller aussi de drap d'or frisé d'or et placé sur les deux premiers, reposait la tête. Ces trois oreillers étaient enrichis, à chaque corne, d'un bouton d'or garni de diamants, au lieu de houppes et de glands.

L'effigie avait les mains jointes. Au quatrième doigt de chacune était un anneau surmonté d'un beau diamant en table. Celui de la main droite pesait treize carats ; l'autre, onze et demi.

A la droite de l'effigie était le sceptre d'or à un alérion d'or, au bout ; à la gauche, la main de justice aussi d'or ; ces deux objets posés chacun sur un oreiller semblable à ceux dont il vient d'être parlé.

Il ne faut pas omettre que pendant l'exposition de l'effigie, dans la salle d'honneur, il y avait au pied du lit, sur un petit banc couvert de drap d'or, une croix haute de deux pieds et demi, toute chargée de diamants de diverses grandeurs, de perles rondes et en poires, accostée des deux chandeliers, de deux pieds un quart de hauteur, aussi partout garnis de diamants.

Sur l'autel, dressé dans la salle d'honneur, tout tendu d'ornements de velours violet brodés d'or et d'argent et surmonté d'un dais de toile d'or frisé mi-parti de toile d'argent frisé d'or et velouté de soie violette, était une garniture de six chandeliers d'argent doré, ciselé et émaillé ; une croix haute de deux pieds un quart, toute chargée de diamants, de grosses perles rondes aux bords et, au bas, d'un rubis de la grosseur



LE CORPS DE CHARLES III. PORTÉ AU CAVEAU DUCAL.

Joh. I. Christophe, sculp.

d'une forte noix, et une paix aussi toute chargée de diamants avec des perles sur les bords.

Tous les bijoux d'or enrichis de diamants, dont il vient d'être parlé, y compris une couronne, aussi enrichie de pierres, qui était sur l'armet timbré, furent évalués à la somme de cinq cent trente-deux mille écus.

Le chœur de l'église des Cordeliers fut tendu de velours noir à la hauteur de deux toises environ ; contre le dernier lai et tout à l'entour fut placé un autre lai de drap d'or garni d'écussons aux armes pleines, couronnées et environnées de l'Ordre de Saint-Michel, un grand entre deux moyens, à un pied et demi de distance.

La chapelle sous laquelle était le caveau où devait être descendu le corps, à côté de celui de Madame Claude de France, épouse du prince défunt, les chaires hautes et basses du chœur et leurs accoudoirs, le devant du Jubé furent aussi tendus de velours noir. Le tenture de la nef était de serge noire de même hauteur que celle du chœur ; sur le dernier lai régnait, tout autour, un autre lai de velours noir avec écussons armoriés comme ceux du chœur. Sur les accoudoirs du jubé, on avait élevé un théâtre avec accoudoirs sur les bords. Le côté droit, à l'angle duquel et vers le chœur était préparée la chaire pour l'oraison funèbre, avait été réservé pour Madame et pour les princesses ; le côté gauche, plus élevé que l'autre, de quatre pieds, était destiné aux chantres et aux musiciens ; le tout était recouvert de velours noir.

Les parements de l'autel majeur et ceux des deux autels entrant dans le chœur, étaient aussi de velours noir croisés de satin blanc, du haut en bas ; aux deux côtés du grand autel étaient des rideaux de damas noir, le tout garni de luminaires et d'écussons.

La chapelle ardente construite au milieu du chœur était un

quadrilatère rectangle, de seize pieds de long sur onze de large, ayant aux angles quatre pilastres avec piédestaux et chapiteaux d'ordre ionique. Sur les quatre faces de chaque piédestal étaient quatre écussons aux armes pleines, relevées en bosse et blasonnées de leurs émaux et couleurs. Le corps des pilastres cannelé, percé à jour, peint en noir, de même que les piédestaux et parsemé d'alérions d'argent, de croix de Lorraine et de Jérusalem, de barbeaux adossés d'or, et d'autres ornements d'or et d'argent. Dans l'intérieur de chacun avait été placé un flambeau de cire blanche, dont la flamme, vue entre les cannelures, les faisait paraître tout de feu. Ces pilastres soutenaient l'entablement aussi d'ordre ionique. Sur la frise étaient posés seize écussons, aux armes pleines élevées en bosses, et blasonnés comme les précédents; le reste parsemé de croix, d'alérions et de barbeaux. Le plafond était formé d'un riche ciel, de toile d'or, à doubles pentes frangées d'or. La corniche soutenait plusieurs consoles faisant saillie d'un pied sur elle et supportant une plate bande sur laquelle étaient posés, à égale distance, trente chandeliers argentés et autant de croix de Jérusalem dorées, le tout chargé de flambeaux.

Sur la corniche et suivant le plan de la frise était posé un gros piédestal, haut de deux pieds, avec corniche à l'entour et par le dessus, et six moyens piédestaux faisant saillie sur les quatre faces du gros piédestal; quatre d'entre eux étaient perpendiculaires aux quatre pilastres, le tout parsemé de croix, d'alérions et de barbeaux d'or et d'argent. Sur chacun des six piédestaux moyens était une pyramide, quadrangulaire, haute de douze pieds et cannelée à jour; chaque pyramide était environnée de cinq chassiss carrés, percés à jour, posés à égale distance, selon la hauteur de la pyramide et allant en diminution pyramidale, de sorte que lesdits carrés avec les

cierges qui étaient dessus, formaient ensemble une figure pyramidale quadrangulaire ayant, de chaque côté, quatre pieds de base. Chacun des chassis était soutenu par huit consoles contre lesquelles, à l'endroit des quatre faces de la pyramide, tant du premier chassis que des second, troisième et quatrième, était posé un écusson élevé en bosse et blasonné aux armes pleines, et entre les consoles du cinquième chassis, étaient des alérions d'argent. Sur l'angle supérieur de la pyramide était placée une boule surmontée d'un double CC couronné d'or, duquel sortait une croix de Lorraine aussi d'or.

Entre les six pyramides dont on vient de parler, s'élevait un nouveau piédestal quadrangulaire long et large comme le gros piédestal, mais allant en diminuant, faisant, à ses angles montants, un sixième de circonférence de cercle, ayant six pieds de hauteur et soutenant une forme de chapiteau dorique sur lequel était posée une septième pyramide plus grande que les autres, ayant de hauteur dix-huit pieds et *élaborée* à proportion d'icelles. Entre deux des six pyramides ci-dessus décrites, était posée une croix de Lorraine d'or, haute de cinq pieds, portée par deux barbeaux couronnés, qui lui servaient de soubassement, ornée, aux angles et aux extrémités de ses croisons, d'alérions d'argent et chargée de cierges de cire blanche. Toutes les corniches, soubassements, chapiteaux et autres moulures de la chapelle ardente étaient, partie dorées et partie argentées. De part et d'autre de cette chapelle, il y avait douze grands chandeliers d'argent, soutenant des cierges de cire blanche et garnis de doubles armoiries. En somme, la chapelle ardente fut chargée de deux mille cierges de toute dimension et disposés de manière à former une figure pyramidale quadrangulaire. « Et estant, écrit de la Ruelle, le tout percé à jour comme a esté dict, lorsque les dits cierges et flembeaux furent alluméz sembloient estre

une seule flamme, comme si le tout eust esté en feu, sans qu'il en soit arrivé aucun inconvénient ny faire peine aux assistants pour le bon ordre que donna le sieur Jean-Baptiste de Stable, mathématicien de feu Son Altesse, qui fut l'inventeur de ceste chapelle ardente, non moins somptueuse et d'excellente architecture que celle de Saint-Georges, de laquelle il avoit aussi donné l'invention.»

Au surplus, au-dessus et joignant les tendues du chœur et de la nef de ladite église Saint-François, « regnoient landres de bois noircy toutes chargées de cierges de cire blanche, à demy pied de distance ».

Le 18 juillet, le corps fut porté en cérémonie de l'église de Saint-Georges en celle de Saint-François, où l'on chanta les Vigiles. Sur les huit heures du soir, après que tout le peuple fut sorti et les portes fermées, un des maîtres des cérémonies temporelles fit enlever, de la chapelle ardente, le lit d'honneur et l'effigie, et recouvrir immédiatement le cercueil de bois garni de velours noir, dans lequel se trouvait enfermé le cercueil de plomb contenant les restes mortels du prince, de trois draps mortuaires, l'un de toile fine, le second de velours noir croisé de satin blanc et, le troisième de drap d'or frisé d'or, garni d'un large bord d'hermines mouchetées.

L'ordre suivi par le convoi, tant du palais ducal à la collégiale, que de cette église en celle des Cordeliers, est à peu près le même que celui marqué pour l'enterrement du duc François. Il y eut cependant certaines particularités qu'il est curieux de signaler. Ainsi du portail de Saint-Georges à celui de Saint-François, on avait placé une haie de torches de chaque côté de la rue.

Dans la nomenclature des serviteurs du prince on remarque les muletiers, les jumentiers, les maîtres palfreniers, les maréchaux de la grande et de la petite écurie, les valets de

garde-robe et lavandiers; les violons, sonneurs de cornets et hautbois; les tailleurs d'habits et chaussetiers, les marchands pourvoyeurs, boulangers, pâtisseries et herbiers.

Avec les conseillers d'Etat et d'espée marchaient : M. de Couvonge, premier gentilhomme de la chambre, portant la moyenne clé dorée; M. de Martau, gentilhomme de la chambre, portant la petite clé dorée, et, avec les pièces d'honneur, derrière l'épée nue, M. de Bourbonne, grand-maitre d'hôtel portant son bâton contremont et M. de Madruche, comte d'Ave, grand chambellan, portant la grande clé dorée.

La dernière grand'Messe du jour de l'enterrement, le 19 juillet, à laquelle officia pontificalement le seigneur évêque de Toul, prélat diocésain, fut chantée en musique par les chœurs de la chapelle ducale, voix, cornets, gros haut-bois et sacboutes, hormis à l'élévation et aux thurifications faites par Monseigneur de Toul, que les musiciens de la chambre, tant voix, que luths, guitarrons et violes d'Espagne, chantaient et sonnaient (97).

L'oraison funèbre fut prononcée par le Révérend Père Léonard Perin, jésuite de Pont-de-Mousson, qui avait prononcé déjà le discours de la veille, au service funèbre de Saint-Georges. Ces deux morceaux oratoires ont été imprimés par ordre du duc Henry II, fils de l'illustre défunt.

Le corps ayant été descendu dans le caveau et placé à côté du cercueil de Claude de France, épouse du prince décédé, le roi d'armes appela l'un après l'autre tous les personnages portant quelque pièce, et leur ordonna de faire leur devoir.

Il fut, au convoi de Charles III, dérogé à la coutume ancienne rappelée par Edmond du Boulay de ne porter que seize quartiers des lignes paternelles et maternelles après le tronc; on en fit monter le nombre à trente-deux. Ainsi, aux bannières employées à l'enterrement du duc François, il faut ajouter

les suivantes, qui montrent les alliances de la maison de Lorraine avec les plus illustres maisons de l'Europe : Provence, Dannemarck, écartelé de Castille, Léon, Aragon, Sicile et Grenade ; contre écartelé d'Autriche, Bourgogne et Brabant et Flandres sur le tout ; Saxe, Brandebourg, Schleswig et Hol-sace, Honstein, Diepholt, Lippe, Hoyer ; écartelé de Castille, Léon, Grenade, Aragon et Sicile, Bourgogne et Brabant contre Limbourg et Flandres sur le tout ; Portugal, Mazovie, Milan, Ferrette, Tyrol, Hothembourg.

Toutes les pièces ayant été descendues dans la fosse et les bannières dressées sur le bord du caveau, le roi d'armes et les officiers d'armes en couvrirent l'entrée d'un drap mortuaire de velours noir croisé de satin blanc ; puis le roi d'armes ayant crié trois fois *Silence!* annonça la mort du prince en ces termes : « Le Très-Haut, Très-Puissant et Sérénissime Prince Charles, troisième du nom, par la grâce de Dieu 63^e duc de Lorraine et 50^e marchis, duc de Calabre, Bar, Gueldres, marquis du Pont-à-Mousson, comte de Provence, Vaudémont, Blamont, Zutphen, etc., notre débonnaire et souverain prince et maître est mort. Le duc Charles, troisième du nom, notre débonnaire et souverain prince et maître, est mort. Le duc est mort, son corps est ici inhumé et ses cérémonies spirituelles et temporelles sont accomplies : priez Dieu pour son âme. »

Quatre chevaux furent conduits au convoi de Charles III : le cheval de service, le cheval de secours, le cheval bardé pour bataille et le cheval d'honneur. Les trois premiers marchaient en avant des pièces d'honneur, le dernier immédiatement après et presque devant le cercueil.

Le nombre des personnes désignées par leurs charges ou emplois à former le cortège s'élevait, d'après le rôle préparé par le roi d'armes, à près de trois mille (98).

IX.

FUNÉRAILLES DE CHARLES V.

Le corps de Charles V, décédé à Welz, petite ville de l'Autriche supérieure, le 18 avril 1690, fut transporté à Inspruck, capitale du Tyrol, où il resta en dépôt parmi ceux des archiducs, en l'église des Jésuites, jusqu'à sa venue à Nancy. La cérémonie des funérailles de ce prince a été décrite sur le registre des actes capitulaires de Saint-Georges, par ordre des chanoines, pour en conserver le souvenir.

M. Willemin de Heldenfeld, grand maître des cérémonies, en a publié une relation beaucoup plus complète, laquelle fut imprimée à Nancy en 1700, chez Nicolas et René Charlot. C'est de cette dernière que nous extrairons ce qu'il y eut de plus remarquable dans la pompe funèbre de Charles V, à Nancy.

Il n'est pas hors de propos de rapporter, en abrégé, comment le corps du prince défunt fut ramené en Lorraine. Le récit des honneurs qu'on lui rendit, sur la route qu'il eut à parcourir, apprendra aux générations nouvelles de quelle considération jouissait la Lorraine et ses souverains, dans tout le reste de l'Europe.

Charles V avait, avant sa mort, témoigné le désir de reposer, avec les siens, sous les voûtes du caveau ducal de Nancy. Ce fut pour remplir les dernières intentions de son père que le duc Léopold fit partir pour Inspruck M. l'abbé Fournier, son premier aumônier; M. le comte de Custine, son premier chambellan, lieutenant-colonel de son régiment des gardes et gouverneur de Nancy, accompagnés de plusieurs aumôniers ordinaires, gentilshommes, pages et valets. Ce cortège, sorti

de Nancy le 27 février, après avoir assisté le 20, aux Cordeliers, à un service pendant lequel le célèbre jésuite Daubenton, prononça l'éloge funèbre du prince défunt, arriva au tombeau provisoire de Charles V, le 15 mars 1700. Des ordres de l'Empereur étaient parvenus à Inspruck, afin que rien ne fut omis pour rendre, à la mémoire du feu duc de Lorraine tous les honneurs que l'on reconnaissait lui être dûs.

Après de solennelles cérémonies funèbres, accomplies dans l'église où était le défunt, cérémonies auxquelles assistèrent tous les corps séculiers et religieux de l'Etat, le convoi se mit en marche pour Nancy, le 18 du mois de mars, accompagné, jusqu'à un quart de lieue de la ville, par toutes les autorités et par la population. Sur toute la route, les curés des villes, bourgs et villages où l'on couchait, venaient, en surplis et en étole, avec la croix, l'eau bénite et tous leurs paroissiens, pour recevoir le corps, le conduire en leurs églises respectives et le reconduire le lendemain avec le même cérémonial. Le prince abbé de Kempten, les magistrats d'Ulm, le duc de Wirtemberg, entre autres, se distinguèrent par les honneurs extraordinaires qu'ils voulurent qu'on rendit, sur leurs terres, à la dépouille du vainqueur des forces ottomanes, et par la générosité avec laquelle ils traitèrent le cortège qui l'accompagnait.

Arrivé à Nancy, le 5 avril, le corps fut secrètement déposé, en l'église du Noviciat des Jésuites, en attendant que tous les préparatifs de l'inhumation fussent achevés. Enfin, le 19 de ce mois, à quatre heures, après l'annonce faite, par le roi d'armes, à toute la ville, le cortège se mit en marche, et le corps fut transporté dans l'église de Pères Cordeliers, où devait avoir lieu la solennité de l'enterrement.

Ce cortège, si pompeux qu'il eût été, manquait cependant du grandiose déployé, aux funérailles des ducs François et

Antoine. Il n'y avait point d'effigie sur le cercueil ; deux seuls chevaux précédaient le corps : le cheval de secours, couvert d'un grand caparaçon de velours noir avec une croix de satin blanc, et le cheval d'honneur, dont le caparaçon était relevé de broderies d'or et d'argent et dont la tête était ornée d'une aigrette de plumes rouges et blanches ; on ne portait qu'une seule clé dorée. Les pauvres, les bourgeois porteurs de cierges étaient moins nombreux. Du reste, toutes les communautés religieuses, le clergé des paroisses, toute la magistrature, le conseil d'Etat, les gentilshommes, la milice bourgeoise, la troupe, paraissaient, chacun à son rang, comme dans les cérémonies précédentes. Deux députés de chaque ville ou lieu de Lorraine et Barrois, dans lesquels il y a bailliage ou prévôté, marchaient immédiatement derrière les chanoines de la primatiale, ceux de Saint-Georges, et l'Université de Pont-à-Mousson. Trente-deux gentilshommes portaient les bannières de trente-deux quartiers des lignes paternelles et maternelles comme au convoi de Charles III. Puis venaient les abbés crossés et mitrés au nombre de vingt-un et enfin, le prélat officiant, précédant le corps.

Le cercueil était porté par huit chambellans et les quatre coins du poêle par quatre chambellans plus anciens ; ce poêle était d'un tissu d'or de la plus grande richesse,

Le cercueil, sur lequel étaient posés, sur quatre carreaux de brocard d'or, la couronne d'or, le sceptre, la main de justice et le collier de la Toison d'or, marchait sous un dais brodé d'or et d'argent, recouvert d'un grand crêpe et soutenu par six chambellans que relevaient six autres, à distance.

A droite du corps marchait M. le comte de Raigecourt, grand veneur, portant l'étendard de Lorraine qui est de taffetas vert avec une grande croix, de satin rouge, au milieu, et

tout le reste parsemé de croix de Jérusalem et de Lorraine en broderie d'or.

A gauche, M. de Mitry de Fauconcourt, grand gruyer, portait la cornette jaune et, immédiatement derrière le corps, M. le comte d'Haussonville, grand maître de l'artillerie, paraissait avec le Pannonceau aux armes pleines de Lorraine.

Les trois premiers officiers de la couronne : M. le marquis de Lenoncourt de Serre, grand écuyer, le comte de Couvonges, grand chambellan, et le comte de Carlinford, grand maître d'hôtel, en manteaux de revesche trainant d'une aune, portaient : l'épée nue du souverain, la clé d'or, le bâton de grand-maître.

Les pièces d'honneur étaient portées, ensuite des chevaux de secours et d'honneur, par sept gentilshommes de distinction.

Derrière les princes du deuil et les gentilshommes qui suivaient, roulaient six carrosses drapés, attelés de chacun six chevaux caparaçonnés; puis, venaient les gardes-du-corps, la carabine sous le bras, et les cheveu-légers tenant leurs épées la garde en haut. Le régiment des Gardes et les Suisses en habits de cérémonie, portant la pointe de la hallebarde en bas, formaient une double haie dans toute l'étendue du convoi.

L'église des Cordeliers qui nous occupe plus spécialement avait été préalablement disposée pour la cérémonie.

Au dessus de la première porte qui regarde la rue, s'étendait un grand drap noir sur lequel était placé, supporté par deux squelettes, un cartouche renfermant une inscription à la louange du défunt.

Toute l'église était tendue depuis le bas jusqu'à la naissance de la voûte : le chœur en velours, la nef en drap noir; Une infinité de flambeaux et de bougies, remplaçaient, par

la clarté de leur lumière, le jour qu'on avait empêché de pénétrer dans l'édifice.

Au dedans de l'église on avait distribué seize grands tableaux enrichis de bordure, dont les sujets réunis formaient l'histoire abrégée de la guerre de Hongrie, et devaient servir de monuments à la valeur et à la gloire de l'invincible héros.

Entre chaque tableau il y avait deux grandes plaques d'argent, d'un travail achevé, et garnies de flambeaux. Entre ces plaques étaient des écussons aux armes de Lorraine.

Au défaut de la voûte et tout autour de l'église régnait une corniche toute chargée de bougies; et, sous la corniche, une campane, à la romaine, qui rehaussait admirablement la décoration.

Au milieu du chœur s'élevait le catafalque, de figure octogone, ayant vingt pieds de long sur treize de large. Il était enrichi de huit colonnes d'ordre dorique, portées sur piédestaux, et mesurant, avec l'architrave, la frise et la corniche, seize pieds de hauteur. Aux quatre pans des angles, s'élevaient, isolées, quatre figures représentant la Valeur, la Force, la Prudence et la Tempérance, chacune avec une inscription au-dessous.

Les autres pans du catafalque étaient remplis par des degrés conduisant à la grande estrade, laquelle montait à la hauteur des piédestaux. Sur cette estrade était placée une élévation de trois pieds, destinée à recevoir le cercueil du défunt. Ce cercueil, comme celui des princes auparavant inhumés aux Cordeliers, était couvert d'un triple drap mortuaire, de toile fine, de velours noir et d'étoffe d'or.

Au-dessus de la corniche était une attique formant socle, gorge et corniche, sur le devant de laquelle était assise une grande figure de l'Histoire, tenant une plume, d'une main, et de l'autre, un livre. On y lisait en gros caractères ces paroles

de l'Ecriture : *Quomodò cecidit vir potens qui salvum faciebat populum Israël?* Comment donc est-il tombé, cet homme puissant, qui apportait le salut au peuple d'Israël?

A côté de l'Histoire était la figure de la Renommée, avec sa trompette. De la main droite elle soutenait un grand médaillon dont la bordure, en bronze, était sculptée et dorée. Ce médaillon représentait en relief, le portrait du prince défunt.

Au-dessus de l'attique était une figure de tombeau ancien avec une urne funéraire flamboyante; quatre grandes figures, représentant autant de Vertus chrétiennes, soutenaient sur cette urne une couronne ayant sept pieds de diamètre. Enfin sur le tout régnait, attaché à la voûte de l'église, un grand dais de velours noir, des quatre coins duquel s'échappaient quatre pentes descendant fort bas et formant des festons.

Ce catafalque, de l'invention de MM. Bourdié et Révérend, était illuminé par une infinité de bougies; les colonnes étaient ornées de double CC, chiffre du prince défunt, avec des alérions, des croix de Lorraine et de Jérusalem.

Lorsque le corps arriva devant l'église, il fut reçu, à la porte, par le R. P. Nicolas Potin, supérieur majeur de sa province, assisté de six chantres revêtus, comme lui, de chappes, de velours noir, assorties de moires d'argent et enrichies d'écussons, aux armes de S. A. R., en broderies d'or. Le célébrant ayant jeté l'eau bénite, entonna le *De Profundis* qui fut psalmodié, par plus de cent religieux de son Ordre, pendant que l'on portait le corps vers le chœur et qu'on le posait sur l'estrade préparée au milieu du catafalque.

Le lendemain 20 avril, tout le monde se rendit à l'église pour y assister au service solennel. L'offrande s'y fit en la manière accoutumée, seulement le prince présenta un cierge auquel étaient attachées douze pièces d'or. L'oraison unèbre fut prononcée par le Père Daubenton, recteur du

collège des jésuites de Strasbourg. Elle a été imprimée à Nancy chez René Charlot, et ne contient pas moins de 159 pages de format in-12.

Les mercredi et jeudi 21 et 22 avril, il y eut encore service solennel, mais sans oraison funèbre. Enfin, le jeudi, après l'absoute qui suivit la Messe chantée en musique, on transporta le corps, du catafalque, dans la chapelle ducale où il devait demeurer exposé pendant une année. Cette chapelle avait été complètement tendue de velours noir. Elle n'était éclairée que par la lumière de nombreux flambeaux de cire, soutenus par des bras d'argent, entremêlés d'écussons aux armes de Lorraine et de plusieurs lustres magnifiques suspendus à la voûte. Au milieu, avait été préparée une estrade sur laquelle on déposa le cercueil du prince défunt. Toutes les marches en étaient garnies de grands chandeliers d'argent. On avait aussi transporté dans cette chapelle et disposé, avec symétrie, les pièces d'honneur et les bannières ; ce qui en augmentait la décoration et la beauté.

Le zèle, la piété et la reconnaissance des Pères cordeliers parurent avec édification durant les trois jours que durèrent les cérémonies funèbres, puis pendant les quarante jours suivants. Douze d'entre eux psalmodièrent continuellement, jour et nuit, auprès du corps et entretenrent la prière que l'Eglise appelle *Laus Perennis* pour le repos de l'âme du héros dont la dépouille était confiée à la garde de leur couvent.



X.

ENTERREMENT DE LÉOPOLD.

Le convoi funèbre du dernier duc qui devait descendre dans la sépulture de famille, préparée par Charles III, fut semblable, à quelques modifications près, à ceux dont nous avons précédemment donné la description.

On n'y vit point de lit d'honneur ni d'effigie du prince, richement habillée. Le cercueil, immédiatement fermé, fut couvert d'un triple drap mortuaire, comme ceux des ducs auparavant décédés; l'un de toile fine de Hollande, le second de velours noir traversé d'une croix en moire d'argent, le troisième enfin en drap d'or brodé, ayant aux quatre coins l'écusson aux armes pleines de Lorraine. Il semble que l'esprit de l'ordonnateur se soit appliqué surtout à la confection du catafalque.

Il invoqua le secours des arts, et les arts accoururent et semèrent leur trésors sur les noires tentures de la longue église des Cordeliers, pour en briser la monotonie, tout en leur conservant un caractère de tristesse et de grand deuil. Aux écussons uniformes, la peinture substitua d'ingénieux emblèmes; la littérature, de spirituelles devises; la Bible elle-même fut ouverte, et dom Calmet et le jésuite Waltrin, en tirèrent des textes qu'ils adaptèrent aux qualités, aux actes politiques et religieux de la vie de l'illustre défunt.

Ce fut une modification profonde dans la décoration monumentale, ce fut une sorte d'élan que prit le génie depuis si longtemps en possession de présider aux solennités mortuaires que la Lorraine toute seule, savait si majestueusement célébrer.

M. Alliot, conseiller d'Etat, grand maître des cérémonies, a recueilli, dans un volume in-4° de 396 pages, tout ce qui se rattache aux cérémonies funèbres qui ont honoré le trépas du duc Léopold. Les archéologues studieux trouveront, en cet ouvrage, beaucoup de détails intéressants et capables de les aider dans la juste appréciation de l'emploi des beaux arts pour la décoration religieuse et monumentale.

L'épithaphe de Léopold, composée par lui-même, écrite de sa propre main, et conservée dans les pièces manuscrites de M. Dordelu, est peut-être le plus complet éloge qui puisse être fait de cet excellent prince. En voici la traduction :

Arrête, passant, ne foule point aux pieds celui que, assis sur le trône, hier encore, tu environnais de tes respects. Car c'est celui qui, de parents exilés, au milieu des rochers des Alpes, naquit en 1679. Rentré dans sa patrie, par la protection de César, semblable à la colombe de l'Arche, il lui apporta le rameau de la paix, en 1698.

Par l'ordre du Dieu trois fois excellent et grand, il tira la Lorraine d'un affreux cahos ; à l'exemple de ses ancêtres il conserva sauve et sans tache la Religion une, vraie, apostolique, romaine ; pendant que la guerre dévastait l'univers presque en totalité, il maintint la patrie dans une parfaite tranquillité. Il protégea et augmenta le Clergé ; il releva et restaura la noblesse ; il gouverna son peuple en juge et en père.

Ici repose Léopold, qui n'oublia jamais qu'il était poussière, qu'il devait retourner en poussière et subir le jugement de Dieu.

Qu'il repose en paix.

Si les sujets sont contents d'un tel Duc,

Qu'ils prient pour lui.

Une main étrangère écrivit en tête de cette épithaphe :

A Léopold premier,

Pieux auteur de cette belle et sépulcrale inscription.

Que nos derniers neveux apprennent des Grands Hommes, que rien n'est digne d'une éternelle mémoire, que cela seul qui est fait pour Dieu et la République.

Et au-dessous, la même main ajouta ces mots :

Hélas ! il entra dans la voie de toute chair, en 1729 (99).

Les juges-consuls de Lorraine et Barrois et le corps des marchands de Nancy, voulant donner une marque éclatante de leur zèle pour la gloire de Léopold, et de leur reconnaissance pour les avantages que sa protection avait procurés au commerce, choisirent l'église des RR. PP. Cordeliers, où le corps du souverain défunt était exposé, pour y faire célébrer un service solennel, qui eut lieu, le 20 juillet, à neuf heures du matin.

Une décoration spéciale avait été préparée pour cette funèbre cérémonie. Afin de la rendre plus complète, on avait placé sous les cartouches du rang inférieur, une suite de médaillons représentant nos anciens ducs, peints en bronze, d'après la suite métallique de M. de Saint-Urbain. Ils étaient portés par des aigles de grandeur naturelle. On y avait joint des inscriptions indiquant, d'une manière abrégée, le caractère de ces princes, convenant à chacun d'eux, mais encore à Léopold, auquel il semblait s'appliquer naturellement. C'est cette double application qui a dirigé la composition de ces caractères, dont le P. Waltrin est l'auteur. Il en a tiré le fond de l'ouvrage de Nicolas Clément, et a formé une sorte de mnémonie *de la vie des ducs de Lorraine* (100).

La Duchesse douairière de Léopold.

Pendant que la mort emplissait de ses victimes princières le caveau de la famille ducale de Lorraine, le temps, cet autre destructeur, et la politique des hommes, non moins dévastatrice, hâtaient la vie de la Lorraine comme nation indépendante et lui préparaient une transformation à laquelle il lui fallut se résigner. On le sait, en effet; sept ans ne s'étaient point écoulés depuis la mort de Léopold que Nancy, déchue

de son plus beau titre et désormais orpheline, avait reçu, dans ses murs, Stanislas, surnommé le *Bienfaisant*, mais souverain de transition qui, tout en reproduisant en sa conduite, les vertus qu'avaient le mieux pratiquées les anciens ducs et les avaient rendus chers aux Lorrains, ne travailla pas moins avec une ardeur fanatique à en effacer le souvenir. Et bien faut-il reconnaître que dans la tâche imposée, par son gendre, au roi de Pologne, le chancelier de la Galaizière, homme rempli de zèle et de sagacité, dit M. Bégin, mais intéressé, despote, disposé à la violence, aux abus de pouvoir, et qui devint l'objet de la haine universelle du peuple qu'il avait rendu taillable à merci, ne l'aida que trop énergiquement. A la Lorraine agonisante, il ne fut plus permis de manifester son amour, sa reconnaissance et ses regrets, du moins avec cette expansion naïve et si affectueuse qu'elle avait déployée aux jours de son indépendance et de sa nationalité. Ainsi, lorsque la duchesse Elisabeth-Charlotte d'Orléans, douairière de Léopold, morte le 23 décembre 1744, fut amenée aux Cordeliers pour y reposer, à côté de son auguste époux ; Stanislas fit prendre le deuil à sa cour ; un service funèbre, pour lequel Girardet déploya tout son talent, eut lieu pour le repos de l'âme de la princesse, l'idole des Lorrains, dernier débris de cette souveraineté ducale « qu'on chérissait d'autant plus qu'on s'en éloignait davantage », et les murs du sanctuaire retentirent des louanges de l'illustre défunte. Mais, de cette décoration princière, préparée pour la cérémonie de l'enterrement, les inscriptions, devises, symboles, composés par M. l'abbé Vuillemin, destinés à orner le catafalque et à tapisser les murailles de l'église, furent supprimés par les ordres de M. de la Galaizière, qui avait exigé qu'on les lui soumit. Il craignait sans doute que ces inscriptions ne rappelassent trop vivement des souvenirs qu'il voulait effacer et n'attisassent une douleur qu'il

cherchait plutôt à étouffer. Ce ministre tyran défendit aussi l'impression de l'éloge funèbre de la duchesse, qu'avait prononcé, pendant la cérémonie, le Révérend Père Cuny, de la Compagnie de Jésus. Par un heureux hasard, une des rares épreuves, imprimées, de ces inscriptions, peut-être la seule échappée à l'inqualifiable dureté de la Galaizière, est tombée entre les mains de M. Noël dont elle enrichit les collections lorraines. L'obligeance extrême de cet érudit nous procure la jouissance d'offrir à la Société d'archéologie la traduction française de ces compositions latines jusqu'ici demeurées presque inconnues.

Elles sont au nombre de douze et devaient être, avec leurs décorations de devises et d'emblèmes, disposées dans la nef, six de chaque côté.

Les emblèmes des tableaux du côté de l'Evangile étaient : 1° une grande et brillante comète; 2° une croix de Lorraine surmontée d'une couronne fermée et entrelacée d'un lys; 3° deux cœurs unis et liés par une branche d'olivier, — deux flambeaux liés, ornés, l'un d'alérions, l'autre de fleurs de lys, tous deux renversés sur leurs mèches et rallumés par le soleil; 4° un arbre, ouvert à sa souche, d'où coule un baume précieux; 5° une grande aigle prenant son essor vers le ciel et au-dessous trois aiglons, — le soleil parcourant les douze signes du zodiaque; 6° un phénix sur un bûcher embrasé et, à côté, une urne sépulcrale.

Les devises : 1° *Talem vix sæcula norunt*; 2° *Renovatus splendor utrinque*; 3° *Hæc paces habuere bonæ, — Junxit amor virtusque revinxit*; 4° *Miseris fluxit ab ortu*; 5° *Matre docente viam, — Hinc passim lucidus ordo*; 6° *Ad funus — ad aras*.

Les inscriptions :

1^{re}. Qui trouvera une femme forte ? *Prov.*

La Lorraine et ensuite la principauté de Commercy acceptèrent, comme un don du Ciel, Elisabeth-Charlotte de Bourbon-Orléans, unie à un Solomon. Enlevée à ces deux pays par une mort cruelle, elle vivra éternellement dans l'amour de l'un et de l'autre.

2^e. Son époux est illustre dans l'assemblée des justes. *Prov.*

Sa naissance et la célébrité de son nom placèrent Léopold au rang des premiers souverains de l'Europe; le grand nombre de ses belles actions le fit paraître au monde comme l'émule de ses héroïques ancêtres, et l'éclat de ses vertus comme un prince admirable. Son auguste alliance avec Elisabeth d'Orléans fut environnée d'une magnifique splendeur.

3^e. Le cœur de son époux repose en elle sa confiance.

Ces époux unis non seulement par une alliance royale, par un résultat heureux de la paix de Riswick, mais par la foi conjugale et inviolable, par un amour chrétien, unique, éternel, arrachés l'un à l'autre par le trépas, sont enfin réunis dans la béatitude éternelle.

4^e. Elle ouvrit sa main à l'indigence. *Prov.*

Emule de sainte Elisabeth, sa patronne, elle environna d'une bienveillance maternelle les veuves, les orphelins, les pauvres; elle cacha ses aumônes dans le sein des malheureux. Une main divine, dans le Ciel, rendra au centuple à la droite, le bien que la gauche a ignoré.

5^e. Elle a considéré les sentiers de sa maison. *Prov.*

Grande aux yeux des peuples, plus remarquable encore dans l'intérieur de sa maison; Mère exclusivement attentive à l'éducation de ses enfants royaux; sans cesse occupée de l'honneur de la religion, surtout parmi les siens, gardienne vigilante et austère de la véritable vertu et de la paix dans sa demeure.

6^e. Au dernier jour elle sera dans la joie. *Prov.*

D'une piété solide, l'approche du trépas ne l'effraya point; la mort se précipita pour la frapper; mais tandis que par un effort suprême elle fixe la destinée d'une si grande princesse, après de chrétiennes funérailles, la Vertu ouvre le Ciel à cette âme mûre pour lui, mais qui méritait de ne point mourir.

Ici repose, entre les tombeaux des Princes de Lorraine et avec le

Duc Léopold, pleurée de tous, celle dont une pompe funèbre digne a honoré les cendres.

Du côté de l'épître, les emblèmes des tableaux étaient : 1° Un aigle près du soleil; 2° la couronne céleste; 3° une boussole placée sur le gouvernail ou la proue d'un vaisseau et tournée vers l'étoile polaire, — une aigle tenant dans ses serres la foudre de Jupiter; — 4° une abeille sur une fleur; 5° une cep de vigne chargé de feuilles et de fruits, — une main sortant d'une nue qui arrose diverses plantes vues dans un parterre; 6° un grand cèdre.

Les devises : 1° *Cominus accedit*; 2° *Quot sidera in una*; 3° *Quo recta regit sidere*, — *Parum castis inimica fulmina mittit*; 4° *Aris indefessa laborat*; 5° *Decus addit apesque colono*, — *Viventes sequitur prima benignitas*; 6° *Adverso flatu nescia flecti*.

Les inscriptions :

1^{re}. Elle est plus précieuse que ce qui s'apporte des extrémités du monde. *Prov.*

De la race royale de France, fille et mère de sages Princes, émule des vertus de famille qu'elle sut enseigner, honneur et amour de son pays et de la Lorraine, tutrice et douce félicité de ses sujets.

2^o. Ses fils se sont levés et l'ont proclamée bienheureuse. *Prov.*

3^o. Elle a ouvert sa bouche à la sagesse. *Prov.*

Elève et gardienne de toutes les vertus, des biens innombrables qui découlèrent de cette royale source, les plus abondants tombèrent sur le peuple lorrain dont elle fut Régente pendant une année. Ceux de Commercy, dont elle fut la dernière souveraine, la regardèrent toujours comme un modèle de clémence et de bénignité; non moins sévère contre le vice, elle éloigna le crime de ses Etats, en refrenant la licence vagabonde.

4^o. Elle a cherché la laine et le lin, et les a travaillés de ses mains ingénieuses. *Prov.*

Pour embellir les temples saints, ornés déjà par sa piété, ses vertus,

ses exemples, elle les combla de nombreuses et remarquables richesses. Sans cesse attentive à l'honneur du sacerdoce chrétien, elle ajouta beaucoup à la splendeur des cérémonies et des sacrifices.

8°. Elle a donné à ses serviteurs de la nourriture et des vêtements.

Prov.

Protectrice, consolation, délices de la famille royale, excellente mère, elle regarda ses fidèles serviteurs comme la prune de son œil, comme son âme ; vivante, elle les gratifia de sa riche munificence ; mourante, elle les récompensa royalement par les ressources que son testament sut leur assurer.

6°. La force et la beauté forment son vêtement.

Celle qu'une foi rare, la justice, la vérité pure n'ont jamais niée pour leur compagne, ne sera point, dans les âges futurs, oubliée, dépourvue d'ornements ; par l'amour de la chasteté, la gravité du veuvage, de même que, dans les entreprises difficiles et nobles, par l'égalité d'une âme chrétienne et une imperturbable persévérance.



XI.

TRANSLATIONS

AU CAVEAU DES CORDELIERS DES RESTES MORTELS

DE PRINCES LORRAINS.

§ 1^{er}. — Princes inhumés à St.-Georges.

Les moments arrivaient où la pensée première du fondateur de la chapelle ducale allait recevoir une complète réalisation. En préparant une demeure dernière non seulement pour lui et pour sa postérité, mais encore pour ses ancêtres dont il prétendait réunir les cendres dispersées sur le sol de la patrie, sans doute son génie pressentait les événements futurs et pénétrant dans l'avenir, voyait les restes précieux des ducs, ses prédécesseurs, chassés de leur sépulture première ou, exposés à une lamentable dispersion, peut-être à des profanations sacrilèges, s'ils s'obstinaient à y rester. L'insigne col-légiale de Saint-Georges, déjà blessée par les coups que Léopold lui avait portés, allait disparaître pour toujours de la liste des monuments du vieux Nancy. François III, devenu grand duc de Toscane, informé de la sentence de démolition, portée par Stanislas, contre l'église qualifiée primitivement de *chapelle ducale* et qui renfermait plusieurs tombeaux des ducs lorrains; ayant à cœur, dit l'abbé Lyonnois, de réunir les cendres de ces princes dont la suite sera gravée à jamais chez une nation de laquelle ils firent toujours les délices ainsi que l'admiration de l'étranger; voulant leur marquer sa vénération, chargea M. Hubert Charvet de Vaudrecourt, ancien conseiller en la cour souveraine, de se rendre, de sa part, en

ladite église de Saint-Georges, et là, en présence des personnes de considération qui s'y trouveraient, reconnaître les monuments de ses aïeux, les faire enlever ainsi que les cendres et les ossements, les faire transporter et déposer dans le caveau des Cordeliers, sépulture ordinaire de ses prédécesseurs.

En conséquence, le 4 février 1743, à 9 heures du soir, après reconnaissance préalable des urnes funéraires et des cercueils, M. de Vaudrecourt, assisté de Messire Jean-Claude, comte de Bouzey, prélat domestique de Sa Sainteté, grand doyen de la primatiale; de Messire Joseph de Willemin de Heldenfeldt, habitué à la paroisse Saint-Epvre, fit transporter de la collégiale de Saint-Georges, au caveau de la chapelle ducale, en l'église des Frères-Mineurs, plusieurs petites urnes renfermant :

La première : les cendres de Jean I^{er} de Lorraine, mort en 1390, et de Nicolas d'Anjou, mort en 1473.

La deuxième : celles de Charles dit II, mais I^{er} depuis Gérard d'Alsace.

La troisième : celles de Marguerite de Bavière, femme dudit Charles.

La quatrième : les cendres de Marie de Bourbon, femme de Jean d'Anjou.

Deux grands cercueils de plomb recouverts d'un autre cercueil de bois de chêne : le premier renfermait le corps du sérénissime duc Henri II, mais qui est le premier de ce nom de la maison d'Alsace. Le deuxième renfermait le corps de la princesse Marguerite de Gonzague, son épouse. Sur chacun de ces cercueils étaient posés : le cœur, enfermé dans une boîte de plomb et aux pieds d'iceux les entrailles de chaque corps contenues dans une petite caisse.

Une caisse de plomb renfermant les entrailles de Charles-le-Hardi, duc de Bourgogne.

Toutes les urnes ont été placées selon l'ordre chronologique et étiquetées par des plaques de bronze, en allant de la droite à la gauche du caveau.

Les deux cercueils ont été déposés, sur leurs grilles, au côté droit du caveau et les boîtes renfermant les cœurs, attachées sur les caisses contenant les entrailles, posées sur chaque cercueil respectif.

Le procès-verbal de cette translation, dont l'original existe aux archives du département, est transcrit en entier dans Lyonnois (101).

§ 2. — Princes inhumés à Vaudémont.

La collégiale de Vaudémont avait reçu les mortelles dépouilles de plusieurs princes de la maison de Lorraine. Aux dix chanoines précédemment établis en cette église, Henry, *cuens* de Vaudémont et Ysabelle de Lorraine, en avaient ajouté cinq autres par un acte de fondation daté de l'an 1325, indiction 12^e. Plus tard, en 1451, une bulle du pape Nicolas V avait exempté la collégiale de Vaudémont de la juridiction épiscopale. Mais voici que dès le commencement du mois d'avril 1761, l'extinction totale du chapitre de cette église, la dispersion des chanoines, la mise, du chapitre de Bouxières-aux-Dames, en possession de tous leurs biens et titres, l'enlèvement de tous les effets et mêmes des vitres de la maison de Dieu, l'abandon total de ce vénérable sanctuaire avaient eu lieu, par autorité du roi de Pologne, beau-père du roi de France, sans même que l'évêque diocésain en eût été prévenu. Et cependant, l'art. 19 des conventions arrêtées, à Vienne, le 28 août 1736, porte, en termes formels que : « les

fondations faites en Lorraine par S. A. R. ou par ses prédécesseurs subsisteront et seront maintenues tant sous la domination du roi, beau-père de sa Majesté Très-Chrétienne qu'après la réunion à la couronne. »

Dans un tel état de choses, il n'était plus possible de laisser à leur premier sépulcre les ossements des princes qui avaient choisi Vaudémont pour le lieu de leur dernier sommeil. Des ordres furent donnés, et les 20, 21, 22 avril 1762, après la reconnaissance préalable des tombeaux et les précautions d'usage, on transporta de Vaudémont à Nancy, dans deux caisses séparées, peintes à l'huile au dedans et au dehors, les restes de Henry III, comte de Vaudémont et ceux d'Isabelle, princesse de Lorraine son épouse : les ossements d'Antoine, comte de Vaudémont et le cœur de Marie, comtesse d'Harcourt, son épouse (102).

La politique de la Galaizière et ses dispositions hostiles ne purent arrêter les manifestations d'attachement, de reconnaissance et de persévérante affection que donnèrent, sur toute la route, le clergé et les habitants des campagnes aux reliques vénérées que l'on ramenait au caveau ducal où elles furent solennellement descendues (103).

Ce fut pendant cette triomphale pérégrination que retentit ce cri significatif, conservé dans les fastes de l'histoire de Lorraine par le Père Husson, témoin auriculaire. « Nous apportons dans le tombeau de l'auguste maison de Lorraine, dit ce religieux (104), les restes mortels des sérénissimes princes de Vaudémont, au milieu des sanglots et des regrets de leurs anciens dépositaire : nous recueillons, sur les draps mortuaires, les larmes abondantes, les lugubres hommages des habitants de la campagne qui accouraient en foule sur notre passage : les aspersions, les harangues et les prières des pasteurs accueillaient partout le convoi funèbre : une femme de

Vézélise toute éplorée, et comme hors d'elle-même, demanda : *Où conduisez-vous nos princes?—Chez nous, lui répondis-je.—Ah ! mon père, vous voulez donc avoir chez vous toute la Lorraine ?*

§ 3. — Cœurs et corps déposés en l'Eglise du Noviciat des Jésuites.

L'Ordre des Jésuites ayant été supprimé en France, le noviciat que ces Pères possédaient, à Nancy, dût recevoir une autre destination. En conséquence et par ordre de la cour de Florence, on fit, le 25 mars 1772, du caveau de la chapelle de l'église du Noviciat, dite des princes, en celui de la chapelle ducale, aux Cordeliers, la translation des cendres précieuses qui s'y trouvaient enfermées. C'étaient : le cœur du cardinal Charles de Lorraine, légat du Saint-Siège, évêque de Strasbourg et de Metz, décédé le 24 novembre 1607 ; celui du grand-duc Charles III, duc de Lorraine, de Bar, de Calabre et de Gueldres, mort en 1608 ; celui de la princesse Antoinette de Lorraine, duchesse de Juliers, Berg, Clèves, etc., décédée en 1610 ;

Le corps entier de la princesse Dorothee, fille du duc François I^{er}, sœur du grand-duc Charles III, épouse d'Ernest, duc de Brunswick, morte en 1621 ;

Le cœur du duc Charles V, décédé en 1690 ; celui du prince Léopold-Clement, fils de Léopold et frère aîné de l'empereur François I^{er}, décédé en 1725 ; enfin : celui de S. A. R. le duc Léopold, décédé en 1729.

La translation de ces restes mortels d'excellents princes se fit avec une pompe qui rappelait celle des funérailles d'Antoine et de Charles III (105). L'église des Cordeliers fut richement tendue d'ornements de deuil et décorée d'inscriptions

latines composées par Jean-François Maigret, prêtre de Toul, professeur de quatrième au collège de Nancy. Ces inscriptions ont été imprimées sur une feuille de quatre pages, petit in-folio; que l'on trouve encore assez communément. Elles ne concordent pas cependant avec celles que possède, manuscrites, M. Noël, dans sa bibliothèque lorraine. C'est de ces dernières, supposées plus conformes au texte original, que nous donnons la traduction.

Au-dessus de la porte d'entrée de l'église des Cordeliers, on lisait :

Pierre Léopold, fils de François I^{er}, empereur des Romains, roi de Hongrie et prince de Bohême, archiduc d'Autriche et grand-duc d'Etrurie, etc., a fait transporter, de l'église du Collège de Nancy, dans ce temple, le corps de Dorothee de Lorraine, épouse d'Ernest, duc de Brunswick, qui subit sa destinée l'an du Seigneur MDCXXI, et les cœurs de Charles III, duc de Lorraine et de Bar, surnommé le Grand, mort en MDCVIII.

De Charles, cardinal de Lorraine, légat à latere du Siège Apostolique, évêque de Strasbourg et de Metz, décédé en MDCVII.

D'Antoinette de Lorraine, duchesse de Juliers, Clèves, etc., morte en MDCX.

De Charles V, qui vécut assez pour sa gloire, trop peu pour les siens et mourut l'an MDCLXXX.

De Léopold I^{er}, le Salomon de la Lorraine, mort en MDCCXXIX.

De Léopold-Clément, fils aîné de Léopold, digne déjà de commander à l'univers, lorsqu'une mort prématurée l'enleva l'an MDCCXXIII.

Ils y resteront jusqu'à ce que, ressuscités avec ceux des autres princes et princesses inhumés en cette église, ils soient réunis à leurs âmes qui les ont précédés dans la céleste béatitude éternelle due à la piété héréditaire des princes de Lorraine.

An MDCCLXXII.

A droite et à gauche, en entrant dans l'église, on lisait les inscriptions générales suivantes en vers héroïques :

Rome élève jusqu'aux nues ses Scipion, foudres de Mars ; ici, pour les Lorrains, se rencontre un fécond sujet de louanges. Le cœur de Charles; tandis que le Turc féroce poursuit les derniers destins de

Vienne et fond sur elle avec ses armées victorieuses, ce héros, car c'est lui, avec des forces bien inférieures, porte un effroyable carnage dans les camps des Musulmans. Nouveau Scipion, il commande à la Fortune, renverse les forteresses ottomanes et fait craindre au croissant, pâle de sa défaite, les horreurs de l'éternelle nuit. O Rome ! tu t'enorgueillis d'un seul Titus ! Pour les Lorrains, il y eut autant de Titus qu'il y a de ducs dont les restes inanimés reposent ici. Pour eux, il n'y eut de jours sereins que ceux qu'ils marquèrent par des bienfaits.

Passant, ne crois pas que ces cœurs qui ont fait la félicité de la nation lorraine, illustres par des triomphes guerriers, plus illustres par une tendre piété, sont éteints à jamais ! Ils battent encore dans les poitrines de dignes rejetons. Ils battent maintenant, heureuse Germanie, dans le sein de ton JOSEPH ; ils battent pour les heureux Toscans ; ils passeront de ta poitrine, magnanime Léopold, dans celle de tes derniers neveux.

Ils battent, pour les Lorrains, dans le cœur de la Dauphine qui, devenue mère, ne sera pas désavouée par ceux dont elle tient la vie. Tandis que l'aigle, de ses regards avides, semble absorber le soleil des Francs, ses étincelles éthérées et ses puissants rayons, il les rendra à cette flamme par laquelle la cendre des aïeux revivra dans leur postérité, et rallumera pour nous des feux délicieux.

Sur la base de l'urne qui renfermait les cœurs et se trouvait placée sur le catafalque :

Noble Vase, combien tu t'enorgueillis de presser ces cœurs augustes ! ces cœurs si grands dans les combats, plus grands en faisant le bonheur de ceux qui leur appartenaient ! Urne précieuse ! tu renfermes les éternels amours des Lorrains !

Au-dessous de l'urne principale étaient disposées des inscriptions particulières, relatives à chacun des personnages dont les cendres allaient être descendues dans le caveau ducal. Ces inscriptions étaient reproduites sur des cartouches espacés, de part et d'autre, sur les murailles de la nef.

Lorsque le cortège fut réuni et avant de quitter l'église des Jésuites, devenue paroisse Saint-Nicolas, pour se rendre aux Cordeliers, avec les cendres des princes et des princesses,

Monseigneur Drouas, évêque de Toul, premier prélat en la cour souveraine, ouvrit la cérémonie par un discours remarquable auquel répondit M. le comte de Rouvrois, chef de la commission. L'auditoire dût être noblement impressionné, lorsqu'après avoir rappelé, avec une chaleureuse animation, les titres des illustres morts à l'admiration et à l'amour des Lorrains, le prélat fit entendre, à la ville de Nancy, cette brillante apostrophe :

« Ville célèbre, embellie de tant de monuments, enrichie de tous les dons qu'a pu verser dans ton enceinte la main généreuse et bienfaisante de Stanislas, pour accroître sa splendeur jusqu'à devenir l'émule de la capitale de la France; glorifie-toi de la magnificence de tes édifices, de la décoration de tes places, de l'élégance fastueuse de tes portes; glorifie-toi des augustes sénats que tu possèdes, de la noblesse illustre que tu rassembles, des Académies qui t'éclairent, de cette Université qui étendra ta renommée, de ces ressources en tout genre que tu réunis à la gloire de la religion, à l'instruction et à la sanctification des peuples, à l'honneur de toutes les sciences, à l'éducation de la jeunesse, à la culture des beaux-arts, à l'accroissement de ton commerce, au bien de l'humanité, à tous les malheurs publics, à tous les besoins particuliers, au soulagement de tous les maux, de toutes les infortunes. Moins glorieuse encore par tous ces avantages que par le titre et le renom de *ville fidèle* à tes maîtres, *urbs fidelis*! Que n'es-tu toujours, comme autrefois, la cité des justes? *civitas justis*! Partout où se portent mes yeux, ils ne rencontrent que des témoignages du zèle et de la piété de tes souverains. Dépositaire de leurs dépouilles, te bornerais-tu à être la stérile admiratrice de leurs vertus? Ah! la voix de leurs cendres s'élèverait contre vous, N. T. C. F. Si jamais..... vous laissiez affaiblir cette antique pureté de

croyance, cet amour de la religion, cette vénération de ses mystères, ce respect pour ses lois, cette ferveur pour ses pratiques, dont ils vous ont donné les plus touchans exemples..... (106) ».

§ 4. — **Madame Anne Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont.**

Le 12 décembre 1773, le corps de S. A. R. Madame Anne-Charlotte, princesse de Lorraine, abbesse de Remiremont, douzième enfant de Léopold, décédée à Mons, le 7 novembre précédent, fut apporté à Nancy, de même que ses entrailles et son cœur, pour être déposés au caveau ducal, près du cercueil de S. A. R. Madame, son auguste mère, en exécution de ses volontés dernières et des ordres de LL. MM. II. et de S. A. R. le duc Charles son frère.

Mory d'Elvange composa, *de ce qui s'est passé à Nancy, à la mort de S. A. R. Madame Anne-Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont, etc., etc., etc.*, UNE RELATION qui fut imprimée à Strasbourg, chez les héritiers d'André Chevalier, et forme une petite brochure de 14 pages, in-12.

Après la publication de son travail, l'auteur y apporta quelques changements que possède, écrits de la main de l'auteur, sur deux feuillets in-4°. M. l'abbé Marchal, dans sa riche collection.

Comme à toutes les cérémonies funèbres des membres de la maison de Lorraine, l'éloquence et la poésie se réunirent aux beaux-arts pour honorer les funérailles de la princesse Charlotte. M. l'abbé Bexon fit son oraison funèbre; M. l'abbé Maigret, de Toul, professeur au collège de Nancy se chargea des inscriptions qu'il composa en vers latins, et que traduisit en vers français M. Lavo. Le même professeur adressa au prince Charles-Alexandre, sur la mort de sa sœur, une élogie dans la

langue de Virgile. Notre infortuné compatriote, Gilbert, la reproduisit en vers français dans l'espace de trois heures.

Ces fleurs, dont le parfum sentimental tempéra les émanations douloureuses qui s'échappaient d'un cercueil vénéré, reprendront une fraîcheur nouvelle, en ces pages, et répandront leurs charmes sur notre récit :

Inscription placée à la porte de l'église des Cordeliers le 23 décembre 1773, jour du service de S. A. R. Madame la princesse Charlotte de Lorraine

Passant, ici repose une illustre Princesse,
Ses vertus en grandeur égaloient sa noblesse :
Fille de Léopold et digne de son rang,
Sa grande âme jamais n'a démenti son sang.
Sa mère, des Bourbons vertueuse héritière,
Lui transmet sa bonté, son âme tout entière.
Pour le bonheur du monde, elle parut au jour :
Comme vous de la Terre et l'espoir et l'amour,
O Joseph : vous aussi, dont la Toscane altière
Respecte le pouvoir et vante la douceur.
Ce sang, ce même sang vous donne la naissance,
O vous jeune Dauphine, ornement de la France,
Vous Prince, de la Flandre, et la joie et l'honneur
Ah ! la mort sur nous tous a déployé sa rage,
Lorrains, votre Princesse a péri sous ses coups.
Loin de vous à regret elle coulait son âge
Et mourante, elle veut (cher et triste avantage)
Que sa cendre glacée existe parmi nous.
Sous la faux du trépas quand Charlotte succombe :
Heureux, si nous pouvions expirer sur sa tombe.

Élégie sur la mort de S. A. R. Anne-Charlotte de Lorraine, à son frère le prince Charles-Alexandre.

Sur le tombeau sacré d'une chère Princesse,
A vos pleurs un Lorrain ose mêler ses pleurs :
Puissent ces tristes vers, enfants de ma tendresse,
Mériter vos regards et flatter vos douleurs !
Consolez notre amour qui console le vôtre :

Une sœur vous restait : d'un bout du monde à l'autre
Volait avec son nom le bruit de ses vertus ;
Le Ciel la redemande : O Prince, elle n'est plus.
Sort déjà trop cruel ! à nos vœux moins contraire,
Conserve-nous la sœur dans son glorieux frère !
Mais elle vit encor, pour les Lorrains, pour vous.
Habitante des Cieux, cette sœur adorée
Garde un long souvenir et de Charle et de nous.
De rayons bienfaisans dore cette contrée,
Hélas, où son trépas cause tant de regrets !
Et du front de son frère éloigne le cyprès.
De lauriers immortels, ô fortunés présages !
Cent fois elle ombragea votre auguste visage,
Cent fois, lorsqu'aux dangers brûlant de vous offrir,
Sous des grêles de traits vous aimiez à courir,
Prodigue de vos jours nécessaires au monde :
Quand le souffre chassé de ses prisons de fer
Multipliant la mort autour d'un front si cher,
Promenait sur vos pas la foudre vagabonde,
Tremblante, elle invoquait l'arbitre des humains
Et levait vers le Ciel ses innocentes mains.
Alors au haut des airs secouant son tonnerre,
De vos rivaux sanglans, un Dieu couvrait la terre,
Il combattait pour vous, et l'aveugle trépas
Respectant votre vie, épargnant vos soldats,
Donnant à l'ennemi l'enfer pour appanage,
Confondait ses guerriers dans un vaste carnage.
D'une aile accoutumée à suivre vos drapeaux,
Autour de votre char voltigeait la Victoire :
A l'ombre de l'olive, au sein d'un doux repos,
Maintenant couronné des palmes de la gloire,
Heureux de leur bonheur, vous charmez vos Etats,
Héros, plus grand encor dans la paix, qu'aux combats,
Ah ! rivale autrefois de votre bienfaisance,
Une sœur avec vous y versait l'abondance ;
Mais vous n'enfermiez pas vos bienfaits somptueux
Dans l'enceinte des champs où l'Escaut fastueux
A longs replis d'argent traîne ses eaux tardives,
Admirant l'âge d'or qui fleurit sur ses rives,
Vos bontés s'étendaient jusqu'au sein de ces monts
Où s'enfuit, sur nos bords la Moselle orgueilleuse,

Qui, voyant ces palais, cette enceinte pieuse,
Qu'éleva, qu'embellit celle que nous pleurons,
Paraît vouloir enfler son onde ambitieuse.
Mais tandis que la Meurthe, aux flots majestueux,
Caressait le rivage, où les Lorrains heureux
Avaient vu s'élever, folâtrer son enfance,
Mille voix ont crié dans cette ville immense :
Nous n'avons plus de mère ! Et le fleuve en fuyant
A leurs cris, indigné, répond en gémissant :
Mais vous, quoique loin d'eux, vivez longtemps encore,
Vivez pour les Lorrains, vous que ce peuple adore ;
Ah ! n'allez point si tôt rejoindre vos aïeux,
Qu'une sœur aux mortels jamais ne vous envie !
Pour nous, brillez tous deux comme une étoile amie,
Le frère sur la terre et la sœur dans les Cieux.
Vous seuls avez connu cette amitié durable
Qu'entre ses deux jumeaux imagina la fable,
Elle voudrait, sans doute, avec vous tour à tour
Et quitter et revoir la lumière du jour.

Si ailleurs nous avons préféré la fidélité à l'élégance ; on comprendra qu'ici des motifs puissants ont commandé le sacrifice du mot-à-mot aux charmes de la poésie, dont on connaît les privilèges. Ne pouvant, du reste, citer l'ode de Gilbert sur la mort de la princesse Charlotte, c'eût été, en quelque sorte, offenser la mémoire de cet infortuné poète, de ne pas donner, au moins, la traduction, quoique rapidement écrite et par conséquent imparfaite, d'un poème dont le texte renferme quelque chose de si touchant.

§. 5. — **Charles-Alexandre de Lorraine.**

Le 22 octobre 1780, le cœur de S. A. R. le duc Charles-Alexandre de Lorraine, onzième enfant de Léopold, grand-maitre de l'Ordre teutonique, gouverneur des Pays-Bas, décédé à Bruxelles le 4 juillet précédent, a été déposé sur le cercueil de S. A. R. le duc Léopold, son auguste père.

Du procès-verbal de ce dépôt, dressé en triple minute, et

dont une copie, ayant appartenu à M. de Sivry, président à mortier, commissaire et procureur-général adjoint, se trouve en la possession de M. Guerrier de Dumast, il résulte que, conformément à la dernière volonté de ce prince, le cœur de Charles-Alexandre de Lorraine a été, par M. Gilles-Joseph de Warnots, abbé de Condemberg, chapelain-né de la chapelle royale et curé de la cour de Bruxelles, apporté de cette dernière ville à Nancy où, arrivé à l'heure de minuit, et après reconnaissance faite par les commissaires impériaux et les Pères Cordeliers, il a été descendu, sans aucune cérémonie, dans le caveau ducal et placé au devant du cercueil du duc Léopold I^{er}, père du défunt.

Sur l'urne d'argent, qui renfermait ce cœur, était gravée une inscription latine dont voici le français :

« Dans cette boîte est renfermé le cœur du Sérénissime prince Charles-Alexandre, duc de Lorraine et de Bar qui, né la veille des Ides de décembre MDCCXII, après avoir, pendant XL ans et aux applaudissements universels, gouverné les provinces belges, termina son dernier jour le IV. des nones de juillet MDCCLXXX.

» Laissant aux siens un immense regret, à la postérité, un grand exemple ».



La translation du corps de la princesse Charlotte, et celle du cœur du prince Charles-Alexandre, sont indiquées dans la minute du procès-verbal de 1762, rédigée par M. Pierre, commissaire impérial, et tracée de la propre main de ce fidèle serviteur à la marge de son manuscrit, lequel est en la possession de M. Noël et fait partie de la riche collection de cet obligeant bibliophile.

XII.

DESCRIPTION DE LA CHAPELLE DUCALE EN 1762.

En quittant la Lorraine pour le grand-duché de Toscane, puis ensuite pour le trône d'Autriche, François III n'eut rien plus à cœur que de consacrer, à perpétuité, la mémoire de ses augustes ancêtres et d'assurer la conservation de leurs tombeaux. Il donna des ordres en conséquence ; et son rescrit du 26 novembre 1761, ayant approuvé les mesures et les arrangements projetés, entre ses commissaires en Lorraine et les Révérends Pères Cordeliers, le même jour de l'année suivante, il fut procédé à l'inventaire général de tout ce qui se rattache à la chapelle ducale et aux fondations principales faites en l'église de Saint-François. C'est de ce document authentique que nous extrayons les détails qui vont suivre :

La porte d'entrée de cette chapelle s'ouvre au côté gauche du chœur de l'église des Cordeliers ; elle a quinze pieds de hauteur depuis le pavé jusque sous la clé de son arcade, et sept pieds trois pouces de largeur dans œuvre.

Dans ses *Essais sur la ville de Nancy*, l'abbé Lyonnois décrit ainsi le portique extérieur de la chapelle ducale : Il est « formé par deux colonnes et quatre pilastres de marbre noir d'ordre ionique, surmonté d'un entablement, orné d'une pyramide qui se perd dans la voûte et de deux figures colossales représentant la Religion et la Charité. »

L'ordre d'architecture ionique qui en décore la face, dit le procès-verbal, a vingt-un pieds dix pouces de hauteur depuis le pavé jusque sur la corniche de son entablement. Le fronton, élevé au-dessus avec la pyramide, ont ensemble dix-sept

pieds neuf pouces de hauteur, ce qui produit une élévation totale de trente-neuf pieds sept pouces, sur une largeur de quinze pieds huit pouces, huit lignes, non compris les sorties des socles et des bases à ses deux extrémités.

Tous les socles, de même ordre d'architecture, les bandeaux, alettes, tableaux, impostes, archivoltas, le nud du mur au-dessus, sont en pierres de taille blanches, non gelissas; les barres, chapiteaux, les armes de LL. MM. II., le double aigle qui les supporte, les trophées d'armes qui les accompagnent, l'architrave, la frise, les corniches et les deux figures au-dessus du fronton sont de pierres blanches et bien finies.

Les panneaux en relief sur les faces et au côté des seconds socles, les deux colonnes vues de trois quarts, les demi-pilastres avec leurs arrière-corps, la pyramide du fronton sont tous de marbre noir, ainsi que la table placée au-dessus de l'archivolte de la porte. Sur cette table de marbre qui a sept pieds deux pouces de longueur; deux pieds huit pouces de hauteur, et sept pouces de saillie sur le nud du mur, est gravée, en lettres d'or, l'inscription latine dont voici la traduction :

Passant, tu trouves ici ensevelis, ces Ducs illustres par leurs vertus, nobles rivaux des Princes leurs ancêtres, et dont les noms célèbres brillent dans les fastes historiques de l'Europe.

Emule autant qu'héritier de la gloire de ses aïeux, François I^{er}, empereur des Romains, duc royal de Lorraine et de Bar, grand duc de Toscane, roi de Jérusalem, voulant éterniser leur mémoire et celle des duchesses leurs épouses par d'éclatants honneurs, a voué, dédié et consacré ce monument, l'an MDCCXLIX.

La même porte, à l'intérieur de la chapelle, est fermée par un grillage en fer, à deux battants, ayant, à son couronnement

et sur chacune de ses faces, les armes de LL. MM. II. accompagnées de supports et de trophées d'armes, le tout doré en or de ducats de même que les fleurons et ornements des deux battants et leurs accompagnements de côté.

La corniche qui couronne la porte, à l'intérieur de la chapelle, est ceintrée. Au-dessus est un grand cartouche enrichi de sculptures dans tout son contour. Il est soutenu, sur les côtés, par deux grandes figures. Au milieu est un retable de marbre noir sur lequel est gravée en lettres d'or l'inscription suivante :

Autant de Ducs inhumés en ces lieux, autant de héros ;
Autant de Duchesses, autant de femmes fortes.

La chapelle a, de largeur, trente pieds dans œuvre. Les murs de son contour qui ont d'épaisseur trois pieds et demi, depuis le pavé jusqu'à la naissance de la voûte du dôme, sont en pierres de taille sur les deux faces.

Elle est ornée, à l'intérieur, des ordres d'architecture composite et corinthien. Le premier ordre, de style corinthien, a quinze pieds trois pouces de hauteur ; il est élevé sur dix-huit doubles piédestaux y compris les deux qui sont contre les jouées de la porte d'entrée, tous revêtus de marbre gris veiné. Ces marbres ont deux pieds de hauteur sur deux pieds deux pouces de largeur et quatre lignes de saillie sur les faces.

A chacun des angles rentrants et entre les doubles piédestaux, il en est huit autres simples, revêtus de marbre gris, veiné de blanc, sur lesquels sont posés huit petits génies en pierre blanche, portant les pièces d'honneur. Ils ont chacun, de hauteur, quatre pieds y compris les socles.

Les doubles piédestaux servent de base à trente-quatre colonnes de marbre noir, isolées, accouplées, et d'une seule pièce chacune. Les bases, les chapiteaux, les impostes, les archivoltes des vitraux, l'architrave sont faits de pierres de

taille blanches ; la frise, de même pierre, est ornée, dans toute sa hauteur, deux pouces exceptés, d'une bande de marbre noir qui se continue dans tout le pourtour. Les chapiteaux sont sculptés, suivant les règles de l'ordre, de même que les clés des archivoltes ornées, en plus, d'une agraffe, d'un casque, surmonté d'un alérion, et de trophées d'armes sur les côtés.

Dans les baies des vitraux sont placés, au nombre de sept, des tombeaux ou mausolées de marbre noir, ayant chacun quatre pieds huit pouces six lignes de longueur, non compris les salières des montures qui les ornent, et quatre pieds cinq pouces de hauteur depuis le pavé jusqu'au-dessus de leur corniche. Ils sont terminés par des amortissements composés, chacun, d'un plinthe fait de pierre blanche contournée par le dessus en sculpture, ayant ses retours de marbre noir ornés de moulures avec des gorges au-dessus, faites aussi de pierre et surmontées d'un coussin portant le bâton royal et la main de justice, placés en sautoir et surchargés d'une couronne fermée, le tout en plomb bronzé et revêtu des ornements ordinaires.

Sur les faces des mêmes tombeaux sont gravées, en lettres d'or, les inscriptions latines dont nous donnons ici la traduction littérale. Un auteur a écrit que pour être vraies, ces inscriptions « avaient dû emprunter le langage de l'adulation ». Nous ne discuterons point cette opinion critique ; nous observerons seulement que plusieurs des traductions que nous avons sous les yeux, sont bien plus adulatrices que le texte ; il nous a semblé que, si les traducteurs eussent été chargés de la composition primitive, ils eussent flatté leurs originaux bien plus chaudement que les premiers peintres ne l'ont fait.

En commençant à gauche, en entrant dans la chapelle :

Premier Tombeau.

A Isabelle d'Autriche, épouse de Frédéric IV, Duc de Lorraine et Marchis. — Environnée de l'éclat du trône, elle embellit son existence bien plus encore par les vertus les plus chrétiennes. — Elle entra dans la voie de toute chair, l'an MCCCLII (107).

A Charles I^{er} dit II^e, aussi Duc de Lorraine et Marchis. Amateur zélé des Beaux-Arts, Prince guerrier, toujours vainqueur en dépit de Mars, il ne céda qu'au destin, l'an MCCCCXXX.

A Marguerite de Bavière, épouse de ce même Charles.

Par une vie saintement héroïque et une mort précieuse aux yeux du Seigneur, elle ajouta au brillant du diadème l'éclat éblouissant de la couronne des Cieux. Digne de ses ancêtres et de ses descendants, la renommée, plus durable que l'airain, portera son nom à la postérité. La mort lui ouvrit le Ciel l'an MCCCCXXXIV.

A Marie de Bourbon, épouse fidèle de Jean II, Duc de Lorraine.

Célèbre par son esprit, ses grâces et sa piété, elle mourut après avoir fait les délices de ses sujets et des étrangers, l'an MCCCLVIII.

Ces Princes, inhumés d'abord dans l'église de St-Georges, amenés en ce lieu, l'an MDCCXLIII, avec une pompe digne d'eux, partagent, dans ce nouveau sépulcre, les honneurs funèbres rendus à leurs descendants.

Second Tombeau.

A Antoine, Duc de Lorraine, de Bar, de Calabre, de Gueldres, etc.

Père de la Patrie, scrupuleux observateur de la Religion catholique, invincible défenseur de ses dogmes contre l'hérésie confédérée. Immortel pour les âges futurs, il cessa de vivre l'an MDXLIV.

A Renée de Bourbon. Elle avait épousé le Duc Antoine.

Mère des pauvres, attentive et bienfaisante; magnifique dans ses libéralités pour le culte de Dieu, elle termina sa carrière l'an MDXXXIX.

A François I^{er}, Duc de Lorraine, de Bar, de Calabre, etc.

Né pour l'héroïsme guerrier, une mort prématurée lui ravit les lauriers que lui restituèrent sa bonté naturelle, une prudence consommée et une constante sagesse. Il mourut l'an MDXLV.

A Christine de Danemarck, digne compagne de ce Duc, pleine de fermeté dans l'administration des affaires du Duc Charles, son pupille, plus grande que sa haute réputation, elle subit son destin l'an MDXC.

Troisième Tombeau.

A Charles III, duc de Lorraine, de Calabre, de Gueldres, etc., etc.

Les grâces de la nature le placèrent à l'égal de ses ayeux ; les vertus, à l'envi, l'offrent plus grand encore à la postérité. Par la célébrité de son nom, l'éclat de ses actes, il étonna la terre, mérita le Ciel et réunit toutes les gloires, l'an MDCVIII.

A Claude, étroitement unie à Charles par les liens de l'amour conjugal. Elle eut pour ancêtres les rois capétiens. Admirable assemblage de toutes vertus, elle embellit par la royale splendeur de ses actes le titre auguste de Très-Christienne. Elle fut enlevée à la terre en MDXXIV.

A Anne et Claude, issues du sang de Charles ; dignes des hommages des Rois, elles prirent plus heureusement l'essor vers les célestes royaumes l'an MDXXXIV. (Selon M. Noël, 1576).

A Henri, Duc de Lorraine, de Bar, de Calabre, de Gueldres, etc.

Vainqueur des hérétiques Teutons autant de fois qu'il les joignit, il perpétua la renommée des meilleurs princes, par une vie glorieuse qu'il termina l'an MDCXXIV.

A Marguerite de Gonzague, son aimable épouse.

Chaque vertu lui décerna sa palme sur la terre ; toutes, elles se réunirent pour tresser la couronne qui brillera éternellement sur son front. An MDCXXXII.

La Renommée, sur des ailes à l'épreuve du temps, fera passer aux siècles futurs leur souvenir et la gloire de leurs tombeaux.

Quatrième Tombeau, derrière l'Autel de la Chapelle.

A la mémoire d'une Princesse, fille du Duc Henri. Dieu l'appela des fonts sacrés du baptême, pour la rendre plus promptement heureuse, l'an MDCXI.

François III, Duc de Lorraine et de Bar, etc., etc., la fit transporter de l'église St-Georges, en ce lieu, pour la réunir à ses augustes parents.

A François II, Duc de Lorraine, de Bar, Calabre, Gueldres, etc.

Fils de héros, héros lui-même, favori de Mars, il surpassa par l'heureux assemblage de toutes les vertus, la gloire militaire qu'il s'était acquise. Sa mort plongea les Lorrains dans un deuil éternel.

An MDCXXXII.

A Christine de Salm, son épouse, issue des plus anciens Rois de France, sans cesse appliquée à la propagation de la foi catholique, elle acheta l'immortalité au prix d'une vie toute de piété.

L'an MDCLXXXVIII.

A Henry, fils aîné de François II.

Né pour le bonheur de ses peuples, il fut enlevé par la mort au désir qu'ils avaient de le posséder, l'an MDCXI.

A Nicolas-François, Duc de Lorraine, de Bar, etc.

Prince accompli, aussi propre aux beaux-arts qu'aux combats, aussi attentif aux avantages de l'Eglise qu'à ceux du Peuple. La mort le ravit l'an MDCLXX.

A Claude de Lorraine, sérénissime épouse du Duc ci-dessus mentionné, modèle des épouses et des mères, toujours appliquée aux œuvres les plus humbles de la piété ; elle soutint avec un courage admirable l'adversité et l'approche du trépas, l'an MDCXCIII.

Cinquième Tombeau.

A Charles V, duc de Lorraine et de Bar, etc.

Roi de Jérusalem, vainqueur des Ottomans, immortel héros, à qui la rapidité de ses triomphes cueillit autant de palmes qu'il combattit d'ennemis ; ses grandes actions lui méritèrent les trônes de tous les rois. Les Césars reconnaissants, l'Eglise triomphante, l'Univers en admiration lui décernent des honneurs éternels. Il fut transporté au Ciel l'an MDCXC.

A Léopold I^{er}, Duc royal de Lorraine et de Bar, etc., Roi de Jérusalem.

Dès sa tendre jeunesse, il se montra savant dans l'art des combats, et bientôt couronné par la Victoire, il se distingua autant dans la paix. Par sa vigilance, la Discorde qui si souvent agite les empires, n'osa point troubler le repos de la patrie : partout il établit le bon ordre, il rappela les arts exilés, rendit la fertilité aux campagnes, pourvut à l'utilité générale par l'établissement de routes dignes de la magnificence des Empereurs ; il éleva de nouveaux temples, répara les anciens. Plusieurs fois arbitre et toujours avec gloire, entre les plus puissants Princes, il vivra dans la suite des âges. Il se distingua par sa tendresse paternelle pour ses frères, par sa munificence envers la noblesse. Passant, tu as un seul Léopold ; depuis un grand nombre de siècles, Dieu n'avait donné à la terre rien de meilleur ni de plus grand qu'en l'an MDCLXXIX, il le lui enleva l'an MDCCXXIX, mais le lui rendit pour toujours dans la postérité qui lui survit.

Sixième Tombeau.

Au Duc de Bar, premier-né de Léopold I^{er}, Duc royal, et d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans.

Une mort prématurée l'associa aux joies célestes, l'an MDCC.

Aux Sérénissimes Princesses ses sœurs N....., Gabrielle-Louise, Joseph-Gabrielle.

Ne sachant point encore ce que c'est que le trépas, elles commencèrent à vivre en mourant : la première, l'an MDCCI ; la seconde, en MDCCVI, et la dernière, en MDCCIX.

A une Princesse.....

Née à peine pour Léopold, une prompte mort la fit retourner à Dieu, avec qui elle vivra éternellement, l'an MDCCX.

A Elisabeth-Charlotte, abbesse de Remiremont ;

A Louis, Prince royal ;

A Gabrielle-Charlotte ;

De la même tige royale ducale ; nourris dans le sanctuaire heureux des vertus pour lesquelles ils étaient nés ; images de leur père, malgré leur jeunesse, mûrs pour la terre, plus mûrs pour le Ciel ; ils succombèrent trop tôt, non pour eux mais pour la patrie, l'an MDCCXI.

A une Princesse, la dernière née de Léopold.

Du sein maternel, elle passa au tombeau de ses ancêtres, l'an MDCCXV.

Septième et dernier Tombeau.

A Léopold-Clément ;

Dont rien ne pourra suffisamment éterniser la noblesse de génie, l'art précoce de régner admirablement, quoique déjà consacrés par des inscriptions honorifiques et par les fastes de l'Histoire. Léopold, son père, se l'était adjoint pour le gouvernement de la Lorraine. L'Empereur Charles VI avait appelé auprès de lui ce Prince digne de commander à l'univers ; mais il méprisa les biens périssables du temps. Porté sur une aile fugitive, il abandonna la terre, et le Ciel reçut ce trésor qu'elle aurait voulu conserver, l'an MDCCXXIII.

A François de Lorraine, cinquième fils de Charles V et d'Elisabeth d'Autriche, Prince et Abbé de Stavelo.

Le titre de Prince fut ce que les hommes, en lui, admirèrent le moins. Il fut enlevé à l'Eglise et au pays qui le pleurèrent, l'an MDCCXV.

A Elisabeth-Charlotte de Bourbon-Orléans, épouse de Léopold I^{er}, Duc royal.

Fille de Rois, mère de Césars, elle mourut l'an 1774, le 23 de Décembre.

Dans deux cartouches dont étaient ornés les piédestaux des

colonnes accouplées qui, dans le premier ordre d'architecture, se trouvaient à droite et à gauche de la porte, il y avait deux inscriptions, conservées dans le recueil in-4° imprimé en 1744, mais dont il n'a été fait aucune mention dans l'inventaire de 1762.

Sur le premier cartouche, à droite, sous lequel et dans le caveau ducal, étaient placés le cœur du prince Joseph de Lorraine et celui de Charles, prince de Commercy, on lisait, en latin :

A Joseph de Lorraine, quatrième des aimables fils de Charles-le-Victorieux, frère bien-aimé de Léopold I^{er}, chef intrépide des armées impériales.

Revenant vers les camps d'Ausonie, au milieu de ses premiers et magnifiques triomphes, il tomba frappé d'une balle ennemie, au combat de Cassano, regretté de tous, mais bien plus de l'Empire et des siens, l'an MDCCV.

Son corps est inhumé à Inspruck dans la sépulture des Archiducs d'Autriche. Son cœur, accordé à la patrie qui l'aimait, repose ici, réuni aux cendres de ses aïeux.

Dans ce même caveau de famille est enfermé le cœur de Charles, Prince de Commercy, Conseiller intime de l'Empereur Léopold, Maréchal-de-camp général des armées de Sa Sacrée Majesté.

Chargé de lauriers empourprés de son sang et des dépouilles ottomanes, la mort le frappa en Italie, à la bataille de Lusara, en MDCCII.

Sur le second cartouche, à gauche de la porte d'entrée, on lisait aussi en latin :

A Charles, surnommé le Hardi, Duc de Bourgogne, Comte de Flandres, etc.; tige, par sa fille, de l'auguste et royale Maison d'Autriche, heureusement régnante.

Vaincu dans ses entreprises contre Nancy, il succomba sous le fer lorrain, en MCCCCLXXVII.

A ce Guerrier,

René, Duc de Lorraine et de Bar, Roi de Sicile, etc., avait jadis élevé un magnifique mausolée dans la basilique collégiale de Saint-Georges. Transporté à Bruges en MDL, le corps du père fut déposé dans le

tombeau de sa fille. Ses entrailles et les dépouilles triomphales qui n'ont point péri sont conservées dans cette sépulture des Ducs de Lorraine, l'an MDCCXLIII.

Au dessus du vitrail de derrière l'autel et du quatrième tombeau, il y avait, placé sur la corniche du premier ordre et orné de sculptures, dans tout son contour, un cartouche encaissant un retable de marbre noir. Sur ce retable on lisait, gravée en lettres d'or, l'inscription dédicatoire latine, dont voici la traduction :

A l'honneur de la Bienheureuse Vierge de Lorette et pour la sépulture des Princes de Lorraine, le Duc Charles, surnommé le Grand, a religieusement fondé et érigé cette chapelle: Henri, son fils et son successeur, l'a ornée ; François I^{er}, Empereur des Romains, Duc royal de Lorraine, Bar, Etrurie, Roi de Jérusalem, après avoir avec piété, rétabli les tombeaux de ses ancêtres, l'acheva avec une magnificence royale, l'an MDCCLVII.

Le second ordre d'architecture, de style composite et placé au-dessus du précédent, a quatorze pieds un pouce de hauteur. On y remarque trente-deux colonnes, quatre-vingt-seize retables des piédestaux et la frise en marbre noir. Sur l'entablement il y a quatre frontons ceintrés et quatre autres brisés ayant à leurs tympans des cartouches faits en sculpture.

Sous l'architrave, dans les angles, entre les colonnes accouplées, on voyait huit médaillons de forme elliptique, lesquels entouraient autant de figures de princes de l'auguste maison de Lorraine, et sur le pourtour desquels on pouvait lire, imprimées en lettres d'or, les inscriptions suivantes en commençant par la gauche dans la chapelle :

1^{re}. Carolus primus et Antonius, D. G. Duces Loth., Marc.
D. C. G.

2^e. Franciscus I. D. G. Dux Loth. Barr. Marc., D. C. G.

3^e. Carolus III, D. G. Dux Loth. Barr. Marc. D. C. G.

4^e. Henricus, D. G. Dux Loth. Marc. D. C. G.

5^e. Franciscus II, D. G. Dux Loth. Bar. Marc. D. C. G.

6°. N.-Franc., D. G. Dux Loth., Bar. Marc. D. C. G.

7°. Carolus V, D. G., Dux Loth. Barr., Marc. D. C. G.

8°. Leopoldus I., D. G., Dux Loth. Barr. Marc. D. C. G.

Sous chacun des encadrements de ces bustes en bas-relief, il y avait des chutes de rubans soutenant des agraffes au droit des impostes avec des trophées d'armes au-dessous. Les clés des archivoltes des vitraux étaient ornées de trois têtes d'anges sortant de nuages.

Le dôme est formé, à son intrados, de huit sousfaces ornées chacune de vingt-quatre cadres. Ces cadres sont séparés les uns des autres par de longues bandes, au nombre de cinq, montant jusque sous le double plinthe au haut de la voûte et par cinq transversales coupées par les premières, dans leur milieu. Le premier des ornements de sculpture monte en fusarolle depuis le dessus des frontons jusque sous le double plinthe, et dans chacune des parties formées par la division des bandes transversales, se trouve une grande rose accostée de deux fleurons.

Des vingt-quatre cadres dont chaque sousface du dôme est formée, les quatre inférieurs sont remplis de figures d'anges en bas-relief. Les cadres de chacune des seconde et troisième lignes sont remplis de cartouches supportant des têtes d'anges en relief. Des quatre cadres de la quatrième ligne, les deux du milieu sont remplis de doubles HH couronnées; ceux des extrémités : d'étoiles à six pointes accompagnées chacune de quatre petites étoiles. Dans cette ligne et dans tout le pourtour du dôme, les doubles HH sont régulièrement alternées par des double CC couronnés.

Le cinquième rang de cadres est rempli par une double étoile, cantonnée de quatre étoiles simples, dans chacun d'eux. Dans les cadres du sixième et dernier rang, saillit une étoile

à queue en forme de comète et deux ou trois petites étoiles simples dans l'espace laissé vide par l'étoile principale.

Le double plinthe, qui surmonte le rang supérieur des compartiments du dôme, est orné d'architecture, ayant à sa surface un chenal de rosette qui en couvre le contour dans toute sa largeur et se continue jusqu'à un pied au-delà de la face des petites lucarnes de plomb pratiquées dans la couverture sur le dôme.

La lanterne qui couronne le dôme est, à l'intérieur, d'architecture de l'ordre composite. La corniche, la frise, l'architrave, les chapiteaux en sont sculptés; les impostes, les archivoltas des vitraux, les bases, les piédestaux à bases et simaises continues sont, ainsi que les parties précédentes, en pierre de taille; les huit colonnes placées au droit des angles sont de marbre noir.

La sousface de la voûte de cette lanterne est peinte en couleur d'azur et représente le ciel, avec le soleil au sommet et des anges sans nombre sortant des nuages.

Dans la même lanterne, au-dessus de l'un des vitraux et peints sur une grande platine de fer-blanc, sont deux anges aux ailes éployées; l'un d'eux paraît en l'air portant d'une main une couronne d'étoiles; le second ange soutient, d'une main, le corps et de l'autre, le bras le plus étendu du premier : il paraît appuyé sur des nuages.

Tous les ornements de l'intrados du dôme, ainsi que ceux du second ordre d'architecture sont en stuc ou en plâtre; ceux du reste de la chapelle, autres que les marbres, sont d'une pierre de taille du grain le plus fin.

Tout le parquet est en marbre de différentes couleurs. Dans son milieu, il y a une double étoile dont le centre est de marbre rouge veiné de gris et de blanc; les huit pointes qui s'en échappent sont mi-partie en marbre blanc et mi-partie en

marbre gris veiné de blanc; les huit autres pointes qui semblent sortir de dessous les précédentes sont en marbre moitié rouge et moitié gris, l'un et l'autre veiné de blanc; les intervalles de ces pointes sont remplis en marbre noir. Toute cette disposition forme un plan octogone ayant six pieds quatre pouces de largeur, y compris la bande de marbre blanc qui, large de trois pouces six lignes, en arrête le contour.

Le reste du pavé, encadré dans une plate-bande de marbre rouge veiné de blanc, est disposé en lozanges de onze pouces de côté, moitié marbre noir et la contre-partie marbre blanc veiné. La partie de cette mosaïque la plus rapprochée de la porte d'entrée de la chapelle est faite moitié en carreaux de marbre noir et moitié de marbre rouge veiné de gris; la marche d'entrée est formée d'une table de marbre noir mesurant huit pieds cinq pouces de longueur sur un pied de largeur.

L'autel est placé au droit de la porte d'entrée, à trois pieds de la face du quatrième tombeau et sur une ligne parallèle. Le massif, en pierres de taille est totalement revêtu de marbres de couleurs variées. Le style d'architecture est du goût moderne vulgairement désigné : à la romaine.

Le retable de cet autel, en forme de tombeau, a six pieds huit pouces de longueur, deux de largeur et trois de hauteur depuis le dessus du marche-pied. La face antérieure offre un encadrement en marbre noir autour d'un marbre blanc de quatre pieds de long sur dix-neuf pouces de large sur lequel le ciseau de Chassel a sculpté un Christ au tombeau ayant à ses pieds un enfant qui pleure et essuie ses larmes avec un mouchoir.

Sur la table, est un gradin qui a huit pieds deux pouces de longueur sur deux pieds deux pouces de largeur et neuf pouces d'épaisseur. Sa plate-forme est de marbre rouge et ses

supports de marbre gris. Au milieu et au-dessus est une boîte en forme de tabernacle ayant deux pieds de longueur, un pied huit pouces de hauteur et un pied quatre pouces de largeur; elle est en marbre rouge, avec deux consoles à ses angles antérieurs et un petit retable au milieu de sa face, en marbre blanc.

Sur cette espèce de tabernacle est élevée la figure de Notre-Dame de Lorette assise sur une petite maison. Elle a trois têtes d'anges à ses pieds et paraît sortir des nuages. Deux anges adorateurs, à genoux sur deux socles, soutiennent, de chaque côté, la maison qui a deux pieds six pouces de longueur, cinq pouces de largeur et deux pieds six pouces de hauteur. La Vierge a quatre pieds neuf pouces de hauteur et les deux anges, chacun trois pieds de cette dimension, y compris les socles ornés de moulures et dévolus à l'un de leurs bouts. Toutes ces statues sont en marbre blanc.

Pour la décoration de cet autel de la chapelle ducale et pour la célébration des Messes, fondées par les différents princes et par lui, François I^{er} donna plusieurs objets qu'il est aussi curieux qu'instructif de détailler en cette notice :

Un crucifix d'argent pesant avec la croix aussi d'argent, quarante-quatre marcs, six onces, quatre gros.

Six chandeliers du poids de cent ving-sept marcs sept onces.

Deux bras d'autel avec leurs plaques pesant quatre marcs cinq onces.

Un calice en vermeil avec sa patène de même, pesant ensemble quatre marcs quatre onces trois gros.

Un plat, deux burettes et une clochette en vermeil du poids de cinq marcs quatre onces six gros.

Une lampe avec ses chaînes en argent, du poids de quarante-quatre marcs cinq onces. Elle était suspendue par un cordon de soie orné, à son extrémité, d'un cœur de plomb doré.

Chacune des pièces, dont le poids réuni forme un total de deux cent trente-deux marcs cinq gros, était ornée des armoiries de S. M. I., excepté la patène, les deux burettes et la clochette.

Quatre chasubles de quatre couleurs différentes, toutes de damas broché en soie ; ornées chacune de sept aunes et demie de galon large et bordées de quinze aunes de galon plus étroit, le tout en or fin.

Une chasuble de velours noir avec l'orfrois en moire d'argent, ornée de sept aunes et demie de galon large, et bordée de quinze aunes de galon plus étroit, le tout en argent fin.

L'inventaire, dressé en 1762, donne le détail de tous les autres objets du mobilier de la chapelle ducale ; nous les omettons ici, parce qu'ils sont de moindre importance et afin d'éviter, autant que possible, la prolixité.

Lors de la spoliation des églises, tous ces objets et ceux formant le trésor particulier de la communauté des Cordeliers, ont été transportés à la municipalité en vertu d'une délibération du Directoire, et enfermés dans une caisse sur laquelle avait été apposé le sceau du district.



XIII.

DESCRIPTION DU CAVEAU SÉPULCRAL EN 1762.

Le plan du caveau est octogone comme celui de la chapelle sous laquelle il se trouve. Il a vingt-neuf pieds sept pouces de largeur, dans œuvre ; et de hauteur, neuf pieds quatre pouces. La voûte est soutenue par un pilier placé au milieu du caveau, et qui mesure huit pieds quatre pouces de circonférence. Son contour est maçonné en briques ainsi que la surface des grands murs dans tout le pourtour du caveau, l'intrados de la voûte et la superficie du pavé pour la solidité de laquelle les briques ont été posées de champ.

Au bas des dix premières marches de la descente qui conduit au caveau est une première porte d'entrée. Cette porte est fermée par un grillage en fer composé d'un chassis, de huit barreaux montants, de deux traverses, d'une forte serrure fermant à deux tours et de deux gros cadenas garnis (108). De cette première porte on descend encore neuf marches tournantes pour arriver à la seconde porte d'entrée laquelle est sans fermeture.

L'air pénètre dans la crypte par deux soupiraux de convenable dimension et défendus par de forts barrages en fer. Un soupirail, percé à la mèche, probablement au-dessus de l'endroit où furent placés les cœurs transportés du Noviciat des Jésuites, se remarque encore à l'angle de jonction des deuxième et troisième pans de l'octogone, à gauche de la porte. L'orifice extérieur en est fermé par une petite plaque de fer sur laquelle est dessinée, à jour, une croix de Lorraine cantonnée de quatre cœurs.

Le scercueils sont, élevés de deux pieds au-dessus du pavé,

supportés par de longs et forts solivaux que soutient une grande et solide grille de fer. Cette grille suit le tracé octogone des murailles du caveau dont l'entrée cependant, est suffisamment libre.

Nous croyons très-important de donner, d'après le procès-verbal d'inventaire, la suite des cercueils déposés au caveau ducal, avec les inscriptions indiquant de quel personnage chaque tombe renfermait les restes. Ce nécrologe, rédigé d'après un document authentique, rectifiera plusieurs inexactitudes que l'on remarque en d'autres descriptions du caveau ducal. Avec la nomenclature des dépouilles mortelles translatées à différentes époques, jusqu'à la cérémonie expiatoire du 9 novembre 1826, il offrira la liste complète des princes et princesses qui sont venus se réunir dans la sépulture de famille, préparée par l'un d'eux.

Le premier cercueil se trouve à gauche en entrant, et le dernier à droite en suivant l'ordre successif des tombeaux.

Toutes les inscriptions sont en latin sur les sépultures. Nous en donnons ici l'exacte traduction :

Jean I^{er}, fils de Radulphe (Raoul), Duc de Lorraine, Marchis, et de Marie de Blois, salué Duc en MCCCXLVI, Vicaire du Saint-Empire-Romain, etc. ; il mourut à Paris l'an MCCCXC. Il fut ramené à Nancy pour être inhumé dans l'église de Saint-Georges. Par les soins et aux frais de François III, Duc royal de Lorraine et de Bar, Empereur des Romains, il repose en ce lieu, l'an MDCCXLVI.

Dans ce même tombeau, est devenu compagnon de Jean I^{er}, Nicolas d'Anjou, Duc de Lorraine, Marchis, etc., fils de Jean I^{er}, aussi Duc de Lorraine et Marchis, et de Marie de Bourbon. Décédé à Pont-à-Mousson l'an MCCCCLXXIII, il fut amené ici et enfermé dans ce cercueil, l'an MDCCXLVI.

Au dessus de ce cercueil sont, dans une boîte, les entrailles de Charles-le-Téméraire, suivant l'inscription formulée par ces mots :

Entrailles de Charles, Duc des Bourguignons, tué l'an 1476.

Au-dessous du même cercueil, se trouve une boîte de plomb ayant deux pieds trois pouces de longueur, un pied un pouce hauteur et onze pouces six lignes de largeur. On ne voit aucune inscription sur cette boîte. Mory d'Elvange est persuadé qu'elle renferme les cendres de Sophie de Wurtemberg, épouse de Jean I^{er}. (109)

Le 2^e cercueil porte pour inscription :

Charles I^{er}, dit II, Duc de Lorraine, etc., mort l'an 1430.

Le 5^e. Marguerite de Bavière, épouse de Charles II, Duc de Lorraine, décédée l'an 1434.

Le 4^e. Marie de Bourbon, épouse de Jean II, Duc de Lorraine, mourut l'an 1448.

Le 5^e. Antoine, Duc de Lorraine, etc., mourut l'an 1544.

Le 6^e. Renée de Bourbon, mariée à Antoine, Duc de Lorraine, décéda en 1559.

Le 7^e. François I^{er}, Duc de Lorraine, etc., mort en 1545.

Le 8^e. Christine de Danemarck, épouse de François I, Duc de Lorraine, etc., subit sa destinée en 1590.

Le 9^e. Charles II dit III, Duc de Lorraine, etc., mourut en 1608.

Le 10^e. Claude de France, épouse de Charles III, duc de Lorraine, décédée en 1575.

Le 11^e. Claude de Lorraine, fille de Charles III, Duc de Lorraine, etc., et de Claude de France, mourut l'an 1576, n'ayant vécu qu'environ deux ans.

Le 12^e. Anne de Lorraine, fille de Charles III, Duc de Lorraine, etc., et de Claude de France, mourut en 1576, à l'âge de six ans.

Sur la largeur, en tête des cercueils de Claude et Anne de Lorraine, il y a un autre cercueil qui renferme les entrailles du duc Charles III, suivant l'inscription qui porte :

Le 13^e. Entrailles de Charles III.

Le 14^e. Henri, Duc de Lorraine, mort en 1624.

Le 15^e. Marguerite de Gonzague, épouse de Henri, Duc de Lorr., décédée en 1632.

Le 16^e. N., fille de Henri, Duc de Lorraine, et de Marguerite de Gonzague, mourut l'an 1611, n'ayant vécu que deux jours.

En tête du cercueil de cette princesse anonyme du duc

Henry sont posées deux boîtes. L'une d'elle porte cette inscription :

Cœur et entrailles de Marguerite de Gonzague, Duchesse de Lorraine.

L'autre :

Cœur et entrailles de Henri, duc de Lorraine, etc.

Le 17^e. François II, Duc de Lorraine, etc., mourut en 1632.

Le 18^e. Christine de Salm, épouse de François II, Duc de Lorraine, décédée en 1627.

Le 19^e. Henri de Lorraine, Marquis d'Hatton-Chattelet, fils de François II, Duc de Lorraine, et de Christine de Salm, décédé en 1611, âgé de 19 ans.

Le 20^e. Nicolas-François, Duc de Lorraine, mourut en 1670.

Le 21^e. Dans ce cercueil est enfermée Claude, cousine germaine et femme de Sérénissime Nicolas-François, Duc de Lorraine et de Bar.

Distinguée par sa tendre pitié envers Dieu, son amour et sa fidélité pour son époux, sa compassion pour les pauvres, sa bienveillance pour tous, avec quelle raison ne la direz-vous pas excellente entre les meilleures. Elle mourut le 2^e d'août de l'année 1648, la 36^e de son âge, laissant à tous le regret de l'avoir perdue.

Le 22^e. Charles V, Duc de Lorraine et de Bar ; du grand Empereur Léopold non moins illustre général d'armée. Après avoir délivré Vienne et les deux Hongries asservies sous le joug ottoman ; vaincu les Turcs autant de fois qu'il les rencontra, et leur avoir ravi, dans l'espace de six ans, le produit de deux siècles de brigandage ; forcé les Francs à la retraite à Philisbourg, Mayence et Bonn ; Ici repose ce glorieux exilé. Le Tyrol, reconnaissant de son administration juste et prudente, pendant treize années, a conservé à l'heureuse Lorraine le précieux dépôt du corps de ce prince, placé dans la sépulture de ses Archiducs. Il mourut à Wetzlar, le 18 avril de l'an du Seigneur 1690.

Le 23^e. Ici, entre les tombeaux de ses aïeux, et non moins digne de louanges qu'ils ne l'ont été, repose Léopold 1^{er}, Duc royal de Lorraine et de Bar, dans la perte duquel l'Eglise regrette un défenseur de la foi, les Souverains, un maître dans l'art de régner, les Puissants, un restaurateur de la noblesse, les Peuples, un ami de la paix ; il mourut le 27 mars de l'année du salut 1729, de son âge la 50^e, de son règne la 29^e.

Le 24^e. Elisabeth-Charlotte de Bourbon-Orléans, épouse de Léopold 1^{er}, Duc royal de Lorraine et de Bar, Dame royale et Souveraine

de la principauté de Commercy. Modèle des Princesses dans le mariage et dans la viduité, elle acheva par une fin admirable la vie la plus chrétienne, le XXIII décembre MDCCXLIV, à l'âge LXII ans.

Qu'elle repose dans le sein d'Abraham !

Le 25^e. Un Prince inconnu, fils de Léopold I^{er} et de Charlotte-Elisabeth d'Orléans, né en 1699, décédé en 1700 au mois d'avril.

Le 26^e. N., fille de Léopold I^{er}, Duc, etc., et de Charlotte-Elisabeth d'Orléans, née et morte en 1701.

Le 27^e. Gabrielle-Louise, cinquième enfant de Léopold I^{er}, Duc de Lorraine et d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans, née le 4 mars et décédée le 13 juin de la même année 1706.

Le 28^e. Joseph-Gabrielle, fille de Léopold I^{er}, Duc, etc., et de Charlotte-Elisabeth d'Orléans, née le 16 février 1708. Elle mourut en 1709.

Le 29^e. N., fille de Léopold I^{er}, et de Charlotte-Elisabeth d'Orléans, née le 4 juillet 1710, et décédée le 24 août de la même année.

Le 30^e. Elisabeth-Charlotte, fille aînée de Léopold I^{er} et de Charlotte d'Orléans, née en 1700, décédée en 1711.

Le 31^e. Louis, Prince royal de Lorraine et de Bar, premier fils de Léopold I^{er} et d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans, né en 1704, décédé au mois de mai de l'an 1711.

Le 32^e. Gabrielle-Charlotte, seconde fille de Léopold I^{er} et de Charlotte-Elisabeth d'Orléans, née en 1702, décédée en 1711.

Le 33^e. N., fille de Léopold I^{er}, Duc de Lorraine, et d'Elisabeth-Charlotte d'Orléans, décédée le 28 novembre de l'an 1715.

Le 34^e. Ici repose sérénissime et très-puissant Léopold-Clément, Prince royal de Lorraine, fils de sérénissime, potentissime et excellentissime Prince Léopold I^{er}, par la grâce de Dieu, Duc de Lorraine et de Bar, Roi de Jérusalem, et de sérénissime, potentissime et excellentissime Elisabeth-Charlotte, Princesse d'Orléans, son épouse, qui descendit au tombeau, à Lunéville, à l'âge de seize ans, ... mois et dix jours, le 4 juin 1723. Qu'il repose en paix !

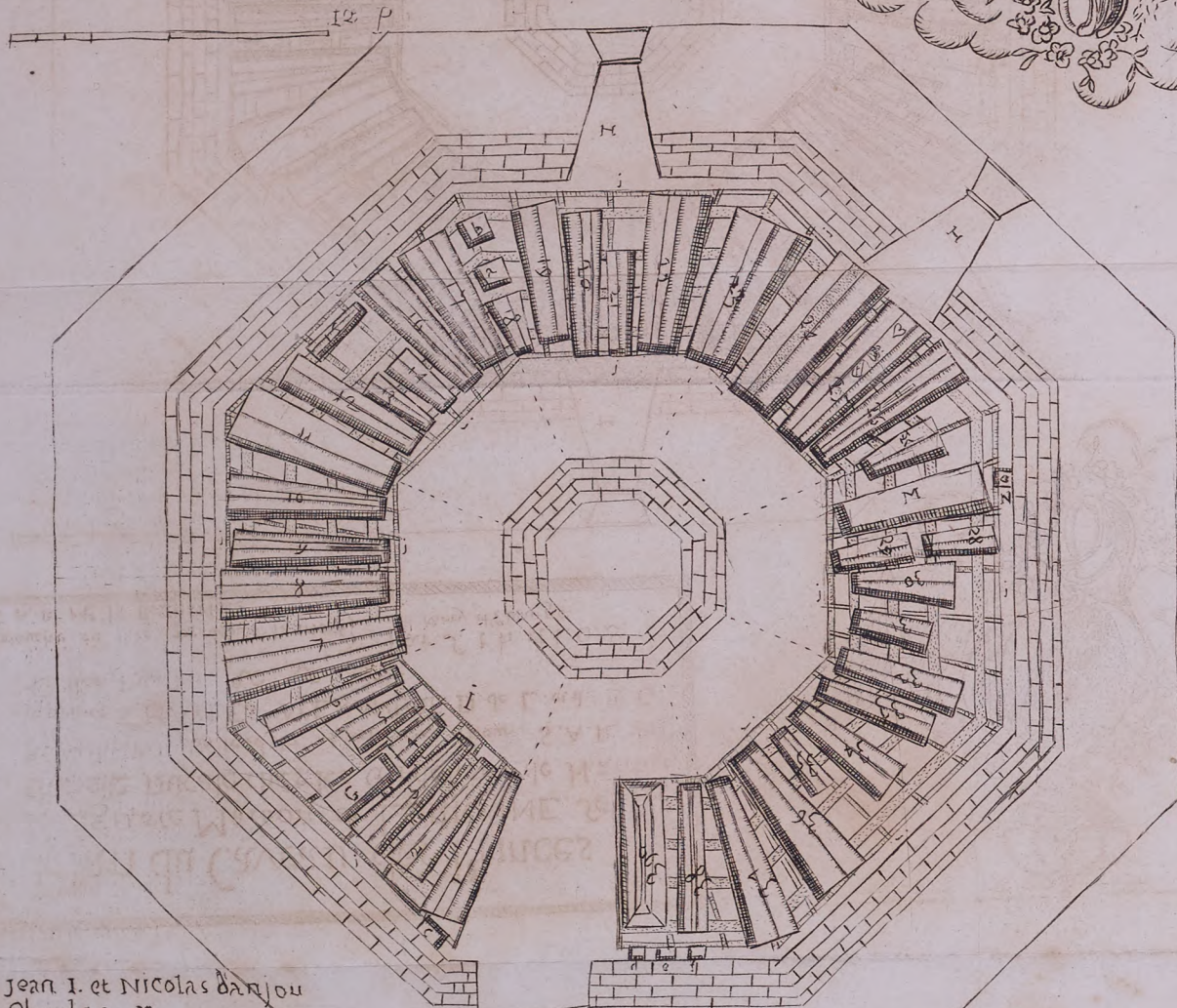
Le 35^e. François de Lorraine, fils de Charles V, abbé de Stavelo, mourut l'an 1713.

Au-dessus des cercueils des princes Léopold-Clément et François, abbé de Stavelo, sont posées et attachées au mur, à droite, en entrant dans le caveau, trois boîtes portant les inscriptions suivantes :

Plan du Caveau des Princes de l'auguste Maison de LORRAINE, sous la chapelle Ducale chés les Cordeliers de Nancy.

Réduit d'après le plan levé le 14 avril 1772, pour S.A.R. M^{te} le prince CHARLES ALEXANDRE D. de L. et de B. G. G. des Pays bas.

retouché en xbre. 1773 depuis la mort de S.A.R. M^{te} la P. Charlotte. par S. t. h. et t. d. S. de Mory d'Elvange



1. Jean I. et Nicolas d'Anjou
2. Charles II.
3. Marguerite de Bavière
4. Henri III de Val. et Isabelle de Lorr.
5. Antoine de Val. et Marie d'Harcourt
6. Marie de Bourbon
7. Antoine de Lorr.
8. Renée de Bourbon
9. François I.
10. Christine de Danemarck
11. Charles III.
12. Claude de France
13. Claude fille de Charles III.
14. Anne fille de Charles III.
15. Entrailles de Charles III. par où on se fait trop pourquoy entre No 37 et 38
16. Henry D. de Lorr.
17. Marguerite de Gonzague
18. N. fille du D. Henry.
19. François II.
- A. Cœur et entrailles du D. Henry
- B. Cœur et entrailles de Margu. de Gonzague
20. Christine de Salm
21. Henry Marquis de Hattonchatel. Fils de François II.
22. Nicolas François
23. Claude de Lorr. épouse de N.F.
24. Charles V.
25. Leopold I.
26. Elisabeth Charlotte d'Orléans
27. fils de Leop.
28. fille de Leop.
29. Gabrielle Louise
30. Josephine Gabrielle
31. fille de Leop.
32. Elisabeth Charlotte
33. Louis duc de Bar
34. Gabrielle Caroline

35. fille de Leopold
36. François Euvé. de Favalot frere du duc Leopold I.
37. Leopold Clement Fils de Leopold
38. Dorothee de Lorr. D^{ce} de Brunsvic
39. Cœur de Charles III. de Charles cardinal fils du grand duc Charles d'Armoiries de Lorr. duchesse de Clèves de Charles V. de Leopold I. de son fils Leopold Clement.
- C. entrailles du duc de Bourgogne.
- D. Cœur de François de Lorr. abbe de Stavelot
- E. cœur de Charles P. de Commercy
- F. cœur de Joseph fils de Charles V.
- G. Caise sans inscription.
- H. soupiraux bouches

I. grille qui porte les lambourdes qui soutiennent les ca
K. porte de fer

L. Entrée du Caveau derrière le maître autel.
M. Anne Charlotte abesse de Remiremonte M. 1773
N. son cœur et ses entrailles

♥ de S. A. R. Charles Alexandre
* fils du D. Leopold

hoc
ulmum
et
preciosum
dilectissimorum
principum
amoris pignus
monumentum
non dunt excurrunt
historiae nostrae
delicias

Civibus Lotharis donandum Scalpsi

de Mory d'Elvange 1772-1773

La 1^{re}. Cœur de Charles, Prince de Commercy, qui mourut en 1702.

La 2^e. Cœur de Joseph de Lorraine, fils de Charles V, qui décéda en 1703.

La 3^e. Cœur de François de Lorraine, abbé de Stavelo.

Entre le cercueil de Marguerite de Bavière, épouse de Charles I^{er} et celui de Marie de Bourbon, épouse de Jean II, c'est-à-dire, entre le troisième et le quatrième, étaient disposés les deux cercueils, transportés de Vaudémont d'où ils avaient été tirés.

On lisait sur le premier :

Ossements de Henri III, Comte de Vaudémont, et d'Isabelle, Princesse de Lorraine, son épouse, exportés dudit Vaudémont, le 21 avril 1762.

Et sur le second :

Ossements d'Antoine, Comte de Vaudémont.

Cœur de Marie, Comtesse d'Harcourt, son épouse, exportés dudit Vandémont, le 21 avril 1762.

Tous les cercueils renfermant les corps des princes et princesses de l'auguste maison étaient revêtus de bois à l'extérieur ainsi que les boîtes contenant les cœurs et les entrailles de plusieurs d'entre eux. Celui du duc Antoine était en rosette, recouvert de bois; ceux de la duchesse Claude et du duc Charles V étaient en étain, proprement ornés, et ceux de LL. AA. RR. Léopold I^{er} et Elisabeth-Charlotte d'Orléans, son épouse, étaient de plomb.

M. Alex. de Haldat ayant offert au Musée lorrain la planche gravée par Mory d'Elvange, la Société d'Archéologie pense faire un vrai cadeau à chacun de ses membres en nous permettant de joindre à notre travail un exemplaire de cette gravure qui, au mérite de l'exactitude, joint celui de sortir du burin d'un Lorrain aussi recommandable par son savoir que par ses vertus.

XIV.

DESCRIPTION DU CATAFALQUE.

La piété filiale du duc François, devenu empereur, ne se borna pas seulement à orner avec magnificence la chapelle sous laquelle dormaient ses aïeux, à pourvoir à la conservation des cercueils et à l'acquit des fondations pieuses faites par les princes ses prédécesseurs et par lui. Elle pourvut, en détail, à la décoration funèbre de l'église des Cordeliers pour la célébration des anniversaires solennels, et lui inspira de faire conserver, avec le menu des pièces du mausolée, les inscriptions diverses qui ornaient le cénotaphe ou qui avaient place assignée ailleurs.

Ainsi, l'inventaire de 1762, nous apprend qu'au jour anniversaire de la mort de Léopold, on plaçait au-dessus de la porte de la principale entrée de l'église des Cordeliers, un grand cartouche, sur lequel on lisait, en latin, l'inscription suivante :

A Léopold I^{er}, Duc royal de Lorraine et de Bar.

La religion qu'il pratiqua, défendit, embellit ; la bienfaisance qui égala ses richesses ; la prudence qu'il fit paraître en gouvernant ; la paix et les beaux-arts, enfans de la paix, qu'il préféra à la gloire des combats ; rendent, à cet excellent Prince, de concert avec son auguste famille et tous les ordres de l'Etat, un juste tribut d'hommages.

Toute l'Europe le pleura. Toi, Lorraine, noble par l'amour de tes Princes dont tu es l'objet, regrette-le éternellement.

Cette inscription, peinte en détrempe, avait sept pieds de hauteur sur six pieds six pouces de largeur. Elle était soutenue aux quatre angles par quatre grandes figures représentant à droite et en bas : l'Abondance ; en haut : la Charité ; à gauche et en bas : la Religion ; en haut : la Prudence.

Pour le service anniversaire de Charles V, on plaçait, au même lieu un chassis haut de six pieds dix pouces et large de cinq pieds quatre pouces. Il portait une inscription, littéralement semblable, à quelques variantes près, à celle qui avait été placée sur le cercueil de ce prince et que nous avons rapportée.

Enfin, à l'anniversaire de la duchesse douairière de Léopold, la porte de l'église était surmontée d'un grand cartouche haut de six pieds onze pouces, sur six pieds cinq pouces de largeur, peint en rocaille et convenablement décoré. Il contenait, en latin, cette inscription :

A Elisabeth-Charlotte de Bourbon-Orléans, Duchesse de Lorraine et de Bar, Princesse souveraine de Commercy. Le jour anniversaire de sa mort renaissant, rend plus vive, chaque fois, une douleur qui ne s'effacera jamais. Tandis que, par des prières solennelles, Auguste et Royale Famille, tu honores la mémoire d'une excellente mère, Peuples, rendez, aux pieds des autels en deuil, à la mère de la patrie, de justes et nouveaux hommages. Célébrez l'Epouse du Duc Léopold, l'Emule de Sara, la femme forte, grande trois fois par ses qualités royales, plus grande encore par sa piété, et qui mérita d'être placée au nombre des Bienheureux. Ses derniers neveux, imitateurs des vertus qu'elle leur a enseignées, l'honoreront éternellement.

Le catafalque avait treize pieds deux pouces de longueur sur huit pieds de largeur, et treize pieds huit pouces d'élévation totale ; il était arrondi aux deux extrémités. A chacun des angles, était un piédestal haut de quatre pieds dix pouces, supportant une statue emblématique ayant cinq pieds quatre pouces de hauteur.

Sur chacun des divers panneaux garnissant les faces du catafalque étaient peintes des emblèmes, des devises et des inscriptions dont voici les principales :

Inscriptions en l'honneur de Léopold :

Si la Lorraine n'eût pas eu en Léopold, un Duc par droit de nais-

sance, elle eût dû le souhaiter pour Prince, en raison de sa grandeur d'âme ; pour Père, en raison de son humanité.

Au Duc pacifique qui conserva avec prudence et bonheur, dans ses Etats, la tranquillité publique bannie de presque tout l'univers chrétien, et qui sut concilier les plus grands Princes.

Au Duc religieux qui pensa ne pouvoir être digne de régner qu'autant qu'il marcherait devant Dieu, avec une piété qui servirait d'exemple à ses sujets.

Il ne murmura pas contre Dieu, de ce que l'adversité l'avait frappé.

(*Tobie 2.*)

Il sut prévenir sa fin ; il eut les années éternelles présentes à l'esprit.

(*Psal.*)

La loi de clémence habita sur ses lèvres ; ses discours furent empreints de sa puissance.

(*Eccl.*)

Sage de cœur, doux de paroles, régna par la vertu de prudence.

(*Eccl. Prov.*)

Inscriptions qui se rapportaient à Charles V.

A Charles V dont le Tyrol reconnaissant conserva, dans les caveaux de ses Archiducs, les cendres précieuses à l'heureuse Lorraine, pendant dix années. La Lorraine, au comble de ses vœux, les possède maintenant. L'an du Salut, 1700.

Au Duc bienfaisant dont l'infatigable générosité releva la fortune renversée d'un grand nombre de ses sujets, promu à des postes plus relevés des nobles obscurs, et pourvut libéralement à la décoration des temples et des autels.

Au Duc sage, chez qui la force d'esprit l'emporta sur la multiplicité des affaires ; l'habileté dans les arts, sur la noblesse du rang ; l'assiduité au travail, sur la vie ordinaire des Princes.

Sur le dernier gradin supérieur était placée la représentation couverte d'un poêle de quatorze aunes de velours noir, avec une grande croix, en moire d'argent, le tout garni et bordé de galon d'argent fin. Sur ce poêle était posé un coussin couvert d'un drap d'or et d'argent pour soutenir le sceptre royal, la main de justice et la couronne royale fermée. Ces objets, en fer blanc doré, étaient recouverts d'un grand crêpe.

Le catafalque, chargé de soixante chandeliers, en bois argenté et supportant autant de cierges, était surmonté d'un baldaquin ayant sept pieds trois pouces de diamètre, à sa sousface, et huit pieds un pouce six lignes de hauteur, convenablement décoré.

Tous les objets destinés au service de la Chapelle Ducale et aux solennités funèbres qui devaient y avoir lieu annuellement, avaient été réparés à neuf ou renouvelés par les ordres du duc François, de telle sorte qu'il remit le tout en parfait état entre les mains des RR. PP. Cordeliers, désormais préposés à la garde des tombeaux des anciens souverains du pays.

Obligations réciproques.

L'empereur François, mu par un sentiment de zèle pour la gloire de Dieu, le soutien de la Maison des Pères Cordeliers dont le duc René II est fondateur, le repos de ses augustes ancêtres, bienfaiteurs de ladite Maison, pour la conservation des monuments élevés à leur mémoire, l'entretien, à perpétuité, de la chapelle, du caveau, de l'argenterie et des ornements, et l'entière exécution des fondations tant anciennes que modernes, donna des ordres à ses commissaires pour les communiquer aux Pères Cordeliers et statuer définitivement sur les charges qu'ils auraient à supporter et le dédommagement qu'ils recevraient du souverain.

Les Frères Mineurs donc, assemblés capitulairement et assistés du seigneur comte de Rouvrois, leur Père temporel, déclarèrent accepter, avec reconnaissance, les nouveaux dons et bienfaits de S. M. Impériale, aux charges, clauses et conditions qui seront ensuite indiquées :

1° Ils se chargent à perpétuité de l'entretien de la chapelle et du caveau, de toutes les réparations grosses et menues, de la réédification totale même, le cas échéant, dans l'état où lesdites chapelle et caveau se trouvent actuellement. Pourquoi procès-verbal de leur situation a été dressé en leur présence et de leur consentement par le sieur Christophe Adam, architecte de Sa Majesté.

2° De veiller exactement à la conservation des cercueils de plomb qui renferment les corps des princes et princesses ; d'entretenir en bon état les grillages qui les soutiennent, de les faire rétablir jusqu'à bien en cas de dépérissement.

3° D'entretenir aussi, à perpétuité et en bon état, les ornements que Sa Majesté a fournis pour la célébration du service divin en ladite chapelle seulement ; de les remplacer, en cas de vétusté, en pareille quantité et valeur, de sorte qu'ils soient toujours aussi propres et décents que ceux marqués dans l'inventaire.

4° D'entretenir en pareil état l'argenterie, suivant le détail porté au procès-verbal du 31 août.

5° De faire brûler à perpétuité, jour et nuit, une lampe ardente dans ladite chapelle et de fournir, à cet effet, l'huile nécessaire.

6° D'entretenir les ornements du catafalque et de les remplacer, le cas échéant, dans l'état où ils sont.

7° D'entretenir le même catafalque, les statues qui l'accompagnent, les peintures, les inscriptions, la couronne, la main de justice, le sceptre, etc., et, en cas de dépérissement, de remplacer le tout à leurs frais, en la même forme et avec la même décence et solidité qu'il se trouve actuellement.

8° De faire imprimer, comme ils ont fait jusqu'à présent, des billets invitatoires pour chacun des services solennels de Leurs Altesses Royales Charles V, Léopold I^{er}, Madame la

Duchesse douairière et Madame la Princesse Charlotte ; sur tout d'en envoyer à chacun de Messieurs les Curés de Nancy, avec invitation d'en donner lecture au prône de la messe du dimanche qui précédera lesdits services.

9° D'acquitter, avec la même ferveur et décence, qu'ils ont fait jusqu'ici, les anciennes fondations du Duc René II, de la duchesse Renée de Bourbon, du duc Antoine, de la duchesse Claude de France, de la reine Christine de Danemarck, du duc Charles III et du duc François, suivant le contenu du procès-verbal du dit jour 10 aout 1739.

D'acquitter, avec le même zèle et une pareille solennité, les services de LL. AA. RR. les ducs Charles V, Léopold I^{er}, d'heureuse et triomphante mémoire ; de madame la duchesse douairière et madame la princesse Charlotte de Lorraine, le cas échéant.

10° Enfin de célébrer à perpétuité dans la Chapelle Ducale, une messe basse de *Requiem*, par chaque jour de l'année, entre onze heures et midi, pour le repos des âmes des princes et princesses de l'Auguste Maison décédés, et de ceux et celles qui décéderont dans la suite, notamment pour S. A. R. l'archiduc Charles-Joseph. A la fin de cette messe qui sera annoncée par le tintement de la grosse croche et pour laquelle les Cordeliers fourniront le pain, le vin et un luminaire décent, le prêtre récitera, au bas de l'autel, un *De profundis* avec l'oraison pour les défunts.

Pour l'acquit de ces diverses fondations et des charges y annexées, Sa Majesté avait fait délivrer, aux Pères Cordeliers, dès le mois de février 1762, la somme de vingt-cinq mille sept cent quatre-vingt dix-sept livres, quatre sols, dix deniers, à savoir :

Pour l'entretien, à perpétuité, de la chapelle et du caveau

et même la réédification totale, le cas échéant, six mille livres.

Pour l'achat des ornements d'autel, linge et autres articles détaillés au procès-verbal, deux mille sept cent soixante-douze livres, quatorze sols, onze deniers.

Pareille somme pour l'entretien desdits ornements, linges, etc., et leur remplacement, au besoin.

Pour fourniture, à perpétuité, de l'huile à brûler dans la lampe funéraire : quinze cents livres.

Pour l'achat des ornements, poêles de velours et autres décorations énoncées en l'article sixième : mille trente-trois livres.

Pareille somme pour l'entretien de ces ornements, et leur remplacement, s'il échet.

Pour l'entretien du catafalque et des ornements qui l'accompagnent ; pour le remplacement du tout quand besoin sera : dix-huit cents livres.

Pour l'impression des billets d'invitation aux services solennels, comme il est dit en l'article huitième : six cents livres.

Pour augmentation de fonds des anciennes fondations, à charge d'y satisfaire comme il est prescrit aux actes qui en ont été passés et suivant l'article neuvième : deux mille livres.

Enfin Sa Majesté Impériale s'étant fait rendre compte de la fondation faite en 1654, d'une messe quotidienne pour le repos de l'âme du duc François et de celles de tous les princes et princesses de l'Auguste Maison, et des fonds remis, à cet effet, aux officiers de l'Hôtel-de-Ville de Nancy, lesquels ne s'élèvent qu'à quatre mille francs barrois, faisant dix-sept cent quatorze livres cinq sols qui ne produisent, par conséquent, de rentes annuelles, que la somme de quatre-vingt

cinq livres quatorze sols, ce qui est insuffisant et aurait donné lieu à la réduction de la dite fondation à deux messes par semaine, comme il a été observé au procès-verbal du 10 août 1759. Et voulant, sadite Majesté, que cette dernière fondation ait lieu et soit exécutée selon qu'il est dit en l'article dixième, elle a augmenté les fonds, y affectés, de sept mille deux cent quatre-vingt cinq livres quinze sols ; somme qui, jointe à la précédente de dix-sept cent quatorze livres, cinq sols, formera celle de neuf mille livres pour cette messe quotidienne.

Des diverses sommes ci-dessus mentionnées, il restait aux Pères Cordeliers, après les achats d'ornements et autres objets, vingt-un mille neuf cent quatre-vingt onze livres, neuf sols, onze deniers ; ils ajoutèrent à cette somme celle de de cinq mille livres faisant le prix de la vente d'un jardin situé à Nabécor, sur lequel étaient affectées et hypothéquées les fondations faites par la princesse Charlotte, et de plus trois mille huit livres, dix sols, un denier, d'autre part, pour former un total de TRENTE MILLE LIVRES. Du consentement de Sa Majesté, ils versèrent cette somme à son trésorier, en Lorraine, à condition qu'il leur serait remis une *carthe* de la Banque de Vienne portant pareille somme, et qu'il plairait à S. M. de les indemniser des frais qu'il leur faudrait supporter pour percevoir les intérêts des nouveaux fonds constitués. A quoi S. M. I. ayant déferé ; il leur a été remis, à l'instant, une *carthe* de banque du huit octobre 1762, signée du sieur Jean-George Risthaler, receveur en chef de ladite banque et du sieur Jean-Baptiste Spinger, contrôleur. Cette carthe portait neuf mille cinq cents florins d'Allemagne fournis des deniers de S. M., savoir : neuf mille florins faisant la somme capitale de trente mille livres versée par les Pères Corde-

liers et les cinq cents florins excédant, leur ayant été accordés par grâce spéciale et par forme de dédommagement.

Par acte passé devant le conseiller du Roi, notaire à Nancy, Marizien, le 20 juin 1767, S. M. l'Impératrice-Reine apostolique a fait remettre aux RR. PP. Cordeliers de Nancy, une charte de Banque de Vienne, portant deux mille trois cent soixante-dix florins d'Allemagne, pour supplément de fond à la fondation d'autre part (procès-verbal du 27 novembre 1762), à raison de la réduction à quatre pour cent de l'intérêt des sommes placées à ladite Banque (110).

En ajoutant aux trente mille livres fournies par les Pères Cordeliers les deux mille trois cent soixante-dix florins, faisant sept mille huit cents quatre-vingt-douze francs environ donnés par l'Impératrice, on aura un total de près de quarante mille francs, primitivement déposé à la Banque autrichienne, dont les rentes et le principal n'ont pu subir d'aliénation pendant la révolution de France.

Il a été convenu que l'intérêt de l'argent déposé par les Pères Cordeliers serait de cinq pour cent par an; qu'en cas de variation, extinction ou suppression de la Banque de Vienne, Sa Majesté donnera des ordres pour que, concurremment avec lesdits Pères Cordeliers, il soit pourvu à la sûreté des fonds qui, en ce cas, seront constitués de concert ou employés en acquisitions d'immeubles comme il sera trouvé mieux, sans qu'en aucun cas, lesdits Pères puissent retirer les fonds et en disposer, si ce n'est du consentement de S. M. I. ou du prince héréditaire et à la participation de leurs préposés à ce sujet.

Et comme les chapelle, caveau, ornements, argenterie, linges, catafalque et tous accessoires contenus en l'inventaire, sont actuellement en parfait état; qu'il en coûtera peu auxdits religieux pour leur entretien pendant de longues années;

que néanmoins ils percevront la rente des fonds constitués à ce sujet ; qu'il ne serait pas juste que les Pères actuels profitassent de cet avantage au préjudice de leurs successeurs, pour lesquels les charges s'accroîtront et deviendront plus considérables dans la suite ; sadite Majesté voulant d'ailleurs pourvoir à la sûreté des mêmes fonds, à leur accroissement au profit des successeurs religieux en la maison de Nancy, et pour plus grande assurance de l'exécution des engagements des Pères actuels, il a été convenu que de dix en dix années, lesdits Frères Mineurs seront tenus de constituer un fonds de deux mille six cent cinquante livres à placer sur la Banque de Vienne pour servir d'augmentation de fonds aux religieux à venir, à moins qu'il ne survienne quelques grosses réparations qui absorbent la totalité des intérêts ; ce dont lesdits Pères seront tenus de justifier aux seigneurs commissaires, procureur général et autres préposés de Sa Majesté Impériale.

Dans le cas où la Banque serait éteinte ou supprimée, que les fonds seraient remboursés, ladite somme de deux mille six cent cinquante livres serait jointe à ces fonds, le tout prêté à intérêt ou employé en acquisitions d'immeubles comme il a été dit.

Seront tenus lesdits Pères Cordeliers et leurs successeurs à perpétuité de faire, de dix en dix années, procéder, à leurs frais, par experts nommés par lesdits sieurs commissaire et procureur général et après eux par le juge principal de la ville de Nancy. à la visite et reconnaissance de l'état de la chapelle, du caveau, des ornements et de tous les objets détaillés en l'inventaire. Procès-verbal de cette visite sera dressé par les experts, affirmé par eux et envoyé par les Pères Cordeliers et leurs successeurs à Sa Majesté Impériale

et après elle, au Chef de l'Auguste Maison de Lorraine, pour être *certioré* du bon état des choses.

Et comme il est autant de la dignité que de la religion de Sa Majesté, de faire veiller principalement à la conservation du dépôt des corps et mânes de ses augustes ancêtres renfermés dans le caveau ducal, qu'elle entend surtout que l'on y donnera une attention particulière, il a été convenu que des trois clés servant à le fermer, une resterait aux Révérends Pères; la seconde au seigneur de Rouvrois, tant en sa qualité de commissaire qu'en celle de Père temporel des Frères Mineurs de la Communauté de Nancy et la troisième au sieur procureur-général; ces deux derniers chargés, par état, de veiller à l'exécution du contenu des présentes; que de six en six mois, on serait tenu de s'assembler pour visiter l'état du caveau, des cercueils et des urnes qu'il renferme et de pourvoir, à l'instant, de la part des Pères Cordeliers, à toute réparation nécessaire.

Le procès-verbal d'inventaire où sont consignées toutes les conditions ici rapportées, a été dressé au Monastère des RR. PP. Cordeliers, le 27 novembre 1762, après midi, en présence des sieurs Philbert François, conseiller-secrétaire et trésorier-payeur des arrérages de Sa Majesté Impériale, en Lorraine; Albert-François-Louis, secrétaire du Cabinet du Roi, inspecteur-général des magasins à blé de la fondation de S. M., et Jean-Jacques Beaulieu, maître apothicaire stipendié, tous trois demeurant en la ville de Nancy, et signé des personnes dont les noms suivent : Du Rouvrois, premier commissaire de Sa Sacrée Majesté Impériale et Royale, au bureau des Liquidations de Lorraine, conseiller d'Etat de Sa Majesté le Roi de Pologne, premier président en la Cour souveraine de Lorraine et Barrois; PIERRE (Joseph-Michel), écuyer, procureur-général de sadite Majesté Impériale, au

même bureau, fondé de pouvoir à l'effet des présentes ;
FRÈRE Claude-Robert Husson, lecteur jubilé, prédicateur du
Roi, membre de l'académie royale de cette ville (de Nancy),
ancien provincial et premier Père de la province de France
parisienne, ex-secrétaire et définiteur général de tout l'ordre
de St-François, ancien commissaire général et Père de la
province de Saint-Bonaventure, du grand couvent et collège
général de Paris et commissaire provincial sur les custodies
de Lorraine et Barrois ; F. Benoit Poirson , lecteur jubilé,
ancien définiteur de la province, gardien actuel ; F. François
Villotte, et F. François Perrin , lecteurs en théologie ; F.
Nicolas Arnould, vicaire ; F. Nicolas Leclerc, confesseur des
religieuses de Sainte-Elisabeth ; F. Benoit Comte, maitre des
novices ; F. Joseph Laurent, discret ; F. Jean-Baptiste De-
varennés, discret ; F. Nicolas Vincent, lecteur en rhétorique ;
F. Louis Beaupoil, prédicateur conventuel ; F. François
Mangin, maitre des jeunes ; F. Antoine Bitche , second
maitre des novices ; F. Laurent Babel, préfet du chœur ;
François-Louis Beaulieu, et Marisien, tabellion (111).



PIEUSES FONDATIONS.

La piété religieuse et filiale du dernier duc de Lorraine, ne pouvait se contenter de veiller seulement sur les restes inanimés de ses ancêtres et de les réunir en un tombeau commun, afin de les soustraire à la profanation ou seulement à une dispersion regrettable. C'est pourquoi, en quittant l'héritage paternel, la terre de son berceau, pour aller gouverner d'autres Etats, François III voulut assurer à la fois la conservation du monument sépulcral commencé par son aïeul, achevé par lui-même avec autant de magnificence que de goût, et l'acquit des fondations religieuses faites à différentes époques par les princes et princesses de Lorraine, et dont les religieux de Saint-François se trouvaient chargés.

Il fit en conséquence dresser un nécrologe particulier des rois, ducs et princes, reines, duchesses et princesses de son auguste Maison, dont les corps reposaient au caveau ducal, et un état des fondations faites par ces pieux princes, avec tout ce qui s'y pouvait rapporter, se trouvant dans les Archives des Cordeliers, depuis l'année 1452.

Ces pièces, présentées aux commissaires de S. M. Impériale par les RR. PP. Cordeliers, le 10 août 1759, constatèrent les fondations dont l'indication suit :

1508. — Un service solennel pour le duc René II, roi de Sicile, fondateur des Cordeliers, ainsi qu'il était porté au premier nécrologe feuillet 56^e ; au second, feuillet 119, et au dernier, feuillet 123.

1559. — Un service solennel pour S. A. R. M^{me} la duchesse Renée de Bourbon.

1544. — Un service solennel pour S. A. R. le duc Antoine.

1575. — Un service solennel pour S. A. R. Madame la duchesse Claude de France, comme il était dit fol. 8^e du 1^{er} nécrologe ; 19 du 2^e et 19 du dernier.

1590. — Un service solennel pour S. M. Madame Christine de Dannemarck.

1608. — Un service solennel pour S. A. S. Charles III, comme il en constait fol. 22 verso, du 1^{er} nécrologe ; 47 du second et 45 du dernier.

1628. — Un service solennel pour S. A. R. le duc François.

Un service solennel pour S. A. S. l'illustre princesse Dorothee de Lorraine, duchesse de Brunswick.

Une messe quotidienne, à 11 heures, pour le Sérénissime prince François II dit de Vaudémont, décédé en 1652. La dite messe fondée pour être célébrée en la Chapelle Ducale. Et s'est obligé de plus, le même prince, de satisfaire aux trois services des princes Nicolas de Vaudémont, Philippe-Emmanuel, fils du duc de Mercœur, et de l'illustre cardinal de Vaudémont, comme il est énoncé au fol. 45 du 2^e nécrologe, aux fol. 102 et 121 du dernier.

Un service solennel pour S. A. R. le duc Léopold.

Un service pour S. A. R. le duc Charles V.

Un service solennel pour S. A. R. Madame Elisabeth-Charlotte d'Orléans.

Un service solennel pour S. A. R. Madame la princesse Charlotte de Lorraine.

Une messe quotidienne pour le cardinal Charles de Lorraine, fondée par son frère le duc Henry, moyennant 300 francs de rente à prendre annuellement chez le receveur et celérier de Nancy.

Une messe quotidienne , à 11 heures , fondée par le duc François, et deux messes hautes que les Cordeliers ont acquittées jusques et y compris l'an 1677.

Madame la princesse Charlotte , qui avait une dévotion particulière à la Sainte-Vierge, avait fait établir, en l'église des Cordeliers, la solennité de la Conception immaculée de la Mère de Dieu. Cette fête était célébrée avec une pompe toute particulière. L'église, ornée de peintures et de tapisseries, était splendidement illuminée pendant les offices principaux de la fête et de l'octave. En 1769, époque où la princesse assigna une aumône annuelle de quatre cents livres pour cette solennité, les PP. Cordeliers firent une décoration qui leur coûta neuf cent vingt-six livres, non compris les fournitures et la main-d'œuvre des charpentiers et serruriers. Les messes de la fête et celles de l'octave étaient dites à l'intention de la princesse. Après sa mort, le prince Charles, son frère, continua l'œuvre pieuse de sa sœur. Toutefois il n'y eut jamais de fondation faite pour cet objet. Sous le règne de Stanislas, les Cordeliers reçurent de la Cour une aumône, mais insuffisante pour couvrir les frais de la fête; ils étaient obligés d'y suppléer par une quête extraordinaire qu'ils faisaient chez les particuliers. (112)

Postérieurement, le 14 septembre 1704, Madame Anne de Lorraine, veuve du prince François de Lorraine, prince de Lislebonne et de Commercy, fonda, à perpétuité, une messe quotidienne pour le repos de l'âme des princes et princesses de sa famille, moyennant une rente annuelle de deux cents livres que devaient verser, aux Cordeliers, les administrateurs de l'hospice Saint-Julien, sur une somme de 250 livres qu'ils étaient autorisés à prélever annuellement sur les revenus de la baronnie de Viviers, appartenant à la-

dite dame, et située au marquisat de Pont-à-Mousson. Les cinquante livres de surplus étaient destinés à l'hospice.

L'anniversaire de Léopold se célébrait aussi régulièrement aux Cordeliers. Le chapitre de St-Georges y assistait.

Les fondations faites par différents particuliers dans l'église des Frères Mineurs, doivent trouver place immédiatement après les fondations princières dont elles sont, en quelque sorte, l'appendice obligé.

Du 16 août 1604, fondation par M. Michel Bouvet, seigneur de Heillecourt, etc., pour le repos de son âme, de celle de demoiselle Agnès de Beaufort, sa femme, et de leurs parents et amis, dans la chapelle construite à Heillecourt, par le dit Bouvet, d'un sermon à chacune des fêtes de Notre-Dame : la Purification, l'Annonciation, l'Assomption et la Conception. Ce sermon devait être prêché pendant la grand'messe, en l'église du lieu, sur l'évangile du jour, et par un Cordelier de Nancy. Après le sermon, et dans ladite chapelle, une messe basse suivie du *Salve Regina*. Ensuite distribution, par le chapelain ou son commis, d'un pain blanc de six onces à chacun des assistants, « tant que deux bichets de blé pourront s'étendre. »

Si le chapelain omettait de solliciter du R. P. Gardien, un religieux pour acquitter les susdits sermon, messe et *Salve*, le R. P. Gardien est prié d'en envoyer un... moyennant un resal de blé à délivrer au couvent, par le chapelain de Heillecourt, à chacune des quatre fêtes indiquées ; plus trois francs, monnaie de Lorraine, à compter au curé de Heillecourt, afin qu'il veuille assister, ou son vicaire, à la messe et au *Salve*, et donner à diner au Cordelier officiant et à son confrère.

Le 10 mars 1607, Jacques Duquesnois, fonda, pour lui et

pour Gillette Prévrotte, sa femme, une messe basse le lundi de chaque semaine et un service annuel de trois messes hautes avec *Libera*.

Le 15 avril 1684, madame Christienne de Girmont, veuve de M. Fournier, baron de Nideck, fonda, conjointement avec madame de la Huiterie, son héritière, un service annuel de trois messes hautes avec vigiles à neuf leçons, pour être célébrées le 23 février. La rétribution, fixée à cinquante francs, devait être payée par la fabrique de Saint-Epvre qui en avait été chargée.

Un service de trois messes hautes avec diacre et sous-diacre, vigiles le soir précédent, fourniture du luminaire et de tous objets nécessaires, pour être célébré annuellement, le 9 de décembre, fut fondé ce jour même, en l'an 1714, par Mangeotte Cler et Simon Ferry, son mari, moyennant dix francs, à prélever sur le loyer d'une maison faisant coin au haut de la rue de la Boucherie, Ville-Vieille.

Le 7 mai 1732, demoiselle Françoise-Zénobie Montfange et Jean-Louis Bourbon, son mari, intendant des ponts-et-chaussées de Lorraine et Barrois, fondèrent, pour être célébrée, à perpétuité, le 14 juin de chaque année, une messe haute avec la représentation et le *Libera* à la fin, moyennant cinq livres tournois que sera tenu de lever et toucher, pour les R. P. Cordeliers qui les recevront à titre d'aumône, le verger de la paroisse Notre-Dame. Celui-ci assistera au service, en manteau noir, et percevra, pour ses honoraires, dix sols.

Madame Gabrielle, née comtesse de Bressey, douairière de Thomas, marquis de Jouffroy, seigneur de Novillars, fonda, le 27 mars 1764, une messe quotidienne, à perpétuité, moyennant la rente d'un fond de douze mille livres.

Fondation en l'église de l'hôpital St-Julien, mais à ac-

quitter par les Cordeliers, de deux messes hautes de *Requiem* et de deux services aux jours de fêtes de St-Michel et de Ste-Agnès, par Michel Bouvet, président des Comptes de Lorraine.

— Par mademoiselle Claude de Lescu, femme de M. le président de Rutant, un *Salve Regina*, en la chapelle des Trois-Rois, le jour de la fête de Saint-Claude, pour 5 livres, 2 sols, 10 deniers.

— Par Claude Bastard, deux services, chacun de trois messes hautes avec vigiles, le 15 mars et le 9 mai.

— Par Joseph Grandmangeot, deux messes basses par semaine.

— Par mademoiselle Barbe Vuavin, veuve du sieur Balthazar Rouyer, une messe basse de Notre-Dame, suivie du *De Profundis*, chaque samedi, pour 10 livres, 14 sols, 3 deniers.

— Par M^e Blanchard, chanoine, un obit annuel, le 18 février.

— Par Claude Laurent, un obit annuel, le 25 novembre, pour 3 livres, 8 sols, 6 deniers.

— Par Jean Le Hoillier, une messe basse de *Requiem*, le premier lundi de chaque mois, moyennant 50 livres, 12 sols, 9 deniers.

— Par madame Madelaine de Raigecourt, veuve du feu seigneur de Clovenaille, de Fain, une messe basse de *Requiem*, tous les mercredis de l'année.

— Par mademoiselle Claude Domballe, veuve de feu le sieur Christophe Cachet, médecin, une messe basse, chaque vendredi de l'année et un service à trois messes hautes avec vigiles, le dernier jour de septembre, moyennant 18 livres, 19 sols, 7 deniers.

— Par madame la marquise de Novillars, une messe quo-

tidienne à onze heures, à perpétuité; un service solennel anniversaire et perpétuel, précédé de l'Office des Morts, suivi des Obsèques, avec le catafalque et un luminaire de quarante livres de cire.

— Par Claude Perrard et Catherine, sa femme, deux services annuels de chacun trois messes hautes, l'une le 13 mars, l'autre le 9 mai, rétribués 12 livres, 4 sols, 9 deniers.

— Par Jean-René de Florainville, une messe de *Requiem*, chaque samedi de l'année, en la chapelle privilégiée, rétribuée 15 livres, 17 sols, 1 denier.

— Par Jacques Duquesnois, une messe basse chaque lundi de l'année, et le 25 octobre, un service de trois messes hautes avec les vigiles. Les Cordeliers devront avertir et inviter les pauvres et les administrateurs de l'hôpital à y assister ; le tout moyennant une rétribution de 30 livres, 12 sols, 9 deniers.

— Par Thomas Lathier, albanois, capitaine d'une compagnie de Cheval-Légers de Charles III, une messe chaque samedi de l'année, moyennant 22 francs, 6 gros.

Les fondations dont l'acquit était confié aux Cordeliers se faisaient au nom de l'hospice Saint-Julien, de quelque autre établissement ou de particuliers ; parce que les Franciscains, en raison de leur vœu de pauvreté, ne pouvaient recevoir, quoi que ce soit, qu'à titre d'aumône. Il y avait toujours, d'ailleurs, bénéfice au profit des pauvres.

Presque toutes celles que nous venons de rapporter avaient été faites au nom de l'hospice Saint-Julien, dont les administrateurs en devaient solder le montant, selon les titres. Les guerres ayant ruiné, en partie, ces fondations et dispersé les sommes affectées à leur entretien, les Cordeliers et le bureau d'administration de Saint-Julien convinrent, par acte du 31 décembre 1655, que le montant ancien de toutes les fonda-

tions qui les obligeaient simultanément serait réduit à une somme de cent soixante-six francs, six gros, par an, payable en quatre termes, de trois en trois mois.

Revenons à notre sujet principal : Ainsi, dirons-nous, avaient été réglées et arrêtées les dispositions ayant pour but de soustraire la Chapelle Ducale de Nancy, les tombeaux des anciens souverains de la Lorraine, aux influences de la politique humaine, tant après le départ immédiat du dernier duc pour la Toscane et le régime de transition, qu'après la réunion définitive, à la France, des Etats de Raoul, de René, d'Antoine et de Léopold. Ainsi furent-elles exécutées avec autant d'amour et de reconnaissance que d'exactitude et de zèle, par les Frères Mineurs qui se succédèrent dans la maison conventuelle de Nancy, jusqu'à l'époque de la révolution.

Ils conservèrent, par un double sentiment de patriotisme et de religion, ces lieux sanctifiés par les prières de l'Eglise et par la cendre bénite des princes, la plupart protecteurs ou défenseurs de la foi catholique, et tous morts marqués du signe auguste de la rédemption ; ces lieux témoins de tant d'imposantes cérémonies funèbres, dont les parvis furent si souvent mouillés des larmes sincères d'un peuple reconnaissant ; ces lieux demeurés comme le but d'un saint pèlerinage, où les descendants de ceux qui, paisiblement y dormaient leur sommeil, ne manquaient jamais, dans leurs pérégrinations, de venir s'agenouiller, se recueillir et prier. On y vit successivement, en effet, le 17 mai 1770, la fille chérie de Marie-Thérèse, l'infortunée Marie-Antoinette ; le 14 mai 1775, l'archiduc Maximilien-François, grand-maître de l'ordre teutonique ; le 13 août 1777, l'austère Joseph II, qui, sous le nom de comte de Falckenstein, y entendit la messe et apprit avec sensibilité toutes les fondations utiles ou

pieuses que la Lorraine et Nancy devaient à ses aïeux (113). Plus tard, en 1814, l'empereur d'Autriche, François II, qui, gravissant des monceaux de ruines, et suspendu aux barreaux d'un vitrail à demi-brisé, contempla les lieux désolés où jadis avaient reposé ses ancêtres (114). En 1828, Charles X et la Dauphine, triste héritière des infortunes de ses augustes parents. Enfin, en 1831, Louis-Philippe I^{er}, roi des Français (115). Mais, avant ces trois dernières visites, que d'événements survenus ! que de faits à signaler !

XVI.

DE 1792 A 1810.

Le génie de la destruction qui planait sur la France allait étendre, de nouveau et d'une manière plus lugubre encore qu'auparavant, ses ailes ténébreuses sur la cité que, sous une autre forme, il avait déjà visitée. Ce n'était plus, cette fois, seulement de majestueux édifices qu'il allait renverser, des chefs-d'œuvre d'art qu'il allait anéantir ; c'étaient les morts qu'il allait troubler pour leur faire subir, dans le fond de leurs tombeaux, l'ignominie d'un nouveau trépas. Déjà, ses cris effrayants avaient retenti aux oreilles des citoyens justement alarmés, et les membres du directoire du district de Nancy s'étaient réunis et concertés pour le conjurer ; ils avaient pris des mesures *pour assurer l'inviolabilité des cendres des morts et surtout de celles des princes de la Maison de Lorraine.*

De leur côté, les commissaires du grand-duc de Toscane, à Nancy, faisaient toute diligence pour amener au caveau ducal, ainsi qu'en un sanctuaire qu'ils croyaient inviolable, les dépouilles des princes inhumés en divers lieux.

C'est ainsi que, de concert avec le directoire et assisté des commissaires par lui nommés, ils firent, le 8 mars 1792, la translation, de l'église des Capucins de Varangéville, à Nancy, du prince Eric de Lorraine, évêque de Verdun, et du prince Henry de Lorraine, comte de Chaligny, etc. Le procès-verbal de reconnaissance des tombeaux de ces personnages et de leur translation, s'exprime en ces termes :

« Nous Jean-François Renaut, administrateur du directoire

du district de Nancy, accompagné de M. l'abbé de Ruelle, l'un des commissaires de l'Empereur en cette ville, et du sieur Simonin, chirurgien-juré aux rapports, les sieurs Lyonnois et Mique étant absents. Nous sommes rendus dans le chœur de l'église des Capucins (de Varangéville). Nous y avons remarqué deux épitaphes en bronze, soutenues par deux anges. Sur l'une étaient gravés ces mots :

« Cy gist illustrissime et révérendissime prince, Eric de Lorraine, jadis évêque de Verdun, fondateur de ce couvent et y a été inhumé comme l'un des Frères Capucins, par son commandement, le XXVIII d'avril MDCXXIII, étant mort le jour précédent, à Nancy,

Priez Dieu pour son âme. »

Au-dessous était un écusson, aussi en bronze, aux armes de Lorraine, surmonté d'un chapeau d'évêque, avec ses franges.

Sur l'autre épitaphe nous avons lu :

« Cy gist haut et puissant prince Henry de Lorraine, marquis de Moy, comte de Chaligny, etc. ; lequel étant décédé le X juin MVICLXXII, en son hôtel à Nancy, a été inhumé dans ce lieu le lendemain, en habit de Capucin, conformément à ses dernières volontés. Priez Dieu pour son âme. » (116)

Le 2 mai 1792, ils exhumèrent de l'église abbatiale de Beaupré, les restes du duc Raoul; ceux du duc Ferry IV; le cœur du prince Ferry, évêque d'Orléans, fils de Ferry IV; le corps du duc Ferry V et celui de la princesse Elisabeth, son épouse.

Voici de quelle manière s'exprime le procès-verbal des commissaires délégués pour cette pieuse opération :

« Devant le grand autel, sur une tombe de marbre noir, est gravée, en caractères modernes, cette épitaphe :

Mors ki de tous prendre est en grande
Fist'moult piteuse prinse et grande
En Raoul ki Marchis et Dus
Estoit et à tous biens rendus.
Prens, fors, gentiens et plainse donneur.
Fit en luy, ot, larghe donneur
A Krécy bien se deffendit (def-fendi)
Toutes les batailles fendit
Sil mourut, n'en soit reprouchées
Trouves fu li plus approuchées
Des Angles. (Cy en gist le corps) Or gist ci li cors
Dieus li soit vrays misericors.

Cy gist très-puissants et très-nobles prinches
Raoulz, Dus de Lorraino
Et Marchis qui trespasa en
L'an 1346, en la daraine semaine d'Aoust.
Prié pour son ame.

« Le corps du prince était sous cette tombe, en un caveau voûté.

» Au collatéral droit était un mausolée en pierre, adossé au mur latéral du sanctuaire sur lequel il fait face, ainsi que la chapelle de côté. Les deux faces sont d'une architecture gothique ornée de sculptures. Le sarcophage établi sur la voûte du caveau est couvert d'une statue en pierre, couchée, représentant le duc Ferry, iv^e du nom. A la tête de la statue sont placés deux petits génies et, aux pieds, un lion.

» Le caveau, de 8 pieds 4 pouces de longueur, sur une largeur de 2 pieds 9 pouces, renfermait le cercueil et les ossements du prince.

» A l'un des pilastres était attaché un écrit en caractères gothiques, enfermé dans un cadre garni de son verre; il portait :

En ce lieu gist très-illustre prince Ferry, surnommé le Chaulve, IV^e de ce nom, 51^e duc de Lorraine et 18^e marchis (Fils de très-haut prince Mathieu, surnommé le Béguin, 50^e duc de Lorraine, 17^e marchis, et de très-haute princesse dame Catherine, duchesse de Lorraine, marchise, fille de très-haut prince Conrard, comte de Luxembourg), commença à régner en l'an 1250, régna 54 ans, puis la mort le deffit à Nancy, âgé de 90 ans, le 15^e de novembre de l'an 1303, fut royellement enseveli le 17^e jour dudit mois.

Révérènd prince messire Ferry, évêque d'Orléans, (Fils du dessudit duc Ferry et de très-illustre princesse dame Marguerite, duchesse de Lorraine, marchise, fille de hault prince Thiébaut, roy de Navarre), qui mourut le 4^e de juin en l'an 1299, duquel le cueur gist devant le grand autel où il fut mis le 12^e jour du mois de juillet.

Animæ eorum requiescant in pace. Amen.

Au collatéral gauche était un second mausolée en pierre, adossé comme le premier, au sanctuaire et n'ayant face que sur la chapelle. Il était d'une architecture gothique et orné de sculptures. Sur le sarcophage établi sur la voûte du caveau, étaient couchées deux statues de pierre représentant le duc Ferry, V^e du nom, et Elisabeth, sa femme (117). A la tête de ces statues étaient placés deux génies, et, à leurs pieds, deux lions. Sur la face du sarcophage, on voyait douze figures sculptées et placées dans des niches.

Le caveau, de 7 pieds de longueur sur 3 pieds 3 pouces de largeur, sans entrée, renfermait les restes des personnages indiqués.

A l'un des pilastres était un écrit, comme le premier, enfermé dans un cadre de bois, et portant :

Cy gist très-vertueux prince Ferry, surnommé le Luicteur, V^e de ce nom, 53^e duc de Lorraine et 20^e marchis, (Fils de très-haut prince Thiébaut, second du nom, duc de Lorraine, et de très-haute princesse dame Catherine, duchesse de Lorraine, marchise, fille de hault prince Guy, comte de Flandres, commença à régner l'an 1311, régna

19 ans, fut opprimée par la mort, à Nancy, le 21^e jour d'avril, jour du saint vendredy; en l'an 1559.

Très-vertueuse princesse, dame Elisabeth, duchesse de Lorraine, marchise, fille de très-hault prince Albert, premier du nom, duc d'Autriche et empereur de Rome, laquelle trespassa le 19^e jour de mai de l'an 1552, et fut ensépulturée avec son mary.

Requiescant in pace.

Dom Fangé avait découvert dans un amas de débris, l'épitaphe de Catherine de Limbourg, femme de Mathieu le Béguin, décédée en 1255. Elle était en relief, sur un morceau de plomb enchassé, dans un encadrement en pierre, d'environ un pied de surface. Ce religieux l'ayant communiquée, en 1770, à Mory d'Elvange, celui-ci l'a conservée dans son manuscrit d'où nous l'avons tirée :

Nobilissima... et... strenu...

Catharina Lucemburgica domini Mathei...

Uxor... Obiit anno MCCLV. septimo kal...

Enfin, le 11 juin 1792, les mêmes personnages firent, à l'abbaye de Clairlieu, la découverte, la reconnaissance, puis, le 18 du même mois, le transport à Nancy des restes du duc Mathieu, de la princesse Berthe, sa femme, et du duc Mathieu, leur fils.

Les épitaphes ayant été enlevées et les monuments dégradés, il n'a été possible ni de découvrir, ni de déterminer les cendres des autres personnages illustres enterrés à Clairlieu. Disons cependant que l'année précédente, Mory d'Elvange avait visité Clairlieu pour y recueillir ce qu'il y trouverait. Il fut un peu plus heureux dans ses investigations que ses successeurs. (118)

La sollicitude pieuse des commissaires impériaux, le bon vouloir du district n'atteignirent pas complètement le but qu'ils s'étaient proposé. La main dont ils redoutaient les coups à l'extérieur, cette main qui avait déjà dispersé les

Cordeliers, renversé les nombreux tombeaux de leur église, menacé d'une destruction totale, ce beau monument et le monastère qui l'avoisine, ne respectait pas davantage la chapelle ducale et les silencieux habitants de son caveau. Les superbes mausolées, les colonnes de marbre, l'argenterie, tout était enlevé. Les sépultures elles-mêmes, comme celles de Saint-Denis, étaient profanées. Les cendres venues de Varangéville, Beaupré, Clairlieu, ne purent rejoindre celles qui avaient semblé les devoir protéger ; elles furent exposées derrière le grand autel de l'église Saint-Epvre, puis enlevées par la piété de MM. Simonin, père et fils, pour être, par eux, soustraites à la profanation.

M. le docteur Simonin fils, aujourd'hui M. Simonin père, écrivait, en effet, à M. de Villeneuve-Bargemont, préfet de la Meurthe, sous la date du 24 mars 1821 :

« En 1792, mon père que j'accompagnais, s'est transporté, en vertu d'un ordre supérieur, avec M. de Vassoncourt et M. l'abbé de Rhulle, à Clairlieu, Beaupré et Varangéville, pour y chercher les dépouilles mortelles des princes de la Maison de Lorraine que la tradition, l'histoire et les monuments indiquaient avoir été déposés en ces lieux.

» Tous ces ossements, soigneusement recueillis, furent transportés à Nancy et déposés derrière le grand autel de l'église de Saint-Epvre, pour être ensuite transférés à la chapelle ronde où ils ne parvinrent pas. L'esprit révolutionnaire exerçant sa fureur jusque sur les morts, profanait déjà ces restes précieux et allait les disperser pour toujours, lorsque, par respect pour les anciens souverains de son pays et au péril de ses jours, mon père, aidé par moi, en déroba une partie qui m'a été transmise par lui.

» Ce fut par un motif semblable que mon père enleva de

leur tombeau trois cœurs conservés dans des boîtes de plomb. Ce tombeau, placé au milieu du sanctuaire de la paroisse Notre-Dame, à la Ville-Vieille, est décrit par l'abbé Lyonnois, page 202, du tome 1^{er} de son Histoire des Villes Vieille et Neuve de Nancy. »

Ce n'a pu être qu'après trente ans que ces reliques principales gardées, avec une sollicitude toute patriotique, par des citoyens dont les noms doivent être conservés dans les fastes de la Lorraine, ont achevé leur pèlerinage et sont arrivées d'un tombeau dans un autre tombeau, qu'il est bien à souhaiter qu'elles ne quittent plus.

« Hâtons-nous de le dire : Si la France fut vierge d'un forfait inconnu jusqu'alors dans les annales des peuples ; si la France éplorée s'enveloppa d'un manteau de deuil en ces jours de profanation , ajoutons avec orgueil : Nancy « n'a point vu les petits enfants se jouer avec les os de ses puissants souverains. » Animés d'un même esprit, ses habitants les plus recommandables comme les plus obscurs citoyens ne purent, il est vrai, soustraire tous ces pieux restes à la violence des oppresseurs de leur pays, mais ils n'en perdirent jamais la trace ; ils rivalisèrent d'efforts et de vigilance , et grâce à une pieuse fidélité qu'on ne saurait trop honorer, les ossements des anciens princes du pays n'ont point été confondus avec d'autres ossements. On veilla constamment sur leur conservation, et jamais l'espoir de les voir réintégrer un jour, dans leur sépulture première, ne fut totalement éteint. »

Et ce langage n'est pas celui de l'adulation. En écrivant ce qui précède, M. de Villeneuve-Bargemont, n'a pu vouloir, pour flatter les enfants, exalter, par le mensonge ou l'exagération, la mémoire de leurs pères. En les rapportant, nous n'avons nous-même pour but que de rendre hommage à une honorable vérité et à lui donner l'éclat et le retentissement

qu'elle mérite. Nous l'appuyons, au reste, de témoignages puisés dans les documents officiels de l'époque. Ainsi, nous avons précédemment cité le procès-verbal d'exhumation des princes enterrés à Clairlieu. Ainsi, plus tard, nous verrons avec quel soin religieux se fit, au cimetière de Boudonville, le transport des ossements tirés du caveau ducal, et le respect dont la fosse qui les reçut fut constamment l'objet ; ainsi, le 5 juin 1792, le secrétaire du district de Nancy, écrivait à MM. les commissaires de S. A. R. le grand-duc de Toscane :

« Le Directoire du district de Nancy m'ordonne de vous prévenir qu'il a été chargé, il y a plusieurs mois, de procéder dans l'église des ci-devant Bernardins de Clairlieu, aux opérations conservatoires (*sic*) des sépultures et *notamment de celles des Princes de Lorraine, s'il s'en trouvait*. L'histoire et les monuments attestent que les cendres de quelques princes de cette *auguste Maison* reposent dans cette église. Plusieurs circonstances ont arrêté les travaux à cet égard. D'après les ordres que vous avez reçus des cours de Florence et de Vienne, c'est à vous à les reprendre. Il serait instant que vous voulussiez vous en occuper. Les adjudicataires de ce local *ont reçu défense de démolir* et sont par là gênés dans la jouissance de leur propriété. Ils pourraient exiger, par la suite, des indemnités à raison de leur non-jouissance. Ces motifs vous décideront sans doute, Messieurs, à prendre très-prochainement un jour pour vous transporter sur les lieux. Le Directoire, sur la connaissance que vous lui en donnerez, vous fera accompagner d'un commissaire pris dans son sein, et se fera un vrai plaisir de vous communiquer les renseignements qu'il s'est procurés sur les monuments que vous êtes chargés de faire enlever. (119)

» Je suis, etc., THERRIN, *Secrétaire du District.* »

Il faut lire aussi les procès-verbaux des exhumations qui eurent lieu, en diverses localités, des restes de princes lorrains, pour être amenés au caveau ducal; surtout celui de Clairlieu, dans lequel les commissaires du Directoire ont consigné qu'ils se réservaient de lui dénoncer les dégradations faites aux monuments et l'enlèvement des épitaphes de Clairlieu, pour qu'il en fit *rechercher et punir les auteurs*..... qu'ils avaient rendu compte aux commissaires de S. A. R., des différentes opérations faites, par le Directoire, pour assurer l'inviolabilité des cendres des morts et surtout *de celles des princes de la Maison de Lorraine.* (120)

Les vrais Nanceïens paraissaient si éloignés de songer à aucune destruction de monuments, à aucune violation de tombeaux, rappelant un ordre de choses dont on semblait ne plus vouloir, qu'en cette même année 1792, l'imprimeur Hoerpin choisissait pour vignette à son Almanach de Nancy, l'intérieur de la chapelle ducale, avec cette inscription : *Tombeaux des Ducs.* M. Noël possède un double exemplaire de cet almanach de cabinet.

Les bâtiments du monastère de Saint-François, veufs de leurs paisibles habitants, furent employés à divers usages, par la commission du district. Plusieurs salles servirent aux assemblées publiques; d'autres furent transformées en prisons, où l'on enferma les *suspects*.

Un décret du 4 mai 1791, destina l'église conventuelle à servir de paroisse unique à la Ville-Vieille, sauf à y faire les augmentations et constructions jugées nécessaires. Cette église devint donc une seconde fois paroissiale, jusqu'à ce qu'en 1794 les exercices du culte catholique ayant cessé, elle rentra dans la masse des propriétés nationales et se trouva dans le cas d'être vendue, ainsi que la maison des religieux, conformément à la loi des 1^{er} et 4 avril 1793.

En effet, et après diverses opérations des experts Saunier et Royer, architectes à Nancy, la commission des revenus nationaux décida que l'ancien monastère serait vendu avec les démolitions de l'église, sur l'emplacement de laquelle on ouvrirait une rue de communication entre celle de la Convention (Grande-Rue), et la terrasse de la Pépinière.

Afin de rendre cette opération plus avantageuse au Trésor ; on partagea les bâtiments et terrains formant l'ancien monastère des Cordeliers en dix-neuf lots, estimés en détail 123,200 fr. Cette somme, dans laquelle la chapelle ducale, y compris le caveau, et formant le septième lot, figurait pour 15,000 fr., devait être réduite à celle de *quatre-vingt mille livres* pour l'estimation en masse et ne pas éloigner les amateurs (121).

Un architecte de Nancy, Jacques-François Miroménil, dont l'habitation se trouvait à Champigneules, avait offert à l'administration centrale du département, le 7 brumaire an VI, de lui « acquitter le prix du bien national en question, pour en devenir seul propriétaire. » Probablement ses conditions ne furent point acceptées : on ne démolit rien et le couvent et l'église demeurèrent debout.

La maison de Dieu devint un magasin de bois et le *sacrum* un atelier de serrurier. Cependant le projet d'en faire la paroisse de la Ville-Vieille n'avait point été totalement abandonné. Par délibération du 17 floréal an XI, le conseil municipal demanda de transférer la paroisse Saint-Epvre en l'église, et, la maison curiale, au couvent des Cordeliers.

Une autre délibération du 9 brumaire, an XIII, admit que l'église des Cordeliers serait agrandie par des collatéraux pour en faire la paroisse ; que le presbytère serait établi dans le surplus des bâtiments au nord de l'église, en conservant la rotonde, la sacristie, la cour et le jardin. L'adoption

de ce projet eût entraîné la démolition de l'ancienne église, dont la tour, seule, eût été conservée.

A la sollicitation de la municipalité, Monseigneur d'Osmond, avait demandé au gouvernement et, de lui, obtenu le couvent et l'église des Frères-Mineurs, afin d'y transporter le presbytère et la paroisse de Saint-Epvre (122). Un décret impérial, daté de Saint-Cloud le 1^{er} mai 1806, confirme, en effet l'arrêté préfectoral du 15 messidor qui met, provisoirement, à la disposition de l'évêque de Nancy, l'église des Cordeliers en remplacement de l'église Saint-Epvre (123). Il ajoute article 2 : Le préfet est autorisé à abandonner à la ville de Nancy les bâtiments du couvent des Cordeliers reconnus nécessaires, soit pour l'agrandissement de l'église, soit pour l'établissement du presbytère et de petites écoles. Au moyen de cet abandon, la ville de Nancy sera tenue de remettre au domaine l'ancienne église de Notre-Dame et son presbytère et ce qui pourra rester de disponible de l'église et, en outre, d'exécuter les travaux qui ont été arrêtés pour l'agrandissement de l'église des Cordeliers.

Un tel projet fut bientôt reconnu inexécutable par l'excès de dépenses qu'il eût entraîné. Dès-lors toutes les demandes, toutes les démarches, tous les projets eurent pour but de faire de l'église conventuelle une succursale « très nécessaire aux paroissiens de Saint-Epvre, parce que celle dans laquelle on célèbre l'office divin est trop petite. »

M. le maire de Nancy écrivait, en effet, à M. le préfet, le 11 décembre 1817 : « qu'il était convenable de faire de l'église des Cordeliers un oratoire, vu l'insuffisance de l'église Saint-Epvre pour contenir les paroissiens, et y rétablir les les dépouilles mortelles des anciens souverains de la Lorraine (124).

Dans son rapport au conseil municipal, du 15 de ce mois

de décembre, sur la situation des bâtiments des Cordeliers, la commission s'exprime ainsi par l'organe de M. de Haldat :

« A la rigueur, il ne serait pas impossible de séparer la chapelle de l'église ; mais depuis longtemps la nécessité de la conserver et de la rendre au culte public a été reconnue, et la commune a déjà fait pour *ce rétablissement désiré par un grand nombre de fidèles*, un premier pas, en votant des fonds destinés à la réparation de sa couverture..... La toiture réparée, il ne vous restera à rétablir que le pavé et les vitraux pour rendre à sa destination un édifice sacré qui pourra fournir un oratoire succursal dont le desservant deviendrait le gardien du monument ducal (125). »

Le 24 du même mois, M. le préfet, à son tour, adressait au sous-secrétaire d'Etat une lettre dans laquelle il s'exprimait ainsi : « La chapelle ronde est contiguë à la chapelle » des Cordeliers, assez vaste pour devenir succursale dans la » Ville-Vieille, qui n'a qu'une paroisse... *incapable de con-* » *tenir tous les fidèles* (126). »

Le 21 avril 1818, M. de Raulecour revenant sur cette idée principale, répétait à M. Séguier ce que précédemment il lui avait fait observer : « L'église des Pères Cordeliers, qu'on peut » rétablir à peu de frais, est très-nécessaire aux paroissiens » de Saint-Epvre, parce que celle dans laquelle on célèbre le » service divin est trop petite (127). »

Et enfin, dans son rapport au conseil-général, dont un extrait, sans date, est annexé au dossier des pièces qui concernent les Cordeliers, M. Séguier, préfet de la Meurthe, s'exprime comme il suit :

« Les travaux de restauration, commencés en 1818, ont été » continués avec activité, même pendant l'hiver ; la ville de » Nancy s'est chargée des réparations de la toiture de la » chapelle, et cela avec l'empressement qui caractérise l'a-

» mour du bien et qui marque la reconnaissance qu'elle conserve pour ses premiers bienfaiteurs. »

« *L'église des Cordeliers va aussi être rendue au culte et offrir, à la Ville-Vieille, un nouveau temple que réclame l'étroite enceinte de Saint-Epvre (128).* »

L'Autriche elle-même n'a pas compris dans un sens différent l'abandon que le gouvernement français avait fait du couvent et de l'église des Frères-Mineurs. Dans un mémoire soumis, en décembre 1816, à l'empereur et à son auguste famille, sur les tombeaux de la maison royale de Lorraine, à Nancy, M. le comte Foucault dit :

« Il paraît que cet abandon (du couvent et de l'église) n'a point été fait à la ville seule et qu'il est également en faveur de la fabrique de la paroisse de Saint-Epvre, afin de pouvoir établir dans la Ville-Vieille, une nouvelle paroisse ou une succursale à l'église de Saint-Epvre, d'abord oratoire, devenu paroissial en 1340, n'étant plus aujourd'hui assez vaste pour contenir sa nombreuse population, depuis la suppression de toutes les autres églises environnantes qui étaient dans le quartier de cette même Ville-Vieille. »

« La dépense (de restauration) tournera selon les besoins de la ville, à une augmentation de secours de la religion, que réclame journellement la nombreuse population du quartier et de la paroisse Saint-Epvre (129). »

Mais n'anticipons pas sur la marche des événements; qu'il nous suffise, d'avoir réuni, comme en un faisceau, les éléments d'un principe à peu près ignoré, et des conséquences duquel dépend cependant, d'une manière presque exclusive, l'avenir de l'édifice dont nous nous occupons.

XVI.

RESTAURATION DES CORDELIERS.

L'étoile de Napoléon brillait sur la France, la patrie avait essuyé ses larmes, dépouillé son vêtement de deuil, si horriblement teint du sang de ses plus nobles fils, et ses traits ranimés s'épanouissaient au soleil d'une gloire dont le monde entier devait s'étonner. Les enfants des vieux Lorrains, en marchant avec bravoure à la victoire, en faisant décerner à leur pays, par le Grand Homme, le titre de Pépinière des Braves, en se montrant si bons Français, acquéraient le droit de rappeler les traditions de leurs ancêtres, de s'y montrer fidèles, et d'honorer d'un culte particulier les cendres de souverains dont la France, en plus d'une rencontre, avait reçu les services les plus signalés. Aussi, dès l'année 1810, le 13 mars, lors du passage, à Nancy, de l'impératrice Marie-Louise, M. le comte de Montureux-Ficquelmont, fit remettre à Sa Majesté Impériale un placet par lequel il demande que « l'enceinte qui renferme les précieuses dépouilles des ancêtres de l'Impératrice, enceinte qui sera à jamais chère et sacrée pour les descendants de leurs fidèles sujets, reçoive une stabilité, un éclat que des circonstances malheureuses lui ont ravi (130).

Des enquêtes furent ordonnées, voilà tout, dit M. Cayon. Mais il est facile de comprendre que dans l'état où se trouvait alors la France, vis-à-vis de l'Europe, il n'était guère possible de songer à autre chose qu'à la guerre qui promenait, de toutes parts, son char ensanglanté, et se préparait à planter le drapeau de l'Empire sur les sommets du Kremlin.

La restauration politique ayant succédé à la restauration morale du pays, et la Paix ayant enfin montré à la nation son rameau d'olivier ; il fut loisible de remettre en question une œuvre qui, pour arriver à fin heureuse, avait, avant tout, besoin de tranquillité publique et de liberté d'esprit.

Le 26 septembre 1817, le Ministre de l'Intérieur écrivit à M. le Préfet de la Meurthe, pour lui annoncer que, Louis XVIII, de concert avec l'Empereur d'Autriche, désirait que les tombeaux des princes de Lorraine, dégradés et détruits à Nancy, fussent rétablis ; que S. M. voulait qu'il fût fondé en leur honneur, un service expiatoire et des messes annuelles ; que Sa Majesté destinait en conséquence, à cette restauration, une des chapelles de la cathédrale de Nancy (151), où devraient être déposés les restes des anciens souverains de cette province, qu'il serait permis de recueillir.

Le 21 novembre suivant, le même Ministre nomma une commission d'enquête pour travailler à la réalisation de la volonté du roi. Cette commission devait être composée de l'évêque diocésain, du premier président de la cour royale et du préfet du département. Elle devait appeler devant elle toutes les personnes pouvant donner des renseignements positifs sur les conséquences de la profanation de 1793, et s'occuper d'un programme de cérémonies pour une fête expiatoire.

C'était quelque chose, c'était beaucoup ; toutefois la piété des Lorrains ne pouvait être satisfaite ; il fallait, à leur affectueuse reconnaissance, non point seulement une demeure honorable où seraient recueillis les débris mortels de leurs ducs, mais leur réintégration solennelle dans leur caveau de famille ; il fallait, pour eux, que la Lorraine revint chez elle. Une pétition pour le rétablissement de la Chapelle Ducale et la rentrée des restes des anciens princes, dans leur caveau pa-

trimonial et non pas à la cathédrale, comme on l'annonçait, fut donc adressée le 8 décembre, à l'autorité municipale, par un certain nombre d'honorables habitants de Nancy. Leurs noms doivent être conservés à la reconnaissance des générations. Ce sont MM. le comte de Noue ; Braconnot ; Soyer, peintre ; D. Suisse ; Etienne, horloger ; Labrousse, statuaire ; Laurent, conservateur du Musée ; Provensal ; Laurent ; Blau, professeur ; Alexandre de Haldat ; Jules de Montureux ; Frantz de Landremont ; Noël ; Joseph d'Ubexi ; Lamoureux aîné, médecin ; Butte ; Thomas, graveur ; Bonfils, pharmacien ; Lesaing, chirurgien ; Thierry, receveur des domaines ; Rozier ; J. d'Arbois ; Berlet, avocat (152).

Trois jours après (le 11 décembre), M. le maire de Nancy écrivait à M. le Préfet pour lui observer qu'il serait convenable de faire de l'église conventuelle, un oratoire, vu l'insuffisance de l'église Saint-Epvre, pour y contenir les paroissiens, et y rétablir les dépouilles mortelles des anciens souverains de la Lorraine.

Le conseil municipal, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, nomma une commission spéciale, chargée d'examiner s'il y avait lieu de faire accueil favorable à la requête des citoyens de Nancy. Composée de M. le président de Courville, MM. de Haldat, Lefebvre et François ; ayant pour rapporteur M. de Haldat, cette commission remplit avec autant de zèle que de promptitude l'importante mission dont elle était chargée. Après une scrupuleuse inspection des lieux, elle présenta, par l'organe distingué qu'elle s'était choisi, un rapport remarquable de justesse et de lucidité dans lequel, après avoir prouvé que le monument funéraire des princes de Lorraine pouvait être rendu à son état premier, avec assez peu de frais, elle montre les inconvénients matériels et moraux qui résulteraient de la translation des sépultures princières dans

une chapelle de la cathédrale, et conclut à l'appui de la demande de ses concitoyens.

Ce rapport est accepté dans ses détails et dans ses conclusions, par le conseil municipal, le 15 décembre 1817; il est transmis au gouvernement avec la pétition des honorables habitants qui l'avaient provoqué; enfin, ayant abandonné son projet d'une chapelle expiatoire à la cathédrale, le roi approuva le rétablissement de la chapelle ducale, le 10 juin 1818, et, par une ordonnance datée du 5 août suivant, il affectait à la restauration des tombeaux des princes de Lorraine et de la chapelle qui les devait enfermer, une première somme de quarante mille francs. Trois ans après, une autre somme de dix mille francs fut accordée pour l'achèvement des travaux de restauration; mais dès le 24 août 1818, M. le Préfet, qui les avait mis en adjudication, avait reçu les soumissions de divers entrepreneurs, et dès lors il fut permis d'espérer voir bientôt, comblés, les vœux des Lorrains fidèles et reconnaissants.

Toutefois, et comme il ne manque jamais d'arriver en ces sortes d'affaires, il y eut des lenteurs, des retards, des omissions qu'il fallut réparer, de telle sorte que, huit années s'écoulèrent encore, entre la suprême détermination du gouvernement et la cérémonie solennelle expiatoire et de réintégration des cendres ducales dans leur primitive sépulture.

Pendant ce laps de temps, des travaux considérables furent exécutés. Les armes de Lorraine sculptées dans le tympan du fronton de la porte d'entrée, les chapiteaux des colonnes, seize trophées, seize portraits d'anciens ducs, les couronnements des sept tombeaux, huit génies portant les différentes pièces de l'armure, la restauration de la coupole, furent exécutés par le sieur Jean-Baptiste Glorieux, sculpteur à Nancy, moyennant une somme de quatorze mille cinq cents fr.

Claude-Michel, marbrier, a transporté à la chapelle ducale, les colonnes qui se trouvaient au collège, à l'évêché, à la cathédrale, à l'hospice Saint-Charles, en a fourni quatre nouvelles; a fourni les frises, en marbre noir, de la porte d'entrée et des deux ordres intérieurs; les six tombeaux modernes et restauré le septième, qui se trouve derrière l'autel, le seul des anciens cénotaphes qui ait été sauvé de la destruction; il a gravé et doré les inscriptions; rétabli l'autel, moyennant fourniture de la statue de la Vierge, des deux anges qui se trouvaient en l'église Saint-Epvre, ainsi que du bas-relief représentant le Christ au tombeau, deux colonnes en marbre blanc, à lui abandonnées, et une somme de douze mille sept cents francs.

Les sieurs Saugnit et Jean, architectes et entrepreneurs ont fait :

La maçonnerie, les tailles des pieds droits, les cintres et les socles, l'entablement et le fronton en plâtre de la porte de communication, le transport des deux colonnes, en marbre noir qui se trouvaient au collège; toute la maçonnerie, tant dans l'intérieur qu'à l'extérieur de la chapelle; la peinture en détrempe, la fourniture des pierres de taille; l'entablement en plâtre du premier ordre d'architecture, celui de la naissance de la coupole, les réparations aussi en plâtre à cette coupole, le pavé de la chapelle, moitié marbre et moitié pierre blanche. Ils ont reçu la somme de sept mille cinq cents francs, plus une autre somme de deux mille quatre-vingt-quatre francs vingt-un centimes pour réparations extérieures de la lanterne, du dôme de la chapelle, de la descente et de la voûte du caveau.

Le sieur François de Labroise, statuaire à Nancy, a restauré les figures du mausolée de Gérard d'Alsace; restauré et monté le tombeau d'Antoine, comte de Vaudémont et de

Marie d'Harcourt ; celui de Henri, comte de Vaudémont et d'Elisabeth de Lorraine ; celui du duc Thiébaud ; fourni le tombeau de Philippe de Gueldres, et restauré la statue de cette princesse ; restauré toutes les sculptures endommagées du tombeau de René II ; refait la statue du duc, à genoux devant un prie-Dieu, suivant le modèle en terre cuite qu'il en avait soumis ; le prie-Dieu lui-même sur lequel sont posés l'épée, le sceptre, la couronne et le livre ouvert du prince qui semble prier ; rétabli les anciennes peintures. Le même statuaire a posé les grilles en fer qui ferment l'entrée des chapelles où sont les tombeaux et les croisées en verres de couleurs de la chapelle ducale ; le tout pour une somme de neuf mille cent huit francs, septante-neuf centimes.

Le sieur Petitcolas (Nicolas), serrurier à Nancy, a fait les deux vantaux en fer de la porte d'entrée de la chapelle, le cartel à deux faces, aux armes pleines de Lorraine, ornées de trophées militaires qui sert de couronnement à cette porte. Il a reçu pour paiement deux mille sept cent dix-sept francs (155).

Le portique extérieur que les infiltrations d'eaux pluviales avait endommagé et détaché du grand mur de manière à en compromettre gravement la solidité, a été refait en 1826, moyennant une somme de neuf cent treize francs quarante centimes.

La ville de Nancy, de son côté, ne demeurait point inactive. Si la France restaurait la chapelle des princes, elle faisait, à grands frais, restaurer l'église par laquelle on y va pénétrer. Dès l'année 1817, elle avait dépensé six mille francs pour la mise en état de la toiture. Puis elle faisait simultanément reconstruire la tribune, le tombeau du cardinal de Vaudémont où le chef-d'œuvre de Drouin ne fut remplacé, cependant, qu'en 1828, par l'entrepreneur Sagnet, moyennant quatre cent soixante francs quarante centimes. Elle achetait à l'an-

cienne abbaye de Salval, pour 760 francs de fond et quatre cent francs de transport les magnifiques boiseries qui tapissent le chœur, que relèvent si richement de nombreux rinceaux, quatorze cariatides alternant avec les pilastres à moulures, et auxquelles le gardien actuel, le sieur Pinglé, a su donner un lustre qui en fait bien mieux ressortir la richesse et le travail(154). En résumé: tant en vertu que par suite de l'adjudication du 20 mars 1819, Nancy déboursait une somme de trente-six mille quatre-vingt-treize francs quatre-vingt-neuf centimes, ainsi répartie :

A Arsant, entrepreneur de bâtiments.....	14,976 f. 84 c.
Paul Fantoni, badigeonneur.....	896 61
France, menuisier.....	1,801 10
Burtin, vitrier.....	1,729 82
Benoît, serrurier.....	150 85
Mougeot, plâtrier.....	2,956 54
Gillet, charpentier.....	5,095 65
Mique, architecte.....	500 »
Miller, marbrier...(155).....	2,925 40
Evrard, serrurier.....	2,516 40
Michel et Debard, peintres.....	255 25
Glorieux, statuaire.....	1,521 »
Rosier, prix des stalles.....	760
id. transport d'icelles.....	452 40
	} 1,212 40

Il faut ajouter qu'en 1818, la même ville avait payé à Gabriel Royer, couvreur, huit mille quatre cent soixante-dix francs trente-cinq centimes, pour reconstruction de la charpente du dôme de la chapelle et le rétablissement du clocher de l'église. Ce campanille doit la cloche solitaire qui l'habite à la générosité de M. l'abbé Lamotte, vicaire-général du diocèse. Il l'y fit monter en l'année 1828 (156).

En 1828, elle fit réparer, en pierre factice, par Nicolas

Tournois, de Pont-à-Mousson , pour une somme de 278 fr. 40 centimes, l'aire du couloir et de cette belle sacristie , où l'on peut encore admirer les magnifiques armoires venant de Salival, comme la boiserie du chœur, et dont un pan sert à meubler, encore à Nancy, le réfectoire des Frères de la Doctrine Chrétienne.

Tout se trouvant ainsi disposé , et l'église des Cordeliers proprement restaurée, M^{sr} de Janson, évêque de Nancy et de Toul, en fit la nouvelle bénédiction, le dimanche de la Passion, 20 mars 1825, et la plaça sous l'invocation de la Sainte Vierge, en sa Nativité, et de Saint François.

La paroisse étant restée à Saint-Epvre; les intentions de la municipalité et le désir des habitants n'ayant pas été remplis; le presbytère ne put être placé dans les bâtiments du monastère, et l'on comprend que la ville dût prendre soin d'en tirer parti. Ils furent donc loués à différents particuliers jusque vers l'an 1821 qu'on les disposa, successivement, pour y recevoir les frères de la doctrine chrétienne et les enfants de la ville qui devaient fréquenter leurs classes (157).

En 1826, on y désigna un local pour enfermer les jeunes gens dont les parents voulaient réprimer les inclinations perverses. Par une lettre du 2 décembre 1824, M. le préfet du département avait provoqué cette mesure, d'après ce louable motif que des parents hésitent, avec raison, de faire enfermer, dans une prison où ils peuvent achever de se corrompre, des enfants qui n'ont pas même atteint l'âge de puberté.

Le bâtiment des Cordeliers fut retiré aux pieux instituteurs qu'il abritait, par suite des événements politiques de 1830. Un arrêté du conseil municipal, du 2 septembre 1831, le mit à la disposition du département, pour y établir une école normale primaire, où de nombreux élèves-maitres continuent à venir se former au grand art de l'enseignement (158).

XVIII.

RECouvreMENT DES DÉPOUILLES SORTIES DU CAVEAU.

C'eût été manquer le but principal que l'on se proposait, que de s'occuper exclusivement de la restauration matérielle de la demeure funèbre des anciens souverains du pays; il fallait surtout travailler à recueillir les restes mortels de ces princes, dispersés par la tourmente révolutionnaire, en déterminant positivement le lieu de leur inhumation temporaire, et en constatant leur identité, afin d'éviter toute surprise et toute erreur. Or, ces reliques, vénérables objets de la sollicitude des gouvernements de France et d'Autriche, objets de la piété des vrais Lorrains et pour la réintégration solennelle et expiatoire desquelles la religion et les arts s'agitaient, n'avaient jamais été totalement oubliés ni perdus de vue, ainsi que déjà nous l'avons indiqué. Nous donnerons ici le détail des démarches faites pour rentrer en possession des cendres ducales exhumées de leur primitive sépulture, et l'on nous saura gré d'une digression par trop longue, peut-être, en faveur du motif qui nous aura inspiré.

S'imaginerait-on, en effet, qu'à l'époque de lumières où nous sommes et seulement vingt ans après, la cérémonie expiatoire et nationale qui a ressuscité la Lorraine, au moins pour quelques jours, cérémonie qui s'est accomplie à la participation de toutes les sommités administratives du pays, au nom de deux grands peuples, aux applaudissements de tous, ait été travestie, tournée en ridicule, et que des hommes graves, savants, aient dit et soutenu, pour le faire dire et soutenir par les hommes du peuple, que les ossements réintégrés dans le caveau ducal étaient ceux de suppliciés, de Cosaques, voire même des os-

sements de vils animaux. L'expérience de chaque jour nous apprenant qu'un principe, si absurde qu'il soit, ne laisse pas, tôt ou tard, de produire ses conséquences, dussent-elles amener la destruction des monuments les plus dignes, la profanation des objets les plus respectables, les plus grands malheurs ; il n'est pas hors de propos, en certaines circonstances, de relever même des absurdités.

Dès le mois de juillet 1810, la municipalité de Nancy, envoyait à M. Bigot de Préameneu, ministre des cultes, une déclaration authentique (139) des anciens fossoyeurs de Nancy, de laquelle, copie collationnée par M. de Montureux-Ficquemont, se trouve dans les archives de l'évêché. Cette déclaration, remarquable par sa teneur et la date sous laquelle elle a été écrite, est conçue en ces termes :

« Nous, fossoyeurs de Nancy, employés par les autorités du temps, certifions :

« 1° Que lors de la fouille faite des tombeaux de l'auguste maison de Lorraine, la majeure partie de ces cendres respectables a été transportée dans un local particulier (bien connu) du cimetière de Boudonville, à main gauche, du côté du fossé. Là, reposent dans leurs cercueils, avec l'inscription du moment, *Madame royale*, Charles V, etc ;

» 2° Que la place où se trouve ce dépôt, si cher et si précieux à tous les Lorrains, a été jusqu'à ce jour isolée et distinguée, ce qui est de notoriété publique ;

» 3° Que des corps trop peu consumés, après avoir été dépouillés de leurs vêtements et cercueils, ont été enterrés à une grande profondeur dans leur ancien caveau, notamment celui de S. A. R. le duc Léopold, de glorieuse mémoire : un nombre assez considérable d'urnes cinéraires restent encore dans les fondations des piliers de la chapelle ronde : la difficulté de les extraire a été leur sauve-garde ;

» 4° Tous ces détails seraient confirmés, s'il était nécessaire, par le témoignage écrit des particuliers les plus notables de la ville, détenus alors aux Cordeliers, et ainsi témoins oculaires de ces déplorables circonstances;

» 5° J'ajouterai, en mon propre nom, avoir trouvé sous les décombres qui couvrent le caveau, des dents, un petit ossement perdu dans ces ruines; je les conserve avec un respect religieux, et j'affirme qu'en déblayant ce caveau on y trouverait encore de ces respectables dépouilles, et, sans doute, celles du grand prince qui réablit et fit fleurir la Lorraine, S. A. R. le duc Léopold : son corps, d'ailleurs, y est en entier, suivant les notes que j'ai recueillies.

» Signé : Joseph MARIOTTE l'aîné, Gaspard MARIOTTE, fossoyeurs employés;

» Joseph-Nicolas CAUSSIER, Joseph JANDEL, Jean SELLENDORFF, employés. »

Je soussigné certifie l'authenticité de ladite copie, dont l'original a été envoyé par la municipalité à M. Bigot de Préameneu, ci-devant ministre des cultes.

Nancy, ce 10 juillet 1815.

DE MONTUREUX-FICQUELMONT.

Au ministre de l'intérieur qui, le 26 août 1817, lui écrivait : « Je vous prie, Monseigneur, d'employer tous vos soins pour découvrir les lieux où peuvent avoir été déposés les restes qui doivent être l'objet de cette pieuse restauration ». M. d'Osmond répondait le 1^{er} septembre suivant : « La vertu distinctive des Lorrains *est* la reconnaissance : rien donc ne pouvait être plus agréable à la province et plus conforme à la disposition de ses habitants que la pieuse pensée de les mettre à portée de développer leurs inaltérables sentiments pour les princes qui, jadis, les ont gouvernés avec une affable simpli-

citée, en rétablissant, du moins en partie, les monuments qui les représentaient à leurs yeux.....

« Mais avant tout, Votre Excellence veut savoir, et c'est un préalable nécessaire en effet, s'il sera possible de recueillir ces ossements vénérables, aujourd'hui dépouillés de tous les ornements et des riches marbres qui les couvraient. Oui, Monseigneur; que votre cœur se repose sur une idée consolante! Ce sont des Lorrains qui ont été chargés de faire les fouilles; et il n'est pas jusqu'aux fossoyeurs qui n'eussent voulu donner des preuves de leur affection respectueuse pour les mânes de leurs bons princes, si chéris de leur vivant (140) ».

La commission nommée, par le ministre, le 21 novembre, poursuit son œuvre avec autant de zèle que de promptitude et de sagacité; un mois après son installation officielle, elle avait procédé à des informations minutieuses, découvert et entendu les témoins oculaires de la transportation des cercueils, du caveau ducal, au cimetière de Boudonville. Certes, des hommes tels que Monseigneur d'Osmond, M. le préfet Séguier et M. le premier président de Bouteiller, ne peuvent guères être raisonnablement soupçonnés de légèreté ou de précipitation dans des actes aussi graves que celui qui nous occupe; cependant, les incroyables assertions que nous avons signalées leur supposant ces travers, nous citerons le passage du procès-verbal d'enquête, où ils consignent les motifs par lesquels ils se sont dirigés :

« L'asile consacré aux mânes de tant de princes révéérés, aurait pu, sous la garde du respect héréditaire des Lorrains pour leurs anciens souverains, traverser intact, les orages de la révolution, si la direction imprimée par les pouvoirs alors dominants n'en eût disposé autrement.

» Peut-être un monument consacré aux mânes d'une dy-

nastie souveraine fit-il ombrage au comité révolutionnaire de salut public. Du moins est-il certain que le désir de multiplier les moyens de défense, en convertissant en instruments de guerre tous les fers et plombs disponibles, fit adopter, pour mesure, d'en dépouiller même les édifices publics, et de spolier jusqu'aux tombeaux. L'administration locale reçut donc l'ordre d'extraire les tombes ducalcs de leur caveau, d'en transférer les ossements et d'en diriger les plombs et métaux sur les arsenaux désignés.

» Les détails et les résultats de cette opération n'ont été exactement connus que des individus employés immédiatement à y prendre part. Ceux dont elle excitait, en secret, la douleur et l'indignation, gémissaient alors dans la captivité ou, sous le danger imminent chaque jour de perdre leur liberté..... Après des informations exactes et multipliées, nous nous sommes convaincus que des notions vagues et imparfaites ne pourraient qu'induire en erreur sur l'emplacement véritable des restes précieux que nous nous occupons de rechercher, et que nous ne pourrions obtenir de renseignements certains que du petit nombre de personnes qui nous ont été indiquées comme coopérateurs ou témoins oculaires de l'inhumation des ossements extraits du caveau 141) ».

Ce sont donc des personnes qui ont vu de leurs yeux, qui, de leurs mains, ont touché les ossements des princes Lorrains, lors de leur extraction du caveau ducal et de leur dépôt au cimetière de Boudonville, qui ont été appelées et entendues. Ce sont elles qui ont indiqué, dans leurs dépositions, reçues sous la foi du serment, les faits dont elles ont été les témoins et que le procès-verbal a soigneusement enregistrés.

Ne sont-ce pas là des garanties de certitude aussi fortes que possible? cependant elles n'ont pas suffi à la haute pru-

dence des membres de la commission. S'étant rendus au cimetière de Boudonville, ils y ont introduit les témoins, successivement et séparément, pour désigner, du doigt et de l'œil, l'endroit où ils prétendaient avoir vu descendre le précieux dépôt, et ils ont constaté que les indications des témoins concordent entre elles, sous une variation ou une incertitude de quelques pieds seulement.

Et comme si les représentants de la France et de l'Autriche, en cette enquête solennelle, eussent prévu l'objection qui, plus tard, serait jetée dans le public le moins éclairé, ils ont poussé le scrupule de l'investigation, jusqu'à soumettre une partie des ossements exhumés, à l'analyse de la science.

M. le docteur Simonin, dans le rapport adressé par lui à M. le préfet de la Meurthe, le 7 octobre 1818, expose en ces termes les principes d'après lesquels il s'est dirigé pour l'appréciation de l'âge des corps osseux envoyés à son examen par le premier magistrat du département :

« Les os, comme toutes les matières animales privées de la vie et abandonnées à elles-mêmes, finissent par se décomposer; mais des siècles suffisent à peine pour opérer cette décomposition. Ils sont formés de deux substances; l'une organisée, nommée gelatine et l'autre inorganique connue sous le nom de sous-phosphate de chaux, auxquelles se trouvent unis, dans de petites proportions, du sous-carbonate de chaux, du phosphate de magnésie, de l'alumine, de la silice et des oxides de fer et de manganèse. Exposés à l'air ou enfouis dans la terre, les os perdent d'abord leur partie gélatineuse, se gersent, se délitent et tombent enfin en poussière. Fourcroy a trouvé la gelatine presque entière dans des os qui avaient séjourné dans un charnier pendant trois cents années,

et Vogelsang n'en rencontra plus dans un os de cimetière âgé de onze cents ans.

« C'est la proportion des substances gélatineuse et saline qui peut fournir quelques données sur l'antiquité des ossements, et nous devons faire l'application de ce principe ».

Avancer donc que les restes humains extraits, soit du cimetière de Boudonville, soit de la Chartreuse de Bosserville, ou de l'un des endroits indiqués par les procès-verbaux ; que ceux restitués par M. le docteur Simonin, ou par les autres détenteurs officiels, ne sont pas des personnages désignés, c'est tout d'abord, accuser d'incurie, de précipitation dans leurs actes, d'étroitesse et de fausseté de jugement, des hommes éminents par leur caractère social, plus éminents par leurs vertus et dont la vénération publique a consacré le souvenir ; c'est accuser d'ignorance et de fourberie des hommes dont s'honore la science et dont la cité tout entière apprécie les lumières et le dévouement ; c'est accuser de faux témoignage des citoyens modestes, mais honorables et animés des meilleurs sentiments ; le tout pour le triste plaisir de contredire l'histoire et de faire un peu d'esprit (142).

C'est parce qu'ils étaient dans l'intime conviction d'avoir retrouvé les restes véritables des anciens souverains du pays, que les commissaires de France et d'Autriche ont déployé tant de zèle et d'empressement à les environner de respect ; à réparer, dans une cérémonie expiatoire, l'injure qu'une violation brutale leur avait fait subir ; à les replacer, au nom de la religion et de la patrie, dans un asile saint ; c'est parce que la Lorraine tout entière partageait cette conviction qu'elle répondit à l'appel qui lui fut fait et que, tout en demeurant française, ainsi qu'elle est devenue, elle reprit un instant l'allure, les coutumes, les usages politiques et religieux de sa

vieille nationalité, pour reconduire dans le caveau ducal les restes précieux qu'elle y avait déposés en les arrosant de ses larmes; les restes, qu'avec une indignation profonde, elle en avait vu arracher; les restes qu'elle y allait replacer, ainsi qu'un trésor, pour elle, du plus haut prix.



XIX.

CÉRÉMONIE DU 9 NOVEMBRE 1826.

Toutes les dispositions étant faites pour la réintégration solennelle des restes mortels des princes et princesses de la maison de Lorraine dans le caveau ducal, et la cathédrale ayant été désignée comme lieu de réunion d'où l'on se rendrait en l'église des Cordeliers, il fallut songer à recueillir les ossements dont les sépultures provisoires avaient été indiquées, reconnues, authentiquement constatées.

En conséquence, le 19 octobre 1836, MM. les commissaires de France et d'Autriche firent ouvrir, à la Chartreuse de Bosserville, dans la partie du cimetière indiquée par le procès-verbal du 22 décembre 1817, une fosse dans laquelle, à dix-huit pouces environ de profondeur, on a trouvé un coffre de deux pieds de long, sur un de large et dix pouces de profondeur, lequel contenait les restes du duc Charles IV, fondateur du monastère et ceux de son fils le prince Charles-Henri de Vaudémont, primitivement inhumés l'un et l'autre dans un caveau de l'église conventuelle. Ces restes, placés dans un coffre de bois de chêne furent rapportés à la cathédrale de Nancy. Ceux de Charles IV étaient arrivés de Coblenz à la Chartreuse le 20 mai 1717, et y avaient été inhumés le même jour, sans aucune cérémonie (143).

On montrait dans une espèce d'armoire incrustée dans le mur, derrière l'autel, les cœurs de Charles IV, du prince Charles-Henri, son fils, et de la princesse Anne-Elisabeth, épouse de ce dernier. Leurs cercueils étaient dans le caveau. Sur celui de Charles IV on lisait cette inscription en latin :

Dans cette bière est caché le corps de Charles IV , duc de Lorraine et de Bar, qui , après avoir défait les Français et pris Trèves de force, termina son dernier jour, au camp d'Atembach, le 18 septembre 1673, âgé de 72 ans.

Sur celui du prince de Vaudémont :

Charles-Henri de Lorraine, prince de Vaudémont, souverain de Commercy, capitaine-général des armées d'Espagne et chevalier de l'Ordre de la Toison-d'Or, mort le 14 janvier 1723, âgé de 74 ans.

Sur la boîte qui renfermait le cœur de la princesse, on avait gravé :

Le cœur de très-haute et très-puissante princesse Anne-Elisabeth de Lorraine, princesse de Vaudémont, souveraine de Commercy, dé-cédée audit lieu, le 5 août 1714.

Le 20 octobre, l'exhumation des restes, déposés dans le cimetière de Boudonville, eut lieu en présence des mêmes commissaires. Ils les firent enfermer dans cinq cercueils de bois de sapin, longs chacun de cinq pieds dix pouces, sur deux de large et quatorze pouces de profondeur. Les couvercles ayant été cloués et scellés des sceaux de France et d'Autriche, on enferma chacun des cercueils dans une seconde caisse en bois de chêne, puis on transporta le tout à la cathédrale pour y rester jusqu'au jour de la cérémonie.

Le 21 octobre, on fit transporter, aussi à la cathédrale, pour être joint aux autres dépouilles, un petit coffre conservé dans la sacristie du couvent de la Visitation, lequel renfermait les faibles restes de Gérard I^{er}, comte de Vaudémont, fils de Gérard d'Alsace, mort en 1120 et inhumé au prieuré de Belval, d'où le Bénédictin dom Calmet, en 1718, les fit transporter à Nancy, dans l'église de l'abbaye de Saint-Léopold, possédé aujourd'hui par les dames de la Visitation. Cette

église ayant été démolie en 1822, le coffre renfermant les ossements du prince Gérard de Vaudémont, fut retrouvé sous une arcade, à gauche, à côté de l'autel de Saint-Benoît, ainsi que l'écrivain Durival l'avait indiqué.

Le même jour, on fit extraire du caveau de Bonsecours, une boîte en forme de cœur, renfermant celui du prince Henri, fils de François de Lorraine et de Christine de Salm. Ce cœur découvert au mois d'octobre 1811, dans l'église des Minimes, de Nancy, par des ouvriers qui la démolissaient, avait été accordé aux religieux qui devaient leur établissement, dans la ville ducale, au prince à qui il avait appartenu et dont le corps était descendu au caveau des Cordeliers. M. Jean-Baptiste Oudinot, ancien magistrat, ayant constaté l'authenticité de ce cœur le retira des mains des ouvriers, et n'ayant pu, immédiatement, lui procurer la sépulture honorable qui lui était due, le conserva jusqu'en 1814; alors, avec l'autorisation de M. l'évêque et de M. le préfet, il le fit processionnellement transférer de l'église paroissiale de Saint-Pierre, faubourg de Nancy, en celle de Bonsecours, dans le caveau de laquelle et à côté du cercueil de Stanislas, il fut pieusement déposé.

Ce même jour encore, M. le maire de Nancy, invité par MM. les commissaires de France et d'Autriche, fit transporter, toujours à la cathédrale, un ballot ficelé et cacheté dont il était resté dépositaire, suivant le procès-verbal du 11 juillet précédent. Ce ballot, ouvert, en présence des délégués, contenait une boîte en plomb, laquelle renfermait le cœur du prince Camille de Lorraine, mort en 1715, fils de Louis de Lorraine, grand écuyer de France. Cette boîte, trouvée au mois de juin de la même année, dans les démolitions de l'abbaye de Royaumont, département de Seine-et-Oise, avait été, sous affirmation d'un procès-verbal d'enquête, transmise

à M. le préfet de la Meurthe, par le sieur Vandermesch, propriétaire de ladite abbaye et possesseur de cette précieuse relique.

Enfin les restes soustraits à la fougue impie des révolutionnaires par M. le docteur Simonin, furent transportés aussi à la cathédrale et réunis aux dépouilles mortelles des princes jusqu'ici indiquées. Ces restes, comme il a été dit, étaient 1° les crânes du duc Mathieu I^{er}, du duc Raoul, du duc Ferry IV et du prince Eric, évêque de Verdun, provenant des abbayes de Beaupré, de Clairlieu et de l'église des Capucins de Varangéville;

2° Les cœurs embaumés du duc François II, de Christine de Salm son épouse et de Marie Le Veneur, mère de la duchesse Christine, sortis de l'ancienne église paroissiale de Notre-Dame de Nancy, démolie depuis la révolution.

3° 278 os, 190 fragments d'os, une touffe de cheveux, quelques lambeaux d'étoffe de soie et des morceaux de fer et de plomb venant du caveau ducal, aux Cordeliers.

Toutes ces cendres, si dignes de respect, ayant ainsi été déposées, en l'église cathédrale, dans une chapelle particulière dont la porte avait été close et scellée par MM. les commissaires, la cérémonie expiatoire fut fixée définitivement au neuvième jour de novembre.

Le mercredi 8, veille de ce jour solennel, dès neuf heures du matin, MM. les commissaires de France et d'Autriche, c'est-à-dire, M. le marquis de Foresta, préfet de la Meurthe, et M. le baron de Vincent, Lorrain de naissance, chambellan et conseiller intime de S. M. l'empereur d'Autriche, se transportèrent à la cathédrale où, après avoir fait rompre les scellés par eux apposés sur la porte de la chapelle d'attente, ils firent transporter les cercueils dans une chapelle ardente

pour y demeurer, pendant vingt-quatre heures, exposés à la vénération du public.

Cette chapelle préparée, de même que toute la décoration funèbre de l'église des Cordeliers, par les soins et d'après les plans de M. Chatelain, architecte, qui s'est montré le digne émule de l'architecte d'Antoine et de Charles III, formait, au côté droit du chœur, une voûte entièrement tendue de noir, parsemée de larmes, d'alérions, de croix de Lorraine, et bordée de franges et de galons en argent.

Au milieu de l'enceinte funèbre, s'élevaient les cercueils, sur un piédestal entouré des écussons de Lorraine. Les restes des ducs, princes et princesses de l'Auguste Maison, étaient couverts d'un poêle de velours noir galonné d'argent, et autour du sarcophage brûlaient des flambeaux chargés d'armoiries sur les deux faces (144).

A dix heures précises, l'ouverture de cette chapelle funèbre fut annoncée par une décharge d'artillerie et par le son des cloches de toutes les églises de la cité. Alors Monseigneur l'évêque de Nancy et de Toul, accompagné du chapitre et du clergé de la cathédrale, puis successivement le clergé des différentes paroisses de la ville et des environs vinrent donner l'eau bénite aux précieux restes de tant d'illustres souverains, zélés défenseurs de la foi.

Peu à peu les vastes nefs de la cathédrale devinrent insuffisantes à contenir le nombre des personnes qui se présentèrent pour imiter le clergé dans l'accomplissement d'un pieux devoir. Le conseil de préfecture, l'académie, le corps municipal, l'état major de la place, les fonctionnaires de tous les ordres vinrent, tour-à-tour, rendre un dernier hommage aux mortelles dépouilles des anciens souverains du pays.

Le plus profond silence, un recueillement remarquable, ont constamment régné pendant ce concours sans cesse re-

nouvelé, remarque M. de Villeneuve, à qui nous empruntons une partie de ces intéressants détails; enfin, à sept heures du soir, tandis que la foule se pressait encore autour de ces restes vénérés, la chapelle ardente fut fermée au signal donné par le son des cloches et le bruit du canon. Une garde d'honneur y demeura, la nuit entière, soit aux portes, soit dans l'intérieur, aux quatre angles du catafalque. Plusieurs ecclésiastiques se succédèrent, sans interruption, pour veiller sur ces débris sacrés de tant de générations princières et pour réciter sur eux les prières que l'Église répand avec sollicitude sur la tombe de ses enfants.

L'aurore du jeudi, 9 novembre, se leva au son des cloches, au bruit du canon, précédant le soleil qui allait éclairer, à Nancy, une grande fête, assister à une solennelle réparation. Il sembla que l'antique patrie fut ressuscitée tout entière, et que la ville de Charles III se trouvât redevenue capitale (145).

Jusqu'à neuf heures, le public fut encore admis à visiter la chapelle ardente vers laquelle il se porta avec un empressement que la curiosité seule ne donne point et où des Messes basses étaient dites à l'intention des princes augustes qui y reposaient. Les assistants s'étant ensuite retirés dans les nefs, MM. du chapitre sont venus psalmodier l'Office des Morts autour des cercueils. Monseigneur l'évêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine; Monseigneur l'évêque de Saint-Dié, Monseigneur l'évêque de Verdun, revêtus de leurs habits pontificaux de deuil et accompagnés d'un nombreux clergé, pénétrèrent alors dans la chapelle ardente où MM. les commissaires de France et d'Autriche, suivis des chevaliers d'hon-

neur chargés de tenir les coins du poêle et d'escorter le char funèbre, étaient venus les joindre.

Pendant les prières, auxquelles s'unissait le clergé de toutes les églises, la cour royale, les différentes autorités civiles et militaires, MM. les officiers de la garnison, toutes les personnes invitées au convoi se réunirent successivement. Enfin à dix heures et demie, les cercueils, accompagnés de MM. les commissaires de France et d'Autriche et de MM. les chevaliers d'honneur, dont l'un, M. le comte de Lignéville, portait sur un coussin de velours, la couronne ducal, le sceptre, la main de justice et la toison d'or, les cercueils furent transportés de la chapelle ardente et déposés sur le char funèbre qui les attendait, au parvis.

Au moment où ces restes vénérés franchirent le seuil de la cathédrale, une salve d'artillerie se fit entendre et devint le signal de la marche funèbre de la procession. Alors, MM. Colletot, Génin, Lallement et de Lasalle, maîtres des cérémonies, portant au bras gauche une écharpe de crêpe, ornée d'une fleur de lys et d'une croix de Lorraine en argent, firent défiler le cortège, dans l'ordre hiérarchique réglé par le décret du 13 juillet 1804, à travers une double haie formée par les troupes de la garnison.

Le char funèbre, d'une noble proportion, entièrement drapé de noir, décoré d'écussons aux armes pleines de Lorraine, renfermait un sarcophage sur lequel furent placés les cercueils couverts d'un drap de velours galonné. Le baldaquin, surmonté de panaches ondoyants, était parsemé de larmes, de croix de Lorraine et d'alérions. Des bannières, aux armes des principales alliances, flottaient aux angles du char.

Huit chevaux noirs, richement caparaçonnés de deuil avec le blason de Lorraine et conduits par des cochers, des postillons et des valets de pied en grand deuil, traînaient les dé-

pouilles augustes que suivaient MM. les commissaires de France et d'Autriche. MM. le marquis de Lambertie, le comte de Lignéville, le comte Théodore de Ludre et le comte Léon d'Ourches tenaient les coins du poêle. A côté du char étaient également rangés le vénérable colonel de la garde nationale, M. le chevalier de Landrian, M. le comte de Merveldt, chambellan de S. M. I. et R., MM. les maréchaux de camp comte de Mitry et marquis de Raigecourt. Immédiatement après venaient, suivant leur rang, M. le comte de Riocour, héritier du nom de Dubois, premier président de la cour royale, M. le marquis de Pange, de souche lorraine aussi, d'une famille de l'Argonne, attachée depuis des siècles au service du sang des René (146). M. le baron de Balzac et M. de Meulan, préfets de la Moselle et des Vosges, représentant les départements de l'ancienne Lorraine; M. le baron du Coëtlosquet, M. Dufays, sous-préfets de Lunéville et de Château-Salins; MM. les maires de Nancy, de Lunéville, etc. (147).

Le cortège ayant parcouru la rue de la Congrégation, dont toutes fenêtres étaient occupées par des personnes vêtues de noir, entra dans la place magnifique, projetée par Léopold, construite par Stanislas, au milieu de laquelle se dresse, aujourd'hui, la statue de ce dernier prince qui, par sa bienfaisance, mérita le titre de successeur des ducs dont les Lorrains avaient si amèrement pleuré le départ. La marche funèbre ayant franchi le bel arc-de-triomphe érigé à Louis XV, se déploya majestueusement sur le cours spacieux où, dans les siècles de la chevalerie, au temps de leur prospérité, les princes, aujourd'hui objets de ces tristes honneurs, célébraient des joutes si brillantes, de si magnifiques tournois; où ils assistaient aux fêtes joyeuses par lesquelles leurs peu-

ples se plaisaient tant à leur exprimer leur amour et leur fidélité.

Pénétrant alors dans la Grand'Rue (Ville-Vieille), où Charles-le-Téméraire fut apporté dès qu'on l'eut reconnu dans l'étang glacé de Saint-Jean, le cortège a longé les murs noirs de ce vieux palais ducal des René, des Henri, des Charles et dont le pénible abandon attriste les yeux autant qu'il afflige le cœur. Tous les regards se portaient à la fois sur ce portail gothique et si élégant, vide alors de la statue du duc Antoine qui en décorait le fronton, mais qui bientôt y sera solennellement réintégrée, et vers ces trois balcons légers, dentelés à jour, où les ducs, les duchesses se montraient au peuple avide de les saluer et au-dessous desquels on peut lire encore ces devises : *Une pour toutes! J'espère avoir! A jamais!* L'immense galerie des Cerfs, où les princes Lorrains déployaient une splendeur toute royale, s'ouvrait sur les antiques balcons.

A l'extrémité de cette galerie, maintenant sombre, silencieuse, déserte, mais que la société d'archéologie travaille de tout son pouvoir à rendre à une honorable destination, une large draperie noire, sur laquelle se détachaient les écussons de Lorraine, annonçait le seuil de la nef des Cordeliers, dernier séjour des restes augustes qui excitaient tant de souvenirs..... Enlevés du char mortuaire, ils franchirent la cour drapée de noir et, au bruit du canon et des cloches, furent déposés sous un catafalque élevé au milieu de l'église.

L'enceinte de cet édifice, ainsi qu'aux cérémonies funèbres dont nous avons précédemment parlé, était entièrement tendue, jusqu'à la naissance des voûtes, avec les tentures de la maison du roi que l'on avait envoyées de Paris pour la cérémonie; un rang de bougies posées sur la corniche l'entourait comme d'une ceinture lumineuse ou d'un rayon de feu.

Deux larges bandes d'hermines et de larmes, laissant un espace parsemé d'alérions, de croix de Lorraine, de couronnes de cyprès et de fleurs de lys d'argent, formaient une seconde ceinture au-dessous de laquelle étaient suspendus les écussons armoriés et des croix de Lorraine. Un riche galon frangé les séparait de la draperie.

A peu près au centre de la nef et presque jusqu'à la hauteur de la voûte, s'élevait le catafalque en forme de temple grec surmonté d'un fronton élégant, soutenu par des colonnes de marbre noir, et dont l'intérieur offrait une croix rayonnante de larmes et d'autres symboles de deuil. Le sarcophage, artistement décoré, reposait en dessous; tout autour des diverses faces du temple, sur les stylobates, sur les angles, se détachaient encore les nombreuses armoiries des alliances de la maison de Lorraine, séparés par des flambeaux renversés et des guirlandes de cyprès. Deux socles de granit terminés par des demi-colonnes, encadraient plusieurs rangs de gradins couverts de luminaires, un grand nombre de candélabres et de flambeaux entouraient également le sarcophage de velours noir. Il attirait particulièrement les regards des assistants avides d'entrevoir de nouveau ces cercueils où se pressaient les débris de sept siècles de puissance et de majesté!

Douze lampes funéraires, de forme antique, étaient suspendues de distance en distance aux voûtes de la nef.

L'aspect général de l'église qui renfermait en ce moment, l'élite de la Lorraine, offrait un mélange imposant et religieux de deuil et de majesté; les nuances brillantes et variées des écussons et des emblèmes de la souveraineté produisaient un effet aussi pittoresque qu'harmonieux, en se détachant sur le fond lugubre des draperies.

Le chœur était entièrement occupé par le clergé, au milieu

duquel on distinguait les trois prélats : l'espace renfermé entre le sanctuaire et le catafalque l'était par des magistrats, des préfets, des officiers généraux et supérieurs et une foule de fonctionnaires en costumes. MM. les commissaires de France et d'Autriche avaient leurs fauteuils et leurs prie-Dieu à peu de distance du mausolée. Quatre chevaliers d'honneur : M. le chevalier de Landrian, M. le comte de Merveldt, M. le comte de Mitry et M. le marquis de Raigecourt, debouts, l'épée nue à la main, étaient placés aux angles. MM. le marquis de Lamberty, les comtes de Lignéville, de Ludre et d'Ourches, se tenaient aux deux côtés de droite et de gauche. Auprès d'eux, on voyait le respectable octogénaire M. Thierry, receveur des domaines, reste de l'ancienne bourgeoisie nancéenne, dont il aimait à conserver le costume ; il était chargé de présenter l'eau sainte pour les absoutes. Une nombreuse réunion de dames en deuil remplissait la tribune et le reste de la nef.

Dès que les personnes appelées à la cérémonie expiatoire eurent pris place dans le plus grand ordre et au milieu d'un silence remarquable, une musique grave et sacrée vint mêler ses accords suaves aux chants des prêtres, comme si tous les arts réunis avaient voulu concourir à rendre un dernier hommage aux restes glacés des princes qui les avaient cultivés et protégés. Alors, Monseigneur l'évêque de Nancy, prélat officiant, commença la Messe et le recueillement de l'assistance sembla plus profond... On pouvait lire les pensées qui occupaient leur esprit, sur l'expressive physionomie de quelques Lorrains dont la figure vénérable, la chevelure blanche, annonçaient que leurs pères avaient connu les derniers ducs, en même temps que des larmes d'attendrissement, coulant de leurs yeux, témoignaient qu'ils en avaient été comblés de bienfaits. Tous semblaient voir, d'un regard satisfait, autour

des reliques vénérées, quelques rejetons des honorables familles qui brillèrent à toutes les époques dont la Lorraine peut se glorifier.

Après l'Evangile, Monseigneur de Forbin-Janson voulut payer un dernier tribut aux vénérables restes de la lignée de Gérard d'Alsace. Certes, au point de vue de l'éloquence, l'orateur pouvait s'élever à la hauteur de son sujet ; il a prouvé dans plusieurs de ses mandements et dans maintes cérémonies qu'il était capable de planer dans les régions du grand art de Bossuet ; mais au point de vue de la convenance, ses antécédents, dit M. de Dumast (148), ne lui permettaient de rien entendre aux souvenirs qui animaient la fête du 9 novembre 1826. De tous les orateurs du monde, c'était celui qui devait le moins concevoir les sentiments lorrains : il n'eût guère pu les partager, en effet, sans condamner ses aïeux. La devise des Forbin, on le sait, leur vient du temps où l'un d'eux se distingua, comme régent de Provence, en réussissant à enrichir Louis XI aux dépens de la maison de Lorraine-Anjou. L'occurrence était donc singulière qui, chargeant du panégyrique des princes lorrains un évêque de la famille des Forbins, faisait occuper la chaire, dans un tel jour, à côté même du tombeau de René II, par un descendant de ce trop fameux Palamède qui sut, jadis, dépouiller le fils d'Yolande de ses héritages maternels.

Revenu à l'autel, le pontife acheva la Messe, puis les cérémonies dont l'église honore les cendres de ceux qui n'ont plus besoin que de prières. Alors les trois prélats de la Lorraine firent successivement le tour du sarcophage, en répandant l'encens et l'eau bénite. L'absoute étant finie, MM. les commissaires d'Autriche et de France se dirigèrent vers le caveau ducal qu'ils firent ouvrir et dont le clergé environna l'entrée. Les différents cercueils ayant été retirés du catafalque, M. le

baron de Vincent et M. le marquis de Foresta précédèrent la première bière dans le caveau. MM. les chevaliers d'honneur ayant alternativement accompagné les autres restes jusqu'à l'entrée des sombres voûtes, y sont ensuite descendus pour accomplir leur honorable et attendrissante mission.

C'est alors, qu'au milieu des cantiques et des bénédictions qui suivaient les ossements vénérés le long de « ces degrés que l'on ne remonte plus », le caveau de la chapelle ducale fut ressaisi du précieux dépôt qui, pendant des siècles, lui avait été confié.

Les cercueils et les caisses furent disposés dans l'ordre suivant :

A gauche, en entrant, sur le premier pan de l'octogone, le cercueil n° 1.

Sur le second pan, le cercueil n° 2.

Sur le troisième pan, le cercueil n° 3.

Sur le sixième pan, le cercueil n° 4.

Sur le septième pan, le cercueil n° 5.

Sur chacun de ces cercueils est fixée une plaque de cuivre sur laquelle est gravée l'inscription qui suit :

Dépouilles mortelles des très-hauts, très-puissants et très-excellents princes et princesses de l'auguste maison de Lorraine, inhumés au caveau ducal des Cordeliers, antérieurement à l'année 1792.

Arrachés de cet asile que des mains sacrilèges avaient violé au mois de décembre 1793, elles furent déposées dans une fosse du cimetière de Boudonville, d'où leur exhumation a eu lieu le 20 octobre 1826, et le 9 novembre suivant, elles ont été solennellement réintégrées dans le caveau ducal, par la pieuse sollicitude du roi Charles X et de l'empereur François I, et par les soins du marquis de Foresta et du baron de Vincent, commissaires respectifs de LL. MM. Très-Christienne et Apostolique.

Dans l'angle du premier au deuxième pan de l'octogone, toujours à gauche en entrant, fut placée la caisse renfermant

les restes du duc Charles IV et de son fils, Henri de Vaudémont. Sur le couvercle de cette caisse se trouve placée l'inscription que voici :

Dépouilles mortelles des très-hauts, très-puissants et très-excellents princes Charles IV du nom, duc de Lorraine et de Bar, et Charles-Henri de Vaudémont, son fils, inhumés l'un et l'autre dans un caveau de l'église de la Chartreuse de Bosserville.

Transférés en 1798 dans le cimetière de ce même monastère, elles en ont été retirées le 19 octobre 1826, et le 9 novembre suivant elles ont été déposées dans le caveau ducal des Cordeliers, par les soins du marquis de Foresta et du baron de Vincent, commissaires respectifs de LL. MM. le roi de France et l'empereur d'Autriche.

Dans l'angle du deuxième au troisième pan, la boîte renfermant les ossements rendus par M. le docteur Simonin, avec cette inscription pour la distinguer :

Dépouilles mortelles, etc. ; comme sur les cercueils.

Une main pieuse les en ayant retirées en décembre 1793, dans la vue de les soustraire à la profanation ; elles y ont été solennellement réintégrées le 9 novembre 1826, par les soins, etc.

Dans l'angle du troisième au quatrième pan, une caisse contenant, dans trois boîtes de plomb, les cœurs des personnages indiqués dans l'inscription superposée :

Dépouilles mortelles de très-hauts, etc.

Cœurs du duc François II, de Christine de Salm, son épouse, et de Marie Le Veneur, mère de la duchesse Christine, inhumée au milieu du sanctuaire de l'église paroissiale de Notre-Dame de Nancy. Une main pieuse les en retira à l'époque de la destruction de ce monument et le 9 novembre 1826, ils ont été déposés dans le caveau ducal par les soins, etc.

Dans l'angle du cinquième au sixième pan, une caisse contenant, dans deux boîtes de plomb, le cœur du prince Henri et celui du prince Camille, suivant l'inscription placée sur le couvercle :

Dépouilles mortelles de très-hauts, etc.

Cœurs du prince Henri et du prince Camille :

Le premier, fils aîné de François de Lorraine, comte de Vaudémont, et de Christine de Salm, son épouse, mort en bas âge, au mois de mai 1611, inhumé dans l'église des Minimes de Nancy, d'où il fut transféré en 1814 dans celle de Bon-Secours.

Le second, fils du prince Louis de Lorraine, grand écuyer de France, mort en 1715, et inhumé dans l'abbaye de Royaumont, sous les décombres de laquelle il a été retrouvé le 3 juin 1826.

L'un et l'autre déposés dans le caveau ducal des Cordeliers, par les soins, etc.

Dans l'angle du sixième au septième pan, une caisse dont l'inscription suivante, qui y adhère, indique le contenu :

Dépouilles mortelles de très-hauts, très-puissants et très-excellents princes de l'auguste maison de Lorraine.

Crânes du duc Mathieu I, du duc Raoul, du duc Ferry IV et du prince Eric, évêque de Verdun, inhumés : le premier, dans l'église abbatiale de Clairlieu ; les deux suivants, dans celle de Beaupré ; et le quatrième, dans celle des Capucins de Varangéville. Ils en furent retirés en 1792, et le 9 novembre 1826, ils ont été déposés dans le caveau ducal des Cordeliers, par les soins, etc.

Dans l'angle du septième au huitième pan, une caisse renfermant les restes de Gérard I^{er}, comte de Vaudémont, suivant l'inscription qu'elle porte :

Dépouilles mortelles de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Gérard I^{er}, comte de Vaudémont, fils de Gérard d'Alsace, mort en 1120 et inhumé au prieuré de Belval, dont il était fondateur.

Le bénédictin Dom Calmet les fit transporter en 1718 dans l'église de St-Léopold de Nancy, d'où elles ont été retirées en l'année 1822, cette église ayant été démolie, et le 9 novembre 1826, elles ont été déposées dans le caveau ducal des Cordeliers, par les soins, etc.

Aujourd'hui donc, le caveau ducal renferme, dans cinq cercueils et six caisses, les restes des princes et princesses de la maison de Lorraine qui en avaient été retirés à une époque

néfaste, ou qu'on y apporta de diverses sépultures particulières.

Une lettre de l'évêque d'Hermopolis, datée du 22 septembre 1826, avait annoncé, à M. le préfet, que le roi allouait pour les frais d'inauguration de la chapelle ducale et la translation des restes des princes de Lorraine, une somme de quinze mille francs.

Charles X envoya, de plus, au bureau de bienfaisance de Nancy, pour être distribuée en secours aux pauvres, le jour de la cérémonie funèbre, une somme de mille francs (149).

Il y eut encore un projet de distribution de trois mille francs aux indigents de la ville; et probablement il fut exécuté.

Si nous rappelons qu'à la violation sacrilège des sépultures ducaltes, une partie des cendres des illustres morts, ont été enterrées dans le caveau même d'où, par conséquent, elles ne sont point sorties; que plusieurs boîtes, renfermant des cœurs ou des entrailles, n'ont point été déplacées; que les restes exhumés ont été soigneusement recueillis, ou pour être transportés au cimetière de Boudonville dans une fosse séparée, ou pour être conservés par des personnes respectables et dignes de toute confiance; que ces dépouilles augustes auxquelles ont été réunies celles qui se trouvaient éparses en diverses églises ont été restituées à leur premier tombeau, nous pourrions établir le nécrologe de tous les princes et princesses dont les cendres, en tout ou en partie, reposent aujourd'hui dans l'asile que leur avait préparé Charles III et, montrant ainsi combien de générations princières dorment dans ce sanctuaire de la mort, apprendre aux Lorrains ce qui leur reste de leur ancienne nationalité, et aux visiteurs étrangers, le résumé de l'histoire d'un peuple qui n'est plus, mais

dont les enfants ont tout lieu de se glorifier ; nous contribuerons à perpétuer le souvenir d'une nation dont la mémoire ne saurait périr et dans les annales de laquelle on pourra toujours puiser abondamment les sentiments du noble jusqu'au sublime, du bon jusqu'à l'excellent, du bien jusqu'à l'héroïsme.

1	Gérard I ^{er} comte de Vaudémont, mort en	1120
2	Mathieu I ^{er}	1176
3	Berthe, son épouse.....	1198
4	Mathieu de Lorraine, fils des deux précédents.....	
5	Ferry de Lorraine, évêque d'Orléans....	1299
6	Ferry III, dit le Chauve.....	1505
7	Henri, comte de Vaudémont.....	1532
8	Isabelle de Lorraine, son épouse.....	1533
9	Ferry IV, le Luicteur.....	1529
10	Isabelle d'Autriche, son épouse.....	1540
11	Raoul.....	1546
12	Jean I ^{er}	1590
13	Sophie de Wirtemberg.....	
14	Charles II.....	1431
15	Marguerite de Bavière, son épouse.....	1433
16	Antoine, comte de Vaudémont.....	1447
17	Marie de Bourbon, épouse de Jean II....	1447
18	Nicolas d'Anjou.....	1473
19	Marie d'Harcourt.....	1476
20	Renée de Bourbon.....	1549
21	Antoine.....	1544
22	François I ^{er}	1545
23	Claude de France.....	1575
24	Claude de Lorraine.....	1576
25	Anne de Lorraine.....	1576

26	Christine de Danemarck.....	1590
27	Charles de Lorraine, cardinal.....	1607
28	Charles III.....	1608
29	Antoinette de Lorraine.....	1610
30	Henri de Lorraine.....	1611
31	Une princesse, fille de Henri II.....	1611
32	Dorothée de Lorraine.....	1621
33	Eric, évêque de Verdun.....	1623
34	Henri II, le Bon.....	1624
35	Chistine de Salm.....	1627
36	Marguerite de Gonzague.....	1632
37	François II, comte de Vaudémont.....	1632
38	Claude-Françoise de Lorraine.....	1648
39	Nicolas-François, duc de Lorraine.....	1670
40	Henri de Lorraine.....	1672
41	Charles IV.....	1675
42	Charles V.....	1690
43	Charles-François de Lorraine.....	1702
44	Joseph de Lorraine.....	1705
45	François, abbé de Stavelo.....	1715
46	Camille de Lorraine.....	1715
47	Léopold-Clément.....	1723
48	Charles-Henri de Vaudémont.....	1723
49	Léopold I ^{er}	1729
50	Elisabeth-Charlotte d'Orléans.....	1744
51-61	Dix princes et princesses, leurs enfants morts en bas-âge.....	
62	Anne-Charlotte de Lorraine.....	1773
63	Charles-Alexandre de Lorraine.....	1780
	Marie Leveneur.....	
	Les entrailles de Charles-le-Téméraire..	1177

Il ne faut pas oublier que les ossements de René II ont été replacés dans leur caveau particulier, enveloppés d'abord, en 1818, dans un simple linceul, puis le 4 mars 1830, enfermés dans une caisse en bois de chêne, sur laquelle on a eu soin d'appliquer une plaque de cuivre portant une inscription indicative de cette pieuse cérémonie (150).

N'ayant trouvé, dans nos recherches, quoi que ce soit de nature à faire soupçonner l'ouverture des tombeaux qui étaient dans la nef et dans le sanctuaire de l'église, nous nous croyons autorisé à conclure que les restes mortels qu'ils renfermaient y sont encore aujourd'hui et doivent, en conséquence, partager, avec les cendres des princes de la famille de Lorraine, le respect et la vénération des visiteurs.

Nous citerons, entre autres, d'après le nécrologe des Cordeliers : Nicolas de Lorraine, duc de Mercœur comte de Vaudémont, décédé le 23 janvier 1577.

Marguerite d'Egmont, sa première épouse, décédée le 16 mai 1554.

Jeanne de Savoie, sa deuxième femme, décédée le 4 juillet 1568.

Catherine de Lorraine-Aumale, sa troisième femme, décédée le 25 juin 1606.

Jean, cardinal, fils du roi René II, décédé le 18 mai 1550, dont le corps repose dans le chœur de l'église, près de l'autel majeur : *Cujus corpus in choro ecclesiæ nostræ, propè majus altare quiescit.*

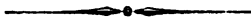
François-Camille de Lorraine-Armagnac, grand maréchal de Lorraine, mort le 6 décembre 1715, enterré sans pompe dans le caveau du duc de Mercœur. *In templo nostro, à cornu epistolæ majoris altaris, sepultus fuit.*

Philippe-Emmanuel de Mercœur, décédé le 19 février 1602, *Ejus corpus in magnifico serenissimi parentis sarcophago*

quiescit in centro chori nostri. Au centre du chœur de notre église, est-il dit également des autres. Au centre, sans doute, mais du côté de l'Épître.

Réunissons, sur cette liste funèbre, aux membres de sa famille, Charles de Lorraine, cardinal, évêque de Metz et de Strasbourg, premier primat de Nancy, décédé le 24 novembre 1807 et inhumé dans un caveau de la cathédrale, sous la chapelle Saint-Fiacre. Puis, profitant de la circonstance, émettons le vœu de voir l'inscription tumulaire de l'un des fondateurs de la primatiale, rétablie au lieu d'où elle a disparu ! La justice et la reconnaissance exigent cette réparation, à la mémoire d'un bienfaiteur, en même temps que l'admiration, pour l'héroïsme, demande qu'au moins une épitaphe marque la sépulture du jeune Désilles, victime de son dévouement, dans l'affaire de Nancy, au mois d'août 1790.

Le prêtre a doté Nancy d'un temple magnifique ; le soldat a donné sa vie pour sauver celle de ses concitoyens ; et le prêtre et le soldat, dorment leur sommeil, côte à côte, également ignorés ! Est-ce ainsi qu'il faut instruire les générations ?.....



MONUMENTS DE LÉOPOLD, DE CHARLES V ET DE CALLOT.

La vertu distinctive des Lorrains, c'est la reconnaissance, avait dit Monseigneur d'Osmond. Les diocésains de Nancy ne veulent pas infirmer l'honorable témoignage d'un premier pasteur, dont la mémoire leur sera toujours précieuse ; ils tiennent à attester « au monde entier que la gratitude, la fidélité et le patriotisme sont, chez eux, des vertus héréditaires ». Considérant que la philanthropie doit placer bien au-dessus du guerrier victorieux, les héros qui enrichissent leurs peuples en améliorant leur sort, sans leur faire verser une larme, une goutte de sang ; que si l'on dresse à ceux-là des statues, à bien plus forte raison ceux-ci n'en doivent être privés ; plusieurs honorables citoyens de Nancy songèrent à élever un monument à la mémoire de Léopold, en reconnaissance des nombreux bienfaits que nos aïeux en ont reçus.

M. Noël, notaire honoraire, proposa, le premier, l'érection d'une statue au prince qui « fut chéri de son peuple, comme un père, comme un frère et, ainsi que celui qui se dévoue pour le bien de tous : comme un patriote (151) ». M. Desmarets indiqua une souscription, et dès l'année 1828, tout se prépara pour la réalisation de ce noble projet. Le roi Charles X donna le marbre pour faire le buste : la ville de Nancy offrit deux statues de Bagard ; M. Mengin, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, fit les devis et présenta onze plans différents.

La révolution de 1830 suspendit, pour un temps, les démarches et les travaux ; enfin M. Noël reprit son œuvre avec une nouvelle activité ; M. Chatelain, architecte du départe-

ment, voulut bien en diriger l'exécution et, le 21 novembre 1840, eut lieu, dans l'église des Cordeliers, où il a été placé, l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Léopold I^{er}. duc de Lorraine et de Bar.

« Le monument étant découvert, le comité des souscripteurs et son président se sont placés en face : MM. Lepy, sculpteur, et Muller, marbrier, aux deux côtés. Dans la même enceinte, des places étaient réservées pour les fonctionnaires publics et les maires ou représentants des villes de l'ancienne Lorraine, invités à la solennité. En avant, se trouvait le fauteuil de Sa Majesté Impériale, Royale, Apostolique, qui avait fait connaître son intention d'y être représentée par M. le baron de Montet, chambellan de S. M. et colonel à son service et M. le baron de Vincent, qui, l'un et l'autre, ont été empêchés de remplir cette honorable mission, à raison de la maladie du premier et de l'absence du second.

» Près des membres du comité était placée Madame la comtesse de Ludres, qui avait bien voulu consentir à faire la quête, et M. le comte de Lignéville, chargé de lui donner la main ; les maires ou députés des villes de Rosières, Pont-à-Mousson, Remiremont, Saint-Nicolas, invités à la fête selon les anciens usages. La ville d'Epinal, Bourmont, Amance, etc. avaient exprimé par écrit le regret de ne pouvoir répondre à l'invitation.

» A onze heures, le clergé étant réuni....., le service a commencé. La Messe, célébrée avec pompe, a été chantée par les élèves du collège et ceux de l'école normale, réunis à la tribune et dirigés par M. Bousquier. (152).

» La Messe étant terminée, M. l'abbé Marchal, curé de Heillecourt, très-versé dans l'histoire et les antiquités lorraines, a prononcé l'éloge de l'excellent prince auquel la so-

lennité était consacrée ; il l'a présenté comme législateur, restaurateur et bienfaiteur de son pays. Dans le portrait qu'il en a tracé, le public a été vivement touché des traits qui caractérisent la piété, la bonté et l'amour de Léopold, pour son peuple, et surtout de la prudence admirable avec laquelle il sut le préserver des calamités qui désolèrent l'Europe entière pendant son règne, et rendre à ses sujets, par la sagesse de son gouvernement, le bonheur et la prospérité dont ils avaient été privés si longtemps.

» A la suite du discours, l'officiant, accompagné du clergé, s'est approché du monument décoré de drapeaux et d'insignes de Lorraine, et l'a béni selon les rites de l'Eglise.

» La cérémonie inaugurale terminée, le comité et un grand nombre de souscripteurs se sont réunis dans l'une des salles de l'école normale, où M. Noël a pris la parole pour la reddition de ses comptes. L'assemblée, en approuvant la gestion de M. Noël, lui a témoigné sa vive reconnaissance pour le zèle avec lequel il a conduit, presque seul, à une heureuse fin, une entreprise longtemps interrompue par les événements (133).

Le procès-verbal, dont nous avons extrait ce qui précède, forme, avec le discours de M. l'abbé Marchal, le compte-rendu de la gestion de M. Noël et la liste des souscripteurs, une brochure intéressante que doivent posséder tous les amateurs des souvenirs lorrains.

Les marbres fournis par M. Miller-Thiry, pour la confection du monument de Léopold, et tirés d'un sol lorrain, ont coûté, non compris le bloc donné par Charles X, 2,454 fr.

Le sieur Lépy a reçu pour la sculpture du buste, 1,200 fr.

Le sieur Deniau, fondeur, pour l'inscription en bronze, 860 fr.

Les deux statues, représentant l'Espérance et la Foi, ont été offertes par la ville. Elles sont du nombre de celles qui avaient

été transportées dans la chapelle du collège. Ces belles œuvres, d'un artiste lorrain, ornaient autrefois le mausolée de M. Jean des Porcelets de Maillane, quatre-vingt-unième évêque de Toul, que l'on voyait dans l'église du collège des Jésuites qu'il avait fondé et où il avait sa sépulture. Elles se trouvaient posées sur des socles, au-dessus et à chaque extrémité du tombeau. Dans le milieu et aussi sur un socle, il y avait une troisième statue de grandeur naturelle, comme les précédentes; c'est un génie tenant le buste du seigneur évêque dans un médaillon ovale. Achetée dans ces derniers temps par M. l'abbé Delalle, elle se trouve maintenant dans la chapelle des évêques, à la cathédrale de Toul, mais sans destination.

En même temps que M. Noël travaillait avec une louable ardeur à terminer le monument de Léopold, il en préparait un autre, plus modeste sans doute, mais non moins intéressant, à la mémoire du père de cet excellent duc. D'après l'invitation de plusieurs souscripteurs pour le mausolée de Léopold et les instances de M. le marquis de Ludres, M. Noël acheta, pour 200 fr., au sieur Michel, marbrier, et fit placer, sur un piédestal, vis-à-vis la chaire, la statue de Charles V, en costume de guerrier romain.

La ville de Nancy, dix ans auparavant, avait payé un juste tribut de souvenir, de reconnaissance et d'admiration à l'un de ses plus illustres enfants, à Jacques Callot, en recueillant ses cendres pour les déposer avec honneur dans l'église des Cordeliers et les couvrir d'un monument qui remplaçât celui qu'un accident malheureux, ainsi que nous l'avons dit en son lieu, avait renversé en 1751. Ce nouveau mausolée, fait par le sculpteur Lépy, et reçu par l'architecte le 10 octobre 1830, a coûté 585 fr. 55 c.

ÉGLISE ET CHAPELLE MODERNES.

En pénétrant dans l'église de Saint-François pour arriver à la chapelle sépulcrale, l'archéologue se prend à regretter que d'épaisses couches de badigeon aient fait disparaître les peintures qu'autrefois on admirait sur les murailles et que s'efforcent de percer et de secouer quelques restes encore frais et de bonne exécution; il blâme le mauvais génie qui a fait tapisser si lourdement les anciennes chapelles latérales, d'une teinte de marbre plus capable d'inspirer le dégoût que d'inviter à une pieuse tristesse. Il s'arrête enfin, et portant ses regards vers le premier renfacement à gauche, il rencontre le monument, de nouvelle date, érigé à la mémoire de Callot.

Ce mausolée est une reproduction amoindrie de celui qui, autrefois, existait dans le cloître et que les artistes lorrains s'étaient proposé de rétablir avec magnificence. Le portrait de l'immortel graveur, en demi-relief, a été copié sur celui de Michebasne, ou taillé d'après la description qu'en ont conservée les papiers de la famille Callot et l'abbé Lyonnois. Mais, au génie couché sur le côté, soutenant sa tête de la main droite et de la gauche tenant une palme, on a substitué une espèce de lutin qui, feignant de soutenir le portrait de l'artiste, semble, au contraire, l'arracher de la pyramide dans le flanc de laquelle il est solidement encadré. Une double branche de chêne et de laurier, portée en signe de victoire, remplace la branche d'hyssope ou de cyprès, symbole de la douleur. Au-dessous du portrait sont les armoiries de famille, mais complètement dépouillées d'ornements. Cependant Cal-

lot portait : *d'azur à cinq étoiles d'or peries et posées en sautoir : pour cimier un dextrochère revêtu composé d'or et d'azur tenant une hache d'armes : le tout porté et soutenu d'un armet morné d'argent, couvert d'un lambrequin aux métal et couleur de l'écu.* On comprend qu'un écrivain aie dit, en parlant de ce monument : « Sa structure sans goût ni » mérite, outrage aux mânes de celui qui porta si loin la délicatesse et la perfection de l'art du dessin. » Observons toutefois que ce critique se trompe lorsqu'il avance que le « renforcement obscur » dans lequel semble être caché le tombeau de Callot, a été « pratiqué fort maladroitement à cet effet même ». Sans doute on aurait dû songer à éclairer ce tombeau plus qu'il ne l'est ; il est même facile de le faire, en ouvrant une fenêtre voisine que l'on a murée ; mais le renforcement date de la construction de l'église, et contenait primitivement les chapelles de saint Bonaventure et de sainte Anne. Les motifs de juste critique ne manquent pas aux connaisseurs, dans les lieux que nous explorons ; il est plus qu'inutile de les multiplier.

L'ancienne épitaphe latine se trouve reproduite, en lettres d'or, sur une plaque de marbre noir encadrée dans le socle de la pyramide ; en voici la traduction :

Passant,

Si tu lis, tu auras à admirer, tu trouveras de quoi t'efforcer à imiter.

Jacques Callot, noble Nanceïen, par son habileté dans la calcographie qu'il acquit par son propre génie et sans le secours d'aucun, s'illustra tellement que, tandis que sa gloire éclatait dans Florence, prince de son art, à son époque, sans un seul rival, il fut appelé par le Souverain Pontife, par l'Empereur, par des Rois ; mais préférant, à tous, les Sérénissimes Princes ses Ducs, il revint en sa patrie où, sous les Ducs Henri III, François II et Charles IV, calcographe sans égal, il fut, surtout par le cœur, l'ornement de son pays, l'hon-

neur de sa ville natale, le bonheur de ses parents, les délices de ses concitoyens, la félicité de son épouse, jusqu'à ce que, dans la 43^e année de son âge, le 24 mars 1655, une mort prématurée rendant à la liberté son âme mûre pour le Ciel, et abandonnant à son épouse bien-aimée, Catherine Kuttinger, et à son frère, tous deux éplorés, son corps pour le confier au tombeau de ses nobles ancêtres, enleva, au Prince, un sujet fidèle ; à la patrie, le meilleur de ses enfants ; à la cité, un excellent citoyen ; à ses parents, un obéissant fils ; à son épouse, un excellent mari ; à son frère, un frère bien-aimé.

Mais cette mort ne put rien enlever à l'éclat de son nom et de son talent. (154)

Pourquoi donc n'avoir pas complété l'építaphe de notre compatriote en plaçant et le demi-distique et le quatrain qui s'y trouvaient : le quatrain surtout, que tout le monde eut compris et qui, dans son laconisme, vaut mieux que la plus *verbeuse légende*.

Après avoir, dans la note 65^e de son éloge historique de Callot, signalé les fautes qui défiguraient l'építaphe de cet artiste illustre, le Père Husson s'écrie : Fallait-il, pour l'építaphe du plus célèbre des graveurs, employer un graveur ignorant ou maladroit ? On voit qu'il était l'un et l'autre, quand on lit *cine optimo* pour *cive optimo*. Et il ajoute, comme pour répondre, par avance, à d'injustes inculpations : Ces fautes de gravure, de latinité, d'exactitude, etc., nous seraient aussi injustement imputées que celles des inscriptions *si peu lapidaires et si déplacées* dans la chapelle ducale, que des personnes étrangères se sont immiscées à composer et à faire graver sans notre aveu. Je fais ici ma protestation pour que ces *verbeuses légendes* ne prescrivent pas contre la réputation dont nous jouissons de savoir parler latin (155).

Si, pour rendre vraies les inscriptions tumulaires de la chapelle ducale, on a emprunté « le langage de l'adulation », il n'en faut point imputer la pensée aux Frères-Mineurs.

Si encore des fautes de latinité dans l'épithaphe de Callot, révoltaient le savant Cordelier, quelles seraient ses exclamations, aujourd'hui que pour honorer *le plus célèbre des graveurs*, la médiocrité de la sculpture se trouve réunie à la pauvreté du latin; le tout noyé dans un déluge de chaises, et faisant parallèle à un monceau de débris de planches, entassés dans le renforcement opposé, avec un incroyable sans-*façon*?

On ne pouvait, du reste, mieux placer les restes mortels et le mausolée de Jacques Callot qu'à l'entrée du sanctuaire où dorment les anciens souverains de sa patrie.

Puisque toute la Lorraine est aux Cordeliers, n'est-il pas convenable d'en confier, en quelque sorte, la garde à l'un de ses plus nobles, de ses plus fidèles enfants; à celui dont le beau caractère enfermait la double fierté de la noblesse lorraine et de l'artiste indépendant; à celui dont la foi vive et les mœurs pures ont fait l'un des hommes les plus justement illustres qu'ait produits la ville de Nancy (156).

En avançant de quelques pas, du même côté et sous une autre voûte, on voit un tombeau princier: c'est celui d'Antoine, le rival de René I^{er} pour la couronne de Lorraine, et son vainqueur à Bulgnéville, et de Marie d'Harcourt, son épouse. Sur le sarcophage, dont la face antérieure est ornée de charmantes statuettes assises sous des niches gothiques, sont la statue du prince et celle de la princesse, ayant à leurs pieds, le premier un lion et la seconde un chien accroupis. Une partie de leurs dépouilles mortelles est descendue au caveau ducal, ainsi que nous l'avons indiqué.

Marie d'Harcourt, l'héroïne de son siècle, qui conduisait en personne des troupes à son mari, dit M. Cayon, était surnommée aussi la mère des pauvres, dont elle mérita les bénédictions. Décédée en 1476, son cœur avait été déposé sur

la tombe de son époux, mort en 1447, et inhumé dans la collégiale de Vaudémont.

Quelle est maintenant cette religieuse couchée sur un stylobate, ayant à ses pieds une autre religieuse tenant en main une couronne de souveraine ?

C'est Philippe de Gueldres, seconde épouse de René II, duc de Lorraine : c'est l'un des chefs-d'œuvre de l'immortel Richier, heureusement échappé aux désastres d'une autre époque, et découvert en 1822, dans un grenier de village, par M. le docteur Lamoureux aîné, qui en facilita l'acquisition. Bientôt transporté à Nancy, le sculpteur Labroise lui fit, moyennant 250 francs, le tombeau sur lequel elle repose et, pour 100 fr., restaura les parties endommagées de cette statue. Plus tard, en 1817, un autre sculpteur porta le ciseau encore sur cet admirable travail ; il toucha aux mains, au voile, à la robe et renouvela presque entièrement la cordelière. Impossible donc de l'admirer aujourd'hui « dans sa naïve grandeur », ainsi que l'a écrit un artiste qui, dans ses remarques, n'était pas d'une exactitude fort scrupuleuse ! Ajoutons bien vite que les remaniements de nos modernes Phydias, n'ont rien fait perdre de son mérite à l'effigie de la princesse qui eut Richier pour sculpteur.

L'humilité de Philippe de Gueldres lui avait fait désirer vivement d'être inhumée au cimetière commun, qui était le petit jardin du cloître des religieuses. Pour cet effet, elle obtint, par aumône, car elle ne demandait jamais rien que sous ce titre, elle obtint des princes d'y faire élever, au milieu, un grand Crucifix taillé, en pierre, pour être enterrée au pied..... Elle composa même, pour cette fin, son épitaphe, qu'elle fit graver au bas de cet adorable signe de notre rédemption.

D'un côté, il y avait ces vers :

Cy gist ung ver tout en pourriture
Rendant à mort le tribut de nature
Sœur Phelippe de Gueldre fust Royne du passé
Terre soulat pour toute couverture,
Sœurs ditez luy ung requiescat in pace.

Et sur le côté opposé :

O Redempteur benoist crucifié,
A qui mon cueur jamais n'a deffié
Mais espéré ; à la Croix je m'accorde
Comme à celle qui a vivifié
Le genre humain, du jour moult rude
Mon âme priant à ta miséricorde (157).

Voici d'ailleurs l'inscription gravée sur sa tombe et imprimée en tête de la vie de cette pieuse princesse.

Le corps enclos sous cette sepulture
Fust d'une Royne, en laquelle nature
Ne s'oublia : Phelippe estoit son nom
Du sang Gueldrois, portant armes et surnom ;
Laquelle fust en vertuz tant civile,
Qu'elle espousa René, Roy de Sicille,
Duquel elle eust cinq magnanimes Princes
Vrays héritiers de royales provinces ;
Pays le Roy mort, cherchant la vie heureuse,
Se feist ici vestir religieuse
De Sainte Claire, où l'an vingt et septiesme,
Qu'elle eust l'habit, par maladie extresme,
Mort la surprint à quatre vingts cinq ans,
Son esprit soit èz haults cieux triüphans.

Amen.

N'eut-il pas été préférable de rétablir, au-dessus de la statue de Philippe de Gueldres, ou l'építaphe qui se lisait sur son tombeau, ou les inscriptions par elle-même composées, plutôt que d'y placer l'indication, barbare entre toutes, qui désigne son cénotaphe aux visiteurs?

Après avoir passé la porte qui s'ouvre sur le cloître, on s'arrête devant la statue de Charles V, dont nous avons dit l'érection en ce lieu. On salue l'image de ce héros, « le plus grand, le plus sage et le plus généreux » des ennemis de Louis XIV, la terreur des Ottomans ; qui, de concert avec Jean Sobieski, fit, le 12 septembre 1683, lever le siège de Vienne, commencé le 14 juillet précédent, délivra cette ville, prit le grand étendard de l'empire, jeta les ennemis dans une telle frayeur qu'ils se sauvèrent jusqu'à vingt-cinq fortes lieues de Vienne, à Raab, où ils arrivèrent en moins de vingt-quatre heures, et les eût exterminés s'il eût été secondé comme il l'eût souhaité. Ce prince, reconnu par toutes les puissances de l'Europe, la France exceptée, eut d'Eléonore-Marie d'Autriche, sa femme, sœur de l'empereur, quatre fils, dont l'ainé, Léopold I^{er}, va nous offrir son mausolée à examiner.

C'est qu'en effet, ce monument se trouve à quelques pas et du même côté encore que la statue de Charles V. Au père, valeureux guerrier, succède le fils, bouquet d'une série de princes rares, chéris en même temps qu'honorés.

On se rappellera toujours avec attendrissement que pendant l'inhumation de Léopold à la chapelle ronde, les chants funèbres étaient comme étouffés sous un concert de sanglots ; et, ce qui ne paraît pas possible, ce qui ne s'était vu nulle part, ce qui ne s'était dit qu'en métaphore... le pavé de l'église du monastère FUT MATÉRIELLEMENT HUMECTÉ DE PLEURS (158).

Une telle manifestation de regrets est unique dans les annales des peuples : c'est que, sont bien rares aussi les princes qui ont dit comme Léopold : *Je quitterais demain ma souveraineté, si je ne pouvais faire du bien.*

Avant de franchir la limite du sanctuaire, il faut rétrogra-

der et visiter les tombeaux qui sont du côté droit, en commençant par le plus rapproché de la porte d'entrée.

Le premier monument de ce côté, pitoyablement restauré, dit M. Grille de Beuzelin, est celui de Henri III, comte de Vaudémont, et d'Isabelle de Lorraine, son épouse, dont les cendres furent amenées à Nancy en 1762.

Celui qui vient ensuite rappelle le souvenir de Thibault de Neuchâtel que, d'après les renseignements historiques et l'inscription elle-même, il paraît naturel à M. Jean Cayon de regarder comme le septième de ce nom, seigneur de Chastelot et de Risnel, qui épousa Alix de Vaudémont, et qui, ayant accompagné le comte de Nevers en Hongrie, fut tué à la désastreuse bataille de Nicopolis, l'an 1396.

Nous ne sommes pas assez versé dans l'histoire de Lorraine pour infirmer les conjectures de M. Cayon ; mais comme lui-même ne s'appuie que sur des probabilités, nous essaierons un simple rapprochement qui, peut-être, pourrait aider à déterminer enfin, d'une manière positive, de quel personnage est le tombeau dont l'inscription a été malheureusement écornée. Durival, dans sa description de la Lorraine, tome 2, page 153, dit en parlant du prieuré de Belval : Sa fondation est de 1107, par Gérard I^{er}, comte de Vaudémont... ; l'église ne fut dédiée qu'après la mort du comte Gérard, qui fut inhumé dans le cloître... On y voit aussi le mausolée de *Thibaut de Neufchâtel, maréchal de Bourgogne*.

Dans le résumé des sommes partielles dépensées pour la restauration de l'église ducale et dont le montant devait représenter les 50,000 fr. alloués par le roi, on lit : Transport de six statues de Belval à Nancy, 70 fr.

Offenseraient-on la logique en concluant que le tombeau qui remplit aujourd'hui la chapelle du sépulcre, vient de Belval et non pas de Joinville ; que la statue qu'il supporte est celle de

Thibault « qui estoit fier comme ung lyon, (159), mais dont toute la puissance ne seroit pas pour garder une telle ville comme Espinal (160) »; et qui combattit pendant plusieurs années pour établir ses droits sur cette ville que Louis XI lui avait concédée. Il semble, au contraire, que ces inductions soient plus naturelles et ressortent mieux des faits établis. Il semble que l'on peut avancer que le second monument, à droite, en entrant aux Cordeliers, est celui de Thibault de Neufchâtel, maréchal de Bourgogne, père d'Antoine, évêque de Toul, inhumé à Belval, d'où la statue a été amenée à Nancy, en 1826, avec celle de Gérard de Vaudémont et quatre autres.

De ce monument à celui de René II, la muraille n'offre plus qu'une regrettable nudité. Mais bientôt l'œil est dédommagé de la privation qu'il a éprouvée, en se reposant sur le monument de René le Victorieux. Par une sorte de miracle, l'accessoire tout entier de ce tombeau a échappé au marteau de la destruction; mais la statue du prince, celle de la Sainte-Vierge et le beau sarcophage en bronze, qui s'étendait sur le devant et dans toute la longueur de la niche, ont disparu. Le restaurateur des sépultures princières de l'église des Cordeliers, le statuaire de Labroise, fut chargé de restituer à l'arcade déserte la statue de René et celle de l'auguste Mère de Dieu. Au lieu de l'antique image reproduisant, par la peinture, le costume ducal ancien et par la sculpture la noble effigie du héros, il a substitué une mauvaise statuette, maigre, effilée (161), faisant supposer une abstinence de longue date ou un rachitisme que rien ne put dompter. La sainte Vierge est de même structure; c'est pourtant un don de l'artiste qui a perçu pour les travaux dûs à son exécution, 9,108 fr. 79 c.

Le dessin est le même cependant que celui de l'ancien groupe : le duc est à genoux, les mains jointes, priant devant

une image de la Vierge immaculée, ayant sur un prie-Dieu : sceptre, épée, couronne ducale, un volume fermé et un autre ouvert, soutenu par la couronne qui semble lui tenir lieu de pupitre. Le prince n'offre pas son épée à la Mère de Dieu, ainsi qu'on l'a dit ; cette épée est là, en compagnie du sceptre et des autres attributs de la souveraineté placés sur le prie-Dieu.

Mais René la déposât-il aux pieds de Marie, qu'il ne contredirait en rien l'inscription tumulaire incrustée dans le mur du fond, et loin de trouver en cet acte un contre-sens historique, on n'y peut voir que la conséquence naturelle de la confiance de ce pieux duc en la puissance de celle que les chrétiens nomment leur protectrice et leur secours.

Nous avons dit que le premier tableau dont René II fit orner l'église qu'il avait fondée, fut une *Nunciade*. Quand ce prince partit de Saint-Nicolas pour venir combattre le Téméraire sous les murs de Nancy « son grand estandart en la main le prit, auquel l'Annunciade peinct était, dit la Chronique de Lorraine (162), lequel le met en la main de Messire Jean de Baudes, lequel le porta honorablement par toute la ville ». Ne pouvait-il, devant Dieu et par un sentiment de louable piété, attribuer à l'intercession de la sainte Vierge le brillant succès de ses armes, et faire hommage, à sa bienfaitrice, de ce qu'un guerrier possède de plus précieux, une épée victorieuse? Mais encore : René n'offre rien ; il dépose ses insignes pour prier.

Franchissant la balustrade qui sépare le sanctuaire de la nef et regardant toujours à droite, le visiteur a devant lui le tombeau de Charles de Lorraine, cardinal de Vaudémont, reconstruit, comme nous l'avons dit, aux frais de la ville, de 1822 à 1828. Donnons encore un regret aux quatre chefs-d'œuvre qui, restés à la Cathédrale, laissent dans un

isolement absolu le chef-d'œuvre artistique qu'autrefois ils accostaient. Regrettons aussi le mausolée de Nicolas de Lorraine, comte de Vaudémont, et celui de Philippe-Emmanuel, duc de Mercœur, qui se trouvaient immédiatement à côté de celui du cardinal et dont il ne reste plus que le souvenir; admirons la magnifique boiserie dont nous avons indiqué l'origine et qui date de 1695, puis enfin dirigeons nos pas vers le sanctuaire funèbre sous les dalles duquel raisonne le caveau gardien des restes mortels de nos vieux ducs.

L'inscription en lettres d'or, gravée sur la frise, en marbre noir, du frontispice de la première ouverture, indique de quel sujet le visiteur va être occupé :

Passant,
Arrête et admire sous ces tombeaux,
Dans ces Ducs de Lorraine
Autant de héros,
Dans les Duchesses
Autant de femmes fortes,
Dans leurs enfants,
Autant de Princes nés pour le trône,
Plus dignes encore du Ciel.

Vis-à-vis l'entrée et dans la baie de l'ancienne porte qui conduisait, du cloître, dans le chœur de l'église, a été placé le tombeau de Gérard I^{er}, comte de Vaudémont, et d'Hadwige de Dapsbourg, son épouse, nièce du pape saint Léon IX, amené, en 1822, de l'abbaye de Belval que ce prince avait fondée et où il fut inhumé vers l'an 1120.

« Le comte, un bâton de pèlerin à la main droite, la croix sur la poitrine et plus bas la bourse du voyageur, la tête couverte d'un simple bonnet, la barbe et les cheveux longs, tient la princesse embrassée.

» Hadwige porte une longue robe qui descend jusqu'aux

pieds, avec un manteau par dessus, ses cheveux s'échappent en longues tresses de sa coiffure, assez semblable à celle de son époux.

» Ce groupe, dit M. Grille de Beuzelin, malgré une certaine barbarie dans l'exécution, est d'un beau caractère : il y a dans le style quelque chose d'élevé que je défierais de trouver à un plus haut degré dans l'antique ; ceci est le point de départ d'un art dont la dernière expression a été la statue de Philippe de Gueldres. J'enverrai aux Cordeliers de Nancy ceux qui oseraient calomnier la sculpture chrétienne. »

Voici enfin le sanctuaire consacré aux mânes des princes lorrains, tel qu'il est depuis sa restauration ! Il est retiré comme doit l'être un tombeau ; son silence a quelque chose d'éloquent qui parle à l'âme, qui l'émeut et la dispose à de graves méditations. Il n'a plus que l'ombre de son ancienne splendeur ; mais cette ombre est vivante, elle est noble, majestueuse, souveraine ! Le premier ordre d'architecture ne compte plus que seize colonnes, le second n'en a pas une seule ; celles de la Lanterne n'ont point été remplacées. Les génies qui, dans les entrecolonnements, se tiennent debout, portant les pièces de l'armure, sont de date récente ainsi que les sarcophages en marbre noir qui décorent les trois faces de l'octogone, de chaque côté de la porte d'entrée.

Le septième tombeau, celui qui se trouve derrière l'autel, est un de ceux qui faisaient partie de l'ancienne décoration funèbre de cette enceinte ; c'est une relique de ces richesses artistiques dont les formes, gracieusement arrondies, contrastent si fort, quoique dépouillées de leurs ornements accessoires, avec la raideur des lignes droites des autres monuments.

Les inscriptions tumulaires sont celles qui se lisaient sur les premiers tombeaux et qui marquaient le rang

des cercueils dans la crypte. Sur la première seulement, on n'a pas nommé Isabelle d'Autriche qui ne figure point dans l'inventaire des cercueils du caveau, dressé en 1762, et qui, en effet, fut ensevelie dans le monastère de Kœnigsfeld, au diocèse de Bâle, où son corps fut retrouvé avec neuf autres cercueils en 1753, le Sénat de Berne ayant fait ouvrir un caveau de la Maison d'Autriche (165). Dom Fangé, au *Diarium Helveticum*, rapporte les lignes consacrées à cette princesse, dans l'épithaphe générale des morts de ce caveau :

D^{na} Elisabetha quondam Ducissa Lotharing. filia illust^{mi} principis Alberti, regis, anno Domini 1333, in die S. Putentianæ.

Il eût été fort convenable de restituer, à la chapelle ducale, son inscription dédicatoire; celle qui rappelait la présence, au caveau, du cœur de Joseph de Lorraine, prince de Commerce; celle surtout qui indiquait la généreuse hospitalité accordée, aux entrailles de Charles-le-Téméraire, par la famille de son vainqueur, et enfin celle qui se voyait au-dessus de l'archivolte du portique, dont nous avons donné la traduction dans la description de l'ancienne chapelle. L'Histoire semble réclamer, avec instance, le rétablissement de celle qui doit perpétuer, avec le souvenir d'un guerrier malheureux, celui de l'un des événements les plus importants des fastes lorrains.

Il faut se contenter d'un coup-d'œil rapide jeté sur le second ordre d'architecture qui n'a rien que ses vitraux en verres de couleur, avec les armes des différentes provinces soumises aux ducs de Lorraine, seize portraits regardant tous du même côté et tournant dans un cercle sans fin, comme Ixion sur sa roue; autant de trophées d'armes plus ou moins histo-

riques ; pour fixer d'attentifs regards sur le magnifique dôme où le sculpteur Drouin a si artistement exercé son ciseau.

La lanterne , dépouillée de son beau vêtement de peinture, est restée veuve des anges qui la remplissaient jadis, et dont nous avons dessiné l'attitude dans la première partie de ce travail. Revenus de leur aérienne pérégrination, les yeux du pieux visiteur, attristés par l'absence de tant de précieux objets, se reposent avec une religieuse complaisance sur l'image de Notre-Dame de Lorette, assise sur la *Sancta-Casa*, sur les deux anges adorateurs qui l'accostent et le Christ au tombeau du retable, tous chefs-d'œuvre, en marbre blanc, de Chassel (Remy-François), Messin de naissance, mort à Nancy en 1752.

L'artiste philosophe qui, à la visite de curiosité des monuments dont nous nous sommes entretenus, fait succéder la réflexion et compare les œuvres de différentes époques, se sent épris d'un sentiment pénible et des pensées de dégénérescence lui montent à l'esprit. Il fait large part aux circonstances et aux événements, sans doute; mais il ne peut ne pas comparer ce prince qui « faisait éclater sa magnificence, principalement envers les étrangers et les ambassadeurs qui venaient à sa cour; qui, pour sa personne, se mettait si peu en peine des habits et des parures, que souvent il était vêtu plus modestement qu'aucun homme de sa cour; mais qui n'épargnait aucune dépense pour avoir des meubles précieux, de riches tapisseries, de l'argenterie en quantité, des pierres rares et de grand prix » (164), avec le monarque qui a fait marchander jusqu'à parcimonie, la résurrection d'un monument composé de véritables merveilles. Il ne peut ne pas opposer les uns aux autres les bas-reliefs de Glorieux et ceux de Chassel, le chef-d'œuvre de Drouin et celui de Labroise, le buste de Léopold par Lépy, aux deux statues de Bagard

qui l'avoisinent, et ne pas s'exclamer : Où donc est le progrès ? Où seulement est l'imitation ? N'eût-il pas été préférable de réparer d'abord avec décence un tombeau historique, pour y recevoir ses hôtes anciens, et suivre ensuite graduellement et en proportion des ressources pécuniaires, un plan complet de parfaite restauration ? Cependant, s'empresse-t-il d'ajouter, sous le quadruple rapport de l'histoire, du patriotisme, de l'héroïsme et de l'art, *LA LORRAINE ne se trouve pas moins aux Cordeliers !* (165).

XXII.

L'AVENIR DE L'ÉGLISE ST-FRANÇOIS EST-IL ASSURÉ ?

En remontant dans le passé, pour étudier, aux sources les plus authentiques, l'histoire du monastère des Cordeliers et de la chapelle funèbre qu'il enserre, il nous a été donné de pénétrer dans l'avenir et de prévoir ce que, dans un temps donné, pourraient devenir les deux monuments religieux pour la restauration desquels le gouvernement français et la ville de Nancy ont dépensé ensemble une somme de cent mille francs.

Nous avons vu, en traitant des réparations effectuées aux Cordeliers de 1817 à 1826, que les habitants de la cité, Mgr l'Evêque, M. le Préfet du département, M. le Maire de la ville, avaient sollicité et obtenu du gouvernement la restitution de l'église « désirée par un grand nombre de fidèles » pour fournir une succursale « dont le desservant deviendrait le gardien du monument ducal. »

Un tel but assurait à cette belle église une existence légale et des moyens de conservation. Mais il n'a pas été atteint, et l'avenir des Cordeliers et de la chapelle ronde est, encore aujourd'hui, tout un problème.

En effet, la fabrique de Saint-Epvre qui se sert de l'église Saint-François, ne peut la considérer comme un oratoire supplémentaire dont elle a l'usufruit. « Elle a déclaré, à plusieurs reprises et, entre autres, à l'occasion de l'érection du monument de Léopold, qu'elle n'entendait se charger *en aucune manière et à quelque titre que ce fût*, de l'entretien et de la conservation de l'église des Cordeliers, *sans nécessité pour le service paroissial*, et dont la dépense

» absorberait une partie notable de ses revenus *sans aucune compensation.* »

S'il était question de contester des droits que cette fabrique prétendrait s'arroger, nous dirions avec M. Sauzet : « Les invitations qui ont été adressées ces années dernières à la fabrique pour proroger la remise, par le domaine, de la partie conservée par lui de l'église des Cordeliers, par application du décret du 17 mars 1809, ne sauraient être envisagées par elle comme une reconnaissance implicite, par le gouvernement, de la régularité de l'état actuel des choses ; car, en présence des dispositions formelles du décret de 1806, il faudrait autre chose qu'une simple induction tirée d'une lettre ministérielle, pour régulariser ce qui existe.... (166) »

Mais il s'agit ici de toute autre chose.

Dans la lettre dont nous venons de citer des extraits, M. le Ministre dit : « Je ne puis disposer de fonds de secours compris dans mon budget qu'en faveur des fabriques ou communes pour des églises légalement érigées en cure, en succursale ou en chapelle. Il n'y a donc point de possibilité de comprendre dans ces allocations l'église des Cordeliers qui ne possède aucun de ces titres et qui ne fait partie d'aucun des établissements religieux à la charge de la fabrique ou de la commune.

» Le classement de l'église des Cordeliers de Nancy dans la même catégorie que l'église de Saint-Denis..... ne pourrait avoir lieu qu'en vertu d'une loi.... (167)

« Le gouvernement a implicitement déchargé la ville des conditions indiquées dans l'article II du décret du 1^{er} mai 1806, en affectant cette église à un service quotidien pour les ducs de Lorraine dont la sépulture a été rétablie dans la chapelle ronde (168).

« Les refus de la fabrique équivalent donc à la proposition de *laisser tomber en ruine* l'église des Cordeliers, ajoute M. Sauzet, et d'abandonner de nouveau les cendres des princes lorrains à la dévastation. *Il n'y aura pas même lieu d'attendre pour cela l'effet des efforts du temps.* Le domaine qui voit l'église des Cordeliers sans destination et sans entretien, demande d'en disposer au profit du Trésor. Je ne puis m'opposer à ses prétentions qu'en faisant valoir le décret du 4^{er} mai 1806, ou, si la paroisse doit demeurer définitivement fixée à Saint-Epvre, qu'en provoquant l'application du décret du 17 mars 1809. Si la fabrique persiste à refuser de demander l'exécution de ce décret, je serai forcé ou de faire exécuter celui de 1806 ou de consentir à la suppression de l'église des Cordeliers. Il y a ici des questions de principe à résoudre. (168) »

L'administration temporelle de l'église St-François et de la chapelle ducale n'ayant, chaque année, pour les frais du culte et l'entretien de ces deux sanctuaires, que quelques centaines de francs, l'existence des deux plus précieux monuments lorrains que possède Nancy, est donc on ne peut plus précaire, pour le présent; et, pour l'avenir, serait gravement compromise, si l'on ne songeait sérieusement à y pourvoir, en mettant la dernière main à une entreprise inachevée.

Nous faisons les vœux les plus ardents pour que la Société d'Archéologie, dont l'institution a pour but principal la conservation de tout ce qui se rattache à l'art lorrain, use de tout son crédit rogatoire envers les Administrations qui ont à en connaître, afin que celles-ci veuillent bien s'occuper de faire donner, à l'église des Cordeliers, un titre qui, en lui assurant une existence légale, lui garantisse, en même temps, des moyens suffisants de conservation. La Société d'Archéologie ne peut appréhender de voir ses démarches stériles,

en présence des dispositions si favorables de MM. les Ministres de l'Instruction publique et de l'Intérieur, de M. le Préfet du département, de Mgr l'Evêque diocésain et de M. le Maire de Nancy, à l'œuvre de conservation des monuments à laquelle ses travaux sont consacrés.

Non certes, les hommes éminemment éclairés qui restituent à la Porterie ducale les ornements qu'elle avait perdus ; qui hâtent, de leur influence et de leur bourse, la résurrection artistique de la Galerie des Cerfs, ne laisseront point l'église de René II et la chapelle de Charles III, à la merci du temps et de misérables susceptibilités ; ils entreront dans la voie que leur ont ouverte leurs vénérables prédécesseurs ; ils réaliseront complètement leur pensée et les vœux des citoyens, persuadés que la conservation des deux édifices que la Religion, l'Histoire, les Beaux-Arts et la reconnaissance du peuple ont consacrés, n'est pas moins digne de la majesté de la République que la fondation du Musée Lorrain ! !



Nous ne terminerons pas ce travail sans offrir l'expression de notre vive gratitude aux personnes honorables qui, avec une bienveillance toute particulière, ont bien voulu mettre leurs richesses bibliographiques à notre disposition. Qu'il nous soit permis de citer, entre autres, MM. Noël, notaire honoraire ; Beaupré, conseiller à la cour d'appel ; l'abbé Marchal, curé de la paroisse St-Pierre de Nancy, et Guerrier de Dumast.

Nous devons une reconnaissance spéciale à M. Grandville, secrétaire de la mairie de Nancy, qui nous a ouvert avec

toute l'obligeance possible, les cartons de l'hôtel-de-ville ; mais c'est surtout à M. Henri Lepage, archiviste du département, que nous devons les plus curieux détails que nous avons recueillis. C'est lui qui nous a mis sous les yeux, les titres précieux, mais ignorés, que renferme le Trésor des Chartes confié à sa garde, dont il connaît si bien la valeur et dont il sait tirer tant de richesses historiques au profit de tous les hommes studieux du pays.



NOTES

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES.



(1) Mory d'Elvange, avec une lettre particulière, envoya au prince Charles-Alexandre de Lorraine, à Bruxelles, le 8 décembre 1772, des notes historiques sur l'état ancien et présent de la chapelle ducale de l'Auguste Maison de Lorraine à Nancy, jointes au plan qu'il avait levé et colorié (*). Il envoya aussi, le 23 décembre 1773, avec une autre lettre, deux manuscrits dont l'un contient les Mémoires de l'ambassade d'Elisée d'Haraucourt, pour les fiefs de Lorraine relevant de l'Empire et contestés par la France, — l'autre est un mémoire du grand prévôt de St-Dié, Riguet, et de sa main.

Mory d'Elvange reçut du prince, en réponse à ce double envoi, une lettre datée de Bruxelles le 17 janvier 1774, dont voici la copie :

« J'ai reçu, Monsieur, par M. Baillot, les papiers que vous avez bien voulu m'envoyer, et je suis très-sensible à cette nouvelle marque de votre zèle et de votre attachement. J'en fais, Monsieur, tout le cas que méritent ces sentiments réunis aux talents les plus estimables dont vous m'avez fourni de si belles preuves dans les plans que vous avez tracés de la Chapelle Ronde. Je vous fais à la fois un double remerciement de votre attention, et je vous assure que je suis avec une estime bien distinguée, Monsieur, votre bien affectionné à vous servir.

» Signé : CHARLES DE LORRAINE. »

Mory d'Elvange adressa des remerciements à Son Altesse, à l'occasion de la lettre précédente.

(*) Ces notes, ont été plus ou moins exploitées par Lyonnois, qui les cite presque textuellement, mais sans les indiquer, dans le premier volume de l'histoire des Villes Vieille et Neuve de Nancy, tome 1^{er}, pages 137-179, article : Chapelle Ronde.

Voici le texte de l'épître qui les exprime :

« Monseigneur,

« C'est au désir de les offrir à Votre Altesse Royale que je dois mes talents, si j'en ai quelques-uns. Ses bontés pour moi font tout le mérite de mon travail, et mon succès passe mon espérance, puisqu'elle veut bien y voir mon zèle, mon dévouement pour son auguste personne. L'indulgence dont elle m'honore est pour moi, Monseigneur, d'un prix inestimable; je le sens, j'en suis pénétré et je voudrais en vain lui peindre ma vive reconnaissance. Que de regrets cette lettre gracieuse verse dans mon cœur ! que mes faibles efforts sont au-dessous du cas qu'elle daigne en faire ! Heureux mille fois si j'eusse pu lui consacrer mes jours, si... Vœux impuissants ! zèle stérile ! il ne reste à ma triste patrie qu'un souvenir précieux ! Il ne reste à mon cœur que la satisfaction de dire à jamais : Je suis, avec le plus profond respect, Monseigneur, de Votre Altesse Royale, le très-humble et très-obéissant serviteur,

« M. d'E.

« Nancy, 2 février 1774. »

Mory d'Elvange fit imprimer les inscriptions tumulaires de la chapelle ducale en petit in-16, dont un exemplaire se trouve collé sur un feuillet du manuscrit de ce Lorrain fidèle, à la Bibliothèque de Nancy (*).

(2) Chroniq. de Lorr.

(3) Mémoire de Rennel, cité par Lyonnois, tom. I. pag. 44.

(4) *Discours des choses advenues en Lorraine depuis le décès du duc Nicolas jusqu'à celui de René*; par N. Remy, procureur-général de la Lorraine. Pont-à-Mousson, chez Melchior Bernard, 1603, p. 163.

(5) L'an 1502, en mois de mars, fut commencée la noble Mason au lieu de Nancy, par l'ordonnance du bon et vaillant roy René que Dieu a l'ame. (Chroniq. de Lor.)

(6) **Acte de prise de possession par frère Jean Dervin, provincial, d'une maison en la rue de la Monnaie, pour y faire un oratoire.**

Au nom de Dieu. Amen.

Par la teneur de ce présent public instrument, apparaît à tous evi-

(*) M. l'abbé Marchal possède un exemplaire de ces notes en un petit in-4° de 16 feuillets, écrit de la main de Mory d'Elvange. La première composition, où l'on trouve des surcharges et des ratures, est à la Bibliothèque de la ville.

demment que l'an de l'Incarnation de Notre-Seigneur 1482, l'indiction dernière, le douzième jour du mois d'aouût, à l'environ huit heures du matin d'icelui même jour, du pontificat de Notre Très-Saint Père en Jésus-Christ et Seigneur, seigneur Xiste, par la divine Providence Pape quatrième, l'an onzième, en présence de nous, Notaires publiques et des témoins souscripts et appelés spécialement et requis personnellement constitués, très-illustre, puissante et très-redoutée dame princesse Iolande, royne de Hierusalem, de Sicile et d'Arragon et duchesse de Lorraine et de Bar, d'une part, et vénérable et religieuse personne frère Jehan Dervin, de l'ordre des Frères de l'Observance, docteur en sainte théologie, d'autre part, par lequel frère Jehan Dervin dirigeant ses parolles à la Royne, notre dicté très redoutée dame, fut dict et bien humblement exposé comment notre très redouté seigneur, Monseigneur le Duc son fils, de piété meü de dévociön, avait délibéré de mettre en ung oratoire quatre frères religieux, soubz la provision des Frères dits de l'Observance et l'obédience des vicaires generaulx et provinciaulx de la dite Observance présens et advenir, comme sont les Frères des couvents de Vic, Ravon et Mirecourt, et pour ce que mondit seigneur le Duc, dès le commencement de sa bonne et sainte intention, a par plusieurs fois différé de assigner la place pour faire le dict oratoire, jusques à présent que à l'instance et requête de sa dite dame et mère, a remis la charge sur icelle Dame, pour en faire et disposer selon sa noble disposition et bon plaisir. Pourquoi le dict frère Jehan Dervin prioit et supplioit très humblement à la dicté Dame, qu'il pleust à Sa Majesté Royale de obtempérer et complaire à la dicté intention de mondict seigneur le Duc son fils, en donnant et assignant lieu et place pour faire et continuer ledit oratoire. Laquelle Dame Royne considérant les choses dessus dictes estre justes, raisonnables et à Dieu notre Rédempteur très agréables, affectant icelles sortir effet pour l'augmentation du divin service, inclinant benignement à l'humble prière et supplication dudict frère Jehan Dervin, a pour amour et contemplacion de mondit seigneur le Duc son fils, voulu, accordé et libéralement concédé que le dict oratoire fut faict et construit soubz les termes, manières et conditions dessus emises et exposées par le dit frère Jehan Dervin et ce pour toujoursmaiz, irrévocablement, en donnant et assignant lieu et place dedans la ville de Nancy pour ycelluy oratoire, faire et construire en une place qu'est édifïée en la rue de la Monnoye que tient de présent Jehan Symier, jadis argentier. De laquelle place ou habitation ledit argentier illec présent tenant en sa main la clef, meist icelle clef ez mains d'ycelle Dame Royne, et laquelle clef la dite Dame délivre incontinent et sans delay audit frère Jehan

Dervin, par manière de possession nouvellement acceptée. Protestant icelle Dame expressément que si ladite place n'estoit propre, congrue et convenable, de pouvoir assigner place en autre lieu pour parfaire et accomplir ledit oratoire. De et sur toutes lesquelles choses et chascunes d'icelles ledit frère Jehan Dervin pour tous ceux que ce peut ou pourra toucher en l'advenir, querit et demanda à nous notaires publics soubscriptz être fait et donné instrument public, ung ou plusieurs d'une mesme teneur et substance à luy du consentement et bon plaisir d'icelle Dame Royne, et promesse octroyée et concédée en ceste presente forme. Ces choses furent faites, dictes, exposées, suppliées et accordées audit Nancy, en l'église collégiale de Monseigneur Saint Georges, près l'oratoire dit la Chapelle des Chantres, soubz les an, indication, jour, mois, heure et pontificat dessusdiz, présence illec nobles et honorés seigneurs Jehan bastard de Calabre et de Lorraine, Messire Didier de Darmettes, chevallier, maistre d'hôtel, honorables et prudens hommes Nicolas Genest, contrôleur général des duchez de Lorraine et Barrois, escuyer de cysine, Collignon Waultrin, secrétaire, Ierosme Dannil, huissier d'armes, Jehan Daussey, gruyer du Bassigney, officiers domestiques de ladite Dame, Mengin Symier, tabellion de mondit seigneur le Duc, Arnault Wathey de Montenoy, substitut du procureur général de Lorraine et plusieurs autres témoins aux choses premisses appelez especialement et requis.

Et moi Humbert Fricandet de Saint Mihiel du diocèse de Verdun, clerc demeurant à Nancey, de l'autorité imperiale, tabellion public des Cours de Metz et de Toul, notaire juré, que aux expositions, prières, supplications, concessions, protestation, acception et choses dessus dictes, toutes et singulières quant aussi se disoient, faisoient, exposoient, prioient, supplioient, concedoient, accordoient, protestoient et acceptoient avec discrete personne Jehan de Vesoul demeurant audit Nancy, d'icelle impériale autorité, tabellion public et de ladite Cour de Toul, notaire juré, suis été présent et les avons reçus en note. De laquelle avons extrait cest present public instrument auquel escript de ma propre main me suis soubscript et icelles ay signé de mon signet public et accoustumé en signe de vérité prié très-instamment et requis.

Et je, Jehan de Vezoul, demeurant audit Nancey, de l'autorité impériale tabellion public et de la Court de Toul, notaire juré qui avec ledit Humbert, mon connotaire dessus dit aux choses premisses toutes et singulières quant ainsy se disoient, exposoient, prioient, supplioient, accordoient, concedoient, acceptoient, protestoient et requeroient par notre très redoutée Dame et Souveraine la Royne de Sy-

cile, etc., et ledict vénérable docteur frère Jehan Dervin, suis été présent et les avons notées et d'icelle note avons extrait cest present public instrument auquel escript de la main dudit Humbert me suis soubscript et ycelui avec mondit connotaire, ay signé de mez nom et subscription publiques et acoustumex en témoignage des choses dessus requies.

Au dos est écrit : N° 1 du Cartulaire.

« Fondation ou Commencement du Couvent des Frères Mineurs de Nancy.

» Prise de possession faite par frère Jean Dervin, Provincial, d'une maison en la rue de la Monnaie, pour y faire un oratoire donné par la Royne Yolande, mère du duc René II, ce 12 d'avril 1482. »

Cette pièce, la Bulle latine en parchemin de 48 centimètres de largeur sur 33 de hauteur, qui autorise l'établissement des RR. PP. Cordeliers, en la ville de Nancy, et les dons de la duchesse Yolande et du duc René II, du 5 août 1482, la lettre de fondation du couvent de ces religieux, du 9 avril 1484, avaient été enlevées pendant les guerres et transportées à Paris, d'où elles ont été retirées en 1641 et rapportées aux Archives du monastère, par le frère Saleur, Provincial de la province de France parisienne, et ensuite Custodet de Lorraine et Barrois (Archives du département.)

(7) Les Franciscains furent institués par saint François d'Assise, au commencement du XIII^e siècle. La règle qu'il leur donna fut approuvée d'abord par Innocent III et confirmée ensuite par Honorius III, l'an 1223. Un des principaux articles de cette règle est la pauvreté absolue, ou le vœu de ne rien posséder, ni en propre ni en commun, mais de vivre d'aumônes. Ils s'appelèrent *pauvres mineurs*, puis ensuite *frères mineurs*. Dans l'origine, ils étaient habillés d'une robe de gros drap gris, avec un petit capuce ou chaperon, un manteau de même étoffe et une ceinture de corde nouée de trois nœuds, d'où leur est venu le nom de Cordeliers (*). Certains chroniqueurs disent que cette dénomination leur vient de saint Louis. Au temps de la Croisade, les frères qui étaient passés en Orient, se distinguaient par leur intrépidité dans les combats. Ayant, un jour, puissamment contribué à la défaite des Sarrasins, on rendit compte au roi de cette glorieuse action, en exaltant la bravoure des frères qu'on ne lui désignait qu'imparfaitement : « *Ce sont ceulx qui sont de corde liez*, » s'écria le monarque

(*) Bergier. Dict. théol.

qui leur portait une grande affection, et depuis, ce nom leur resta. L'ordre des frères mineurs n'a cessé dans aucun temps de servir utilement l'Eglise et la société, et de se distinguer par le savoir et les mœurs (*).

(8) **Bulle qui autorise l'établissement des RR. PP. Cordeliers en la ville de Nancy, et les dons de la duchesse Yolande, mère du duo René II.**

Sixtus episcopus, servus servorum Dei, dilectis filiis Cantori Ecclesiæ Sancti Georgii de Nanceio, Tullensis diocesis et Officiario Tullensi, Salutem et apostolicam benedictionem.

Eximie devotionis affectus et probate fidei constantia quibus dilectus filius nobilis vir Renatus Lotoringus Dux, in nostro et apostolicæ sedis conspectu clarere dignoscitur, non indignè meretur, ut notis suis illis præsertimque divini cultus augmentum et animarum salutem ac religionis propagationem respiciunt quantum cum Deo possumus favorabiliter annuamus. Sane pro parte præfati Ducis nobis nuper exhibita peticio continebat quod alias ipse Dux, ob singularem devotionis affectum quem ad beatum Franciscum et ordinis sui fratres præsertim de observantia nuncupatos propter ipsorum fratrum vitam exemplarem et fructus uberes quos prædicationibus verbi Dei et aliis bonis eorum operibus in dies afferunt, semper gessit de nostra et dictæ sedis licentia in suo oppido de Nanceio, Tullensis diocesis, quemdam locum seu oratorium pro habitatione aliquorum fratrum ordinis et observantiæ prædictorum fratribus eisdem assignavit, ipsique fratres de licentia prædicta locum ipsum receperunt, et quia in dies ad fratres prædictos propter eorum merita præfati Ducis ac carissimæ in Christo filiæ nostræ Iolante Reginæ Siciliæ, illustris ejus genitricis crevit devotio, præfati Regina et Dux pro divinis cultu et religionis augmento ac suarum et ipsius Ducis impresentiarum uxoris nec non progenitorum eorumdem animarum salute populi que ædificatione in loco seu oratorio hujusmodi unam domum pro usu et habitatione fratrum ordinis et observantiæ prædictorum cum ecclesia, cimiterio humili, campanili, campana, claustro, dormitorio et aliis necessariis officinis de propriis bonis eis à Deo collatis, construere et ædificare seu construi et ædificari facere desiderant atque proponunt. Quare pro parte tam Reginæ quàm Ducis nobis fuit humiliter supplicatum ut eis in loco seu heremitorio prædictis domum præfatam pro usu et habitatione fratrum de

(*) Bergier. Dict. théol., tom. II, p. 53.

observantia, hujusmodi construendi et ædificandi, seu construi et ædificari faciendi ac fratribus ipsis domum ipsam recipiendi et perpetuo inhabitandi licentia concedere aliàsque in premissis oportune providere de benignitate apostolica dignemur. Nos igitur qui divini cultus augmentum et religionis propagationem animarumque salutem supremis desideramus affectibus pium et laudabile propositum Reginæ et Ducis prædictorum plurimùm in Domino commendantes hujusmodi supplicationibus inclinati discretioni nostræ per apostolica scripta mandamus quatenus nos vel alter nostrum Reginæ et Duci domum prædictam cimiterio humili, campanuli, campana, claustro, refectorio, dormitorio, ortis ortilitiis et aliis necessariis officinis in loco seu oratorio prædictis pro perpetuis usu et habitatione fratrum de observantia hujusmodi, sine alicujus præjudicio construendi, ædificandi seu construi et ædificari faciendi ac fratribus eisdem domum ipsam, sub curâ tamen et obedientiâ ac directione Generalis ultramontani et Provincialis Franciæ fratrum eorundem, juxta morem dicti ordinis Vicariorum pro tempore existentium recipiendi ac perpetuò inhabitandi et retinendi auctoritate nostrâ licentiam largiamur, jure tamen parochialis ecclesiæ et cujuslibet alterius in omnibus semper salvo.

Nos enim si licentiam hujusmodi per nos rigore præsentium concedi contigerit, ut præfertur dictæ domui ac fratribus qui illam pro tempore inhabitabunt ut omnibus et singulis privilegiis, exemptionibus, libertatibus, gratiis et indultis aliis domibus et fratribus ordinis et observantiæ prædictorum in genere concessis ut potiri et gaudere liberè et licitè possint et debeant, auctoritate apostolicâ tenore præsentium de speciali dono gratiæ indulgemus. Non obstantibus felicitis recordationis Bonifatii Papæ VIII, prædecessoris nostri prohibente ne prædicti et cujuslibet alterius ordinis Mendicantium fratres ad inhabitandum nova loca in aliquâ civitate, castro, villâ aut alio quocumque loco recipere præsumant absque Sedis prædictæ licentiâ speciali de prohibitione hujusmodi specialem et expressam mentionem faciente nec non aliis constitutionibus ordinis et observantiæ prædictorum juramento, confirmatione apostolicâ vel quavis alia firmitate roboratis cæterisque contrariis quibuscumque.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, anno Incarnationis Dominicæ quadringentesimo octuagesimo secundo, tertio nonas Augusti, Pontificatus nostri anno undecimo.

Sur le revers on lit :

1482. — Litteræ foundationis Conventûs Nanceiensis.

Ex Archivis Conventûs, belli tempore substractæ, istæ Parisiis re-

perthe per nos ministrum provincialem, 1641. In iisdem reposita fuerunt. — F. Saleur ex-provincialis, custos Lotharingæ et Barri Ducatum.

Le parchemin a 48 centimètres de largeur sur 0,53 de hauteur.

3^e Août 1482. — Bulle qui autorise, etc., comme au titre qui se trouve en tête de cette copie.

(9) Despense de 250 fr., à plusieurs personnes, sur l'ouvrage commencé à faire en l'Eglise des Frères Mineurs, que Monseigneur a ordonné faire en la ville de Nancy.

(Compte d'Anthoine Warin, Receveur-général de Lorraine, 1481.)

Les notes des comptes des Receveurs et des Trésoriers généraux de Lorraine, m'ont été communiquées par M. Henri Lepage, archiviste du département.

(10) Lettres de la fondation du couvent des Frères-Mineurs de Nancy. Archives du département.

(11) En l'an mil quatre cens dix-sept... quand Baudricourt avec la fille (la vierge de Domremy) vient vers le Duc Charles (II)... Le Duc pour lors son escurie estoit où les pieds deschaux sont à présent.

(Chroniq. de Lorr., Dom Calm. liv. IV, col. vj.)

(12) Despense pour l'achapt de l'eritaige où est l'eglise et maison des Frères myneurs de Nancy.

Comme il soit ainsi que mondit seigneur ait assigné sur le compte dudit receveur la somme de viij^c lxvj frans ung gr. d'une part, perçu pour paye de plussieurs bonnes gens à qui on a achapté des maisons à Nancy pour faire et construire ung nouveau Couvent des Frères Mineurs de l'Observance et xlv florins d'or xxij gros pièce d'autre part et pour des verriers que mondit seigneur a ordonné faire ondit Couvent, comme tout ce plus amplement appert par ledit mandement de mondit seigneur le Duc. Donné à Nancey le xxix^e jour d'octobre mil iiij^c iiij^{xx} rend on compte précédent sur iiij^c iiij^{xx} xvij feuillets. Et sur ce ledit receveur a payé tant au prevost Frichement de Nancey, Jehan George, comme a Gerrardin Lourguenet pour l'achapt des maisons ou est construit le dit Couvent mil dix frans. Lesquelles maisons, assavoir la maison de feu Jehan Perrin iiij^c frans, chargée de x petis florins de censaulx yceulx à l'achapt de deux cens florins pareille.

Item, les trois quarts de la maison de feu Richart quatre bras vxx frans chargé du censaulx que lesdits trois quarts de maison doivent

dancienneté, et l'autre quart de ladite maison Richart quatre bras achapté.

A Jehan George Parmentier ij^c fl. xx frans, dont il en a receu cent frans comptans et les autres vj^{xx} frans sont a rachapt parmey vj frans de censive qu'il en fault payer jusques audit rachapt, avec la partie du censaulx d'ancienneté, comme il appert par les lettres d'acquet que ledict receveur a rendu on compte précédent, sur tout lequel achapt ledict receveur en a fait quittance par vertu de deux mandemens, l'un de ij^{cl} frans et l'autre de iij^c frans que monte v^{cl} florins en son compte de Chastel Sallin et de la Recepte generale, comme il appert en yceulx. Item en un xij compte faict quittance de iiij^c x florins, et en un xiiij^e compte précédent vj^{xx} xij frans, que le reste monte ij^c fl. vj gros que sont laissés pour le rachapt de la censive de x florins xij fr, pour le florin qu'il faut payer à messire Nicole Pié de Bois, ad cause de sa chapelle dont à l'occasion de ce qu'il n'est point esté payé du principal, en a payé la censive de la presente année montant à x florins, comme il appert par sa quittance rendue icy vj l. xiiij s. iiij d.

Demeure à payer pour le rachapt de la dernière censive ix^{xx} xij fl. j gros. (Comptes du Receveur général de Lorraine pour 1486-1487.)

(13) Despence pour achapt de l'eritaige où est l'église et maison des Frères Mineurs de Nancy :

866 fr. pour parpaie à plusieurs bonnes gens, à qui on a achepté des maisons à Nancy, pour faire et construire ung nouveau Couvent des Frères Mineurs de l'Observance, et 45 francs pour les verrières que Monseigneur a fait faire audit Couvent.

Comptes du Receveur général de Lorraine pour 1486-1487.

(14) L'année mil quatre cent soixante et ung... une troupe de chevaliers français, environ cinquante, bien montez et armez, vindrent à Nancy, et estoient de la garnison de Vaulcouleur, losgerent en la maison de Jean Perrin, où les pieds deschaulx sont à présent.

(Chron. de Lorr. Dom Calmet, tom. 4, col. XXIV.)

(15) Payé par Monseigneur, à maître Pierre, verrier demeurant à Strasbourg, la somme de vj^{xx} florins d'or, pour la paye de trois verrières que Monseigneur a ordonné faire en l'église des freres myneurs de Nancy, assavoir la grande sur le portal, celle derriere le grand autel et celle du revetiaire. Plus pour les verges de fer à mettre autour desdites verrières.

(Comptes du Receveur général de Lorr. pour 1486-87.)

(16) A Frère Jacques Divoix, suffragan, 26 fr., que Monseigneur a ordonné bailler pour sa peine, pour ce qu'il a fait iiij couronnes aux iiij enfans de chappelle et ausy pour avoir dédié l'église des frères mineurs de Nancey, 20 l. 46 s.

(Comptes du Receveur général de Lorr. pour 1487-1488.

(17) **René II.**

Princeps serenissimus Renatus, Hierusalem et Siciliæ Rex piissimus, Lotharingæ et Barri Dux, domûs hujus fundator, persoluto humanæ carnis debito, relictaque terra cœlestem petiit militiam, hic princeps devotissimus corporea adhuc pressus mole hujus domûs fundamenta jaciens propriis sumptibus diligenti cura, impensis, completum reddidit ædificium, ecclesiam miro ornans tabulatu, sacristiam pretiosis muniens ornamentis, vasaque addens aurea pariter et argentea, jubens insuper interiores fratrum officinas sive cellulas, cum maximâ honestate ut videre licet perfici, librariamque omnium facultatum voluminibus mandans decorari; quanta autem ergâ fratres ejus fuerit affectio, quantusque status nostri zelus, obtensa crebrius familiaritas et quotidianis fratrum necessitatibus prompta subveniens benignitas, ad observantiæque manutentiam inductionis sedulitas, declarans manifesta, nimirum præfato principi adeo fratrum placuit frequentia, eorumdemque consolatio affectata et devotio appretiata, ut fratrem ordinis in confesorem eligeret, amplasque eleemosinas distribueret et congregatio fratribus verba salutis proponeret, ut omnem animi sui conatum ordini melius ostenderet, nobile sui corporis locale hujus conventus incolis dedit in munus pretiosum anno suprâ millesimum quingentesimo octavo, cujus anima per infinitam Dei misericordiam requiescat in pace. Amen.

Ipsa autem die singulis annis in perpetuum fieri debet servitium tantum solemnæ quantum fieri potest.

(*Nécrologe des Cordeliers.*)

(18) Baillé et delivré par ledit Receveur, en plusieurs fois, durant le temps de ce compte, à Humbert Pierrot, celerier de Nancy, commis audit ouvrage, pour employer à icelluy tant en deniers contens que en paie de pierres de taille, chaux, savelon, bois et autres choses nécessaires à ycellui ouvrage et dont il remonstrera compte, la somme de v^m v^c x fr. que valent iiij^m iiij^c liii.

(Comptes du Receveur général de Lorraine, pour 1520-1521.

(19) Comptes du trésorier-général de Lorraine, pour 1527-27.

(20) *Id.* — *ibid.*

(21) *Id.* — *ibid.*

(22) *Lyonnois*, tom. 1, pag. 110.

(25) « Nous avons dans notre cloître la sépulture de la famille Callot, le portrait et les cendres de celui dont j'essaie l'éloge ; ce portrait et les ornements de son tombeau furent ensevelis, il y 15 ans (le 5 mai 1751, à neuf heures du matin) avec huit de nos religieux, sous les ruines d'une aile de notre Maison, tombée en vétusté. Votre Altesse Royale sera sensible au récit de cette funeste catastrophe, qui a fait verser d'augustes larmes et répandre de généreux bienfaits au premier monarque de l'Empire. Je détaillai ce funeste événement dans un placet à sa Sacrée Majesté. L'Empereur, en le lisant, laissa couler des pleurs, donna des ordres pour qu'il nous fût délivré une somme, qui a contribué à la réédification de notre cloître. Nous avons fait graver sur le marbre le bienfait et notre reconnaissance. Nous le pleurerons longtemps, ce père tendre et magnanime, cet auguste chef de l'Empire, dont la perte a couvert de deuil l'Europe entière et navré de douleur tous les cœurs lorrains... »

« Une partie de la Communauté accourt au bruit de l'écrroulement. Quel spectacle ! un amas confus de poutres, de planches, de pierres et de repous. On demande des outils pour déblayer en hâte : mais la crainte de blesser fait que l'on déblaie à la main ; déjà se font entendre des voix plaintives et sépulcrales, des gémissements de mourants. Bientôt s'offrent à la vue des religieux couverts de sang et de poussière, sans connaissance et presque sans vie. On les soulage, plusieurs guérissent ; quelques-uns meurent ; il en reste encore d'estropiés qui traînent une vie douloureuse et languissante, qui ne cesseront de souffrir qu'en cessant de vivre. Nous éprouvâmes alors cette bonté si naturelle aux cœurs lorrains ; nous nous efforcerons toujours de la mériter, toujours nous en conserverons la reconnaissance... »

« Le portrait et le mausolée de Callot furent, avec nos religieux, ensevelis sous les mêmes ruines. Mon premier empressement, après celui de l'humanité pour mes frères, fut de rechercher, pour les réunir, tous les précieux morceaux de l'effigie et du mausolée de Callot. »

(Eloge de Callot, par le P. Husson, cordelier, p. 11.)

(24) *Eloge historique de Callot*, par le P. Husson ; note 51, p. LX.

(25) Le P. Husson, définitiveur-général de l'ordre des Frères-Mineurs, a célébré les talents et les vertus de Callot dans un éloge historique d'une certaine étendue. Ce morceau oratoire, dans lequel l'illustre graveur est considéré comme grand artiste, ami généreux, fidèle patriote, est accompagné de notes historiques nombreuses et fort intéressantes.

Il forme un volume petit in-4°, de 75—LXXX vij pages encadrées, qui a été imprimé à Bruxelles en 1766.

(26) *Eloge historique de Callot*, not. 54, pag. cxii.

(27) Comptes du Trésorier général de Lorraine.

(28) *Ibid.*

(29) Ils se montraient généreux envers leurs débiteurs, au risque de manquer eux-mêmes des objets de première nécessité.

Par une convention du 30 janvier 1649, entre eux et Jacques Bardin, ils réduisent de sept à cinq pour cent, en raison du fléau de la guerre, une rente à constitution que ce dernier leur devait. Et dans le journal du Chapitre de Saint-Georges, on lit, sous la date du 8 janvier 1732 : J'ai donné un mandement, par ordre du Chapitre, sur Waul-tier, maître boulangé, de 150 livres de pain, *par charité*, aux Révérends Pères Cordeliers (Archives du département).

(30) FORMULE D'UN ACTE DE PROFESSION.

Moy soussigné frère Hyacinthe Antoine, fils du sieur Pierre Antoine, ancien notable et procureur en la ville et prevosté de Briey et damoiselle Anne Lemarquis, mes père et mère, de la paroisse Saint-Genoul de Briey, au diocèse de Metz, aagé de trente ans cinq mois cinq jours, proteste et déclare que sans nulle contrainte, mais seulement par le mouvement du Saint-Esprit, ayant toutes les conditions requises par les saints canons dont j'ai été interrogé en plein Chapitre, auparavant ma vesture et dont le deffaut pourrait rendre ma profession nulle, ainsi qu'il m'a été déclaré, j'ay cejourd'huy vingt-sixième du mois de mars de la présente année mil sept cent vingt quatre, l'an de mon noviciat accompli du vingt-quatrième de ce même mois, j'ai voué et promis à Dieu, en qualité de frère clerc, d'observer la règle des Frères Mineurs, confirmée par le Pape Honoré troisième, vivant en obéissance, sans propre et en chasteté, entre les mains du Vénérable Père Joseph de la Barthe, ancien deffiniteur de sa province et gardien du Couvent de réforme de l'étroite observance de Saint-François, de Nancy, au milieu de la messe solennelle. De plus, je déclare par ce présent acte, que je m'engage à la réforme établie audit Couvent, et veux observer toute ma vie les réglemens pour la dite réforme. En foy de quoi j'ai signé le présent acte, après que la lecture m'en a été faite publiquement et en présence des Vénérables Pères Discrets et de toute la Communauté, les jour et an que dessus.

Liste des Religieux qui ont fait profession au Couvent des Cordeliers de Nancy, depuis le mois de novembre 1723 jusqu'au 30 mai 1789.

Frère Nicolas Leclerc,	de Nancy,	7 novembre 1723.
F. George Meyre,	de Luxembourg ;	idem.
F. Ignace Vuillemin,	de Nancy ;	idem.
F. Henry Marsin,	de Reims ;	idem.
F. Antoine Gerber,	d'Ambach ;	23 novembre 1723.
F. Léopold Marchal,	de Ramberviller ;	idem.
F. Hyacinthe Antoine,	de Briey ;	26 mars 1724.
F. Joseph Mougeot,	de Vezelize ;	27 avril 1724.
F. Antoine Pierre,	de Toul ;	25 février 1725.
F. Raphaël Emonier,	de Vézelize ;	29 avril 1725.
F. Georges Perrin,	de La Bresse ;	1 ^{er} mai 1725.
F. Joseph Baurin,	de Lunéville ;	7 juin 1726.
F. François Mathieu,	de Nancy ;	idem.
F. Georges Didelot,	de Noveant-aux-Prés ;	idem.
F. Barthelémy Blaise,	de Nancy ;	14 juillet 1726.
F. Sébastien Braconnot,	de Sorcy ;	20 avril 1727.
F. Joseph Fontaine,	de Commercy ;	2 septembre 1727.
F. François Gellée,	de Nancy ;	14 octobre 1727.
F. Bernardin Collignon,	de Rambercourt ;	idem.
F. Bonaventure Micard,	de Rosières-aux-Salines ;	19 décembre 1727.
F. Antoine Saulnier,	de Guise-sur-Moselle ;	21 avril 1728.
F. Nicolas Vertueux,	de Thiaucourt ;	15 août 1729.
F. Michel Prevot,	de Lunéville ;	idem.
F. Remy Guinot,	de Nancy ;	idem.
F. Dieudonné Henry,	de Bleds ;	6 mars 1730.
F. Jean-Baptiste Sarra,	de Nancy ;	idem.
F. Joseph Jeantard,	de Pont-à-Mousson ;	idem.
F. François Pelletier,	de Châtel-sur-Moselle ;	idem.
F. Sébastien Michel,	de Nancy ;	19 mars 1731.
F. Alexandre Colin,	de St-Diez ;	10 juin 1731.
F. Etienne Viry,	de Nancy,	1 ^{er} juillet 1732.
F. Charles Thouveny,	de Mazerule ;	idem.
F. François Vautrin,	de Blâmont ;	idem.
F. Nicolas Valet,	de Château-Salins ;	22 septembre 1732.
F. J.-B. Davrainville,	de Villey-St-Etienne ;	10 novembre 1732.
F. Antoine Chalon,	de Strasbourg ;	17 novembre 1733.
F. Georges Contal,	de Dombasle ;	25 janvier 1734.
F. Nicolas Nicolas,	d'Etain ;	7 mars 1734.

F. François Guilmin,	de Neufchâteau ;	13 août 1734.
F. Charles Germain,	de Lunéville ;	idem.
F. Pierre Plassiard,	de Marsal ;	11 septembre 1738.
F. Remy Remy,	de Villey-St-Etienne ;	idem.
F. Etienne Pernot,	de Barville ;	24 avril 1736.
F. N.-Joseph François,	de St-Sébastien ;	3 décembre 1756.
E. Michel Bistes,	de Lintrey ;	idem.
F. Claude Marquis,	de Rambervillers ;	17 mars 1737.
F. François Perrin,	de Pulnois ;	13 mai 1737.
F. Gaspard Jacquemot,	de Lunéville ;	31 juillet 1737.
F. François Tinet,	de Viterne ;	25 mai 1738.
F. César Bouvy,	de Charly ;	4 octobre 1738.
F. Claude François,	de Nancy ;	idem.
F. Nicolas Connot,	de Rambervillers ;	10 décembre 1738.
F. Remy Jourdy,	de Blâmont ;	idem.
F. Gabriel Dussugay,	de Vigneulle ;	3 avril 1740.
F. Basile Tencry,	de Converpuit ;	idem.
F. Nicolas Vincent,	de Pont-à-Mousson ;	9 octobre 1740.
F. François Christophe,	de Colombey ;	26 octobre 1740.
F. J.-B. Lambert,	de Toul ;	9 novembre 1740.
F. J.-F. Bailly,	de Hardancourt ;	6 août 1742.
F. Georges Barbier,	de Fauconcourt ;	25 novembre 1742.
F. Claude Lhuillier,	de Nancy,	17 novembre 1743.
F. Bernard Cheron,	de Nilhez ;	12 janvier 1744.
F. Nicolas Bastien,	de Dieuze ;	29 janvier 1744.
F. Pierre Tencry,	de Converpuit ;	14 novembre 1744.
F. Robert Meunier,	de Ludres ;	8 janvier 1743.
F. Remy Mangin,	de Roville aux-Chênes ;	idem.
F. J.-B. Vinot,	de Pont-à-Mousson ;	3 décembre 1743.
F. Charles Bastien,	de Dieuze ;	14 février 1746.
F. Georges Thomas,	de Nancy ;	21 avril 1746.
F. Joseph Lhuillier,	de Nancy ;	idem.
F. Nicolas Duperche,	de Nancy ;	idem.
F. Nicolas Loyal,	de Fontenoy-le-Château ;	6 août 1747.
F. François Jacquemin,	de Nancy ;	idem.
F. J.-B. Rouvroy,	de Rouvroy-sur-Meuse ;	7 août 1747.
F. Benoît Raguin,	de Raon-l'Etape ;	17 septembre 1747.
F. Nicolas Nicolas,	d'Ette ;	12 novembre 1747.
F. François Perrin,	de Custine ;	23 mars 1749.
F. Sigisbert Breton,	de Dolaincourt ;	idem.
F. Nicolas Durand,	de Nancy,	idem.

F. J.-B. Didon,	de Nancy ;	20 mars 1749.
F. J.-B. Lhuillier,	d'Amance ;	23 juin 1749.
F. Benoit Marchal,	de Nancy ;	26 août 1750.
F. Joseph Lacombe,	de Nancy ;	idem.
F. J.-F. Duparge,	de Nancy ;	idem.
F. Prosper Thiéry,	de Mattexey ;	idem.
F. Louis Castal,	de Marsal ;	idem.
F. Laurent Babel,	de Châtel-sur-Moselle ;	9 janvier 1752.
F. Pierre Lhuillier.	de Nancy ;	19 mars 1752.
F. Bonnaventure Munier,	d'Hortoncourt ;	idem.
F. François Macor,	de Nancy ;	idem.
F. François Devic,	de Nancy ;	21 mai 1752.
F. Antoine Lorrain,	de Vézelize ;	idem.
F. Claude Marquet,	de Dieuze ;	27 janvier 1753.
F. Léonard Lionard,	de Solgne ;	16 juin 1753.
F. Antoine Hugo,	de Nancy ;	12 septembre 1753.
F. Pierre Mougeot,	de Chaligny ;	idem.
F. Jacques Picard,	de Vic ;	23 janvier 1754.
F. François Fanard,	de Pont-à-Mousson ;	3 mars 1754.
F. Nicolas Sauvage,	de Lesse ;	25 novembre 1754.
F. Marien Petitbon,	de Jarville ;	3 février 1755.
F. Charles Dusaux,	de Saux ;	30 juin 1756.
F. Claude Cadet,	de Converpuist ;	14 novembre 1756.
F. Joseph Poirson,	de Beulgnéville ;	idem.
F. Michel Colson,	de Salmagne ;	30 janvier 1758.
F. Jacques Mangeot,	de Moyenvic ;	17 mars 1758.
F. Joseph Kœberlet,	de Schelestadt ;	idem.
F. J.-B. Burté,	de Rambervillers ;	26 mai 1758.
F. Charles Babel,	de Châtel-sur-Moselle ;	23 août 1759.
F. Nicolas Raguet,	de Bourmont ;	idem.
F. François Lambert,	de Sorcy ;	idem.
F. Bonnavent. de Foug,	de Vignot ;	idem.
F. J.-Cl. Marchal,	de Ceintrey ;	27 décembre 1760.
F. Thomas Génot,	d'Ormes ;	idem.
F. Joseph Husson,	de Bulligny ;	24 mars 1761.
F. J.-L. Pétré,	de Verdun ;	11 septembre 1761.
F. Al.-Stan. Platel,	de Nancy ;	21 mai 1762.
F. Nicolas Guillot,	de Nancy ;	idem.
F. Claude Ragache, dit		
Frère Pacifique,	de Saint-Aubin ;	8 juin 1762.
F. Gab.-Jos. Maxe,	de Bar-le-Duc ;	5 septembre 1762.

F. Jean Pillot,	de Germiny ;	6 décembre 1762.
F. J. Rose dit Dominique,	de Nancy ;	6 juin 1763.
F. Sigisbert Boucard,	de St-Nicolas-de-Port ;	7 juin 1764.
F. Jean Royer,	de Gibaumeix ;	8 juillet 1764.
F. Elophe Bernard,	de Punerot ;	11 décembre 1764.
F. Joseph Renard,	de Lemainville ;	28 juillet 1768.
F. Ch.-Epvre Urion,	de Champigneulles ;	5 février 1766.
F. Antoine Mathieu,	d'Oberbergheim ;	11 février 1767.
F. Jean Cronenberger,	de Béblenheim ;	idem.
F. Joseph Breitel,	de Saint-Hyppolite ;	11 mars 1767.
F. Jacques Heuberger,	ibidem ;	idem.
F. Pierre-Paul Thénery,	de Converpuit ;	27 mai 1767.
F. J.-B. Fidel,	de Tantonville ;	26 octobre 1768.
F. André Masson,	de Marainviller ;	19 novembre 1769.
F. Cl.-Jos. Duhomme,	de Faulx ;	29 juillet 1770.
F. Pierre Ferry,	de Thiaville ;	5 mai 1771.
F. Charles Pollot,	d'Oëlleville ;	12 juin 1771.
F. Cl.-Xav. Vignerelle,	de Bar-le-Duc ;	24 juin 1771.
F. Pierre Liébaut,	de Nancy ;	18 août 1771.
F. Joseph Migot,	de Lucey ;	12 avril 1772.
F. François Voinot,	de Blâmont ;	23 mai 1773.
F. Pierre Sirejean,	de Nancy ;	1 ^{er} août 1773.
F. Daniel Gaschy,	d'Ingersheim ;	idem.
F. Augustin Patriarche,	de Lunéville ;	5 juin 1774.
F. J.-P. Vanson,	de Lunéville ;	5 août 1774.
F. Charles Molinery,	de Chatenois ;	17 décembre 1774.
F. Xavier Geiser,	de Schelestadt ;	15 mars 1775.
F. F.-Gab. Blaise,	de Nancy ;	28 avril 1775.
F. Ign.-Al. Berger,	de Oberbergheim ;	12 janvier 1776.
F. Florent Wernert,	de Mutzig ;	29 août 1778.
F. Thadée Lotz ,	d'Obernai ;	19 septembre 1779.
F. Xavier Bootz,	de Schelestadt ;	30 janvier 1780.
F. Joseph Mougeolle,	d'Alliainville ;	17 mai 1780.
F. André Lhuillière,	de Senonges ;	30 novembre 1780.
F. N.-H. Mainbournel,	de Nancy ;	10 septembre 1781.
F. F.-Xav. Bessier,	de Strasbourg ;	idem.
F. J.-Michel Mathis,	de Sauffelvergerheim ;	10 novembre 1781.
F. Nicolas Ferry,	de Thiaville ;	2 janvier 1782.
F. J.-A. Laurent,	de Crainviller ;	13 décembre 1783.
F. J.-B. Prevot,	de Dogneville ;	28 février 1784.
F. Ignace Demangeot,	de Ceintrey ;	1 ^{er} avril 1784.

F. Ignace Sontag,	d'Oberbergheim ;	10 octobre 1784.
F. F.-J. Daniger,	de Benfeld ;	22 décembre 1784.
F. Augustin Laurent,	de Crainvillier ;	idem.
F. J.-Robert Caumont,	de Bayonville ;	15 mars 1785.
F. Louis Marchand,	d'Ecrouves ;	5 avril 1785.
F. J.-P. Kounn,	de Faulquemont ;	28 novembre 1785.
F. J.-B. Tihay,	de Padoux ;	idem.
F. Cl.-Louis Marcolet,	de Rambervillers ;	13 juin 1786.
F. J.-F. Bajot,	de Bruyères ;	6 septembre 1786.
F. François Didon,	de Vézelize ;	2 février 1787.
F. Nic.-Amb. Varin,	de Toul ;	9 avril 1787.
F. Nic. Bourgeois,	de Vézelize ;	6 décembre 1787.
F. Louis Errard,	de Faulquemont ;	11 janvier 1789.
F. Antoine Léry,	de Sarrebourg ;	4 mars 1789.
F. J.-Henry Lardin,	de Sierck ;	30 mai 1789.

(31) Archives du département.

(32) *Ibid.*

(33) *Bulletins de la Société d'Arch. Lorraine*, tom. 1 pag. 107.

(34) Hugues de la Faye, qui travailla depuis 1523 jusqu'en 1637, aux peintures de la galerie des Cerfs, devint, dans la suite, coadjuteur du Palais, en récompense de ses services. (*Bull. d'Arch.*, tom. 1, p. 106.)

Ce tableau, dit Lyonnais, a passé longtemps pour un chef-d'œuvre de l'art. Mais les différentes mains qui l'ont retouché pour réparer les défauts occasionnés par le temps et l'humidité, lui ont ôté sa principale beauté et sa plus grande valeur.

(35) Lyonnais, tom. 1. *Passim*.

(36) Archives de l'Hôtel-de-Ville.

(37) De la prison de Ferry III, par M. Beaupré, p. 35.

(38) Lyonnais, tome 1, page 112.

(39) Act. Cap. de l'ins. Egl. Coll. de saint-Georges, p. 35. (Archives du département.)

(40) Dom Calmet, tom. 3. Preuves, col. cxxii.

(41) Des nobles et excellents faits d'armes du très-illustre et victorieux duc Antoine, par Volcyr.

(42) Du 12 juillet 1738.

La Chambre assemblée en conséquence des ordres de Monseigneur, le Chancelier donnés sur le décret d'interdit de la paroisse St-Epvre, qui oblige de la transférer dans une autre église, jusqu'à ce que la première soit reconstruite à neuf ou réparée, a fait inviter le Père Gardien des Cordeliers de se rendre en la Chambre, et est convenu avec lui des clauses et conditions sous lesquelles l'office paroissial pourra se célébrer dans leur église, comme s'en suit, le tout sous l'agrément de mondit seigneur le Chancelier.

Art. 1^{er}

La ville se servira de l'église desdits Révérends Pères Cordeliers, pendant trois, six ou neuf années, à son choix, et plus ou moins, jusqu'à la construction ou réparation parfaite de ladite église paroissiale de St-Epvre.

Art. 2.

Les RR. PP. Cordeliers cèdent leur Chapitre pour servir de Sacristie à la paroisse, et néanmoins qui que ce soit du clergé de la paroisse ne pourra passer par les grillages du chœur que lesdits PP. Cordeliers tiendront fermés, sauf à se servir des autres passages.

Art. 3.

Lesdits RR. PP. Cordeliers abandonnent pareillement la Chambre qui leur appartient proche la porte d'entrée de leur maison à gauche, pour l'usage du sieur Curé et de son Clergé, sans que lesdits Pères Cordeliers soient tenus de la chauffer ni de l'éclairer, non plus que de l'entretenir propre.

Art. 4.

Lesdits RR. PP. CC. fourniront dans leur maison une Chambre pour l'usage des prédicateurs avant de monter en chaire et après leur sortie de chaire, dans laquelle ils fourniront feu, lumière, pendant l'hiver, et rafraîchissement dans tous les temps de l'année, sous la rétribution ordinaire qui se paie aux sieurs Curés de la ville.

Art. 5.

Lesdits RR. PP. CC. abandonnent aussi la Chapelle qui se trouve à l'entrée de leur église sur la droite, pour y placer les fonts baptismaux, et entre icelle et celle du fond de l'église il sera placé un confessionnal et d'autres confessionnaux dans la nef ou les chapelles, sans déranger ceux des Pères Cordeliers.

Art. 6.

Cèdent aussi lesdits PP. CC. le maître-autel et ceux de St-Bonaventure et des Roys, à l'usage de la paroisse, tous autres autels demeurant ré-

servés aux RR. PP. CC., à charge néanmoins que si quelques notables paroissiens ou leurs familles exigeaient dans les cas d'enterrement, ob-sèques, anniversaires et services, un luminaire sur tous les autels, il pourra y être posé et appartiendra au sieur Curé.

Art. 7.

Si néanmoins quelqu'un se fait inhumer dans l'église des RR. PP. CC., les choses se pratiqueront comme du passé, pour le partage du luminaire.

Art. 8.

Le sieur Curé fera l'office au maître-autel et tous les autres offices publics aux heures ordinaires, et le Clergé occupera les stalles qui sont au bas du sanctuaire, lesquels formeront le chœur de la paroisse ; en conséquence les PP. CC. seront obligés de faire dévancer ou reculer leurs offices, suivant qu'ils en conviendront avec le sieur Curé.

Art. 9.

Il sera posé des appuis ou barres de fer pour la table de communion au degré qui sépare le sanctuaire de la nef, ainsi qu'il y en a dans plusieurs paroisses de cette ville.

Art. 10.

La paroisse se fournira de tous vases sacrés, chandeliers et autres ornemens, linge, cire, pain, vin, etc., à la réserve des devants d'autels des petites chapelles qui seront fournis par les PP. CC., et ladite paroisse entretiendra toujours la lampe devant le Saint-Sacrement. Et cependant quand les PP. CC. officieront au maître-autel ou autres, les fournitures avant dites seront à leur charge.

Art. 11.

Les annuelles ou autres messes qui seront demandées aux PP. CC. et qu'ils acquitteront, leur seront pleinement rétribuées sans partage avec les marguilliers et sacristain.

Art. 12.

Il ne sera fait chez lesdits PP. CC. aucun enterrement que de leur consentement.

Art. 13.

Pourra la ville faire placer une chaire de prédicateur dans la nef de l'église, à l'endroit le plus convenable.

Art. 14.

Il n'y aura aucun banc de paroissiens posé dans l'église, à l'exception de ceux des Corps de Justice et de ceux qui y sont actuellement, qui y resteront autant qu'il ne sera pas nécessaire de les déranger pour placer ceux desdits Corps de Justice.

Art. 15.

N'y aiant point de bancs pour les paroissiens, l'usage des chaises y deviendra nécessaire, et la rétribution de celles qui seront fournies par les personnes préposées de la part des PP. CC. leur appartiendra, sans qu'il soit permis à d'autres d'en louer sans leur consentement, moyennant quoi ils seront chargés du balayage de l'église.

Art. 16.

La paroisse aura l'usage des cloches desdits PP. CC., moyennant quoi les marguilliers de la paroisse seront tenus, comme de tout temps, d'en entretenir les cordes.

Art. 17.

Lesdits PP. CC. feront ouvrir à toute heure de nuit et de jour la porte de l'église et de leur maison, dans les cas d'administration des sacrements de l'Eglise, si mieux ils n'aiment consentir qu'il soit fait des clefs aux frais de la ville, pour l'entrée de la maison et de l'église, lesquelles seront remises aux sieurs Curé et marguilliers.

Art. 18.

La ville sera chargée de toutes réparations menues et locatives de l'Eglise, du Chapitre et de la Chambre à elle cédés, à l'effet de quoi visite en sera faite par deux experts convenus amiablement de part et d'autre ; les grosses réparations demeurant à la charge des dits PP. CC.

Art. 19.

L'orgue des dits PP. CC. sera à l'usage de la paroisse et touché par l'organiste aux gages de l'hôtel-de-ville, lequel aura une clef pour se rendre à la tribune, et à ce moyen ledit orgue sera entretenu aux frais de la ville par son entrepreneur.

Art. 20.

En considération des cessions, abandonnement, clauses et conditions avant dites, la ville fera payer annuellement auxdits RR. PP. CC. une somme de 500 livres payables par moitié de six mois à autres, à commencer du 1^{er} du présent mois de juillet.

Art. 21.

Au cas de difficulté ou contestation entre le sieur Curé et son Clergé avec lesdits RR. PP. CC. sur quelques objets non prévus, ils s'en rapporteront à la décision de la Chambre.

Art. 22.

Et pour donner au présent acte la force et solidité nécessaires, le Père Gardien des Cordeliers sera tenu de le faire approuver par son Chapitre et les Supérieurs de la maison.

Nous capitulairement assemblés, composant le Discrettoire des PP. Cordeliers de la Maison de Nancy, soucrivons très-volontiers à tous ces articles rédigés et présentés par Messieurs du Magistrat, auxquels nous nous référons en tous points.

Fait en Discrettoire, le 14^e juillet 1758.

F. Husson, Définitéur général et Commissaire provincial ; — F. Villotte, Lecteur en théologie ; — F. Guilmin, Gardien ; — F.-N. Leclerc, Confesseur ; — F.-B. Poirson, Lecteur Jubilé ; — F. Gellée, Vicaire ; — F. Arnould, Maître des novices ; — F. Joseph Laurent, Discret ; — F. Vincent, Préfet de chœur ; — F. Benoit Comte, Maître des jeunes ; — F. Beaupoil, Prédicateur ; — Breton ; Guillon ; Chapuis ; Richer ; François ; Mougénot ; L. Chapuis, Pr-Syndic.

(Archives de l'Hôtel-de-Ville de Nancy. — Liasse n° 1.)

(45) Payé à George Millereau, verier, 11 florins d'or pour une verrière qu'il a fait aux pieds d'Eschaulx de Nancy.

(Comptes du receveur général en Lorr., 1509-1510.)

A Jehan, verrier de Nancy, pour avoir tenu à point plusieurs verrières en l'église des Freres Mineurs.

(Ibid., idem)

6 gros à Honnoré, painctre, pour avoir radoubé certaines pièces en la verrière de la sépulture du feu roy, qu'estoient rompues. — Au même, 4 gros, pour avoir refait le visaige de la pourtraicture dudit seigneur, en la verrière dessus dicte.

(Id. 1518-1519.)

A Petitjehan de Soison, verier demeurant à Toul, pour avoir rabillé et remis à point toutes les verrières estant en l'église des Cordeliers, rognez celles des chapelles d'en bas ix^{xx} francs.

(Id. 1564-1565.)

A Messire Jehan, religieux du couvent de Lunéville, Curé de Mont, 16 francs qui lui ont été avancés sur son marché de refaire à neuf trois panneaux de la verrière au dessus de la sépulture du Roy de Secile.

A Bernard Petitjean, serrurier à Nancy, 32 frans pour deux chassis de fer et assis aux fenestres de ladicte sépulture.

A maître Pierre Robin, épinglier à Nancy, 34 fr. 2 gros 1/2, pour avoir faict un trilly de fil d'archet aux deux chassis pour mettre au devant de la vitre dessus ladicte sépulture.

A Martin le verier pour avoir radoubé les verrieres de la forme sur ladicte sépulture, remonté le timbre et avoir fait un rond à l'entour du

dict timbre de litte de paincture, avoir remis plusieurs pieces de verres de couleur en ladict forme et avoir mis du plaistre tout à l'entour de ladict forme et garny de quatre verges de fer, à cause que ledict Curé de Mont, en y avoit mis de bois, et avoir fourny des clavettes et relié toutes les verges par tout, 6 frans.

Pour ardoises à recouvrir le clocher de l'église des Frères Mineurs.

Payé par le Celerier à maistre Guillaume, de Langres, et Panthaleon, d'Ochier, verriers et painctres demeurant à Toul, 240 frans, par marché faict par J. Beaufourt, contreroleur des fortifications, avec ledict Panthaleon, de rabiller et racoustrer les formes de deux verrieres d'en hault de ladict eglise vers et à l'endroit de la neuve salle sur les propres traitz, de les mettre en plomb neuf, de sorte qu'on ne connoistera qu'il y eust en jamais rupture ni fraction, et rendre le tout assis et parfait, et avec ce racoustrer la forme de derriere le grand autel et tout ce qui seroit rompu aux autres verrieres de ladict eglise en hault et fournir le tout à leurs frais et despens.

Despence faicte en l'église des Freres Mineurs de Nancy : Treillis de fil d'archet pour servir au devant de deux grandes vitres près les voltes de la nef sur les chapelles de feu La Neuflotte et contreroleur general Jehan Bedrges, du costé vers la grand salle neuve.

(44) L'abbé Lyonnois, tome 1, page 115.

(45) Comptes du Trésorier général de Lorraine, 1492-93, Arch. du départ.

(46) *Ibid.*, 1499-1500.

(47) *Ibid.*, 1514-15.

(48) *Ibid.*, 1516-17.

(49) *Ibid.*, 1522-23.

(50) *Ibid.*, 1523-24.

(51) 900 fr. à Balthazar Moutot, menuisier demeurant à Lunéville, pour avoir faict et dressé ung oratoire de menuiserie de bois de chêne et l'avoir assis en l'église des Cordelliers de Nancy.

(Comptes du receveur général de Lorraine pour 1560.)

Aux gardien et frères du couvent des Cordelliers de Nancy, 500 fr., que Monseigneur leur a faict don pour employer en achapt d'orgues pour ladict eglise.

(Idem, 1579.)

(32) Pierres de taille pour une cheminée faicte en la Chapelle de Madame, près du grand autel, aux Cordelliers.

(Comptes de Lorraine, 1570.)

A plusieurs massons, charpentiers et manouvriers, pour plusieurs journées qu'ils ont besogné ez sepmaine du lundys dernier jour de febvrier 1574 avant Pâques, et 7^e du mois de mars suyvant, à deffaire la petite cheminée qu'estait en la Chapelle de feu Monseigneur le duc Anthoine, aux Cordelliers, et faire par ycelle ung passaige pour aller aux jardins des Cordelliers, pour porter la terre vidée du caveau faict pour inhumer le corps de feue Madame, et porter la pierre à faire la versure dudit caveau, à tailler les pierres de taille pour faire les marches et plafond de la descente et entrée dudit caveau et faire la versure à faire des cyntres, etc., xl fr.

Plusieurs autres mentions relatives aux travaux du caveau.

A Maigret, masson, pour avoir remassonné la cheminée de la Chapelle cy devant pour y planter ung huis de bois.

A plusieurs massons, tailleurs de pierres et manouvriers, pour paver ledit caveau de pierres de taille, rasseoir le pilier ou on dit l'Epitre au cueur des Cordelliers et massonner les barreaux de fer mis audit caveau pour porter le cercueil de feue Madame. — A plusieurs blanchisseurs pour crespier et enduyre ledict caveau, rejeter le malte des portaulx des esglises des Cordelliers et de Saint Georges et celluy de devant les Cordelliers, et les noircir pour y planter les escussons pour l'enterrement de feue Madame.

Pour une pierre de taille toute quarrée pour mettre en l'église des Cordelliers où posent les entrailles de feue Madame, 16 gr.

Somme despensée en diverses manières pour les funérailles de feue Madame, viij c iij xx vj l v gr iv den.

(Comptes du receveur général de Lorraine pour 1574.)

(33) A Nicolas Lantique, menuisier demeurant à Nancy, 15 gros pour trois chassiss de chêne qu'il a fait pour mettre aux verrieres de l'esglise des Cordelliers que l'on ouvre pendant les funeraulx des princes.

(Id. 1569-1570.)

(34) Despence pour le recouvrement des toitures tant de l'église du couvent St-François, que du clochier et chappelles d'icelle, par mandement de S. A., et ce, pour obvier à plus grande ruïne de ceste église,

(35) *Ibid.*, 1591.

(36) *Ibid.*, 1601.

(37) *Ibid.*, 1606.

(58) Charles III mourut à Nancy, le 14 mai 1608, après un règne de 65 ans.

(59) On pourra se faire une idée de la richesse du Trésor de la sacristie des Cordeliers, par l'état des vases sacrés qui en ont été enlevés et portés au District, au moment de la révolution :

En argent :

Un encensoir du poids de	5	marcs,	2	onces.
Un calice et sa patène,	1	6	4	gros.
Un calice et sa patène,	1	4	4	
Un encensoir et sa navette,	7	"	"	
Un plat bassin,	3	6	4	
Un calice et sa patène,	2	5	6	
Un ciboire,	2	1	"	
Deux chandeliers,	7	1	4	
Dix couverts, cinq grandes cuillières	13	7	2	
Un ciboire,	3	3	4	

En vermeil :

Un ostensor, .	12	1	"
Un calice et sa patène,	4	4	"
Un autre calice et sa patène,	4	2	"
Un autre calice et sa patène,	4	2	"
Deux burettes, un plat et une sonnette,	5	4	4

Total 79^m 1^o 6^{gr}

(Archives du Département.)

Il faut observer que l'on ne parle ici ni des ornements nombreux et si riches dont l'inventaire n'a pas été dressé, ni de l'argenterie de la chapelle ducale dont il est question dans l'acte de reconnaissance du Trésor de cette chapelle.

(60) Notice de la Lorraine, tome 2.

(61) Item, elisons la sépulture de notre corps en l'église de Monsieur Sainct François de Nancy, au costé droiet de l'autel grand, vers la muraille, au dessus des chaises du Sayeur, laquelle eglise avons fondé et construit en notre propre héritaige, ensemble les mansions et closures du couvent de ladite eglise, et voulons que sur nostre corps soit fait un monument de cuivre de forme platte, de hauteur seulement qu'en soy engenuillant à l'encontre, l'on puisse tenir un livre en main et reposer ses bras dessus et sur ledict monument la pourtraicture insculpée de notre image, avec une epitaphe aussi insculpée à l'environ.

(Dom Calmet, preuves.)

(62) *Vie de Saint-Sigisbert*, par Georges Aulbery, secrétaire à feu S. A., père de Henry, duc de Lorraine, p. 123 et suiv.

(63) *Du 11 juillet 1807.*

Inventaire des statues et de leurs accessoires déposées dans la chapelle du Lycée impérial de Nancy, et dont la demande a été faite par le Conseil de fabrique de la Cathédrale de cette ville.

Dans la Rotonde, huit figures avec leurs piédestaux en marbre. Quatre de ces figures représentent des Docteurs de l'Eglise. Elles sont de marbre blanc. Trois autres figures en pierre, provenant du mausolée de M. de Porcelet, évêque de Toul, (inhumé en l'église Saint-Roch, de Nancy), et la huitième une Conception de la Vierge, en pierre.

Un piédestal en marbre sur lequel est un *Ecce Homo*, avec une colonne de porphyre antique.

Dans le Chœur, un piédestal en marbre et la Vierge du Mont-Carmel, en pierre.

Dans l'Avant-Chœur, un tombeau du Cardinal de Lorraine, la figure en marbre, agenouillée en avant du prie-Dieu ; les mains manquent. — Un grand Christ en bois.

Une figure en pierre, provenant de la Cathédrale, représentant un génie, et une autre petite figure provenant des ci-devant Carmes.

Huit petites figures en pierre, très-mutilées, provenant des tombeaux de la Rotonde des Cordeliers, avec leurs socles en pierre.

(Ces huit figures étaient très-probablement celles des génies qui, placés entre les tombeaux, portaient les diverses pièces de l'armure d'un chevalier.)

(Archives du Département. — Archives de l'Hôtel-de-Ville.)

(64) Viden, viator, tot principum flores succisos hic jacentes ? Unus adest quem raptum quærare et plangas : nam Carolus Lotharingius, Cardinalis Vaudemontius, Episcopus et Comes Verdunensis et Tullensis, Sacri Imperii Princeps, qui purpureo apice clarus, morum odore suavissimus, doctrinæ succis saluberrimus, Lotharenâ Radice illustrissimus, in spem eruperat incredibilem. Probitate insignis, virtutibus ingens, religione incomparabilis, et avito in hæreticos odio flagrans incredibiliter, verè flos temporum, nam citò natus, citò raptus, citò marcidus, citò floccidus, nondùm xxix annos delibarat, cum fatorum turbo furentibus febrium austris, quatit, frangit et disjicit humi exanimem. O crudelitas ! Siccine Principem virum tam acerbè ? haud aliter mors insolens gloriam parat. Cæterum, viator, ne percunctere

cur tam citò perit quod tam impuro sæculo vivere non debuit. Tu qui pius es, pio Principi benè precare, et abi in rem tuam, hoc te volebam.

Philippus-Emmanuel Lotharingius, Dux Mercurii, memoriæ fratris incomparabilis frater optimus, mœrens, pro singulari amore hoc monumentum consecravit.

Obiit anno à Nativitate Christi CDDLXXXVII,
Die XXX octobris.

(Lyonnois, tom. I., p. 119.)

(65) Die 23^a januarii anno 1477, obiit Illustrissimus Princeps D. Nicolaus à Lotharingiâ, Dux Mercuriæ, Comes Valdemontis, Nostri Ordinis amator et fautor præcipuus, cujus in sepulchro quod pluribus annis ante mortem construi jusserat, in medio chori ecclesiæ nostræ conditum quiescit.

(Nécrol. des Cordeliers, Mory d'Elv.)

19 fév. 1602. Philippus-Emmanuel de Mercœur, horticorum ac mathematicæ perfidiæ acerrimus pugnator... ejus corpus in magnifico serenissimi parentis sarcophago quiescit in centro chori nostri.

(Mory d'Elvange.)

(66)

Elisabethæ Maximilianæ,

Ex antiquissimâ Baronum à Taudish familiâ,

Comitissæ à Carlinford

Conjugi dilectissimæ

Post vigenti trium annorum suavissimum connubium

Nanceii extinctæ anno Domini 1700. 18 septemb.

Hoc exiguum posthumi amoris et gratitudinis

Monumentum mœrens posuit

Franciscus comes à Carlinford, Eques Velleris aurei

Imperatoris Leopoldi I Camerarius Consiliarius

Intimus

Et Generalis exercituum Marescallus,

Leopoldi I Regis Ducis Lotharingiæ Supremus Aulæ

Præfectus et Conciliorum Præses.

(Lyonnois, tom. I, p. 124.)

(67) Il était de Neufchâteau.

(68) Hære, Viator, Nobilis Christophorus Cachetus, doctrinâ clarus, pietate spectabilis, hic jacet. O dirum Patriæ inimicum arti medicæ fatum? Nascentem Lotharingia, Padua medicum, Friburgum jurisperitum fecere. His magna complexus, ut erat bono publico natus,

lucem Litteris, nomen Libris, laudem Suis, Patriæ gloriam, famam Sibi, Principibus sæpè salutem peperit serenissimis Ducibus Carolo III, Henrico II, Francisco II, Carolo IV, Archiater et Consiliarius. Tantum onus posuisset senex, ni eum maturum Cœlo merita fecissent. Obiit anno salutis 1624, 30 sept., ætatis 52.

Hic etiam jacet tanti viri nobilis uxor Claudia Dombasle, integritate morum ac pietate nobilior, quæ nupta 1597, obiit vidua 2 sept. 1637, ætatis 54. Ora, Viator.

(69) Cette anecdote est rapportée aussi par N. Remy dans son discours des choses advenues en Lorraine, p. 77.

(70) Piis Parentum Manibus, Moerentes Filii.

Benaventura Rennel. Patric. Bononiensis ser^o præstantissimoque Lotharingæ Duci Carolo III à Consiliis et Rationibus, nec non, ill^{mi} Nicolai Lotharingi Principis Vaudemontani rationibus ærarioque Præfectus, cum 75 vixisset annos, die Martii 16, anni 1584, vitam morte, mortem immortalitate mutavit. A quo Francisca Boileau, fidissima conjux, per 25 quos egit viduitatis annos se jugata Deo, se piis operibus jungens, utrique tandem meruit post mortem copulari anno 1609.

(Lyonnois, tom. I, p. 128.)

(71) Theodoro Alisio de Nuperano Veronensis et Forcellarum Sancti Gorgonii D^{no}. sereniss. Principis Caroli III, Lotharingæ Ducis Conciliario, ejusque Rationum ac Seriniorum in Lotharingâ Præfecto, viro pio, probò, erudito, ac Principis sui unicè amanti; cui hæc quæ narrantur per annos 42 de multis pauca erunt; quod ditionem ejus tum foris tum domi variè fraudatam consilio suo unus plerumque restituit, firmavit ac etiam protulit; legationes ejus jussu susceptas, sæpè solus plures magna cum laude obiit; Galliæ Germaniæque ab eo commissus, de Rep. una ut disceptaret quantum ingenii acumine, judicii que sinceritate valeret apud eorum animas, non sine admiratione testatum reliquit, temerè ac negligenter positas in scriniis chartas omnes ordine dispensavit, ac ne usu quotidiano rursus confunderentur, in digestos codices ex scribendis curavit, quam conquisiverat ex tam diurno assiduoque usu rerum principalium notitiam hanc fugiente jam vita litteris consignatam, et seu postremum, in quo institisset obsequii vestigium reliquit, uti de cætero ejus rationes antè sic procuraverat, ut illius funere eas elatas plerique omnes autumarent.

Moerentes uxor et liberi memoriæ ergò posuerunt. Abiit à vivis aqua inter cute oppressus ætatis anno 63, salutis hominibus instauratæ

1597. Tu, piè lector, admissorum veniam animæque quietem illi precare sempiternam.

(Lyonnois, tome II, p. 128.)

(72)

D. O. M.

Hic jacet D. D. Gabrielis Comitissa de Bressey, Domina in Roville, relictæ D. D. Thomæ Marchionis de Jouffroy, Equitii S^{ti} Georgii, Domini in Novillars et Amagney; quæ hoc jussit erigi monumentum, quo, charissimum sponsum, dilectissimosque filium et filias sepulturâ remotos in signum amoris, qua cùm in vivis degerent, jungebantur, post vivos sibi rejungeret, et missam quotidianam horâ undecimâ in hac capella sibi hæredibusque suis approbatâ, ad animæ suæ prædictorumque requiem, et anniversarium solemne die obitus, vel proximâ sequenti liberâ, in Majori hujusce Ecclesiæ Altari perpetuo fundatum, posterorum memoriæ traderet. Obiit 28 Aprilis 1764; Requiescant in pace.

(Lyonnois, tom. 1. p. 128.)

(73) CURIACO FOURNIER à Suly ad Ligerim nobili viro de Pailly, Fontenille et de Clevant pro parte Domino, Serenissimis P. P. P. ANTO. FRANC. et CAROL. Lothar. Bar et Gueld. Ducibus à conciliis interioribus, rationibus quæstori summo; muneribus hujusmodi in his et multis aliis regionibus 30 circiter annos ab eo fidelissimè peractis, persolutis D. O. M. sacris, morte tandem præmaturâ consumpto, hic cùm nobili catissimaque conjuge FRANCISCA XAUBOUREL, tumulato, mœrentes hæredes monumentum hoc ad resurrectionem affixere. Defuncti vitâ sunt, ille, anno Domini 1863, 2^o die septembris; hæc verò 1558, 28^o die Novemb. Æternâ pace fruantur.

(Lyonnois, tom. I, p. 150.)

(74)

D. O. M.

et

Memoriæ

Nobilissimi CLAUDII JANIN qui dotes multas non magis edita, probataque gentilitia stirpis nobili prosapia quàm virtutibus illustravit, quas paternas et privatas usu sibi habituque proprias mox publicas omnium utilitati fecit. Serenissimorum quippe Lotharing. Ducum in consiliis intimis Consistorianus Comes Sacrorum et Scriniorum unus à primariis Magister et Carthophilacii Præfectus, illis fidelissima indesinenter obsequia, patriæ utilitatem summis mediis, intimis benevolentiam et officia gratiosa præstitit indefessus, anno verò ætatis 61, eheu

præmaturi, sed christianus et piè vità non tam defunctus quàm fatum tot meritis honori et benè bonorum omnium elogio perfunctus, ossa in hoc sacrario tumultato reliquit Cælo beatus.

Nobilissima Margareta de Chastenoy uxor carissima dulcissimi mariti memoriam honore, amorem mœrore fovens, hoc pon. mon. donec ipsa inferatur. Obiit ille 6 febr. 1642, illa verò 25 septembris 1669.

(75) Claudius Janin, vir nobilitatis et priscæ virtutis dotibus raris clarus, pietatis et vitæ purioris amore à publicis quantum potuit, abstinuit. Vixit in eximiâ probitate, omnibus clarus, et omnium bonorum elogio bonus, divinâ continuò suis favente Providentiâ. Obiit 8 octob. anno 1606, 81 annis natus.

Liberi paternæ virtuti fœlices suos successus referentes, hoc monumentum parenti hic proximè jacenti posuere.

(Lyonnois, p. 133.)

(76) **État des familles dont les membres ont droit d'être enterrés en l'Eglise des Cordeliers de Nancy, en exécution de l'arrêt de la Cour du 12 décembre 1769.**

- 1560. — 15 octobre. — Antoine de Chahanay et Nicole de Chahanay, sa fille, épouse de Richard de Raijecourt. (Lionnois, p. 126.)
- 1555. Antoine de Chahanay et la famille de Richard de Raijecourt. (Nécrologe des Cordeliers.)
- 1537. M. Guyot de St-Remy. — 1763. M. Nicolas-François Guyot de St-Remy, conseiller au bailliage, et ses enfants. — 1725, M. Guilbert de St-Remy-aux-Bois.
- 1582. — 4 septembre. — Jean Ferry, directeur des monnaies.
- 1584. — 16 mars. — Bonnaventure Rennel. — Françoise Boileau, son épouse.
- 1596. — 30 mai. — Pierre Petit.
- 1597. Claude Pariset.
- 1607. — 8 octobre. — Claude Jeannin. (Nécr.) 1606 (Lyonnois.)
- 1613. — 7 juin. — Christine Boyer.
- 1620. Nicolas Fouval. — Catherine Fournier, son épouse.
- 1625. — 2 juin. — Philippe Fournier.
- 1625. — 22 septembre. — Claude Leclerc et sa famille.
- 1628. Jeanne Ovien.
- 1629. — 16 mars. — M. Jean René de Florainville, seigneur de Coussance. (Nécr.) (Lionnois, 1620, 21 mars.)
- 1635. — 15 septembre. — Humbert Dognon.
- 1653. — 19 août. — Renée Petitjean, épouse de Jean Sirejean.

1677. — 3 février. — Le sieur Jean Sirejean. — 3 février 1717, —
Henry Sirejean.
1696. — 10 janvier. — Dominique Ferry.
1713. M. de Ravinel.
1714. M. Platel Medelin. — 1719. L'épouse de M. Platel.
1721. — 2 juillet. — André Drouot.
1737. François Nerlet et sa famille.
1739. — 27 août. — François Joly, ferblanquier.
1740. — 13 juillet. — François Guerin.
1742. — 1^{er} décembre. — Jean Bernard. — Catherine Chailion.
1742. Anne Gérardin et sa famille. — 1768. M. Gérardin.
1743. Robert, chirurgien, son épouse et sa famille.
1744. Michel Hingler, sa femme et sa famille.
1748. Pierre Brousse.
1747. — 28 octobre. — Joseph Aubry.
1748. — 21 novembre. — Messire Charles-Ferdinand comte de Cus-
tine et de Vuiltz, baron d'Auflance. (Lionnois et le Néc.)
1750. — 6 février. — M. Louis Lebœuf de Millet, seigneur d'Arcy et
de Vitonville, âgé de 93 ans. (Lionnois et le Néc.)
1751. — 22 juillet. — Marie-Catherine de Malorty.
1752. — 16 juillet. — Anne Bastien, veuve de Claude Colson.
1752. Gillet, boulanger. — 1754. La mère dudit Gillet.
1754. Antoine Beauclair. — Catherine Lombard, son épouse.
1756. Jeanne de l'Epée, épouse de Nicolas Gaspard.
1758. Guniot, boucher.
1758. — 10 octobre. — Nicolas Crampel, boulanger.
1758. Joseph Mangin.
1758. M. le baron de Kœler, conseiller à la Cour.
1758. Nicolas Renaut, orfèvre.
1758. — 30 septembre. — Claude-Charles Barabant.
1759. M^{lle} de Serrière.
1759. Anne Jacquier, veuve de M. Magnien.
1759. M^{lle} Bailly.
1759. M. Blancourt, aide-major de place.
1760. Michel Façon et sa famille.
1760. François-Xavier Meulnier, garde-du-corps du roi de Pologne et
sa famille.
1760. Marie Grosjean, veuve de Jean Miston.
1762. M^{lle} César.
1762. La veuve Royer.
1762. M. de Gracy, major de la place.

- 1762. J.-B. Folet.
- 1763. Mill^e Lacour.
- 1763. Jean Salm.
- 1763. Malor.
- 1764. M^{me} la comtesse de Martigny.
- 1764. Bagard, recouvreur.
- 1764. M^{me} Gérard, épouse de M. Royer.
- 1763. Mill^e Cral.
- 1766. Le sieur Etienne de Champigneul.
- 1766. François Henry.
- 1766. Dominique Tapissier et sa famille.
- 1767. — 27 octobre. — Talloire et son épouse.
- 1769. Denis Franchet de Villeneuve.
- 1769. Agnus, entrepreneur.

Dans les Chapelles.

- Chapelle de la Vierge. 1594. Théodore-Alix de Veroncourt de Forcel.
N.-D. de Consolation. (Lionnais, p. 128.)
- 1616. — 20 juillet. — François-Alix de Vroncourt. (Id. 189.)
- 1618. — 16 février. — Dame Alix Bonnet,
(Bouvet), son épouse.
- Ch. St-Bonaventure. 1764. — 28 avril. — Dame Louise-Gabrielle
marquise de Nouillard (Novillars),
née comtesse de Bressey.
- Ch. Ste-Anne. 1563. — 2 septembre. — Quiriasse Fournier,
et Françoise Xaubourel, son épouse,
28 novembre 1538. (Lionnais, p. 130,
131 et 132.)
- 1710. — (19 février 1619.) — Françoise Jacob,
épouse de noble Jean Perrin, fille de
Ferry Jacob et de Philippe de Ran-
fain.
- 1768. — 16 juillet. — M. des Errard.
- Le Sépulcre. 1598. — 27 mai. — Le sieur Nicolas de Neu-
velotte.
- Ch. N.-D. de Pitié. 1632. — 17 janvier. — Vincent Denoye.
- 1648. — 21 octobre. — M. Christian de No-
gent, seigneur de Chanteheü et sa
famille.

- Chapelle des Roys, 1622. Charles Baillivy.
 du côté de l'Épître, 1622. Anne Voilot, [épouse du sieur Claude
 à droite en enfrant. Baillivy.
 1623. — 23 avril. — Claude Baillivy, sei-
 gneur d'Ochier.

Dans le Cloître.

1608. — 23 février. — Claude Desmarets.
 1610. — 11 février. — Jean Bichebois.
 1611. — 8 septembre. — Jean Didon, marchand.
 1612. Israel Dalincourt, orfèvre.
 1613. Nicolas Charon. — 1632. Claude Cuny, épouse de Nicolas Cha-
 ron. — 1681. Jeanne Charon.
 1634. Jean Gauchelet et son épouse.
 1680. — 12 août. — Jean Callot et sa famille. (Lionnois, p. 136.)
 1682. Antoine Grandpaire et son épouse.
 1660. Pierre Richardot et Claire Gérardin, son épouse.
 1666. Claude Vautrin et Epyre Baudoin, son épouse.
 1673. Nicolas Morquarin, contrôleur général de Lorraine.
 1693. Mlle Martin.
 1709. Messire Charles Laurent, écolâtre de St-Georges.
 1711. Françoise Rampe, épouse d'Albert Cohin.
 1722. — 4 juin. — Claude Antoine.
 1723. M. Monier.
 1762. Anne Voirin, fille de Bonnaventure Voirin. — 1763. La sœur
 d'Anne Voirin.
 1762. M. Niriot.
 1762. M. Houriot. — 1769. La veuve Houriot.
 1763. Lecoq.
 1763. Elisabeth Vasseur, épouse de François Colson. — Catherine
 Colson.
 1763. Le sieur Jean-Claude Tachain,^F prêtre.
 1763. Lajeunesse, suisse, à l'Intendance. — 1766. Sa femme.
 1769. Charles-Joseph Maurice.
 1743. — 23 octobre. — Georges Guilbert, conseiller auditeur et
 maître des comptes de Lorraine. — Marie Guyot, son
 épouse, 3 novembre 1761 ; et leurs enfants. (Lyonnois.)

**État des personnes qui ont encore des places, mais dont on n'a
 ni la date ni les années.**

Urbain Durban.

François de Fontaine. (Lionnois, p. 134.)

Le sieur Deurtigoity (d'Artigotty), grand chambellan de Charles III.
(Lionnois, p. 135.)

Claude Domballe, épouse de Christophe Cachet, 2 septembre 1637.
(Lionnois, p. 125.)

Pierre Fuseus.

Barbe Pillard, épouse de Claude Hardy.

Laurent Darchemitrier et sa famille.

César Clément et sa famille.

Jeanne Courtier, épouse de Nicolas Poirson. — Cette *place* appartient
à Humbert, l'apothicaire.

Louis Blouot, banquier.

M^{me} de Clairét et sa famille.

Louis du Fouret et sa famille.

M. Deviller et sa famille.

Hector Faran.

Charles Fort et sa femme.

Jean Gillet, de Saisera.

Anne Malin, femme de Jean Menoyer.

Joseph Laurent, neveu de Messire Charles Laurent, écolâtre de St-
Georges, et son épouse.

Jean-Nicolas Dauphin, boulanger, et sa famille.

Elisabeth Vasseur, épouse de François Colson, serrurier.

Christophe Fleury, vitrier.

Richier, cirier.

Tiré d'un registre de la bibliothèque de M. Noël, daté du 1^{er} janvier
1770. Dans ce même registre se trouvent aussi les noms des per-
sonnes enterrées dans les diverses maisons religieuses de Nancy.

Dans le registre des Actes Capitulaires de St-Georges, on lit sous le
titre : « 15 juin 1717. Détails de ce qui s'est passé dans la démolition
» de l'église :

» M. le baron Fournier de Marcheville, fit transporter dans l'église
des Cordeliers (le 8 juin 1717), le corps de M. l'abbé Fournier, son
oncle, prevost de cette église. »

(77) **Despence pour la construction d'une Chapelle joindant
l'Eglise des Cordeliers, pour faire les sépultures de feu
S. A. le Duc Charles troisième et ses prédécesseurs d'heu-
reuse mémoire.**

1609. — Ce comptable fait despence de la somme de deux milz
cens cinquante quatre francs qu'il a payé et délivré à Jean Richier et

Pierre Michel, maitres sculteux et massons demeurant à Nancy, pour avoir vuïdè à leurs frais la terrasse du creusement tant des fondemens que du creux des caveaux que S. A. a faict commencer à bastir dedans le clos du couvent desdits Pères Cordelliers et bastimens d'icelluy, et charroïé ladite vindange sur le bastion du Marquis, cent vingt-deux toises quatre-vingt-trois pieds de massonnerie de brocaille de roche à quinze francs l'une, sur deux pieds despesseur qu'ilz ont faict au remplissage des fondemens où est le commencement de ladite Chapelle, laquelle est présentement arrasée au niveau de la terre après le pas d'huys ou l'on sort du cloistre à la court, réservé le pan quest du costé de l'Eglise qui nest encor achevé de la haulteur des et demeure en l'estat que l'ouvrage est. De cinq toises quatre-vingtz-quinze pieds de bricques sur un pied et demy despesseur qu'ilz ont faict ausditz fondementz à l'entour des murailles cy dessus à raison de vingt-sept francs la toise. Appert de la livraison en faicte par M^e Nicolas Marchal, ingénieur des fortifications. Controle et quittance cy reinis, lesdits ij^m ix^c liij fr.

Auxdits Richier et Michel, la somme de quatre-vingts francs pour avoir desposes et mis en bas les contretables des petites chappelles quetaient à du grand autel de ladite église quetaient de pierre de couleur desouvert et mis a bas la thuille et charpenterie, demoli les murailles, piliers, boutans, versures et pavé d'icelles faict la descombre et mené le repou et terrasse de celles qui nestait vuïdée et le caveau ou etaient les corps de feu S. A. et Madame Claude de France, son espouse, et mené aussi la terre des boullées qui sy sont faictes portantes deux toises ung quart cube. — Par contrerolle et quittance, ledit iij fr.

Auxdits M^{es} massons la somme de xiiij^m ij^c liij francs xj gros pour ce que sensuit par eulx faict en ladite Chapelle. Scavoir, v^cxxvij f. ix gros pour 33 toises $\frac{1}{4}$ de muraille de roche sur deux pieds despesseur, qu'ilz ont fait faire tant ez fondation et creu du pilier quest au centre du caveau que sur les flancs de la voultie dycelluy et à l'un des pards qui nestait massonné lors de la livraison premiere faicte par M^e Nicolas Marchal quest a raison de xv francs la toise a tout fournir. vii^cxxv francs pour 23 toises $\frac{3}{4}$ de massonnerie de brique auxdits caveau et pilier portant la versure dicelluy reduittes a deux briques de long partout en espesueur et deduict 4 toises 46 pieds de ladite livraison, faisant 3 toises 98 piedz à une brique et demy ja comprise en la dernière livraison précédente, comme dit est, à raison de xxxvj francs la toise, de marché verbal. vii^mvj^cliij^mvj francs 6 gros pour 1,087 pieds $\frac{1}{2}$ de montures et iij^mclxxij francs 8 gros pour 4,348 pieds $\frac{2}{3}$ de carreaux netz

qu'ils ont fait taillé et posé en ladite Chapelle depuis les semelles jusques à la haulteur du dessus de la corniche des premières fenestres, lesdites montures livrées avec ung fillet selon le contour d'icelles à raison de 3 frans la pièce, et lesdits careaux livrés en facon dedans et dehors à deux frans le pied au contenu du marché pour ce fait avec eulx coppie cy rendue avec lesdictes livraisons faictes par Pierre Vannesson, charpentier juré. Controlle et quittance xiiij^m ij^e lij fr. xj gr.

A Henri Bonnet, marchand à Nancy, pour quarente six livres et demy de cuivre à 14 gros l'une et 6 livres d'estain à 9 gros, que M. Jan Breton, recouvreur de l'hostel, a eu prin de lui et employé en un cors pendant posé en la toicture proche de la dicte Chapelle, pour empescher que les eaux ne tumbent dessus, par controlle et quittance, viij fr. ix gros.

Aux cy après nommés, pour bois achapté à eulx, pour faire un faulx toict sur ladicte Chapelle, pour la conserver et afin que les massons y puissent travailler pendant l'hiver; scavoir à Jan Richard, voilleur, pour un cent de planches de 14 piedz, par controlle xxij fr.

Au maire Bacarat, pour un autre cent desdites xxij fr.

A Claude Marchand, voilleur, pour 18 doubles pesnes de 40 piedz à 28 gros l'une, par controlle et quittance,

xlij fr.

A Bernard Huel, aussi voilleur, pour 200 planches au dict pris, par controlle et quitt.

xliij fr.

A George Laroche, pour huit doubles pesnes, par controlle,

xviij fr. viij gr

A M. Claude, de Toul, charpentier demeurant à Nancy, la somme de 84 frans, pour la fasson de ladicte toicture et fourniture des clous y employés, par contr. et quitt.

iiij^{xx} iiij fr

Au dit Jan Breton, ardoisier avant nommé, 14 frans pour la fasson dudit cors pendant et fourniture de la poixrasime et charbon necessere pour l'entamer et joindre, par controle lesdis

xliij fr.

A Claude Poirot, chartier à Nancy, pour quatre voitures qu'il a fait dudit bois, à raison de 15 gros l'une et d'un cent de planches, par controlle

vi fr. vj gr

Et aux mulniers des Grandz Moulins, pour le charoy des autres trois cens planches employées en ladicte toicture

iiij fr. vj gr.

Somme dépensée pour l'érection de la Chapelle de feue S. A., aux Cordeliers, monte à xvjm^m vjc^c iij fr. iiij gros.
(16,603 fr. 4 gros.)

(78) — 1640. — Ce comptable met en despense la somme de dix sept milz six centz quatre vingts treize francs, unze gros six deniers, qu'il a payée et delivrée à Pierre Michel, Jean Richier et Thoussaint Marchal, maîtres massons demeurantz en la Ville-Neuve de Nancy, pour tous les ouvrages de taille que depuis la livraison précédente rapportée au compte de 1609 ils ont fait en ladicte chapelle, tant en carreaux suivant le contour des pilastres joicnques retour à iceulx, qu'autres petitz pilastres joindans en dehors et dedans de ladicte chapelle, compris les bandeaux des jours depuis le dessus de la dicte première livraison jusques au dessoub de la première assiette du dôme, revnans à la quantité de 4,795 pieds 7/8 mesures en face, à raison de deux francs le pied, et 1,739 pieds 1/6 de moulures tant bases et chapiteaulx quarchitraves et corniches qui accompagnent lesditz pillastres, jusques et compris la grande corniche sous le commencement du dit dôme, compris aussy les retours desdites moulures suyvant le contour d'icelles aussi mesurez en face, à raison de trois francs le pied, plus 884 pieds 1/3 d'ogives et diverses œuvres en moulures, faictes au commencement dudit dôme et mesures au fillet suivant le contour d'icelles, à raison de trois francs six gros le pied le tout cy rendu xvij fr. vjc^c iiij^{xx} xij fr. xj gr. vj d.

A Nicolas Clément, voileur demeurant à Raon, la somme de xlvij fr. viij gros pour 17 doubles pesnes de 40 pieds, à deux fr. quatre gros l'une et six simples à 18 gros l'une, pour faire des cintres pour ladite chapelle, delivrées à maître Claude Vannesson, dit de Toul, charpentier demeurant à Nancy, par controlle et quittance xlvij viij gr.

A Didier Grosmaire, aussi voileur, la somme de lj frans iiij gros pour 22 doubles pesnes delivrées au dit de Toul, pour les causes que dessus à mesme par controlle et quittance, lj fr. iiij gr.

A Claude Poirot, charretier demeurant à Nancy, la somme de seize frans huit gros pour 50 pesnes de sappin doubles qu'il a amené et charroyé de la rivière aux Cordeliers, et delivrés à maître Claude, de Toul, charpentier à Nancy, pour faire les ceintres des versures de la dicte chapelle, à raison de quatre gros l'une, par quittance et controlles lesditz xvj fr. viij gros.

A Nicolas Estienne, voilleur, la somme de cvj frans pour cinq centz planches sappin, sçavoir 300 de 14 pieds et 200 de 12 à 22 et 20 frans le cent, prix accoustumé, pour employer aux ouvrages de la dicte chapelle, par controlle et quittance cvj fr.

A Claude Poirot, charretier demeurant à Nancy, pour le charroy de deux cents et demy desdites planches de la rivière aux Cordeliers,
lij fr. ix gr.

A lui pour douze courbes chesne qu'il a mené du bois du Soru aux Cordeliers pour ladicte chapelle,
par controle, xv fr.

Somme despence pour ouvrages faitz en la chapelle de feue S. A., xvij^m ix^c xxxv fr. iiij gros vi den.
(17,955 frans 4 gros 6 deniers.)

(79) — 1611. — Ce comptable fait despense de la somme de xi^mix^clxxj frans v gros qu'il a payé à Pierre Michel, Jean Richier et Thoussainet Marchal, maitres massons demeurant au dit Nancy, pour parfaire des ouvrages de massonnerie, d'architecture et aultres qu'ilz ont fait en l'année de ce compte (1611) en la chapelle de Son Altesse joindant l'église des Cordeliers, sçavoir, depuis le dessus de la quatrième assiette des liemes d'ogives par dedans et le dessus de la grande corniche joincque par dehors, les carreaux suivant les contours et retours des pieds d'estal, jambage des fenestres, anglets, ancoingnures, pelinte et dôme de la tribune tant dehors que dedans, comme aussy des carreaux au dedans des parquets dudit dôme, revenant à la quantité de 1,436 pieds 3/4 à deux frans l'un, à ij^mviiij^clxxj frans vj gros et toutes les moulures d'ogives, liemes, plates bandes, soubassemens, cimaises, bases, impostes, frises, corniches, architrave et pedoches des dits grands dosmes et tribunes, tant au dedans qu'au dehors faictes depuis la livraison dernière, revenant à 2,394 pieds 5/6 à trois frans 6 gros la pièce, sont ix^miiij^cxxj fr. xj gros, revenant le tout à la dite somme de xj^mix^cliij fr. v gros au contenu du marché, copie produite au compte précédent, fol. ix^{xx} y en marge, livraison faite des dits ouvrages par Pierre Vannesson, arpenteur en la gruerie de Nancy et livreur juré ez fortifications dudit lieu, en présence des receveur et controleur comptables, et quittances des dicts massons, le tout y rendu et par controle, lesditz xj^m ix^c liij fr. iij gr.

La livraison des ouvrages précédemment faicts par lesdits maitres massons en ladicte chapelle est ici rapportée, il appert au contrerolle qu'ils sont vus et demeurent faitz suivant lapostil du compte précédent.

Auxdits maitres massons, la somme de vij^cxxij francz pour les ouvrages y après déclarés qu'ils ont fait en ladite chapelle et ez environs hors de marché, sçavoir ung coing en triangle à laver les mains en la sacristie tassée de briques et pavé de carreaux de taille contenant 60 pieds, et

de ladite versure une toise en rondeur et une brique de long en espaisseur, ung huis de pierre de taille en ladite sacristie, rompu et remassonné la muraille, fait une fenestre pour y donner jour, deux bassins de pierre de taille sous ycelles, et ung pour mettre l'eau à laver les mains, fait double, et l'autre pour recevoir ladite eau et la conduire dehors, pavé de taille une allée qu'est entre le chapitre et ladite chapelle, contenant trois quarts de toise et quatre marches pour monter en ladite allée; une fenestre jumelle façonnée comme l'ancienne d'après avec remplissage de 5 pieds de large et 6 de haut, rompu la muraille de 4 pieds et demi despesseur et remassonné après la taille, et poly huit colonnes de marbre noir de 7 pieds $\frac{1}{2}$ de hauteur posées au dedans de la tribune, venant de la loge près des moulins de St-Thiébaud, et en remastiquez deux qu'estaient rompues et fortifiées de gougeons de fer, et sur ycelles huit chapiteaux composites et au dessus du dôme à la tribune y fait et posé le chiffre de Son Altesse, couvert d'une couronne, et sur icelle ung alérion en quatre faces de 7 pieds $\frac{1}{2}$ de hault, de pierre de Savonnières en Partois, par parties contre-rolle, mandement et quittance, lesditz vij^e xxij fr.

A eulx, la somme de liiij frans, viij gros, x deniers, pour la brique qu'ilz ont posé dedans les parquetz du dit grand dôme, d'une brique despesseur mesurée en face, revenans à 3 toises 4 pieds, à xvij frans l'une, par contre-rolle et quittance, liiij fr. viij gr. x den.

Encore aux mêmes, pour 3 toises 4 pieds de muraille de roche qu'ilz ont fait à l'avancement d'iceulx, par mandement de Son Altesse, et leurs quittances, xxxj fr.

A Claude Vannesson dit de Toul, charpentier demeurant à Nancy, la somme de vij^e lxxvij frans iv gros, pour 32 ceintres de chacun 26 pieds de long, de 3 planches de sapin despesseur qu'il a fait pour ceinturer la versure de la dicte chapelle, y avoir fourni 192 planches et 3,500 de doubles cloux, fait trois plates formes pour supporter les dits ceintres, de 30 pieds de haulteur, assemblé toute la dicte toiture, scyé et escari 74 courbes fournies par Son Altesse, et 16 autres par lui fournies et escarrées et sciées comme dessus pour employer à la dicte toiture, 330 broches, et auxdits ouvrages en ladite chapelle spécifiés en.....
.....arrêtées à laditte somme par controle et quittance, lesdits vij^e lxxvij fr. iiij gr.

A Claude Poirot, chartier à Nancy, pour avoir mené deux courbes de la Ville-Neuve aux Cordeliers, pour la dicte chapelle, et 80 pesnes ostées des plates formes et ceintres d'icelle et reserrées soubz la nommée Gallerin, pour servir ailleurs pour le service de S. A. Par controle, vj fr. viij gr.

A Mengin Mesnil, de la Ville-Neuve, xxxiv frans pour ung cent de planches sapin, seiches, de 14 pieds qu'il a delivré à maître Jean Breton, ardoisier de Son Altesse, et rendu aux Cordelliers, pour employer à la toicture de la dicte chapelle, par controlle et quittance, lesdits xxxiiij fr.

A maître Jean Robinet, fontenier, pour 50 planches de même que dessus, xvij fr. vj gros.

A maître Georges Gerard, serrurier de la Chambre, la somme de clxxij frans iv gros pour 52 barreaux de fer, 81 verges et 28 œillets et autant de clavettes, par eux mis et posées aux fenestres de la lanterne de la ditte chapelle, pesant le tout 520 livres à 4 gros l'une, par controlle et quittance clxxvij fr. iiij gr.

A Jean Martin, verrier à Nancy, la somme de cxlv fr. x gros, pour avoir rempli de vere faconne d'ung double grain d'orge quatre petits carreaux et ung grand, entrelassés en huit grands à jours à la tribune, contenant cinq cens piedz à trois gros huit deniers l'un, par controlle et quittance, cxlv fr. x gr.

A lui encore, la somme de iv^ciiij^xv frans vij gros viij deniers, pour les verrières qu'il a fait ez huit jours du milieu de la chapelle de Son Altesse, semblablement à celle de la lanterne, et cinq semblables ez jours plus bas, portant le tout 1,668 pieds, à raison de 5 gros 8 deniers l'un. Comme dessus, iiij^c iiij^x v fr. vij gr. viij d.

A maître Nicolas François, serrurier en l'hostel de Son Altesse, la somme de cij frans v gros viij deniers, pour 48 crampons couldez qu'il aourny et delivré pour ataches sur la corniche de la dite chapelle et arrester la plate forme de la toicture d'icelle, à six gros l'ung, 48 crochets pour porter les eschelles à l'entour de ladicte toicture audit pris. 75 autres crochets pour porter les chanlettes en cuivre d'alentour, à 4 gros 8 den. l'ung. Cent autres crochets platz blanchis, pour porter les espées qui sont sur quartz de la dicte toicture, à 2 gros 8 deniers l'une, et trois grands bras de chacun quatre pieds de long pour porter les cors à jecter les eaues de la dicte chapelle, pour controlle et quittance, cij fr. v gr. viij den.

A M^e Jean Breton, ardoisier en l'hostel de Son Altesse, la somme de ij^miiij^clxxiv franz xj groz pour avoir planché la toicture de la dicte chapelle. Fourny lescaille pour la couverture avec les clous pour les attacher, contenant la dicte toicture 41 toises ung quart. A tous fournys à 19 frans l'une, à cause que le dict Breton a esté contrainct aller à Metz par deux à trois divers voyages pour l'achat, pour n'en pouvoir recouvrir en ce lieu, et l'avoir suracheté de deux frans sur Risse, d'autant que la dicte toicture se fust mynée et pourrie durant l'hiver, 229

pieds de chanlette et quatre goulotz, le tout de cuivre pour couvrir les eaues, tant de la toicture que de celle joindante, à 22 gros le pied, et 3,514 livres de plomb qu'il a miz sur la dicte toicture, héritière d'ycelle et sur le dosme, au desoub de la lanterne, soudé et cloué les dits plombs, le rendu assis et tout fournis par parties, controle et quittance, lesditz
ij^m iij^c lxxiiij fr. xi gr.

Au dit Nicolas François, serrurier, xvij frans ix gros, pour treize gros crochets et 60 petitz qu'il a encore delivré au dit Breton, pour employer à la dicte toicture, par contrerolle, lesditz
xviiij fr. ix gr.

Au dict maître George Gérard, serrurier, la somme de mcxxviiij frans vj gros pour treize fenestres qu'il a encore ferré en la dicte chapelle, avec montants, traverses et verges. Le tout revenant à deux milz quarante-neuf livres de fer, à quatre gros l'une, ferré deux portes sapin et une de chesne et fait huit trappiers pour porter les cercueilz des feux princes et princesses de Lorraine, inhumés en la dicte chapelle, de chacun cinq piedz : cinq traverses et deux montants que sont 96 pièces de fer, à 3 gros la livre des dits barreaux, revenant le tout à dix sept cents livres, appert par parties, contrerolle et quittances,
xj^c xxviiij fr. vj gr.

A maître Jacques Lallemand, menuisier de la dicte Chambre de S. A. la somme de xlvj frans pour une corniche, bois de noyer, qu'il a mis à l'entour de l'autel de la dicte chapelle, ung marchepied, une porte chesne et deux de sapin, par parties, controle et quittance,
xlvi fr.

A Maigrot, pour avoir transporté les corps des dictz princes et princesses, du caveau de l'église des Cordeliers en celuy de la dicte chapelle,
xxxv fr.

Et à Jean Hardy, potier, pour des cercueilz de plomb qu'il a resouldé, accommodé et enfermé dans des neufz cercueilz de bois de chesne,
xj fr.

A Champigneulles, archer des gardes, pour une pièce chesne courbe que ledit M^e Claude Vannesson a achepté de luy et employé à la dicte chapelle, par controle,
xij fr.

A Thoussaint Vatemant, masson demeurant au Pont-St-Vincent, la somme de ccl frans vj gros, pour 11 toises 14 pieds $\frac{1}{4}$ de pavé qu'il a fourny et delivré à la Court, du commandement de M. le grand-maître, pour paver la gallerie au devant de l'antichambre de Son Altesse, jusques au devant de l'entrée de l'allée allant aux Cordeliers, et depuis, délivré par la permission dudit sieur, aux maîtres massons, entrepreneurs de la dicte chapelle pour paver icelle, par controle et quittance, lesditz
ij^c l fr. vj gros.

Encore à luy, la somme de iv^{xx} iij frans pour trois toises soixante et dix pieds de pavé qu'aussy il a fourni pour parachever la dicte chapelle, par livraison, contrerolle et quittance, lesdits, iiiij^{xx} iij fr.

A Gerard Nicolas, menuisier en l'hostel de Son Altesse, la somme de xl frans pour quatre cercueils qu'il a fait pour les ducs Anthoine et François, la duchesse Renée de Bourbon et la douairière de Danne-march, ayant chacun sept piedz de longueur et deux de large, à dix frans l'ung, qui sont esté mis et posés audit neuf caveau, par parties, controlles et quittances, xl fr.

A maitre Pierre Lancelot, masson en la Ville Neuve, la somme de cliv frans, pour 28 fenestres qu'il a fait en la librairie des Cordeliers à Nancy, à raison de cinq francs 6 gros l'une, par certificat du Père Gardien, mandement de Son Altesse et quittance du dict Michel, liiiij fr.

Somme despanse pour ouvrages faitz en la chapelle de feue S. A., en l'église des Cordeliers, monte à xviiij^m vij^c iij fr. iiiij gr.
(18,703 fr. 4 gros.)

(80) — 1612. — Le comptable faict despanse de la somme de ciiiij^{xx} frans qu'il a payé à M^e Jacques Lallement, menuisier de la Chambre de S. A., pour avoir faict une cloison à l'entour de l'autel de la chapelle de feue S. A. (que Dieu absolve) de deux pieds et demy de hauteur, et de trois pans de chêne de dix pieds de long, avec sept pilastres et 58 balustres fournis avec moulures haultes et basses et deux portes devant, bois de nouyer, plus sur cloison en la dicte chapelle, de huit pieds de hault et sept de large avec deux pilastres et frise, corniche, arquivre, et deux tables dettentes, la frise de deux pieds de marbre noirs, aussi deux tables dettentes et la frise taille de feuillage, et deux portes aux quatre pilastres et une moulure au milieu, avec panneaux taillés et feuillagés par bas et huict colonnes en hault, le tout bois de noyer, comme appert par controlle et quittance, les dits ciiiij^{xx} fr.

A George Gerard, serrurier de la Chambre, pour avoir ferré la porte et l'allentour à balustre de la dicte chapelle mentionnée d'autre part, par contrerolle, xix fr. i gr.

A M^e Pierre Michel dit Lancelot, et consors, maitres massons, entrepreneurs de la chapelle ducale érigée en l'église des Pères Cordeliers de Nancy, la somme de ix^c frans, à bon compte du pavement et contretable d'autel qu'ils ont faict en la dicte chapelle et des colonnes de marbre noir qu'ils polissent pour l'enrichissement d'icelle, y en ayant ia huict prestes à poser, par controlle et quittance, ix^c fr.

Somme despence à la chapelle de feue S. A., joignant le chœur des Cordeliers, monte à

M. iiij^{xx} xix fr. i gros.

(1,099 frans 1 gros.)

(81) — 1613. — Fait despense le comptable de la somme de xlv fr. qu'il a payé et delivré à Jean Martin, verrier en l'hostel de S. A., pour avoir raccommode plusieurs verrières de couleurs en l'église des Cordeliers de ce lieu, tant à la chapelle de feue Son Altesse qu'autre part et y mis quatre carreaux en plomb, fait trois verrières mesmes pour la sacristie, raccommode toutes les autres et mesme remis du ciment en plusieurs d'icelles pour les conserver, de l'ordonnance de M. le Grand-Maitre, par controle,

xliv fr.

Mémoire de iiij^m francs alloués, sur lesquels il faut prélever les ix^c francs indiqués au mémoire de l'année précédente. Le reste n'a pas été délivré, les travaux entrepris n'étant pas achevés.

(82) — 1614. — A Jean Martin, vitrier en l'hostel de S. A., la somme de iiij^{xx} fr., pour avoir desfait, remis en plomb, en couleur et rassis les vitres de dessus la sépulture du feu Roy de Cisille, en l'église des PP. Cordeliers à Nancy, du commandement exprès de M. le comte de Tormelles, surintendant des finances et grand-maitre au dict hostel, par controle,

iiij^{xx} fr.

A MM. Toussaint Marchal, Jean Richier et Pierre Michel, maitres massons, entrepreneurs des ouvrages de massonnerie et d'architecture de la dicte chapelle, la somme de iiij^m c frans, sur et à bon compte des dicts ouvrages, tant marchandés que non marchandés, qu'ilz ont faictz en icelle, excédant de beaucoup la dicte somme, suivant la visite y faite par experts, en présence du sieur controlleur général et du comptable, la dicte somme retranchée de iiij^m frans assurez au dict comptable pour la continuation des dits ouvrages, les autres ix^c frans ja reçus par le dit sieur maitre masson, au compte précédent

iiij^m c fr.

(83) — 1615. — La livraison faite par Pierre Vannesson, livreur juré ez fortifications de Nancy, en présence du sieur controlleur général et du comptable, du 13^e d'aoust, année présente, des ouvrages d'architecture faicts au dedans de la dicte chapelle, par M^{es} Toussaint Marchal, Jean Richier et consors, ensuite de leur marché, monte à la somme de iv^mij^clxi frans, sur quoi ils ont reçu ij^c frans en l'année 1612 et iiij^m c frans en 1613... Reste partant à eus deubs ij^ciiij^{xx}xvij frans à eulx payé par quittance,

ij^c iiij^{xx}xvij fr.

Aux dits Marchal, Richier et consors, la somme de v^cxxxj frans, pour avoir fait, retaillé, posé 11 toises 34 pieds $\frac{2}{3}$ de pavé au dedans de

la dicte chapelle, à xvj frans l'une, faict etourny la table d'autel en la dicte chapelle, avec les deux angles de marbre et la massonnerie, tant du dict autel que du quadre de la contretable, faict,ourny et posé un piedestal avec ung grand quadre de moulure, une petite corniche, deux chérubins, une..... deux chapiteaux corinthiens, le tout de pierre de Sorcy et les marbres qui y sont posés, comme appert par controlle,

v^c xxxj fr.

(84) Voici les renseignements que nous nous sommes procuré sur le sort des restes d'Hadwige de Namur :

Il est bien vrai qu'en 1812, M. Gerardin, maire de Neufchâteau fit ouvrir les caveaux de l'église prieurale de Châtenoy et rechercher les cendres d'Hadwige de Namur, fondatrice de l'abbaye. On finit par découvrir quelques ossements que l'on crut être ceux de la princesse défunte, mais bénévolement et sans motif de quelque gravité. En toute hypothèse, M. Girardin fit placer ces ossements dans une petite caisse en forme de cercueil et sur cette caisse une inscription conçue en ces termes :

« Hadwige de Namur, autrement Hadwige de Flandre, descendante de Charlemagne, épouse de Gérard d'Alsace 1^{er}, duc héréditaire de Lorraine, morte à Chatenois en 1070, exhumée en 1812 et déposée dans l'église de Chatenois, sous la garde du pasteur de cette paroisse. »

La caisse fut en effet déposée dans la sacristie de l'église paroissiale de ce lieu. Mais en 1836, un personnage distingué passant par là, sollicita, dit-on, et obtint de M. Girot, alors curé de Chatenois, les ossements que renfermait le petit cercueil. Quoi qu'il en soit, la caisse est absolument vide aujourd'hui, ainsi que nous l'a affirmé M. l'abbé Perrin, curé actuel, à l'obligeance de qui nous devons ces détails. Quelques soins de plus, qu'en 1826, se seraient donnés MM. les commissaires délégués de France et d'Autriche, eussent prévenu un enlèvement, pieux sans doute, mais toujours regrettable.

(85)

Simon II.

Le Cartulaire de Sulzbronn est le seul monument qui le rappelle en ces termes :

« Le bon duc Simon, surnommé le Simple, quoique pesant de corps, à cause de sa graisse, pensoit aux choses spirituelles ; il quitta volontairement son duché pour vivre entre nous, revêtu de l'habit de l'ordre et profès de notre règle, il y mourut, et voulut être enterré auprès des portes de notre église, en signe d'humilité. »

(Benoît. Origine de la Maison de Lorraine, 354.)

(86)

Ferry I de Bitche.

Voici son épitaphe que restitua Mory d'Elvange en 1766, en réunissant les morceaux :

Hic circumscripti... virtutum flore... sepulti
Sunt qui hunc Conventum fundaverunt... monumentum
In medio dici debet *Comitis Friderici de Bittis* qui
Pridem Lothorum Dux fuit.

Un vieux Cartulaire ajoute :

« Idem ad dextrum qui tectus de carinis tumultus princeps Mathæus, alter Machabœus, nec virtute minor, fuerat comes ut opinor, qui jacet ad sacrum cum Christo vivat in ævum..... nomine Rupertus, in cunctis valdè disertus. Dulce melos pulset Cœlos ex mente fideli et Dominus tollat *facinus*. Det gaudia Cœli.

(Mss. de la bibl. Mory d'Elvange.)

Ce Robert ne peut être que Robert de Castres, sire de Florenge, frère du duc Mathieu I^{er} et fils de Simon I^{er}.

(87) Agnès de Bar, au rapport d'*Albéric des Trois-Fontaines*, fut inhumée à Beaupré.

Anno 1226. *Agnes, ducessa Lotharingiæ, sepulta est in abbatiâ Belli prati.*

L'église de Beaupré ne présente cependant aucun vestige du monument funèbre de cette princesse. (Mory d'Elv.)

(88) Elisabeth de Rumigny, épouse de Thiébault II, ayant épousé en secondes nocces Gaucher de Chatillon, comte de Porcien et connétable de France, le suivit à Paris, y mourut et y fut inhumée. C'est tout ce que nous en savons. M. d'Elv.

(89) L'éloge funèbre de Henri II, a été imprimé en un volume, avec ce titre :

Le Zodiaque sacré du Grand Soleil d'Austrasie, ou la Vie et Mort heureuses de Henri II, le Débonnaire, Duc de Lorraine, Bar, etc., représentées en trois discours funèbres en l'église collegiale de Saint-Georges, à Nancy, le 31 juillet 1625, et pendant les trois jours des honneurs annuels, en la présence de leurs Altesses Sérénissimes, de Messieurs et Dames du Sang et d'un bon nombre de Grands Seigneurs de la Cour et de toute la Lorraine.

Par le R. P. F. Jean Sauvage, Champenois, Provincial de l'ordre des Minimes de St-François-de-Paule, au comté de Bourgogne.

A Nancy, par Séb. Philippe, imprimeur de Son Altesse, 1626.

I^{re} Action. — Oraison funèbre de Henry II, Duc de Lorraine, etc.

Divisée en trois actions, remplies de belles et curieuses recherches de la Sérénissime Maison de Lorraine et d'Austrasie.

II^e Action. — Sous les attributs d'Admirable, Conseiller, Dieu fort.

III^e Action. — Sous les attributs de Prince de paix et Père du siècle futur.

(90) Titre de l'ouvrage manuscrit de M. le comte Foucault :

Mémoires et renseignements historiques fournis à S. M. l'empereur d'Autriche, roi de Jérusalem, de Hongrie, etc., et à son auguste Famille, sur les tombeaux de la Maison royale de Lorraine, à Nancy.

Par M. le comte de Foucault, chambellan de S. M. l'empereur d'Autriche, major à son service, membre de l'Académie royale de Nancy, etc.

Le travail de M. de Foucault devait renfermer deux parties : la première seule est écrite et se trouve à la Bibliothèque de la ville.

(91) A peine, dans Nancy, trouve-t-on quelques exemplaires de ce volume précieux.

(92) L'hôpital de Notre-Dame, destiné aux pauvres passants, afin qu'ils ne communiquassent pas avec les habitants soignés dans l'hôpital Saint-Julien, était situé hors de la ville, au milieu, à peu près, de la rue actuelle des Dominicains, et fut ruiné pendant les guerres de Charles-le-Téméraire. Il fut, en 1495, donné aux religieuses de Sainte-Elisabeth, cordelières ou *Sœurs grises*. Ses revenus se perdirent sous Charles IV et les sœurs se bornèrent à soigner ou visiter en ville les malades. Bâtie en 1442, l'ancienne église de cette maison avait été remplacée par une autre plus élégante qui fut bénite le 25 mai 1756. Le 12 mai 1792, l'hôpital et sa chapelle furent vendus comme biens nationaux.

(*Histoire de Nancy*, par M. Jean Cayon, page 71.)

(93) Edmond du Boulay a aussi donné, en un volume in-12 de 224 pages, imprimé à Paris, chez Adrian Taupinart, en 1620, « l'Enterrement très-excellent de très-haut, très-illustre prince Claude de Lorraine, duc de Guise et d'Aumale, marquis de Meinme, seigneur baron de *Jainville*, seneschal de Champagne, pair de France, etc., qui trespassa en en ceste sienne ville de Jainville, le vendredy 12^e jour du mois d'avril 1550, déposé en l'église du faubourg de Jainville, pour être transporté en l'église collégiale de Saint-Laurent et y être inhumé le lundi, dernier de juin 1550. »

(94) **Despenses faites pour les trespas, funérailles et enterrement de feue Madame.**

A François Drowin, pour .. trancher le portail des Cordelliers.

A trois menuisiers, pour avoir fait deux grands candelabres ez églises des Cordelliers et de Saint-Georges, pour servir aux funérailles de l'enterrement de feue Madame, faire seize fleurs de lys pour porter les dits deux candelabres.

Les dites fleurs de lys sont serrées aux Cordelliers et n'ont servy aux dits candelabres, à cause que M. Edmond de Boulay a fait faire deux autres candelabres tout neufz aux dictes deux églises.

Payé par le dit Cellierier à Claude Moictrier et Jean Brasserey, menuisiers demeurant à Saint-Nicolas, ce^x francs, par marché et accord fait entre eux par M. de Haussonville, pour leur façon de deux candelabres faitz tout neufz ez églises de St-Georges et des Cordelliers, pour l'enterrement de feue Madame, et outre ce, dix francs à eux pareillement délivrez par le dict Cellierier, que le dit sieur baron de Haussonville a en ordonné leur payer, tant pour avoir deffait les candelabres du dict Saint-Georges, que pour deffaire celui des Cordelliers, toutes et quantes foiz ilz seront commandez par quel officier que ce soit, et de les sarrer commodément dedans l'église des Cordelliers, pourquoy ilz ont obligé leurs biens meubles et immeubles présens et advenir, par tout, pour à faculté y estre exécuté comme chose congrue en justice, et par quelle justice il plaira au dict Cellierier choisir et eslire.

A plusieurs menuisiers et à Gerard le Maire, tourneur demeurant à Marcheville, pour plusieurs cents d'escuellettes de bois qu'ils ont fait et fourny pour servir aux candelabres des églises de St-Georges et des Cordelliers.

A plusieurs massons, tailleurs de pierres et manouvriers, pour paver le dict caveau de pierres de taille, rasseoir le pilier où on dict l'épistre au cueur des Cordelliers, et massonner les barreaux de fer mis au dict caveau pour porter le cercueil de feue Madame.

A plusieurs blanchisseurs, pour crespier et enduire le dict caveau, rejeter la malte des portaux de l'église des Cordelliers et de Saint-Georges, et celluy de devant les Cordelliers, et les noircir pour y planter les escussons pour l'enterrement de feue Madame.

Pour une pierre de taille toute quarrée, pour mettre en l'église des Cordelliers où posent les entrailles de feue Madame, xvj gros.

Somme despensée en diverses manières pour les funérailles de feue Madame, viij^e iijj vj fr. v gr. iv den.

(Comptes du receveur général de Lorraine, année 1874.

(95) Claude de la Ruelle publia la relation de la pompe funèbre de Charles III, en 203 feuillets, plus une table des matières, formant un volume in-12, imprimé par Jean Savine, à Clerlieu-lez-Nancy, en 1609.

Il donna aussi, sur le même sujet, son grand ouvrage en gravures qu'il a intitulé :

« Dix grandes tables contenant les pourtraictz des cérémonies, honneurs et pompe funèbres faitz au corps de feu Sérénissime Prince Charles III du nom par la grace de Dieu, 63^e duc de Lorraine et 30^e marchis, duc de Calabre, Bar, Gueldres, marquis du Pont-à-Mousson, comte de Provence, Vaudémont, Blamont, Zutphen, etc., à ses obseques et funérailles, tant en aucunes chambres et sales de l'hôtel ducal, qu'ez églises de St-George et de St-François à Nancy, depuis le 14 may 1608 qu'il deceda, jusques au 19^e juillet suivant, jour de son enterrement. Ce qui est, outre la pompe funèbre du convoi faict aussi lors du transport du dit corps des dites Eglises et figuré en 48 tables, dont Claude de la Ruelle, jadis conseiller, secrétaire d'Estat et des commandements de feu Son Altesse, et à présent du Sérénissime Prince le Duc Henry, 2^e du nom, fils aîné de feu sa dite Altesse et successeur en son Estat, est inventeur ensemble desdites dix grandes tables, lesquelles il dedie et consacre à mondit seigneur le Duc Henry, du commandement duquel il fut un des maistres des ceremonies temporelles du dit funèbre.

» Plus est adiousté à chascune des dites dix grandes tables, une description en deux langues, latine et françoise, de ce qu'y est pourtraict. »

Ce grand ouvrage fut imprimé à Nancy, par Blaise André, imprimeur ordinaire de Son Altesse, avec permission.

Au bas des planches est écrit :

« Claudius de la Ruelle *inventor*, — Fridericus Brentel *fecit*, — Herman de Loye *excudit*. »

(96) Jusqu'à Charles III, l'année, en Lorraine, commençait pour les uns, le jour de la feste de l'Annonciation Notre-Dame, 28^e du mois de mars : pour les autres, du jour des Pâques communiantes, et pour la plupart, le jour de Noël, de sorte « qu'ez datte des Actes judiciaires, instruments et Lettres, tant publiques que particulières et privées, n'y avoit rien de certain arresté. » Par une ordonnance, datée de Nancy le 13 novembre 1579, ce Prince fixa, pour tous, le commencement de l'année au 1^{er} janvier, puis il fit retrancher dix jours de l'année 1552, au mois de décembre, selon la nouvelle réforme du pape Grégoire XIII.

(97) La musique de la chapelle de Son Altesse était composée de trente personnes : vingt chantres et dix joueurs de cornets, gros haut-bois et sacbouttes.

La musique de la chambre était composée de quatorze personnes, tant musiciens (probablement chantres) que joueurs de luth, guitares et violes d'Espagne.

(98) Noms des personnages les plus distingués qui ont figuré à la pompe funèbre de Charles III, avec un emploi spécial :

Messire Pierre de Steinville, protonotaire du S. Siège et doyen de la Primatiale de Nancy, etc., maître des cérémonies spirituelles.

M. de Madruche, comte d'Arc, grand chambellan, chef des cérémonies temporelles.

MM. de Ragecourt, conseiller d'Etat, maître d'hôtel, Claude de la Ruelle, secrétaire des commandements de Son Altesse, maître des cérémonies temporelles.

MM. de Tantonville et de Nubecourt, représentant les comtes de Vaudémont et de Blâmont, marchant à droite et à gauche du cheval de bataille.

MM. de Beauveau, portant les éperons dorés.

de Vathey, portant les gantelets.

d'Artigoty, portant l'écu armoyé des quatre royaumes et des quatre duchés.

d'Haraucourt de Magnières, portant la lance.

le comte Georges de Salm, portant l'épée au fourreau à ceindre.

le comte Casimir de Linange et Réchicourt, portant la cotte d'armes royal et ducal.

le comte Egon de Furstemberg, etc., portant l'armet timbré au naturel.

le Rheingraff Frideric, seigneur de Fénétrange et Neufviller, portant l'épée nue de souveraineté.

de Bourbonne, grand maître-d'hôtel, — de Gournay, chef du Conseil privé, — de Madruche, comte d'Arc, portant la grande clé dorée.

de Couvonge, portant la moyenne clé dorée.

de Mourtau, — la petite clé dorée.

de Mitry et de St-Loup, pour conduire le cheval de service.

de Cousance et de Melay, pour conduire le cheval de secours.

de Marcolley de Dompjulien et de Stainville de Sorey, pour le cheval bardé pour bataille.

d'Haraucourt de Bayon et de Malabarbe, pour le cheval d'honneur.

Pour porter les quatre coins du drap d'or du lit d'honneur : MM. le Rheingraff Jean, comte de Sauvage de Dhaun, seigneur de Fénétrange, de Ribeaupierre, le comte de Linange, seigneur de Dagsbourg, et le Rheingraff fils de Frideric.

Pour porter le corps : MM. de Tissières, de Gournay de Friaucourt, de la Roust, de Lutzelbourg, de Neuheim, de Haultoy de Nubecourt, du Mesnil de Maxé et de Saint-Ignon, tous chambelans.

Pour porter le dais élevé sur le corps : MM. de Lenoncourt, le baron de Crehanges, de Beauvau, de Taragny, de Lisseras, de Chambley, tous conseillers d'Etat.

Pour porter le grand étendard : M. de Dompmartin.

— la cornette jaune : M. du Chastelet.

— le panon aux armes royales et ducales : MM. d'Haraucourt, d'Astaignes, de Fresnel, capitaine de la garde de Son Altesse.

MM. des Thons, maréchal de Lorraine et de Maillane, maréchal du Barrois.

Pour porter les bannières des lignes paternelles et maternelles :

MM. d'Haraucourt de St-Nicolas ,	Lorraine.
d'Iche,	Bourbon.
d'Esne,	Guedres.
de Savigny,	Anjou.
de Lutzelbourg,	Harcourt.
de Lenoncourt,	Vaudemont.
de Reynach de Montreuil,	Wirtemberg.
de Ragecourt,	Blois.
des Armoises de Neufville,	Autriche.
le baron d'Aigremont,	Mantoue.
de Dombrot,	Boulongne.
de Barbas,	Berry.
de Mercy,	Auvergne.
de Tumejus,	Vallois.
de Panges,	Hainault.
de Housse,	Vieux Bourbon.
de Vatronville,	Provence.
de Ludres,	Dannemarck.
de Chastel,	escartelé de Castille, etc., et Flandres sur le tout.
de Florainville,	Saxe.
de Vigneulx,	Brandenburg.
de Gournay de Secourt,	Schleswig et Holstein.

de Serocourt,	Holstein.
de Germiny,	Diepholt.
de Villeparois,	Lippe.
de Port-sur-Seille,	Loye.
d'Acerville,	escartelé de Léon, Grenade, Sicile, etc.
d'Autel,	escartelé de Bourgogne, Limbourg, etc.
de Tichemont,	Portugal.
de Fontaine,	Milan.
de Romain,	Ferrette.
de Brombach,	Tyrol.
de Villy,	Lohemberg.

(99) **Épithaphe du Duc Léopold, composée par lui-même.**

Une main étrangère a écrit en tête :

Leopoldo primo
 Hujusce sepulcrale atque decori inscripti
 Piissimo auctori
 Discant etiam ultimi nepotes
 Summis viris
 Id unum æterna memoria dignum victori
 Quod pro Deo et Republicâ factum.

Attende viator
 Ne pedibus calces quem pridè in solio sedentem
 Revereberis !
 Ille est enim
 Qui, profugis parentibus inter Alpium rupes
 Natus est
 Anno 1679
 Protegente Cæsare ;
 In patriam reversus eidemque ramum quietis
 Instar columbæ arcæ
 Retulit
 Anno 1698.
 Deo
 Ter optimo maximo
 Jubente
 Lotharingiam cahos alterum extricavit;
 Relligionem
 Unicam, veram, apostolicam, romanam
 Ad proavorum exemplum

Salvam et sine labe servavit;
 Patriam
 Bello fere universam tellurem devastante
 Pacificum continuït;
 Clerum
 Protexit et auxit;
 Nobilitatem
 Erexït et restauravit;
 Populo
 Judex et pater
 Præfuit;
 Hic Leopoldus jacet
 Nunquam oblitus
 Se in cinerem et pulverem reversurum
 Et à Deo judicandum esse.
 Requiescat in pace.
 Si subditi tali duce contenti
 Orent pro eo.
 Au dessous et de la main qui a tracé les premières lignes :
 Viam universæ carnis ingressus, cheu !
 Anno 1729.
 Cette épitaphe est imprimée dans Chevrier (Hommes Illustres).
 Tirée de Mory d'Elvange. Mss de la Bibliothèque.

(100) Texte latin des Inscriptions jointes aux portraits de chaque
 Duc de Lorraine.

Gérard d'Alsace.

Princeps ingenio animoque excelso;
 Dignus undè Domus regia
 Ducum seriem inchoaret.

Thierry.

Rebus gerendis strenuus ; Dei obsequio mitis,
 Rei sacræ cultu munificus.

Simon I.

Nominis famam primùm armis ,
 Tum sapientiæ laude, terræ marique propagavit.

Mathieu I.

Proprio ingenio lenis, ad iniqua consilia infestus,
 Religionis splendorem amplificavit.

Simon II.

Unus omnium pacem fovit pacisque præsidia,
Prudentiam ac fidem ad populi Ecclesiæque
Commoda contulit.

Frideric I.

Vel hoc uno suis carus, quod regiæ Domus
Nomen ac potentiam
Ab interitu vindicavit et ad posteros produxit.

Frideric II.

Opum præsidio abjecto, contrà casus adversos
Animi firmitate se communivit.

Thibaud I.

Virtute fraudis nesciâ, Regni jura vindicans
Dum fortuna iniquiore premi videretur
Invictus animo fuit.

Mathieu II.

Ergà finitimos semper æquus, quoad licuit beneficus,
Pietati dans operam, finem vivendi maturavit.

Frideric III.

Gentibus exteris gratus, solis improbis odiosus,
Sortem asperam constantiâ superavit.

Thibaud II.

In supremâ dignitate, nihil potiùs esse duxit,
Quàm quòd plurimis prodesse posset.

Frideric IV.

Armorum Tyrocinium, adolescentiæ ludum habuit;
Novis Comitibus adjunctis, ditionem patriam ampliavit.

Raoul.

Pietatis justitiæque cultor, vario specimine virtutis
Inclytus
Mortis gloriosæ causam nactus et amplexus.

Jean I.

Dux à Deo verè datus, inter belli teterrimi,
Cruentos tumultus, Patriæ pacem almam obtinuit.

Charles II.

Animum inter media discrimina impavidum,
Humaniorum artium studiis temperavit.

René I.

Fortunæ asperitatem felicitate conjugii,
Sobolis virtutibus, animi lenitate mitigavit.

Jean II.

Nobilitate ingenii, populis regendis natus,
Dùm regni laudem novâ gloriâ cumulare
Satagit, celeri funere præripitur.

Nicolas.

Princeps, in quo dubitari possit,
Plusne suavitatis et ingenni leporis
An majestatis et roboris fuerit.

Ferry I.

Privatâ virtute magnus,
Spem potentiæ amplioris, moriens
Posteris dimisit.

Antoine de Vaudémont.

Virtuti bellicæ idoneus
Fœdere sibi quàm armis feliciùs consuluit.

Ferry II.

Avitam regni hæreditatem, tempore serviendo
Familiæ suæ asseruit, et ad filium spei maximæ
Transtulit.

René II.

Gentis suæ potentiam collapsam restituit,
Belli Pacisque artibus magnus, Religionis amore
Laudem politicam cumulavit.

Antoine.

Non uni populo commodus,
Hæreticis nomine solo terribilis,
Inter Principes arbiter pacis.

François I^{er}

Benignitate nativâ, prudentiâ doli experte,
Optimorum Principum famam
Brevi tempore adæquavit.

Charles III.

Lotharingiam urbibus, hominibus et opibus auxit ;
• Bonarum Artium honore, Juris dicandi integritate,
Celebritate Commecii exornavit.

Henri II.

Militari gloriâ in adolescentiâ primâ jam notus,
Postmodum in civibus beneficentiâ devinciendis
Totus fuit.

François II.

Otii honesti cupidus, Imperium filio permittere
Quàm sibi retinere satius habuit.

Charles IV.

Ad arma comparatus, temporum difficultatem
Ingenio solerte, animo constante obiit ac evasit.

Nicolas-François.

Pietatis doctrinæque laude in privatâ vitâ illustris,
Dignitatem Principis, res magnas prudenter cogitans,
Perpetuò retinuit.

Charles V.

Bellis sacris, Davidem emulatus,
Filium, sapientiâ pacisque amore,
Salomoni supparem, reliquit.

(101) Lionnois, tome 1^{er} page 103.

(102) Voir les procès-verbaux de cette translation. Ils renferment, avec un détail intéressant, les circonstances qui l'ont accompagnée; depuis la reconnaissance des inscriptions, des cercueils et des ossements, dans les caveaux de Vaudémont, jusqu'à la dernière cérémonie de leur introduction dans la sépulture de famille. Nous regrettons amèrement de ne pouvoir qu'indiquer ces documents précieux qui se trouvent aux Archives départementales.

(103) Voir la correspondance entre M. l'Evêque de Toul et M. Pierre, commissaire de l'Empereur d'Autriche en Lorraine : janvier et février 1762. (Archives du Département.)

(104) Eloge funèbre de Callot, page 69.

(105) Voir le procès-verbal de cette cérémonie, dressé par M. Pierre, commissaire de S. A. R. (Archives du Département.)

(106) Discours prononcé par Mgr Claude Drouas, Evêque de Toul, le 25 mars 1772. (Collection des mandemens des évêques de Toul et de Nancy, de M. l'abbé Poirot, curé de la Cathédrale.)

(107) Il y a erreur dans l'inscription gravée sur le premier des tombeaux de marbre qui sont dans la chapelle ducale. Elle commence par ces mots : *Isabellæ austriacæ*, désignant qu'Isabelle d'Autriche est dans le caveau, immédiatement sous ce tombeau. 1° Isabelle d'Autriche est à Beaupré; 2° elle n'est et n'a jamais été dans le caveau; 3° le procès-verbal de l'exhumation des corps à St-George, du 4 février 1743 n'en fait aucune mention. Depuis que j'ai eu l'honneur d'envoyer les inscriptions présentes à S. A. R., j'ai eu en main une lettre originale de M. Charvet, intendant de S. A. R., qui relève expressément cette erreur et ordonne qu'on la rectifie. Elle est du 26 février 1744, temps où l'on décorait la chapelle ducale.

(Note de M. Mory d'Elvange.)

(108) Les clés anciennes du caveau ducal sont devenues la propriété de M. l'abbé Marchal, ancien curé de Heillecourt, actuellement curé de la paroisse St-Pierre, faubourg de Nancy, et membre de la Société des Sciences, Lettres et Arts de cette ville.

(109) **Caisse dont l'inscription est perdue.**

Elle a été apportée de St-Georges, et jusqu'au 14 avril 1772 elle était restée à terre sous la grille du caveau qui supporte les lambourdes qui soutiennent les cercueils. On n'a rien de certain sur cette caisse; il est vraisemblable cependant qu'elle contient les cendres de Sophie de Wirtemberg : 1° Parce que cette caisse a été trouvée à St-Georges, où tous les historiens lorrains disent que Sophie de Wirtemberg a été enterrée; 2° Parce qu'on ne la trouve nulle part ailleurs.

MM. Charvet et du Rouvrois regardèrent le 6 du millésime et le mot *Joannis ducis*, comme décisifs et ne pouvant se rapporter à Isa-

belle d'Autriche, morte en 1353, c'est-à-dire dix ans environ avant Sophie de Wirtemberg.

Instruit de ces particularités, continue Mory d'Elvange, par les commissaires présens aux exhumations, par leur procès-verbal et par l'obituaire de Beaupré, je fus confirmé dans mon sentiment, et je ne balançai pas, lorsque en 1772, je levai le plan du caveau, à engager P. Husson, alors supérieur général, de faire retirer de dessous le cercueil des ducs Jean et Nicolas d'Anjou, la caisse funéraire de Sophie de Wirtemberg, quoique l'inscription en fût détruite. Elle est actuellement derrière la caisse où sont les cendres de Henri de Vaudémont, qui est la 4^e à gauche en entrant au caveau. (Mss. de la Bibliothèque.)

(110) Extrait de l'expédition délivrée à la requête de M. le Préfet de la Meurthe, par M^e Charon, notaire à Nancy, le 20 novembre 1823.
(Archives de l'Evêché.)

(111) La minute du procès-verbal et de l'inventaire dont ces détails sont extraits, dressés pour M. Pierre, l'un des commissaires délégués, fait partie de la riche collection lorraine de M. Noël. L'ampliation pour les PP. Cordeliers se trouve aux Archives du département.

(112) Le procès-verbal contenant les fondations faites par les princes de Lorraine depuis l'année 1482, et extraites du Nécrologe des PP. Cordeliers, a été rédigé en triple exemplaire, le 10 août 1759, par devant les Commissaire et Procureur général du Bureau de S. M. I. en Lorraine. L'un fut envoyé à Vienne, pour être déposé aux Archives, l'autre fut remis entre les mains des Pères Cordeliers, le troisième au Bureau de la Commission.

L'un de ces exemplaires fait partie de la collection de M. Noël.

(113) Chapelle ducale de Nancy, par M. de Villeneuve-Bargemont, p. 18.

(114) Ce fut appuyé sur le bras de notre savant compatriote, M. de Haldat-Dulys, et en s'entretenant familièrement avec lui de la direction à donner à l'étude de la philosophie, que l'empereur François accomplit son pèlerinage au tombeau de ses ayeux.

(115) Eglise des Cordeliers, par M. Jean Cayon, p. 49.

(116) Archives du département.

(117) Il y a évidemment erreur dans la rédaction du procès-verbal

dont, cependant, nous avons dû citer le texte. Ferry le *Chaulve* était le III^e de ce nom, et Ferry le *Liucteur* était le IV^e. Il n'y a point eu de Ferry V, duc de Lorraine.

(118) Voyez son manuscrit à la Bibliothèque de la ville. Voyez aussi le procès-verbal d'exhumation des princes inhumés à Clairlieu.

(Arch. du département.)

(119) Archives du département. District de Nancy.

(120) Lettre adressée au Directoire du district de Nancy, le 22 frimaire an II de la République. (Archives.)

(121) Procès-verbal de partage et d'estimation, daté du 1^{er} ventôse an III de la République.

(122) Je sais que le conseil municipal a voté cette année une somme de 9,000 francs, pour réparer soit le couvent, soit l'église des Cordeliers que j'avais obtenus du gouvernement, il y a une dizaine d'années, afin d'y transporter le presbytère et la paroisse St-Epvre, d'après la sollicitation de la municipalité. Ce projet, reconnu bientôt après inexécutable par l'excès de dépense qu'il eût entraîné, se réduirait aujourd'hui à restaurer cette longue chapelle, afin qu'elle pût du moins servir d'église de secours à la paroisse, et l'on aurait le désir de continuer le même vote de 9,000 francs, pendant le cours des années qui seraient nécessaires pour en achever la réparation.

(Lettre de Mgr d'Osmond, à M. le Ministre de l'Intérieur, 7 février 1818. — Archives du département.)

(123) Archives de l'Hôtel-de-Ville.

(124) Archives du département.

(125) Rapport de la Commission nommée par le Conseil municipal. (Archives du département, liasse Chap. duc.)

(126) Archives du département.

(127) Idem.

(128) Idem.

(129) Mss. de la Bibliothèque de Nancy.

(430) Adresse de M. le comte de Montureux-Fioquelmont à l'Impératrice Marie-Louise, le 13 mars 1810.

« A Sa Majesté Impériale et Royale ,

« Madame,

« Cette ville possédait les tombeaux de vos augustes ancêtres : ici, était le dernier asile fixé par leur choix, soutenu par leurs bienfaits.

« Un mot de Votre Majesté peut lui rendre une stabilité, un éclat que des circonstances malheureuses lui ont ravi. Napoléon-le-Grand, votre auguste époux, nous offre à Saint-Denis un exemple mémorable de ces expiations. Eh ! qui mérite davantage une entière immortalité que ces Titus lorrains dont vous êtes issue !

« Ma place me permet cette demande (1), le vœu de la province m'y autorise ; mes sentiments héréditaires me le commandent et tout me porte à espérer que la Fille des Césars daignera en accorder l'accomplissement. Ce dépôt que V. M. rendrait à notre amour, serait le premier droit acquis à nos bénédictions et le gage infaillible de toutes ses vertus. »

(431) Voir aussi la lettre du Ministre de l'intérieur à Mgr l'évêque de Nancy, du 26 août 1817. (Archives de l'évêché de Nancy.)

(432) Pétition pour la restauration de la Chapelle ducale.

A M. le Préfet du département de la Meurthe, etc.

« Les anciens souverains de cette province avaient depuis longtemps cessé de la gouverner. Environnées de respect et de touchants souvenirs, leurs cendres reposaient dans le silence des tombeaux, lorsque la révolution, dans son délire, osa violer cet asile de la mort, et les arracher au monument que leur avait consacré la reconnaissance et la piété. Attachés à la mémoire de nos bons ducs, citoyens de Nancy, longtemps nous avons gémi de l'ingratitude qui les abandonnait sans honneur à la puissance destructive du temps. Plusieurs fois nous avons formé des vœux pour les tirer de cet injuste oubli ; nos sentiments ont été méconnus, nos vœux ont été repoussés ; mais nous apprenons qu'enfin ils sont entendus, qu'un prince destiné à réparer

(1) M. de Montureux était chevalier de St-Louis et de la Légion-d'Honneur, membre du Conseil général et Administrateur des hospices de Nancy.

Le placet que nous reproduisons ici et que nous avons transcrit mot-à-mot, du manuscrit des Archives, rectifiera la copie qu'en a donnée M. de Villeneuve-Bargemont, page 119 de sa Chapelle ducale.

les malheurs et à effacer les souvenirs de nos dissensions, veut que ces restes précieux soient rendus à la vénération publique. Cependant, nous permettez-vous de le dire, Monsieur ? nos désirs ne sont pas satisfaits. On annonce qu'exhumés, ils doivent être entassés dans une chapelle étroite de la cathédrale dont la disposition ne permet presque aucune pompe et que, confondus avec d'autres objets consacrés au culte, ils fixeront à peine les regards de quelques curieux. Nous ne pouvons croire que les intentions pieuses des monarques qui ordonnent cette juste expiation soient dignement remplies, si le monument qui les renfermait ne subsiste que pour attester les outrages qu'ils ont reçus. Consacrée à la sépulture des ducs de Lorraine dont les dépouilles mortelles s'y trouvaient rassemblées, la chapelle ronde est, à la fois, un monument précieux à l'art et à l'histoire du pays, plus précieux encore par les souvenirs qu'il rappelle et les sentiments qu'il excite. Ne semblerions-nous pas consacrer le système de dévastation, si nous permettions au temps d'achever la ruine de cet édifice élégant et respectable ? Ne partagerions-nous pas l'ignominie des violateurs impies, si nous osions encore arracher de ce lieu des tombeaux qui redemandent leurs tristes richesses ? Les dépouilles de nos rois enlevées aux sépultures de Saint-Denis, ont été rendues à leur antique demeure ; que celles des ducs de Lorraine rentrent en possession d'un asile semé de leurs débris et encore humide des larmes de nos pères : nous osons espérer, M. le Préfet, que touché des raisons que nous avons l'honneur de vous soumettre, vous voudrez bien leur ajouter le poids de votre autorité, pour favoriser la demande que nous formons.

Le comte Denoue ; Soyer, peintre ; Braconnot ; D. Suisse ; Etienne, horloger ; Labrousse, statuaire ; Laurent, conservateur ; Provensal ; Laurent ; Blau, professeur ; Alexandre de Haldat ; Jules de Montureux ; Noël ; Frantz de Landremont ; Joseph d'Ubexi ; Lamoureux aîné, médecin ; L. Butte ; Thomas, graveur ; Bontils, pharmacien ; Lesaing, chirurgien ; Thierry, receveur des domaines ; Rozier ; J. d'Arbois ; Berlet, avocat.

Archives du département. (Décembre 1817.)

(133) Résumé des sommes dépensées à la chapelle ducale :

Sculptures, — Glorieux,	14,500 fr.	
Maçonnerie et tailles, — Saugnit et Jean.	9,884	21 c.
Marbres, — Michel.	12,700	
Serrurerie, — Petitcolas.	2,717	

LX

Vitrierie et sculpture, — Labroise.	9,408	79 c.
Transport de six statues de Belval à Nancy.	70	
Frais d'enquête.	20	
Indemnité à la fabrique de St-Epyre, pour quelques dégradations faites en enlevant les marbres qui s'y trouvaient placés.	300	
Honoraires de l'architecte pour le projet de la Cathédrale.	1,000	
	50,000	fr. 00 c.

(134) Les réparations à la boiserie actuelle et aux belles sculptures qui la décorent ont été faites par le sculpteur Lépy.

(135) L'autel de l'église a coûté, à lui seul, 2,400 francs.

(136) Voir la lettre de M. l'abbé Lamotte à M. le maire de Nancy, du 11 août 1828.
(Archives de l'Hôtel-de-Ville.)

(137) Les réparations faites aux Cordeliers, d'après le devis du mois d'avril 1825, se montèrent à 6,845 fr. 52 c.
(Archives de l'Hôtel-de-Ville.)

(138) Archives de l'Hôtel-de-Ville.

(139) 15 juillet 1810.

(140) Archives de l'Evêché. Liasse : Chapelle ducale.

(141) Voir dans la brochure de M. de Villeneuve-Bargemont, depuis la page 124 jusqu'à la page 139, les dépositions des témoins textuellement transcrites du procès-verbal d'enquête conservé aux Archives du département.

(142) La cérémonie expiatoire du 9 novembre 1826 a fourni à M. Lucas, médecin à Jarville, le sujet d'un petit poëme satyrique, de 25 pages in-4°, demeuré inédit pour l'honneur du poëte et pour l'édification publique.

Si l'on y trouve du sel et de l'esprit, ce sel est loin d'être attique et cet esprit de bon aloi. La troupe seule y reçoit quelques hommages ; mais tout ce qui tient du clergé, depuis l'évêque jusqu'aux séminaristes, tout ce qui porte un habit religieux, y est traité avec autant d'indécence et d'injures que de mauvais goût. Les reliques des princes de Lorraine, objets de la cérémonie, n'y sont pas plus respectées que

la Religion qui les honorait, comme elle fait des cendres de ses enfants.

M. Lucas peut être tout ce qu'il voudra, penser et agir comme bon lui semble, faire même de mauvais vers, pour peu qu'il y tienne; mais, quelle que soit la politique d'un homme, quelles que soient ses croyances religieuses, il ne lui est jamais permis de jeter l'injure à la face d'individus qui ne lui ont point fait de mal; d'outrager le sacerdoce d'une religion qui a civilisé le monde et qui seule en peut être, encore aujourd'hui, le salut. Le factum de M. Lucas est en la possession de M. Noël, et fait partie de ses manuscrits dont, à coup sûr, il n'est pas le plus précieux.

(143) Voir, dans Lyonnais, l'építaphe de Charles IV, composée par un auteur inconnu.

(144) Chapelle ducale par M. de Villeneuve-Bargemont.

(145) M. de Dumast. — Nancy, Histoire et Tableau, p. 122.

(146) Depuis trois cents ans, disait Charles IV, en 1626.

(147) Dans la note C de la page 124^e du Nancy, M. de Dumast fait observer qu'on ne voyait à la cérémonie funèbre du 9 novembre 1826, que Nosseigneurs les évêques de Nancy, de St-Dié et de Verdun; qu' « il y manquait ceux de Metz et de Langres, dont c'eût été la place aussi. » Rien ne fait connaître que le pontife des Lingons ait été invité; celui de Metz, se trouvant alors à Lyon, n'a pu répondre à l'invitation qu'il avait reçue, non plus que M. le préfet de la Meuse, alors absent de son chef-lieu de préfecture.

Les exigences du service retinrent en leurs bureaux plusieurs de MM. les sous-préfets, entre autres celui de Toul, qui avait précédemment fait annoncer, pour le jour de la translation qu'il ne connaissait pas encore, la vente des coupes de bois de son arrondissement. Tous ces fonctionnaires ont fait connaître le motif de leur absence à M. le préfet, par des lettres qui sont conservées aux Archives du Département.

(148) Nancy, Histoire et Tableau, p. 123.

(149) Ces restes précieux ainsi rendus à la paix du tombeau, pour y demeurer à jamais sous la triple sauvegarde de la religion, du respect des peuples et de la foi des traités, nous sommes sortis du caveau dont nous avons hermétiquement fermé l'issue, au moyen d'une porte en

fer munie d'une serrure à deux clefs, lesquelles resteront provisoirement déposées entre nos mains, jusqu'à ce qu'il en soit autrement ordonné par qui de droit.

Et de tout quoi, nous avons rédigé et écrit le présent procès-verbal, à quintuple expédition, dont l'une sera transmise à S. M. le Roi de France, l'autre à S. M. l'Empereur d'Autriche, par l'organe de son commissaire; la troisième, à Son Exc. le Ministre des affaires ecclésiastiques; la quatrième restera déposée dans les Archives du département de la Meurthe; et la cinquième dans les Archives épiscopales du Diocèse.

Fait, clos, signé et scellé de nos armes, après lecture entendue, à Nancy, en la Chapelle-Ronde, les jour, mois et an que dessus (9 novembre 1826), et ont également signé avec nous : Mgr l'évêque diocésain; M. le premier-président de la cour royale de Nancy; M. le maréchal-de-camp, pair de France, commandant la 2^e subdivision; M. le procureur-général du Roi; MM. les préfets de la Moselle et des Vosges, lesquels ont assisté à la cérémonie ci-dessus décrite, comme représentant deux départements, dont la circonscription rentrait en partie dans les anciennes limites du duché de Lorraine; M. le maire de Nancy; MM. ses deux adjoints et M. le curé de la paroisse Saint-Epvre; ces quatre derniers nous ayant assisté dans l'opération de l'exhumation des corps; enfin, MM. le comte de Lignéville, le comte Théodore de Ludres; le comte Léon d'Ourches; le marquis de Lambertye; le comte de Merveldt; le comte de Mitry; le marquis de Raigecourt et le chevalier de Landrian; les quatre premiers ayant, sur notre désignation, porté les coins du poêle à la cérémonie des obsèques, et les quatre suivants ayant été placés aux angles du catafalque.

Ont signé aussi, à côté de leur collègue de Nancy, Mgr l'évêque de Saint-Dié et Mgr l'évêque de Verdun.

Les deux commissaires : le baron de Vincent; le marquis de Foresta.

(150) Voir le procès-verbal conservé aux Archives du département.

(151) M. Noël. Inauguration du monument de Léopold, page 12.

(152) On a surtout distingué le motet *Da pacem, Domine*, chanté, à deux voix, sur un air lorrain qui date de deux siècles et qui a été fourni par M. Noël.

(153) Procès-verbal rédigé par M. Noël, page 21.

(154) **Épitaphe de Callot, scrupuleusement faite, comme elle est gravée sous son portrait et sur son tombeau.**

Viator,

Si legis, habes quod mireris et imitari coneris.

JACOBUS CALLOT, Nobilis Nanceianus, Calcographiæ peritiâ, proprio Marte, nulloque docente Magistro, sic claruit ut dum ejus Gloria Florentiæ floreret, ea in Arte Princeps sui temporis, nemine reclamante habitus, à Summo Pontifice, Imperatore, nec non Regibus advocatus fuerit, quibus Serenissimos Principes suos anteponebat, Patriam repetiit, ubi Henrico III, Francisco II et Carolo III ducibus, Calcographus sine pari, maxime cordi, Patriæ ornamēto, Urbi decori, Parentibus solatio, Concivibus deliciis, Uxori suavitati fuit : donec anno ætatis 43^o, animam Cœlo maturam, mors immatura dimittens XXIII Martii CCCCXXXV. Corpus carissimæ Uxori Catharinæ Kuttinger Fratrique mœrentibus hoc Nobilium Majorum Sepulchro donandum relinquens, Principem quidem subdito fideli, Patriam Alumno amabili, Urbem cive optimo, Parentes Filio obedienti, Uxorem Marito suavissimo, Fratrem Fratre dilecto privavit. At nominis et artis splendori non invidit.

Stabit in æternum nomen et artis opus.

(Eloge hist. de Callot, p. LXXXIII.)

(155) Eloge hist. de Callot, not. p. LXXXIX.

(156) Nancy, Histoire et Tableau, par M. de Dumast, page 76.

(157) Mory d'Elvange a transcrit cette double inscription dans ses notes.

(158) Nancy, Histoire et Tableau, p. 78.

(159) Chroniq. de Lorr., Col. XXXV.

(160) Chron. de Lorr., Col. XXIX.

(161) M. Cayon, Eglise des Cordeliers, etc., p. 71.

(162) Chroniq. col. CIV.

(163) Note de M. Cayon, Eglise des Cordeliers, etc., page 86.

(164) René II, Dom Calmet, Hist. de Lorr., tom. II, col. 119.

(165) M. de Haldat, membre de l'Institut, à qui les Cordeliers et la Chapelle Ducale doivent, en bonne partie, leur résurrection, mécontent

de la médiocre exécution des statues modernes qu'on y a remplacées, a proposé une souscription en tête de laquelle il se fut inscrit, pour les remplacer par des œuvres plus dignes des anciens sculpteurs lorrains.

Si les circonstances présentes ne permettent pas de donner suite à la proposition de M. de Haldat, nous ne devons pas moins la signaler comme une preuve du bon goût et du dévouement patriotique de ce généreux et savant citoyen auquel Nancy doit une reconnaissance toute particulière.

(166) Lettre de M. Sauzet, Ministre des cultes, à M. le Préfet de la Meurthe, du 6 août 1836. (Archives de l'Hôtel-de-Ville)

(167) Idem, ibid.

(168) Observations sur les réclamations de M. le curé de St-Epvre, pour son indemnité de logement.

(Archives de l'Hôtel-de-Ville, liasse 6^e.)

(169) Lettre de M. le Ministre des cultes à M. le Préfet de la Meurthe, 6 août 1836.

ERRATUM.

L'épithaphe de Thierry Alix de Veroncourt, que nous avons citée d'après Lionnois, page XXVII des notes, renferme une erreur qu'il est bien de rectifier : au lieu de

Théodoro Alix de NUPERANO,

Il faut lire :

Theoderico Alix DOMINO HONORATO Veroncuriæ, etc.

LISTE DE SOUSCRIPTION

POUR LE

MUSÉE HISTORIQUE LORRAIN

JUSQU'AU 20 AVRIL 1851.

Le Ministère de l'Instruction publique.....	800 fr.
MM. de Vatry, Représentant du peuple.....	500
de Foblant, <i>Id.</i>	300
de Sivry, Préfet de la Meurthe.....	50
Vivaux (Emile).....	20
Provensal.....	20
d'Ubexy père.....	20
Gouy (Jules).....	250
François, Notaire.....	20
de Fiennes, de Bar.....	20
d'Alsace d'Hénin (le prince).....	100
Brun, ancien Préfet de la Meurthe.....	60
Soyer-Willemet, Bibliothécaire de la ville de Nancy.....	20
du Coëtlosquet, Représentant du peuple...	50
Bastien, Notaire.....	20
Butte père.....	50
de Saint-Germain.....	50
Lemoine, Maire de Nancy.....	25
Balbâtre aîné.....	50
A. de Lambel, Membre du Conseil général de la Meurthe.....	300
de Riocour, <i>Id.</i>	100

MM. Boulay (de la Meurthe), Vice-Président de la République.....	40 fr.
de la Vaux.....	25
O. d'Haussonville, ancien Député.....	500
Gressier.....	20
de Choisy.....	50
le Prince de Beauvau.....	250
de Scitivaux.....	100
Beaupré, père et fils.....	100
Gény (Alexandre).....	50
Donquer de T'serrolofs.....	20
David (Ernest), à Maxéville.....	50
de Fontenelle.....	60
de Metz Noblat (Alexandre).....	100
Besval, Notaire.....	25
Jouve, Ingénieur civil.....	100
Fourier (Xavier), à Ligny.....	20
Leborne, Directeur du Musée.....	60
Lambert Lévylier, Docteur en médecine..	90
Sivry (Pierre), de Remicourt.....	250
Lepage (Henri), Archiviste du département.	20
L'abbé Guillaume, Aumônier de la Chapelle ducal.....	20
Beaulieu, à Paris.....	50
Butte (Alexis).....	50
Christophe, Lythographe.....	15
Lallement (F.), à Nancy.....	6
Perrot (Alex.).....	50
Chavernac (F.).....	20
Chevandier (Eugène), Membre du Conseil général.....	50
Louis, avocat, <i>Id.</i>	50

MM. Jacquiné, père.....	40 fr.
de Charmont.....	100
L'abbé Cupers, Chanoine honoraire.....	30
L'abbé Charlot, <i>Id.</i>	30
Souhait, ancien officier d'artillerie.....	25
Alfred de Ravinel (le baron).....	25
Dufays, ancien Sous-Préfet de Château-Sa- lins, Membre du Conseil général.....	60
Douzain, Membre du Conseil général.....	20
Solet, Entrepreneur.....	25
de Haldat, Membre de l'Institut.....	40
M ^{sr} Menjaud, Evêque de Nancy et de Toul.	50
Guerrier de Dumast.....	150
Simonin père, Docteur en médecine.....	20
L'abbé Mouscet, à Neuville-lès-Badon- viller.....	25
Ackermann, Receveur général.....	50
D'Arnaud, Intendant militaire, à Rennes.	20
Godefroy, Médecin.....	10
Edouard de Briey (le comte), à Metz.....	50
Parmentier, Membre du Conseil général..	50
M ^{me} la comtesse de Sommariva.....	100
Arthur de Circourt, à Fontainebleau.....	40
Charles Ladoucette, Représentant du peuple.	25
Gérard, <i>Id.</i> .	20
Michaut, <i>Id.</i> .	20
Monet, <i>Id.</i> .	30
C. de Wendel, <i>Id.</i> .	20
de Faultrier, <i>Id.</i> .	50
Sonis, <i>Id.</i> .	20
Viard, <i>Id.</i> .	25
Lesperut, <i>Id.</i> .	20

MM. Mennessier (Hyppolyte), à Metz.....	15
Margo (Joseph).....	20
André, Entrepreneur.....	60
Barbey.....	25
Mamelle, Secrétaire général de la Préfec- ture de la Meurthe.....	10
Renauld (Jules), avoué.....	20
d'Ubexi (Joseph).....	20
Denis, Antiquaire, à Commercy.....	50
de Cussy, Officier supérieur en retraite...	25
Lefebvre de Tumejus, à Bulligny.....	50
Maubon, propriétaire à Nancy.....	20
Simonin, membre du Conseil d'hygiène...	15
Thouvenel (Pierre-Nicolas).....	50
La Société d'Archéologie lorraine (en 10 années).....	5,000
de Riocour (Edmond), capitaine d'artillerie.	25
Morey, Architecte de la ville de Nancy...	25
le baron Emmanuel d'Huart.....	45
Foisset (Théophile), à Dijon.....	10
Dufresne, Conseiller de Préfecture, à Metz.	10
Boulangé, Ingénieur de Ponts et Chaussées, à Metz.....	10
L'abbé Vanson.....	5
Bellot-Vergey, à Bar-le-Duc.....	10
Buffet, Ministre de l'agriculture et du com- merce.....	20
L'abbé Marsal, Principal du Collège de Blâ- mont.....	10
de Ludre.....	100
Mangin, Général du génie.....	50
Malgras, Principal du Collège de Mirecourt.	5

MM. Simonin, Substitut du Procureur général..	20 fr.
Gaspard, Notaire à Mirecourt.....	10
de Saint-Florent, à Vandœuvre.....	25
de la Porte, à Meslay.....	75
Bour, Négociant.....	5
Wiener fils.....	20
Général Fabvier, Représentant du peuple.	25
Fabvier, Conseiller à la Cour.....	10
Thiébert, Architecte.....	15
Aubry-Febvrel, à Mirecourt.....	20
de l'Espée père.....	50
Demange, artiste Peintre.....	5
Lallement de Mont.....	10
Lallement de Mont (Charles).....	10
Simonin, Greffier du Tribunal civil.....	20
de Bourcier de Villers,.....	100
de Straten-Ponthoz.....	25
• Sonnini, à Port-Louis.....	100
Le marquis de Chérizy.....	25
Digot (Auguste), avocat.....	15
le comte de Warren.....	5
Louis Lallement.....	20
Thouvenin (Charles), Etudiant en droit...	5
Barthemont (Lucien).....	2
Lepage (Amédée), imprimeur.....	20
Besoin, Architecte.....	15
M ^{me} la baronne du Montet.....	100
le comte de Montalembert.....	20
Hogard, Agent-voyer en chef à Epinal...	60
Lebrun, Architecte à Lunéville.....	5

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE,

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ POUR L'ANNÉE 1850-51 :

Président : M. LEPAGE (Henri).

Vice-Président : M. GÉNY (Alexandre).

Secrétaire-Archiviste-Trésorier : M. GUILLAUME (l'abbé).

Secrétaire-Adjoint : M. BEAUPRÉ (Jules).

MEMBRES HONORAIRES :

MM.

A. BRUN, ancien Préfet de la Meurthe, Préfet d'Indre-et-Loire, à Tours.

CAUMONT (de), Directeur de la Société française pour la conservation des Monuments historiques, à Caen.

MENJAUD (M^{sr}), Evêque de Nancy et de Toul.

MONET, ancien Maire de Nancy, Représentant du peuple.

MEMBRES TITULAIRES * ET CORRESPONDANTS** :

MM.

ARNAUD (Charles d'), Intendant militaire à Rennes.

ALEXANDRE DE BONNEVAL, Maire de l'Etanche (Vosges).

* Les personnes dont le nom n'est suivi d'aucune indication de lieu, ont leur résidence à Nancy.

** Voir, pour la distinction des Membres, l'art. 2 des Statuts de la Société.

ALSACE (le prince d'HÉNING d'), à Bourlémont (Haute-Marne).

ANDRÉ, Entrepreneur.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (d'), Archiviste-paléographe.

BAILLE père, Propriétaire.

BALBATRE (ainé).

BALLAND (l'abbé), Curé de Plombières.

BALTHAZAR (l'abbé), Curé de Maisonnelle-Tuileries (Seine-et-Oise).

BARBEROT, ancien Greffier.

BARBEY, Propriétaire.

BARBIER (l'abbé), Professeur au collège de Vio.

BARTHÉLEMY (de), au château de Malmy (Marne).

BASTIEN (l'abbé), Curé à Pont-à-Mousson.

BASTIEN, Notaire.

BATAILLE, Propriétaire à Toul.

BEAUFFORT (le marquis de), à Bruxelles.

BEAUFORT DE GELLENONCOURT (Amédée de), Propriétaire.

BEAULIEU, Membre de la Société des Antiquaires de France, à Paris.

BEAUPRÉ, Conseiller à la Cour d'appel.

BEAUPRÉ (Jules).

BEAUVAU-CRAON (le prince de) à Paris.

BÉGEL (l'abbé), Curé de Laitre-sous-Amance.

BÉGIN (l'abbé), Professeur au Collège de Vic.

BENNAVILLE (Antoine de).

BENOIST, Etudiant en droit.

BERGER DE XIVREY, Membre de l'Institut, à Paris.

BESOIn, Elève architecte.

BIZEMONT (de), Propriétaire.

BLAISE, Notaire.

BOIS DE RIOCOUR (E. du), Membre du Conseil général de la Meurthe.

BOIS DE RIOCOUR (du), à Vitry-la-Ville.

BOISELLE, Vérificateur des poids et mesures.

BONNAIRE (Justin), Avocat à la Cour d'appel.

BOTTA (ainé), Propriétaire.

BOULANGÉ, Ingénieur des ponts et chaussées, à Metz.

BOUR, ancien Notaire.

BOURCIER DE VILLERS (Charles), à Paris.

BOURDON (H.) ancien Substitut du procureur général à Nancy, Juge à Lille (Nord).

BOUSMARD (H. de), à Chantaine (Meuse).

BOUVIER (de), Conseiller à la Cour d'appel.

BOUZEY DE CHAMPAGNE (de), à Paris.

BOZON (Charles), Précepteur.

BRETON (l'abbé), Vicaire de la paroisse Saint-Epvre.

BRIAUDE-LAMARCHE.

BRIEY (Edouard de), Chef de bataillon du génie, à Metz.

BRUNET, Architecte.

BUQUET (Alfred), Propriétaire à Montauban (Houdemont).

BUQUET (Charles), ancien Officier, à Vandœuvre.

BUSSIERRE (Théodore de), à Reichshoffen (Bas-Rhin).

BUTTE père, Propriétaire.

BUTTE (Alexis), idem.

BUTTE-GOEURY, idem.

CARRIÈRE (Désiré), à Mirecourt.

CASSE, Professeur de dessin au Lycée national.

CAUMONT (H. de), Recteur honoraire de l'Académie.

CHABERT, Clerc de Notaire, à Metz.

CHAMPAGNE (l'abbé), Vicaire à Neufchâteau.

CHAPIA (l'abbé), Curé de Damas-devant-Dompaire.

CHARLOT, Conseiller à la Cour d'appel.

- CHARLOT** (l'abbé), Chanoine honoraire.
- CHARPENTIER** (l'abbé), Curé de Malzéville.
- CHARPIT DE COURVILLE**, ancien Directeur général de l'Instruction publique, à Versailles.
- CHATELAIN**, Architecte, Conservateur des édifices diocésains.
- CHATELAIN** fils.
- CHRISTOPHE**, Agent-Voyer à Toul.
- CHRISTOPHE**, Lithographe.
- CIRCOURT** (Arthur de), à Fontainebleau (Seine-et-Marne).
- COBUS** (Léon), Peintre, à Lunéville.
- COLLARDEZ**, Maire de Brévanne (Haute-Marne).
- COLLENOT** père, Propriétaire.
- COMEAU** (Amédée de), Propriétaire à Eulmont.
- CORRARD DES ESSARTS**, Architecte.
- COURTOIS**, Maire de Frouard.
- CUNY**, Architecte à Lunéville.
- CUPERS** (l'abbé), Chanoine honoraire.
- CUSTINE** (Robert de), ancien Ambassadeur.
- DASSY** (le R. P.), Supérieur des Oblats.
- DAUBRÉE**, Bijoutier.
- DAVID**, Artiste musicien.
- DEBLAYE** (l'abbé), Curé de Sainte-Hélène (Vosges).
- DELALLE** (l'abbé), Vicaire-Général du diocèse de Nancy.
- DEMANGE**, Artiste peintre.
- DÉMONET** (l'abbé), Curé de Héming.
- DIDRON**, Secrétaire du Comité historique des arts et monuments, à Paris.
- DIGOT** (Auguste), Avocat à la Cour d'appel.
- DOLARD DE MYON**, Propriétaire.
- DONNET** (Monseigneur F.), Archevêque de Bordeaux.
- DONQUER DE T'SERROLOFS**, Propriétaire.

DUFRESNE, Conseiller de Préfecture, à Metz.
DUPONT DE ROMÉMONT (Louis).
ESPÉE (Casimir de l'), ancien Député, à Paris.
ESPÉE (Marcien de l'), à Paris.
ÉLIE père, Propriétaire.
ÉLIE-BAILLE, Président du tribunal de commerce.
FERRY (Edouard), Avocat à Saint-Dié.
FERRY (l'abbé), Professeur au collège de Vic.
FEYEN (Eugène), Artiste peintre.
FEYEN (jeune), Artiste peintre.
FOBLANT (Maurice de), Représentant du peuple.
FOISSET (Théophile), Conseiller à la Cour d'appel de Dijon.
FONTENELLE (de) Propriétaire.
FOURIER (Xavier), Propriétaire à Ligny.
FRIRY, Correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, à Remiremont.
GADEL (l'abbé), Curé de Maron.
GAIFFE, Opticien.
GASPARD (Alexis), Notaire à Mirecourt.
GAUVAIN (Charles de), Propriétaire.
GÉNIN (Ernest), Payeur de la guerre, à Dijon.
GÉNIN (Amédée), Sous-Préfet à Lunéville.
GÉNY (Alexandre), Propriétaire.
GEORGE (l'abbé), Curé de la Cathédrale de Toul.
GÉRANDO (de), Procureur général, à Metz.
GERMAIN (Victor), Propriétaire.
GERMIGNEY (de), Propriétaire à Bertheléville (Meuse).
GODEFROY (l'abbé), Professeur de théologie au séminaire.
GODFROY, médecin.
GOLBÉRY (de), Membre de l'Institut, à Kintzheim.
GOMIEN (l'abbé), Chanoine honoraire, Aumônier de la Maison de Secours.

- GONDRE COURT (René de), Propriétaire.
GOUY (Jules), Propriétaire.
GOUZOT, Rentier.
GRIDEL (l'abbé), Vicaire-Général du diocèse de Nancy.
GROSSE (l'abbé, Curé de Dommartin-lès-Toul.
GUÉRIN, ancien Notaire.
GUÉRIN père, Propriétaire à Lunéville.
GUÉRIN (Charles), *Id.* *Ibid.*
GUERRIER DE DUMAST (P.), ancien Sous-Intendant
militaire.
GUIARD, Percepteur à Vézelize.
GUILLAUME (l'abbé), Chanoine honoraire, Aumônier de
la Chapelle Ducale.
GUSSE, Membre du Conseil général de la Meurthe.
HALDAT (Alexandre de).
HAMON (l'abbé), Curé de Hesse.
HAMONVILLE (Louis d'), à Paris.
HARFORT fils, Vitrier.
HAUSEN (Charles d'), à Paris.
HAUSSONVILLE (O. d'), ancien Député, à Paris.
HENRY (Désiré), Adjoint au Maire de Lunéville.
HINZELIN, Directeur de l'Ecole primaire supérieure.
HUMBERT, Architecte.
JACQUINÉ père, Inspecteur honoraire des ponts et chaussées.
JOLY, Juge de paix à Clémont (Haute-Marne).
JOUVE, Ingénieur civil.
JOYBERT DE BUSSY (de), Propriétaire.
KLEIN (l'abbé), Curé de Dabo.
KLEIN (l'abbé), ancien Vicaire de St-Sébastien, de Nancy,
Curé de Lalœuf.
KLEIN (l'abbé), Curé de Vézelize.

LAFLIZE (l'abbé), Chanoine honoraire, Aumônier de l'hôpital militaire.

LAGABBE (de), Président du tribunal de Neufchâteau (Vosges).

LALLEMAND (l'abbé).

LALLEMENT DE MONT (Charles).

LALLEMENT (Louis), Etudiant en droit, à Paris.

LAMBEL (Alexandre de), Propriétaire à Fléville.

LAMBEL (Paul de), Propriétaire à Paris.

LAMBERT-LÉVYLIER, Docteur en médecine.

LAMBLIN (l'abbé), Chanoine honoraire, Directeur du pensionnat de la Malgrange.

LANDREVILLE (Victor de), Propriétaire.

LARCHER, Propriétaire à Lunéville.

LAURENT (Aimé), Sculpteur.

LAURENT (Jules), Sculpteur.

LAUTEL, Instituteur à Hagnéville (Vosges).

LAZARD LÉVY, fils.

LE BÈGUE DE GIRMONT (L.), Avocat.

LEBORNE, Conservateur du Musée de Nancy.

LEBRUN, Architecte à Lunéville.

LECLERC, Procureur de la République.

LEFEBVRE DE TUMEJUS (V.), Propriétaire à Bulligny.

LEPAGE (Henri), Archiviste du Département.

LEPAGE (Amédée), Imprimeur, Propriétaire-gérant du *Journal de la Meurthe et des Vosges*.

LEZAY-MARNÉSIA (E. de), à Lenoncourt.

LIÉNARD, Président de la Société philomatique de Verdun.

LIGNIVILLE (Alex. de), Propriétaire à Villers-lès-Nancy.

LUDRE (Auguste de), à Paris.

LUDRE (Gaston de), à Paris.

MADELIN (Jules), négociant.

- MAHUET** (Charles de), à Létricourt.
MAIRE (Charles), Propriétaire à Lunéville.
MAIRE (Ernest), *Id. Ibid.*
MALHORTIE, Propriétaire à Moriviller (Meurthe).
MANGIN (l'abbé), Directeur du pensionnat Drouot.
MANGIN, Juge au tribunal de Lunéville.
MANGIN, Avocat.
MANSBENDEL-MIG, à Mulhouse.
MANSE (l'abbé), Chanoine de Nancy.
MARCHAL, Docteur en médecine, à Lorquin.
MARCHAL (l'abbé), Curé de la paroisse St-Pierre.
MARCHAL (l'abbé), Curé de Ceintrey.
MARCHAL, Avocat à la Cour d'appel.
MARCHAL (l'abbé), Vicaire de Lunéville.
MARSAL (l'abbé), Principal du collège de Blâmont.
MARTINPRÉ DE ROMÉCOURT (de), Propriétaire à Romécourt.
MASSON (l'abbé), Vicaire de Dieuze.
MASSON, Docteur en médecine à Mirecourt.
MASSON (l'abbé), Chanoine de Nancy.
MASSU, Colonel du génie en retraite.
MATHIEU, Curé de Frolois.
MENGIN (G.) Général du génie, à Metz.
MENNESSIER (Hippolite), à Metz.
MERLIN DE THIONVILLE, ancien Maire de Bruyères.
METZ-NOBLAT père (de), ancien Conseiller.
METZ-NOBLAT (Alexandre de), Propriétaire.
MILLER-THIRY fils, Dessinateur adjoint à la grande Bossa, à Alger.
MITRY (Charles de), au Ménil-Mitry.
MONT (F. de), Propriétaire.
MONTANGON (de), Propriétaire.

MONTARBY (de), à Dampierre (Haute-Marne).
MONTÉMONT (Albert), Chef de bureau au ministère des Finances, à Paris.
MONTUREUX (Ch. de), Propriétaire à Arracourt (Meurthe).
MOREL (l'abbé), Curé de Bon-Secours.
MOREY, Architecte de la ville de Nancy.
MORTET (Paul), Juge de paix à Haroué.
MORVILLE (de), à Mailly.
MOUSCET (l'abbé), à Neuville-les-Badonviller.
MUNICH fils, à Malzéville.
NOEL, Avocat, Notaire honoraire.
NOLLET (Jules), Clerc de notaire.
PARISOT (Victor), Docteur en médecine.
PÉRONNE (de), Conservateur des hypothèques à Lunéville.
PHILBERT (l'abbé), Curé de Lunéville.
PIERROT, Directeur du pensionnat Saint-Pierre, à Gerbéviller.
PIERSON (l'abbé), Curé de Lorquin.
PILLER, Propriétaire à Saint-Dié.
PIROUX, Directeur de l'Institut des Sourds-Muets.
PITT, Inspecteur honoraire de l'Académie.
PRANEUF (A. de), Propriétaire.
PRANEUF (de), à Thiaucourt.
PROVENSAL, Propriétaire.
QUILLART, Propriétaire à Chaumont (Haute-Marne).
RAIGECOURT (de), Propriétaire.
RAVINEL (Alfred de), *idem*.
RAVINEL (F. de), Représentant du peuple.
REGNAULT, Greffier en chef de la Cour d'appel.
RENAULD (Jules), Avoué.
RICHARD, Bibliothécaire de la ville de Remiremont.
ROLLAND DE MALLELOY.

ROLLE (l'abbé Charles), Curé de Mont-le-Vignoble.
ROLLE (l'abbé J.-B.), Professeur au collège de Blâmont.
ROQUEFEUIL (de), ancien Officier.
ROSAYE (l'abbé), Curé du Val-d'Ajol (Vosges).
ROXARD DE LA SALLE (Ludovic).
ROXARD DE LA SALLE (Auguste), Avocat.
RUTANT (Albert de), Propriétaire à Saulxures.
RUTANT (Ernest de), *ibidem*.
SAINT-FLORENT (de), Propriétaire à Vandœuvre.
SAINT-GERMAIN (Charles L. de), Propriétaire.
SAINT-OUEN (E. de), Conservateur des forêts à Dijon.
SAISY DE KERAMPUIL (A. de), Garde général des forêts
à Colombey.
SALMON (de la Meuse), Représentant du peuple.
SERRE (F.-Gaston de), à Versailles.
SIMONIN père, Docteur en médecine.
SIMONIN (Edmond), Docteur en médecine.
SIMONIN (François), Membre du conseil d'hygiène.
SIVRY (E. P. de), Propriétaire à Remicourt-Villers-les-
Nancy.
SONNINI, à Port-Louis (Morbihan).
THAYER (Amédée), à Paris.
THIÉBERT, Architecte.
THIÉRY fils.
THIÉRY DE SAINT-BEAUSSANT (Alphonse).
THIRIOT, Notaire à Nancy.
THOMASSIN (l'abbé), Curé de Voinémont.
THORELLE, Artiste peintre.
TOUR (Gustave de LA), ancien Officier, à Tréguier.
TRANCART, Commandant du génie, à Lunéville.
UBEXI (Ernest d'), Propriétaire.
VAGNER, ancien Professeur à l'Ecole forestière et au Lycée.

VANSON (l'abbé), Professeur de physique au séminaire.
VATRY (B. de), Représentant du peuple.
VAUDECHAMPS (Auguste de), Propriétaire.
VAULX (de LA), Propriétaire à Villers-Agron (Aisne).
VIARD (Giorné), Sculpteur.
VIÉNER fils, Relieur.
VIGAN (Gabriel de), à Verneuil (Eure).
VINCENT (de), Préfet de Seine-et-Marne.
VINCENT (René de), Propriétaire à Lesse (Meurthe).
VIENCE (E. M. de), Avocat à la Cour d'appel.
VIENCE (Aimé de), Etudiant en droit.
VIVENOT, Architecte.
VOIRIN, Propriétaire.
WARNECKE (Jules), à Lunéville.
WAULTRIN, Conseiller à la Cour d'appel.
WEISS (l'abbé), Principal du collège de Vic.
WELCH, Propriétaire.
WIDRANGES (de), Contrôleur des contributions directes à Chartres.
ZÉLER (l'abbé), Curé de Balléville (Vosges).

TABLE DES MATIÈRES.



Notice sur l'Évangélaire, le Calice et la Patène de saint Gauzlin, par M. Aug. DIGOT.....	Page 3
Notice sur le font baptismal de Mousson, par le MÊME.....	23
Notice sur l'Eglise prieurale de Blanzey, par le MÊME.....	36
Mansuy Gauvain, biographie artistique, par M. Henri LEPAGE.....	55
Cordeliers et Chapelle ducale de Nancy, par M. l'abbé GUILLAUME.....	65
Liste des souscripteurs à l'œuvre du Musée lorrain.....	340
Liste des Membres de la Société d'Archéologie lorraine.....	345

PLANCHES.

- I. Façade de l'ancien hôtel Lunati-Visconti transportée à Renémont, par M. Jules Gouy.
 - II. Pompe funèbre de Charles III. Transport du cercueil de ce prince au caveau ducal, d'après Laruelle.
 - III. Caveau de la Chapelle Ducale comme il était en 1762, tiré sur la planche même préparée par Mory d'Elvange, donnée au Musée lorrain par M. Alexandre de Haldat.
-

La promesse formelle du concours de plusieurs artistes avait fait espérer qu'aux dessins qui ornent ce volume, seraient joints : le tombeau du cardinal de Vaudémont, tel qu'il était autrefois ; le tombeau de René II et l'intérieur de la Chapelle Ducale, exactement dessinés ; nous regrettons fort amèrement que cette promesse n'aie pu être tenue.

Nancy, Imp. de A. LEPAGE, Grande-Rue (Ville-Vieille), 14.

